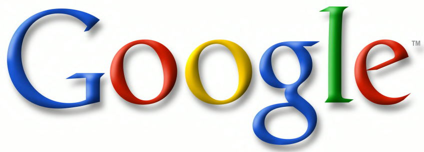








L'ESPION
DANS
LES COURS
DES
PRINCES CHRÉTIENS.

TOME HUITIEME.



L'ESPION DANS LES COURS DES PRINCES CHRÉTIENS;

OU

MÉMOIRES

Pour servir à l'Histoire de ce Siécle depuis 1637. jusqu'en 1697.

NOUVELLE ÉDITION,
Revue, corrigée & augmentée.

TOME HUITIEME.

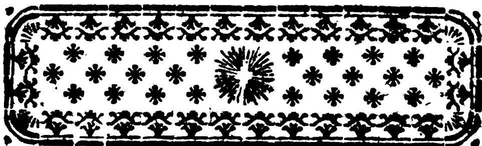




A AMSTERDAM.

M. DCC. LVI.





PREFACE.

Ce n'eſt pas tant le ſuccès qu'ont eu les Volumes précédens de ces Lettres qui a donné lieu à les continuer, que l'excellence du ſujet ; la beauté de la morale, & la charmante diverſité que ces Lettres nous offrent ; ce ſont ces dernieres qualités qui m'ont convaincu qu'elles ne manqueroient pas de plaire.

Si dans une Traduction l'on pouvoit donner au Lecteur les mêmes idées qu'il concevroit s'il liſoit l'Original ; ſi notre Langue pouvoit exprimer les choſes avec la même vivacité, la même force, le même poids & la même énergie qu'a fait notre habile Auteur Arabe, de combien ne l'emporteroit-elle pas ſur ce qui en paroît à préſent ! Quel plaiſir, quels raviſſemens, quelles extaſes n'exciteroient pas ces Lettres ! Mais la choſe eſt impoſ-

fible. Je puis bien en traduire les mots, & je me flatte que le Lecteur se persuadera que j'ai fait de mon mieux; mais de rendre les pensées sublimes de l'incomparable Asiatique, d'exprimer ses idées brillantes, les tours surprenans de son esprit, & tout l'essor qu'il donne à son imagination; de faire, dis-je, sentir tout cela en notre Langue aussi parfaitement qu'on le trouve dans l'Original, c'est une entreprise aussi désesperée que si un Peintre vouloit communiquer les passions à ses Portraits, ou qu'un Sculpteur travaillât à donner la parole à ses Statues.

Les curieux ont remarqué, que rien n'est plus difficile dans la Peinture que de représenter une personne qui chante. Supposé que ce soit une jeune Dame, tout ce qu'on peut faire, c'est de lui donner un visage gai, & un air d'attention à la compagnie qui écoute & qui marque son contentement; mais pour ce qui regarde le son, le charme de la voix, & la bonté du goût de celle qui chante, on ne peut les peindre qu'en représentant la Dame la bouche ouverte; ce qui est l'attitude la moins avantageuse qu'on puisse lui donner avec bienséance; & à moins

que d'autres chofes ne concourent à faire deviner l'intention du Peintre, on peut tout auſſi facilement ſuppoſer qu'elle jure, qu'elle crie, qu'elle ſent des douleurs, ou quelque autre choſe ſemblable, que de penſer qu'elle chante. Il n'eſt pas difficile d'appliquer à notre Traduction ce que nous venons de dire de la peinture.

Cet aveu cependant n'empêchera pas le Lecteur de convenir en même tems, ſi je ne me flatte, que j'ai pris à cet égard tous les ſoins que doit avoir un homme qui s'eſt propoſé de plaire & d'inſtruire.

Je me ſuis ſur-tout attaché à cette régle qui eſt bonne dans notre Langue, & qu'on conviendroit être auſſi la meilleure dans toutes les autres, ſi elle étoit obſervée ; ſçavoir, de rendre le langage uni, naturel, & convenable à la matiere, & de me ſervir d'un ſtile libre & aiſé, en y mêlant le moins des phraſes étrangeres ou de termes ſurannés qu'il eſt poſſible, afin qu'un Lecteur médiocre ne rencontre point de difficulté en liſant cet Ouvrage, à cauſe de l'obſcurité de notre Traduction.

Je ſçais qu'on a objecté aux Volumes précédens de cet Ouvrage, que le Turc

qui y parle ravale trop la Religion Chrétienne, & parle souvent avec trop peu de respect de Jesus-Christ, qu'il nomme simplement le Nazaréen ou le Fils de Marie, & qu'il éleve au contraire son Prophete Mahomet. Rien n'est cependant plus naturel, & le moyen de ne pas suivre la même méthode: car, ou Mahmut doit être Turc, ou ne l'être pas; il s'exprimera en sa Langue, ou dans celle des autres Peuples; & comment représenterions-nous ce qu'il dit dans ses lettres, si nous ne rendions pas ses expressions? Et cet ouvrage seroit-il une traduction, si nous ne suivions d'aussi près possible les propres termes de l'Original?

Ceux qui s'imaginent avoir raison de faire des objections de cette nature, doivent remarquer que l'on a pris tous les soins possibles de rendre ces endroits dans les termes les moins choquans qu'on a pû: & au reste le Lecteur est prié, lorsqu'il lit ces passages, de les regarder comme les paroles de l'Arabe, & non comme celles du Traducteur; & l'un peut même dire, que si l'on a omis quelque chose de l'Original, ce ne peut être que certains endroits où Mahmut s'est donné plus de liberté qu'il ne conviendroit pour produi-

re son Ouvrage à des Lecteurs Chrétiens.

On peut observer d'autre part, pour la défense de la Traduction & de la bonne intention du Traducteur, que comme l'ingenu Mahmut, en plusieurs occasions, parle fort honorablement, & même avec vénération de notre Sauveur, & particulierement des Loix & des Régles parfaites de Foi & de Doctrine qu'il nous a laissées; qu'il parle avec horreur de l'Apostasie de plusieurs de ses Sectateurs, & de la conduite indigne de ceux qui font profession d'être ses disciples & ses adorateurs: de même le Traducteur n'a laissé échapper aucune occasion de rendre justice à l'Original dans tous ces cas en particulier.

Il est vrai que le Traducteur a gardé par devers lui quelques Lettres sur ces matieres, qu'il n'a pas jugé à propos de mettre au jour, à cause du goût difficile de notre siécle, qui est fort porté à trouver mauvais qu'on publie quelque chose dans le stile d'un Mahometan, pendant qu'on se met fort peu en peine d'entendre la Divinité de notre glorieux Rédempteur insultée tous les jours en public par ceux qui se disent Chrétiens, & même l'existence d'un Dieu niée par des

gens infiniment plus infidéles que des Turcs.

C'eſt une remarque qui n'eſt pas indigne de notre Arabe, & qui peut être fort utile à ceux qui le liront, que l'Athéïſme de pratique, ſi commun aujourd'hui dans le monde, eſt un vice particulier aux Chrétiens; que les Mahometans l'ignorent, & qu'on n'entend pas dire parmi les Muſulmans qu'aucun ſoit parvenu à ce degré d'endurciſſement dans le crime que de nier l'exiſtence d'un Dieu, dont toute la nature publie ſi évidemment la gloire.

Au reſte, ces Lettres ne ſont pas ſeulement des Mémoires utiles pour l'hiſtoire des années auxquels elles ſe rapportent, tant à l'égard de la France que pour tous les pays du monde Chrétien; mais elles ſont encore fertiles en obſervations utiles ſur divers ſujets, ſoit de Religion ou de Morale.

Il eſt vrai que notre Arabe devient vieux, & que nous le voyons porter ſouvent ſes penſées aux plaiſirs du Paradis Mahometan; mais n'eſt-ce pas-là ce que les Chrétiens devroient faire, ſuivant leurs propres principes, lorſqu'ils approchent de la mort? Ne devroient-ils pas

avoir l'esprit tout rempli de la gloire qu'ils attendent comme véritables Chrétiens ? Ces dispositions font que notre infidéle Mahmut, loin de sentir son esprit s'affaisser sous le poids des années, parle des choses de la Religion avec autant de goût que s'il savouroit déja sur la terre le Paradis qu'il attend.

Il faudroit faire un mauvais usage de son jugement pour ne pas sentir que plus notre Auteur vieillit, plus ses Ecrits doivent être utiles & instructifs, comme renfermant la substance de son expérience sage & consommée ; ce qui fait que, bien loin de trouver son imagination bornée à un seul objet, nous le voyons parcourir les pays des Sciences, parler de la politique des Etats, & du progrès des Armées, avec des idées aussi justes & un jugement aussi net qu'il l'ait jamais fait.

Si notre Correspondant à Vienne, auquel Mahmut a confié une partie de ses papiers, & auquel le reste a été fidélement remis ensuite par son Successeur, ne nous trompe pas, nous avons lieu d'attendre une beaucoup plus grande varieté vers la fin de son ministere que celle qu'on a déja vue, & peut-être quelque supplé-

ment aux choſes qu'on a publiées, que l'on communiquera à meſure qu'elles nous parviendront, avec la derniere exactitude, ſoit qu'elles répondent préciſement à la chronologie des éditions precedentes, ou non: & quoiqu'il y ait un peu de confuſion dans cette retrogradation, toutefois je ne doute pas que la beauté du ſujet ne répare avantageuſement le déſordre des dates.



L'ESPION



L'ESPION DANS LES COURS DES PRINCES CHRÉTIENS; OU MÉMOIRES

Pour servir à l'Histoire de ce Siécle, depuis 1637, jusqu'en 1693.

LETTRE PREMIERE.

A Kerker Hassan, Bacha.

Gand, Ypres, Puicerda, & autres places prises par les François. Diverses victoires remportées par eux en Allemagne.

LES François gagnent tous les ans du terrein sur leurs ennemis: ils font des campagnes heureuses, & reviennent tou- 1678

1678 jours victorieux & triomphans. Le Maréchal d'Humieres assiégea Gand par ordre du Roi au commencement de la troisieme lune : cette ville est la capitale de toute la Flandre, & divisée en divers quartiers ou isles : les environs de cette place sont aussi divisés par certains ruisseaux & canaux, qui en rendent l'accès extrêmement difficile, & empêchent toute communication. C'est une des plus grandes villes de l'Europe : elle est défendue par une contrescarpe, par un large fossé, par de bons remparts, & par plusieurs bastions. Les Gantois se vantent que leur ville a été fondée par Jules César : ils ont été en état de lever entr'eux une armée de cinquante mille hommes toutes les fois qu'ils ont eu envie de se révolter de l'obéissance de leurs Souverains ; cependant en cette occasion ils n'ont tenu que dix jours contre les François : comme ils ont vu qu'ils n'avoient aucun secours à espérer, & qu'ils étoient attaqués avec vigueur de tous les côtés, ils se sont rendus par composition.

Ypres se rendit aussi le vingt-cinq de la même lune après un siége de huit jours : c'est une autre place considerable en Flandre.

Les François n'ont pas fait de moindres progrès sous le commandement du Duc de Navailles. Ce Général prit Pui-

cerda, capitale de la Province, & place bien fortifiée, située sur le sommet des 1678
monts Pyrenées, & défendue par un château bâti sur le roc. Le Prince de Condé la prit en 1654; mais par le traité des Pyrenées elle fut rendue aux Espagnols, qui y firent de nouvelles fortifications à la moderne. Cette place a sous sa jurisdiction plus de quatre-vingt villages, & fait contribuer toute la Province de Cerdagne: elle assure la possession du Roussillon, met à couvert les frontieres de Languedoc, & passe, après Barcelone, pour la meilleure ville de ces quartiers-là.

On parle de divers combats qui se sont donnés en Allemagne & dans les pays le long du Rhin entre les François & les Impériaux, où les premiers ont eu l'avantage par-tout. Le Maréchal de Créqui en vint le premier aux mains avec les Allemands près de Grotzinghen: du côté des ennemis, le Prince de Bade, & quarante Officiers de marque ont été blessés; le Comte de Liqueville, qui commandoit sous le Duc de Lorraine, & plusieurs autres ont été faits prisonniers. Les François ont gagné grand nombre d'étendards, fait un grand carnage des ennemis, & sont demeurés enfin maîtres de la campagne.

La septieme lune ne leur fut pas moins

avantageuſe dans les plaines de Rhinfeld,
1678 près du Rhin : plus de huit cens Impériaux demeurerent ſur la place, & le pont de Rhinfeld étoit ſi plein de corps morts, que ce fut une barriere qui empêcha les François de pourſuivre leur victoire juſqu'aux portes de la ville.

Le Maréchal de Créqui défit auſſi près d'Offenbourg un corps de ſix cens chevaux & dragons commandés par le Duc de Lorraine, défaite qui fut bientôt ſuivie de la priſe du château d'Ortembourg, & du fort de Kell, que le Maréchal raſa rez-pied rez-terre : il prit auſſi le fort de Zolhauſen ; & rencontrant le Duc de Lorraine près de Lauterbourg, il le chargea, lui tua quatre cens hommes comme ils paſſoient un pont du Rhin, & fit trois cens priſonniers.

S'ils vont de ce train-là tous les ans, il ſera difficile de mettre des bornes à leur Empire, qui va toujours en augmentant. La ſeule choſe ſur laquelle nous devons compter, eſt qu'ils ne ſeront jamais aſſez puiſſans pour dépoſſéder les fideles Oſmans de la grandeur à laquelle ils ont été élevés par la deſtinée.

Le Croiſſant, ſereniſſime Bacha, brille plus que la Croix, l'Alcoran l'emporte par-deſſus la Bible, & tout céde aux invincibles armes des Vrais-Croyans.

LETTRE II.

1678

A Dalimalched, veuve de Pestelli Hali, son frere, Grand-Maître des Douanes, & Surintendant de l'Arsenal à Constantinople.

Pour la consoler de la mort de son mari, en style triomphant, persuadé qu'il est allé en Paradis. Il lui reproche d'en avoir mal usé avec lui durant sa vie.

TU peux être assurée que ce ne sera point un compliment, si je te dis que je prens part à la perte que tu as faite. Le mort étoit mon frere, aussi-bien que ton époux; & l'amitié qui étoit entre nous, nous unissoit plus étroitement que le sang. Nous n'avons jamais cru faire rien de trop pour nous rendre service réciproquement, pourvu que cela n'ait point fait de tort à notre honneur; mais nous avons profité avec zéle de toutes les occasions qui se sont présentées de nous témoigner l'affection mutuelle que nous avions l'un pour l'autre.

Il est allé à des joies infinies, dans un lieu de repos, où il fait des banquets continuels, en récompense des bonnes

1678 actions qu'il a faites en cette vie : il se régale abondamment de l'ambroisie du paradis, sans craindre le vacarme & le mécontentement des femmes : il n'a point là de femme bizarre & chagrine qui interrompe sa joie, ou qui, par une conduite indigne, change ses plaisirs en douleurs : il s'étend tout de son long à l'aise sur les lits cramoisis d'Eden, & a des Pages pour le servir, dont les yeux ressemblent à des perles polies : chacun tient à la main un gobelet d'or, enrichi de saphirs, & plein d'un vin que les Rois de la terre changeroient pour leur couronne : cette céleste jeunesse fait exactement son devoir avec une grace admirable ; ils sont toujours attentifs pour étudier les desirs de leur maître. Son lit est environné de beaux Cupidons, qui, avec une humble résignation, tâchent de se surpasser les uns les autres, & sont avec une agréable générosité à qui servira leur Seigneur le premier & le plus promptement.

Quand Pestelli veut se divertir avec les femmes, il n'a que des souhaits à faire, & il lui en vient d'abord une plus belle que toutes celles qu'Apelles a jamais peintes, une aussi chaste que Diane, & pourtant aussi humaine que Venus. Point d'airs précieux qui retardent la jouissance desirée, & cependant point d'impudence ca-

pable d'en éloigner : un amour parfait leur fait faire des avances à frais communs, 1678 après avoir uni leurs cœurs ; aussi passent-ils le tems dans des plaisirs perpétuels dont on ne se repent point.

Il traverse les agréables promenades d'Eden, & s'assied sur le rivage de ses immortels ruisseaux, qui découlent de vin, de lait & de miel : couché sur une verdure émaillée de fleurs, à l'ombre des heureux arbres, il reçoit les tendres caresses d'une belle du paradis, pendant que des vents aromatiques lui inspirent des passions plus divines que celles qu'Endimion sentit entre les bras de Diane. Heureux état des ames qui quittent la terre avec innocence & pureté ! Leurs plaisirs n'ont point de bornes, n'ont point de fin.

Ce que je viens de dire n'est qu'une description obscure & enveloppée des ravissemens & des joies indicibles qu'on goûte dans le paradis, & qu'il est impossible d'exprimer autrement. Tout ce que l'imagination la plus vive & la plus sublime peut concevoir de bonheur, n'est rien en comparaison des biens infinis dont les heureuses ames jouissent au ciel : ces félicités éternelles & parfaites sont sans nombre, sans poids & sans mesure ; elles passent d'une joie à l'autre, & leurs divertissemens sont un cercle de béatitudes qui

n'a point de bout. O région digne d'être
1678 éternellement souhaitée ! ô jardin d'une beauté incomparable, où le libéral Monarque de l'univers régale les ames fatiguées des mortels après qu'elles ont achevé sur la terre leur pénible pélerinage, & leur fait des banquets dont le prix est inestimable, & la délicatesse incomparable !

Si Pestelli pouvoit m'entendre, je le féliciterois de son bonheur, au lieu de te consoler de la perte d'un tel époux : il a évité les naufrages de ce bas monde, qui est une mer d'afflictions & de tragédies : il est arrivé sain & sauf dans le havre du repos éternel, dans le port de la paix, & a mis pied à terre sur le rivage du Serrail du Tout-puissant, d'où les Anges, qui en ont la garde, l'ont conduit au trône de Dieu, au travers des dix mille flambeaux qui illuminent les allées d'Eden.

Mais, dis moi, Dalimalched, n'est-ce pas un peu de ta faute si le genereux Pestelli nous a si-tôt quittés ? N'as-tu point chagriné cette grande ame par des paroles que tu aurois bien pu épargner à un homme si sensible ? Il n'avoit besoin ni de tes leçons emportées, ni de tes airs refrognés. S'il faisoit quelque faute, (car qui est-ce qui n'en fait point ?) il la sentoit d'abord, sans qu'il fût nécessaire de

le réprimander. Tu te serois bien passée de le tenir des mois entiers dans des paroxismes de mélancolie & de douleur : cette pénitence étoit trop difficile à soutenir pour un esprit comme le sien. Mais votre sexe a des manieres auxquelles le nôtre n'entend rien : les femmes sont pliées & repliées comme des serpens ; si Dédale même, qui l'a autrefois emporté sur tous les faiseurs de labyrinthes, étoit encore vivant, il y songeroit plus d'une fois avant que de se mettre en tête de débrouiller les petits secrets de votre sexe, & de démêler vos tours & détours inconnus : rien au monde de plus changeant que les femmes ; on ne sçait à quoi vous mettre. 1678

Permets-moi de te dire, Dalimalched, qu'une femme ne prend jamais d'autorité sur un mari, à moins qu'il ne soit fou, qu'à la faveur de son obéissance : c'est par là qu'elle gagne son cœur & toute son affection : elle se rend maîtresse de son esprit, par une fine complaisance, & par une composition faite à propos, ou du moins elle se met à couvert par là de tout reproche : elle ne le contrarie point dans le fort de sa passion, mais s'accommode doucement au torrent, & ne s'avise jamais de parler que quand ses esprits commencent à se calmer.

Une bonne femme, en un mot, con-

1678 fulte son mari en toutes choses ; & si tu en as usé ainsi, le monde n'a rien à te dire : si tu ne l'as pas fait, je te conseille de demeurer veuve, de peur que l'homme que tu prendras ne venge les outrages que tu as faits à mon frere ; car c'est là le moyen de mettre à la raison une femme de mauvaise humeur.

LETTRE III.

A Hamet Reis Effendi, premier Secrétaire de l'Empire Ottoman.

Description des Pays-Bas.

J'ESPERE que tu me pardonneras, très-illustre Ministre, si j'ai tant tardé à t'envoyer une plus ample relation des Etats de l'Europe. Je continuerai, selon tes ordres, & je reprendrai où j'en étois demeuré.

Comme je t'ai déja entretenu de l'Allemagne, je passerai aux Pays-Bas ; ce qui est aussi naturel qu'il l'est à un homme qui a vu la haute ville de Bude, ou quelqu'autre place située comme celle-là, de descendre dans la basse.

On les appelle Pays-Bas à cause de leur situation, qui est proche de la mer, ce qui les fait paroître comme un marais ; ils

contiennent dix-sept provinces, dont dix sont sous la domination du Roi d'Espagne; 1678
les autres sept sont un état séparé & indépendant.

La circonférence des dix-sept provinces a mille lieues d'Allemagne: il y a dans cette enceinte deux cens villes murées, cent cinquante autres places qui ont les mêmes privileges & la même autorité que les autres, & enfin six mille villages.

Du tems de Jules César les Romains appelloient ces pays la Gaule Belgique: elle étoit habitée par des gens aguerris, ne pouvant souffrir la servitude, & défendant courageusement leur liberté naturelle, comme l'expérience l'apprit au même César lorsqu'il fut obligé de leur faire la guerre: depuis ce tems-là même les Ottomans ont eu des preuves de leur valeur, témoin la fameuse expédition de Godefroi de Bouillon pour recouvrer la Terre Sainte sur les Sarrazins, & celle de Baudouin le Flamand, qui se rendit maître de Constantinople & de l'Empire de la Grece.

Les anciens Romains avoient coutume de dire, que les Gaulois combattoient pour leur liberté, les Allemands pour le butin, & les Flamands pour la gloire: de là vint que les Empereurs Romains avoient toujours pour leur personne une garde de

Flamands choisis : on appelloit aussi les
1678 Hollandois & les Frisons, amis & Alliés du peuple Romain.

Quoique chaque province eût autrefois son Souverain, son Gouvernement & ses loix particulieres, elles furent néanmoins dans la suite toutes réduites sous la domination des Ducs de Bourgogne : des Ducs de Bourgogne elles passerent aux Archiducs d'Autriche, & enfin aux Rois d'Espagne ; mais le Roi de France en possede à présent une grande partie. Quant aux autres sept provinces, elles sont entierement émancipées, & jouissent d'une liberté parfaite : elles tiennent pour maxime, que *la plus longue épée est le meilleur titre pour le Gouvernement* ; & autant que je puis voir, c'est un principe qui se pratique par tout le monde.

Les habitans des Pays-Bas sont en général de grande taille, gros, de bonne mine, civils, ouverts, obligeans, prompts & laborieux, aimant plus le vin que les femmes, oubliant également & les biens & les maux qu'on leur fait ; grands musiciens, bons hommes de mer, fins marchands, peintres exacts, & fort ingénieux dans tous les arts : ils ne sont pas jaloux de leurs femmes comme la plupart des autres nations, mais les laissent courir dehors, & parler en rue avec les hommes ;

il n'y a point aussi de femme qui refuse une bouteille de vin qui lui est présentée : vous n'êtes pas plutôt entré dans une maison, que la fille du logis vous présente un verre de vin, ou de quelqu'autre liqueur qu'elle vuide à votre santé ; & si vous n'êtes pas prêt à répondre, & à lui faire raison, comme on parle, vous passez pour un rustique, & pour un homme qui ne sçait pas vivre. 1678.

Les Flamands sont riches, parce qu'ils trafiquent avec les autres nations, qu'ils transportent leurs denrées & leurs manufactures, & qu'ils les vendent ou les troquent fort avantageusement dans les pays du monde les plus éloignés.

Il y a par-ci par-là des forts, des châteaux, & des villes qui sont en quelque maniere imprenables : pour ce qui est de la religion, les dix provinces qui sont sous la domination de l'Espagne ou de la France, se disent Catholiques : les autres sept me font souvenir de la fameuse tour de Babel, où les langages, selon le rapport de Moïse, furent autrefois confondus : car telle est la confusion des religions qu'on tolere à Amsterdam, à Leyde, & dans les autres villes de Hollande, & en général dans les sept Provinces-Unies, on n'y est gueres plus régulier & plus méthodique pour les autres choses. Ne soit

donc pas surpris si je t'écris en desordre
1678 touchant un pays qui est le véritable emblême, le véritable proverbe, & le vrai centre de la confusion : cependant je commencerai ici à faire plus de distinctions que je n'en ai fait dans la premiere partie de ma lettre.

L'air de Zelande est mauvais, & surtout durant l'été, que le soleil attire des vapeurs puantes & infectes des lacs & étangs dont il y en a quantité dans cette province : le terroir néanmoins en est excellent, & produit du froment & autres grains en abondance, comme aussi de bons pâturages ; il y peu d'autres choses à dire de cette province.

Il y a ceci de remarquable en Hollande, que la terre y tremble souvent sous le poids des carrosses, des chariots, des chevaux, &c. ce qui prouve que ce pays est creux & plein de cavernes. Pour confirmer cette opinion, on dit *qu'une vache étant autrefois tombée dans une fosse, on la trouva trois jours après dans la mer, & l'homme à qui elle étoit, reconnut que c'étoit la même* : de là vient qu'en langage du pays on appelle une partie de la Hollande, Waterland, c'est-à-dire pays d'eau, ce qui d'abord paroît une contradiction ; mais on entend par là un pays situé dans les eaux. Telle est en effet toute la province, qui

paroît divisée en de petites isles par une
infinité de canaux, de lacs & d'étangs qui 1678
se présentent par-tout à la vue : cette province mérite mieux que toutes les autres le nom de Pays-Bas ; car elle est si basse en plusieurs endroits, que la mer est plus haute que la terre ; ce qui oblige les Hollandois à fortifier leurs côtes de hautes & fortes digues, qu'ils entretiennent à grands frais, comme une chose d'où dépend le salut de leur pays.

Il ne croît en Hollande que peu de grains ou de fruits ; mais on en tire d'Allemagne, de Pologne, & d'ailleurs : il y a des pâturages pour nourrir des millions de moutons, de bœufs & de chevaux : tout ce que je viens de dire de ces deux provinces, se peut dire en quelque maniere de toutes les autres, à la réserve de la Frise, qui est plus fertile en grains, plus abondante en légumes, en sel & en bois.

Quant aux mœurs des peuples, les Zelandois ont l'esprit vif, prévoyant & subtil, & sont en général de fort grande taille, comme il parut par une femme que Guillaume Comte de Hollande envoya aux nôces de Charles le Bel Roi de France : elle étoit si grande & si grosse, que les Françoises ne paroissoient auprès d'elle que des pigmées ou des naines : elle étoit d'une force si extraordinaire, qu'elle le-

voit & emportoit sur ses épaules une pou-
1678 tre que huit crocheteurs ne pouvoient remuer qu'à peine.

On a remarqué que ce fut la Gueldre qui se soumit la premiere à la fortune naissante de l'Empire Romain, & qui secoua aussi la premiere le joug après qu'il fut tombé en décadence.

Il y a dans la province d'Utrecht quantité de nobles, plus doux & plus polis dans la conversation que le reste des Hollandois; les femmes de qualité y vont voilées.

Ces provinces sont gouvernées par ceux qu'on appelle Etats Généraux des Provinces-Unies. C'est une assemblée composée des premiers nobles, des principaux Magistrats, & des plus éminens citoyens de chaque province.

Voilà, généreux Effendi, ce que je sçais de plus important sur les Provinces-Unies, à moins que tu ne souhaites que je t'en fasse l'histoire complette, ce qui seroit trop ennuyeux par lettres. Reçois ce que je t'envoie, c'est peu de chose; mais je l'ai fait de bon cœur, avec plaisir, & en assez peu de tems.



1679

LETTRE IV.

Au même.

Relation de la Suisse.

TU diras que je vais aux deux extrémités : je t'ai fait traverser dans ma précédente les plus sales & les plus vilaines vallées du monde, je veux dire la Hollande & le reste des Provinces-Unies : à présent je vais te tirer de ces fondrieres & marais, & te faire respirer le bon air des montagnes de Suisse : il est vrai que je ne sçaurois le faire sans te promener dans plusieurs provinces d'Allemagne, & dans une partie de la Lorraine & de l'Alsace ; mais comme je t'ai déja fait voir l'Empire, & qu'ensuite je t'ai conduit de là dans les Pays-Bas en chemin faisant, la considération de la forme de leur gouvernement me fait souvenir des autres républiques de l'Europe. Comme celle des Suisses est la plus proche des Provinces-Unies, j'en ferai le sujet de cette lettre, sauf à te parler une autre fois par ordre, de Venise, de Genes, de Luques, & de quelques autres républiques.

Sçache donc que la Suisse faisoit autre-

—— fois une province d'Allemagne, mais à
1679 présent c'est une province qui se soutient par elle-même, & qui ne dépend d'aucune Puissance étrangere : elle est divisée en treize cantons ou provinces. Je ne m'amuserai point à te dire les noms de ces cantons, ni à t'entretenir de leurs différens caracteres; je me contenterai de te dire en général que le pays paroît un gros amas de rochers & de montagnes, séparées par de petites, mais très-agréables vallées. Quoique ces montagnes paroissent raboteuses, elles produisent au sommet autant d'arbres & d'herbages de toutes les sortes que les plus agréables plaines : les habitans y nourrissent quantité de moutons, sans compter les chévres, les biches, les chevaux, & plusieurs autres espéces de bêtes; car il y en a une quantité prodigieuse en ces pays là, tant sauvages qu'apprivoisées : l'air y est perçant & serein : quoique le terroir soit peu fertile de lui-même, l'industrie des habitans a suppléé au défaut de la nature. Il y a en certains endroits des vignes, qui produisent des raisins d'une délicatesse admirable : le vin qui s'en fait est fort estimé en ces quartiers là. Les lacs & les rivieres abondent aussi en toutes sortes de poissons : on n'y manque pas non plus d'oiseaux, & de toutes les autres choses nécessaires à la vie :

il n'y a que les choses qui tendent au luxe
& à la débauche qui ne se trouvent point 1679
dans cet heureux pays ; c'est une seconde Scythie ou Tartarie : aussi croit-on que les Suisses sont venus de ces pays plus septentrionaux.

Les Suisses ont toujours été fameux pour leur constante & invincible valeur dans la guerre : Jules César même les craignoit, & fit bâtir une muraille pour les empêcher de faire des courses en France, qu'on appelloit alors Gaule, se souvenant qu'ils avoient battu L. Cassius, Consul Romain, dont ils défirent entierement l'armée. Il y a des Auteurs qui disent que le Septentrion de l'Europe étoit autrefois si peuplé, qu'une partie fut contrainte de chercher de nouvelles habitations : s'étant donc jettés en Allemagne, & ayant passé le Rhin, ils furent attaqués par les Gaulois, qu'ils vainquirent & défirent. Ces nouvelles ayant donné l'épouvante aux nations voisines, elles leur envoyerent des Ambassadeurs pour leur demander la paix; les vainqueurs répondirent qu'ils n'étoient point venus pour faire la guerre, ou pour troubler le repos du genre humain ; qu'ils cherchoient seulement un lieu où ils pussent vivre paisiblement, & cultiver la terre sans faire de mal à personne. On leur donna la Suisse, & leurs descen-

dans l'habitent encore aujourd'hui.

1679 Les moeurs des Suisses modernes répondent fort bien au caractere des anciens, car ils aiment la guerre & sont endurcis à toutes les incommodités de la faim, de la soif, du froid, & autres affections de la nature, de la providence, de la destinée, ou du hazard : ils se nourrissent à peu de frais, leur principale nourriture étant du lait & du fromage ; s'ils dépensent en quelque chose, c'est en vin, & autres liqueurs fortes : leurs maisons sont médiocres & sales, & leurs meubles bien peu de chose ; leurs habits sont proportionnés au reste ; mais ils sont yvrognes au souverain dégré : ils passent des jours & des nuits à des débauches continuelles, & il n'y a pas moyen de faire amitié avec eux que le verre à la main. Celui qui boit le plus, qui est le plus gai & le plus commode, passe pour le plus honnête homme ; au contraire, celui qui paroît vouloir conserver sa santé, ou qui allégue quelques excuses frivoles, est regardé comme un faquin, indigne d'une bonne compagnie : ils portent même quelquefois l'extravagance si loin, que de présenter le sabre à ceux qui refusent de faire raison.

Cependant, après tout, il faut demeurer d'accord que ce peuple est prudent

& circonspect dans ses affaires publiques
& particulieres: quelque plaisir qu'ils pren- 1679
nent à boire, cela n'est pas plutôt fait,
que chacun reprend ses occupations &
redouble son industrie & sa diligence pour
regagner ce qu'il vient de dépenser : ils
travaillent pour boire, & boivent pour
mieux travailler dans la suite. Il paroît
manifestement que les Suisses ne manquent
pas de politique, puisqu'ils ont maintenu
durant tant de siécles leur union & leur li-
berté contre tant de Princes qui ont voulu
les mettre sous le joug: je pourrois ajou-
ter à leur gloire que c'est la seule nation
de l'Europe qui ait sçu conserver son an-
cienne liberté: ce qu'il y a de singulier
est que les plus puissans Monarques de
l'Europe sont bien-aise d'être alliés des
Suisses, & de leur envoyer tous les ans
de grosses sommes.

Après ce que je viens de dire, tu ne
dois pas t'attendre à trouver en Suisse les
richesses d'Arabie & de Babylone, non
plus que le luxe & les magnifiques super-
fluités de l'Orient; la situation du pays
& la nature du terroir ne peuvent pas faire
espérer ces brillantes vanités; il suffit que
le pays produise de quoi nourrir ses ha-
bitans.

Ils n'ont point à craindre les invasions
des étrangers, soit parce qu'ils sont natu-

—— rellement pauvres, soit parce que les inac-
1679 cessibles montagnes des Alpes leur servent de rempart, & les environnent de presque tous les côtés: ajoute à cela le courage invincible de cette nation, qui abhorre & craint la dépendance plus que la mort. Il n'y a point de Prince en Europe qui ose attaquer les Suisses, ou qui ne crût perdre son tems de porter la guerre dans leur pays, parce qu'il n'y en a point qui ne sçache que quand il en feroit la conquête, ce qu'il en tireroit ne vaudroit pas ce qu'il dépenseroit en une seule campagne: d'ailleurs ils sont si étroitement unis, qu'il est presque impossible de rompre leur union: ils ont de plus des villes extrêmement fortes, des châteaux, des forts, & autres places de défense, qui ne donneroient pas peu d'embarras à celui qui se mettroit en tête une pareille expédition.

Je veux t'en donner un exemple qui te fera mieux juger de l'esprit de ce peuple.

Je t'ai déja dit que la Suisse faisoit anciennement une province de l'Empire Romain, ou du moins étoit réputée pour telle. César établit sur eux certains Préfets ou Gouverneurs, qui se succédoient les uns aux autres: les uns furent chassés à cause de leur insolence, d'autres furent

tués pour leurs tyrannies & pour leurs cruautés : il y en eut un entr'autres, qui 1679
n'étant pas content d'un certain Suisse, voulut le faire accoupler avec des bœufs pour tirer au chariot ; mais n'ayant pù le forcer, ni par bons ni par mauvais traitemens à cette basse complaisance, il lui fit crever les yeux : on en murmura ; mais comme c'étoit la premiere fois qu'il avoit donné des marques de sa cruauté, on ne fit pas semblant d'y prendre garde.

Peu de tems après le même Préfet commanda à une femme dont le mari étoit absent, de lui préparer un bain chaud : cette chaste femme n'en ayant voulu rien faire que son mari ne fût de retour, le Préfet l'assomma à coups de hache. Quoique les Suisses fussent irrités de cette seconde cruauté, ils ne dirent mot pourtant, espérant qu'ils auroient dans la suite occasion de se venger.

Le Préfet devint enfin si insolent, si fier, & si impérieux, que se promenant un jour dans les rues de la ville, il ficha sa canne dans la terre, mit au bout son Turban ou bonnet, & commanda aux passans de le saluer. Un certain honnête homme de Suisse n'ayant pas voulu le faire, il lui ordonna d'abattre une pomme d'un coup d'arbalête de dessus la tête de son fils unique : le bon homme refusa long-tems de hazar-

1673 der ainsi la vie de son enfant; mais enfin, vaincu par les importunes menaces du tyran, il aima mieux confier à la providence la vie de son fils, que de la sacrifier, aussi-bien que la sienne, à l'implacable malice du barbare: il tira donc, & abbatit la pomme sans toucher l'enfant. Le Gouverneur voyant cela, & remarquant qu'il avoit apporté deux traits, lui en demanda la raison: *si j'avois mal tiré*, répondit le Suisse, *& que j'eusse tué mon fils avec le premier trait, j'étois résolu de te percer le cœur avec le second.* Sur cela tout le monde se récria, & courant en foule on se saisit du Gouverneur, qui fut d'abord mis en piéces. Depuis ce tems-là ils ne voulurent jamais recevoir dans leurs villes aucuns Ministres de l'Empereur, à moins qu'ils ne vinssent en qualité d'Ambassadeurs.

Si ces mémoires, sérénissime Ministre, sont le moins du monde de ton goût, tu n'as qu'à commander, & tu verras que j'en ai un fonds qu'il n'est pas aisé d'épuiser.

Adieu pour le présent: puissent les rideaux du pavillon de Dieu être étendus sur nous, pour nous mettre à couvert des démons qui courent la nuit après les mortels; car c'est maintenant l'heure où ils commencent.

LETTRE

1679.

LETTRE V.

A Dinet Golou, à Damas.

Il le raille d'avoir fait choix de cette ville; cependant il le félicite sur le bonheur qu'il a de jouir des douceurs de la vie champêtre. Divers exemples de grands hommes qui ont abandonné toutes leurs dignités pour ce genre de vie.

J'AI eu de la peine à en croire mes yeux la premiere fois que j'ai lu ta lettre, & que j'ai appris que tu t'es enfin fait laboureur, & établi dans le plus agréable lieu du monde, le vrai centre de tous les plaisirs & de tout ce qui peut plaire aux hommes : tu es un homme sage : tu veux t'assurer d'un paradis au moins, quoique ce ne soit qu'en hipothequant ton droit à l'autre : tu ne veux point que Dieu te fasse crédit, & tu te défies des promesses qu'il te fait du Ciel. Cependant je ne sçaurois blâmer ta précaution : nous ne sçavons ce qui nous arrivera après la mort ; aussi la nature nous porte à nous assurer en cette vie de quelque félicité, & d'aller au devant des incertitudes de la félicité future en nous faisant un Ciel sur la terre. Quoi-

qu'il en soit, je souhaite que tu ne te lasses point de tes plaisirs présens, & ne rendes par là ton ame incapable d'aller prendre possession de la béatitude éternelle. Permets-moi de te dire, mon cher Dinet, que je te trouve bien hardi d'avoir choisi un lieu que l'Envoyé de Dieu voulut éviter, comme le plus dangereux de la terre. Mais je ne veux pas te décourager : cette ville étoit alors entre les mains des infidéles, & par conséquent le siége de la profanation & de l'idolâtrie : ce n'est pas aujourd'hui la même chose ; elle est sanctifiée par la présence des Vrais-croyans, par la prédication de la loi qui a été apportée du Ciel, & par des Mosquées d'une sainteté parfaite.

1679

J'approuve fort le genre de vie que tu as choisi, & je le regarde comme le premier, comme le plus innocent, le plus agréable, & le plus heureux de tous. Plusieurs grands Princes & Rois ont changé la pénible gloire & les illustres fatigues du sceptre pour le doux repos de la campagne, & pour les saints exercices de l'agriculture. Dioclétien quitta le trône pour la vie privée, & les mêmes mains qui avoient accoutumé de manier le sceptre, s'accoutumerent enfin gaiement à manier la bêche, la charue & la herse. Le Grand Cyrus, Roi des Perses, faisoit gloi-

re ordinairement des jardins qu'il avoit plantés & semés de sa propre main : & 1679 il est certain que les Fabius, les Lentulus, les Ciceron, les Pison, & divers autres des plus illustres maisons de l'ancienne Rome, avoient tiré leurs noms des végétaux qu'ils signifient, & que leurs peres avoient pris plaisir à planter.

Plusieurs Auteurs illustres ont écrit à la louange de l'agriculture : Attalus & Archelaus, tous deux Rois, en ont fait l'éloge : Xenophon & Mago, tous deux Généraux, en ont été les protecteurs, & le Poëte Oppien l'a chantée dans ses vers ; sans parler de Caton, de Varron, de Pline, de Columelle, de Virgile, & de plusieurs autres. Il y en a qui ont fait consister la souveraine félicité dans ce genre de vie : Virgile dit que les laboureurs sont heureux, & Horace les appelle bénits : de là vint que l'oracle de Delphes déclara qu'un certain homme, nommé Aglaüs, étoit le plus heureux de tous les hommes, parce qu'il ne s'occupoit qu'à cultiver un petit bien, sans jamais se tourmenter par de vaines passions, ni augmenter les miseres de la vie humaine en goûtant des plaisirs étrangers & non nécessaires, qui, quelque doux & charmans qu'ils soient au commencement, portent néanmoins avec eux un aiguillon qui nous rend enfin toutes nos joies ameres.

Tu t'es placé dans le plus agréable faux-
1679 bourg de Damas; car j'ai examiné cette ville & ses dépendances avec beaucoup de curiosité : ta maison est environnée d'agréables jardins & prairies : elle fut autrefois la résidence d'Abul Mecharib, ce fameux berger, qui s'y retira pour se mettre à couvert de la persécution d'Ismaël, Beglierbey de Diarbekir.

Tu en sçais l'aventure, & je n'ai autre chose à te dire, qu'à te souhaiter autant de bonheur qu'il en eut dans la possession de ce riche morceau de terre. Les archives de Damas disent qu'il mourut riche de cent bourses d'or, gagnées la plupart par le bétail qu'il éleva dans ces heureuses campagnes.

Pour moi, je ne me pique point d'être entendu en ces sortes de choses; mais il me paroît d'un bon augure que ton prédécesseur ait si bien fait ses affaires dans ce lieu : je te conseille de faire comme lui, & de mettre sur cette terre des brebis, des bœufs, des chameaux, des chevaux, & autres animaux profitables : ne regarde point comme au dessous de toi une occupation qui a été rendue illustre par l'exemple de Romulus & de Remus, premiers fondateurs de l'Empire Romain; de Paris fils de Priam; d'Anchise pere d'Enée; d'Endimion favori de Diane, qui

furent tous bergers : tels furent aussi Polypheme & Argus : tel fut Apollon, qui gouverna les troupeaux d'Admete Roi de Thessalie. Que dirai-je de Mercure, qui inventa le hautbois, & qui fut Prince des bergers ? Que dirai-je de Protée autre Dieu ? Abraham pere des Musulmans, Moïse le Prophete qui parloit familierement avec Dieu, & David le Prince des Poëtes, n'étoient-ils pas bergers ? En un mot, cher ami, les plus illustres héros Grecs & Romains, & autres, ont tous été gardeurs de brebis, de chevres, de bœufs, &c. comme le font aujourd'hui les Arabes, les Tartares, & autres Nations orientales. 1679

Comme la vie champêtre est la plus ancienne, il est certain aussi que ses plaisirs sont les plus purs & les plus solides, pourvu qu'on en jouisse avec innocence & équité ; mais je voudrois que tu évitasses les tentations auxquelles ce genre de vie est d'ordinaire plus exposé qu'aucun autre, je veux dire la chasse aux bêtes & aux oiseaux : c'est dans le fond un détestable exercice, dont les divertissemens sont tragiques, & tout-à-fait inhumains : il est indigne des hommes de passer les jours & les nuits à découvrir le repaire des animaux aussi bien que nous, & cela en vue de leur ôter la vie : c'est un cruel

plaisir qui ne peut se soutenir qu'aux dé-
1679 pens de beaucoup de sang innocent, & un triomphe bien barbare d'insulter à un miserable liévre, ou à une pauvre biche, qu'on a couru & harassé plusieurs heures de suite avec une armée de chiens & d'hommes.

On dit que les Thébains ont les premiers inventé ce malheureux divertissement, peuple, comme tu sçais, infâme pour ses fourbes, pour ses larcins, pour ses parjures, pour ses meurtres & pour ses incestes. Des Thébains il passa aux Phrygiens, aussi méchans que les Thébains, mais plus étourdis & plus commodes, plus légers & plus crédules: aussi furent-ils d'abord regardés avec mépris par les Athéniens & par les Lacédémoniens; cependant ceux-ci, quoique plus graves & plus polis, apprirent d'eux en peu de tems le métier de la chasse: tant il est aisé de s'infecter dans la société & dans le voisinage des méchans, & tant sont puissans les exemples de ceux qui se donnent la liberté d'inventer de nouvelles routes pour nous conduire au vice.

Je te jure, cher Dinet, par le Dieu que j'adore, que je trouve un divertissement si ridicule, & un exercice si fort au-dessous de la majesté d'un esprit raisonnable, de courir toute la journée avec une

troupe de chiens une bête craintive, que
je suis surpris que des hommes n'en ayent 1679
point de honte, & principalement les
grands hommes & les Princes, qui devroient porter plus loin que les autres la justice & la clémence, & qui néanmoins font tout le contraire.

N'imite point, cher ami, leur pernicieux exemple; mais marche sur les traces des Justes & des Saints, auxquels les oiseaux & les bêtes obéissent au moindre signe, parce que ces animaux ne sentent aucun mal en eux. Combien les corbeaux, les biches, les chats, & autres brutes, n'ont-ils point nourri de Prophetes? Les serpens & les dragons même du désert, aussi-bien que les moindres amphibies de l'Egypte, se sont dépouillés de leur naturel venin pour servir un innocent: & lorsque le Caliphe Omar fut vigoureusement poursuivi jusques sur les bords du Nil par une troupe d'Egyptiens idolâtres, il commanda à un crocodile qu'il découvrit dans cette riviere, de venir à lui & de le passer sur son dos; à quoi la pieuse bête obéit. Cette créature muette lui rendit un office bien singulier & bien à propos: aussi fut-elle transportée en paradis, si nos Docteurs disent vrai.

Adieu, cher Dinet, je te souhaite une

1679 abondante moiſſon ; & c'eſt le ſouhait le plus à propos que je ſçaurois te faire, vu la ſaiſon de l'année.

LETTRE VI.

A Achmet Cupriogli très-glorieux & très-ſage Viſir Azem.

De la paix générale entre les Chrétiens.

LA face des affaires d'Occident eſt maintenant tout-à-fait changée : les Princes & Etats Nazaréens ont fait une paix générale : la France qui a eu depuis long-tems des querelles mortelles avec la Hollande, l'Eſpagne, & l'Empire, vient de ſe réconcilier avec ces Puiſſances. Ces nouvelles amitiés & alliances ont entiérement banni le ſouvenir des anciennes querelles & animoſités. Cette année commence en Europe un Jubilé civil.

Il y a quatre ou cinq ans qu'on avoit commencé de négocier cette paix à Nimegue : j'en ai inſinué quelque choſe dans une de mes précédentes lettres à la Porte : on en doit la concluſion à la puiſſante médiation du Roi de la Grande-Bretagne, qui s'en eſt rendu le garant ; & les ſou-

missions que l'Evêque de Strasbourg a faites au Roi de France n'y ont pas peu 1679
contibué. Ce grand Monarque ne fait que lentement des avances pour un accommodement quand il a affaire avec des gens qui ont mal usé avec lui ou avec ses alliés: il affecte d'imiter la réserve des Princes Orientaux, & il croiroit sa Majesté blessée s'il condescendoit trop tôt & trop aisément aux propositions de ses voisins. C'est une maxime qu'il tient de la sublime Porte, le refuge du genre humain, dont les bras sont toujours ouverts pour recevoir & embrasser tous ceux qui recherchent l'amitié & la protection du Grand-Seigneur, d'une manière qui ne déroge pas à la gloire de la maison Ottomane, maison destinée à subjuguer toute la terre.

Cet esprit du Roi de France est si bien connu, & on l'a si bien remarqué en ces quartiers, que cela lui a acquis un nouveau caractere, tant chez les étrangers que parmi ses sujets; car on ne fait pas difficulté de l'appeller par dérision le Turc très-Chrétien, & c'est même le style satyrique de ses sujets factieux, lorsqu'ils sont une fois un peu échauffés de vin, & que chacun se croit aussi grand Roi que lui.

Je jure par les rapides éclairs qui font

palpiter le cœur, & qui éblouissent les
1679 yeux des mortels ; par le bruit étonnant du tonnerre qui souleve les vapeurs de la rate, & nous remplit d'une terreur hypocondriaque, que le Roi de France est un grand Héros, & qu'il mérite l'honneur que ces infideles lui font sans y penser, de le comparer à un Monarque qui est sans contredit l'arbitre de toute la terre ; il en décide au pied de la lettre la plupart des querelles & des démêlés : & quoiqu'il soit Chrétien de profession, & qu'il porte le nom de fils aîné de l'Eglise, il n'est pourtant point ennemi des partisans de Mahomet qui lui demandent son amitié. Tu sçais qu'il est de tous les Princes Occidentaux de la loi de Jesus, le premier allié de l'Empire Ottoman : il a fait des alliances avec les Puissances éloignées pour la facilité de son commerce, & le bruit de sa rénommée s'est répandu chez le Grand Mogol & chez le Roi de Perse : son nom est admiré & respecté dans tout l'Orient, parce qu'on y a entendu parler de ses victoires continuelles & de ses heureux exploits, dont le bruit est allé jusqu'aux extrêmités du continent. C'est cependant ce seul & même bonheur qui lui attire l'envie & le dépit de tous les autres Princes d'Occident..

Ils sont néanmoins bien aise dans la

conjoncture présente de cacher leur mauvaise volonté, & de faire la paix avec 1679
lui à-peu-près sur le pied qu'il leur a proposé.

Le traité entre la France & la Hollande fut publié en cette ville le premier de la dixieme lune de l'année derniere. Et pour faire voir à toute la terre qu'il y a maintenant paix & parfaite amitié, les Hollandois ont envoyé des Ambassadeurs extraordinaires, pour reconnoître que le Roi a préferé le repos de la Chrétienté à la gloire que ses victorieuses armes lui ont acquise, & auroient pu lui acquerir; & que, comme les Etats unis des Pays-Bas ont senti les premiers les effets de sa générosité, aussi se croyent-ils obligés de prévenir les autres dans leur reconnoissance. La paix entre la France & l'Empereur fut aussi publiée hier.

Je me retire, très-magnanime Visir, & bon ami de la France, avec tout le respect que je dois à ta Grandeur, & te souhaite des honneurs, des richesses & des plaisirs qui n'ayent point de fin.



1679

LETTRE VII.

A Mehemet Eunuque, relegué au Grand-Caire en Egypte.

Relation d'une aventure ſurprenante qui lui étoit arrivée une nuit dans ſa chambre par l'apparition d'un ſpectre, ſur lequel il fait des remarques.

IL y a dans notre vie certains périodes critiques. Si c'eſt un effet de la deſtinée, ou une ſuite de l'éternelle circulation du hazard, c'eſt ce que je ne ſçaurois décider; mais je remarque qu'il y a des tems où il nous arrive quelque choſe de fort étrange & de bien extraordinaire, qui eſt au deſſus ou au deſſous du cours ordinaire de la nature, ou qui du moins me paroit tel. Je ne prétens pas démêler les obſcurités de la deſtinée, ou faire la deſcription de l'incompréhenſible fineſſe de l'art qui a formé le monde. Je n'entreprendrai point de découvrir les ſecrets de Dieu, les myſteres de la nature, & les choſes qui ſont au deſſus de la connoiſſance des mortels. Je n'irai point me mettre en tête, par une vaine préſomption & par une impie arrogance, qu'il n'eſt rien que je ne ſçache,

& que je puis pénétrer les cœurs & les esprits des gens ; c'est bien assez que je me penétre moi-même. 1679

Tu sçais, cher Mehemet, qu'en diverses circonstances j'ai été sujet aux changemens & vicissitudes de la vie humaine : mes jours ont eu alternativement du bien & du mal ; mes actions ont été tour à tour vertueuses & vicieuses, & mes années heureuses & malheureuses. Je voudrois fort trouver un homme qui pût avec vérité se vanter du contraire. Nous sommes tous nés sans contredit pour les aventures qui arrivent dans la confusion de la conversation humaine. Les Parques errantes se rencontrent les unes & les autres : tantôt elles sont agréables & complaisantes, & tantôt elles se querellent & s'entrechoquent, brisent les lances, tirent les épées, & prennent toutes les armes dont l'orgueil & la fureur de la nature ont accoutumé de se servir pour défendre tout ce qui n'est ni généreux ni bon.

Horrible état des hommes ! Vie qui doit être plus déplorée que celle des lions, des tigres, des loups, & autres bêtes de proie, qui dans les extrêmités de la faim épargnent au moins leur propre espece ! Mais l'homme plus méchant & plus cruel, devore son frere, & tire vanité de sa cruauté & de son injustice.

1679 Pour moi, je ne suis coupable d'aucun de ces crimes atroces qui mettent l'ame en desordre, qui troublent son repos, qui obscurcissent ses lumieres, & ne lui inspirent que des pensées de desespoir : non, si j'ai haï quelqu'un, ç'a été moi-même. Les bêtes mêmes ne sçauroient m'accuser d'oppression, ou de quelqu'autre traitement barbare ; combien moins voudrois-je faire souffrir des hommes ? Mais j'ai eu mes foiblesses aussi-bien que les autres, & c'est tout ce que j'en puis dire. Tu connois mon tempérament, & tu sçais qu'il n'y en a point de moins bon. J'ai eu affaire, il est vrai, avec quantité de gens ; j'ai fait le taureau, le lion, l'agneau, & quelquefois aussi le renard : j'ai toujours suivi le cours de la nature. Soit à la vie, soit à la mort, je n'ai point laissé de vuide aux decrets de la destinée éternelle, & ne me suis point mis en devoir de les prévenir ou de les suspendre. Je n'ai jamais ni temporisé, ni hésité à faire une action noble, généreuse, hardie & digne d'un demi-Dieu ; mais dès mon enfance, dès le berceau, j'ai méprisé les aversions enfantines, & les ai regardées comme quelque chose d'inhumain, de barbare, de perfide, & de lâche.

A la vérité j'ai trop aimé la bonne compagnie, j'ai été trop facile & trop libre à

boire du vin & autres liqueurs enyvrantes, dont le ciel a enseigné l'usage, & qui 1679
est la production naturelle de la raison éternelle; mais l'excès en est certainement venu de l'enfer, le siége éternel du mal, de la vanité & de l'erreur. Cependant à qui, à quelle cause, ou à quels principes imputerai-je tant d'extravagances de cette nature que j'ai commises? Moi qui ai soutenu les dégels de mille fiévres putrides, je laisse fondre & dissoudre en horribles fluxions, sueurs, &c. toute mon humeur radicale plutôt que de manquer aux intérêts de mes amis ou du Grand Seigneur; plutôt que de me derober aux bons enfans par une prudence sordide. Pour dire tout, je n'ai point peur du jus de la vigne quand il m'est présenté par des gens sensés & de bonne humeur, sur-tout quand il s'agit du service de mon Souverain. Je ne vois pas comment je pourrois mieux le servir, qu'en donnant de tems en tems l'essor à la nature, comme parlent les François, & en m'éloignant quelquefois d'une sobriété trop rigide. On ne m'a point envoyé à Paris pour y vivre comme un Hadgi, mais pour penétrer les secrets des Infidéles: ce qu'on ne peut mieux faire qu'à la faveur d'un verre de bon vin; cela ouvre les cabinets du cœur, & en tire tous les secrets.

Je t'avoue franchement, Mehemet, que

je bois du vin largement & souvent ; la
1679 quantité en est mauvaise, & non pas la qualité. Pour en avoir pris plus que de raison, le Diable, je crois, s'apparut à moi la semaine passée durant la nuit. J'avois bu comme un Allemand pendant plusieurs heures de suite, dans le dessein de pousser une intrigue de conséquence ; cependant je ne me trouvois nullement en desordre, & qui que ce soit ne s'apperçut que je fisse rien contre la civilité ; j'étois seulement un peu plus gai qu'à l'ordinaire.

L'extrême chaleur de la saison m'obligea, aussi-bien que ceux de ma compagnie, de nous régaler le plus fraîchement qu'il nous fut possible d'imaginer : nous bûmes d'une liqueur composée de vin, d'eau, de jus de citrons, d'herbes odoriférantes & céphaliques, & de tous les autres ingrédiens qui pouvoient rendre cette boisson rafraîchissante, délicieuse au palais, & salutaire au cerveau, au cœur & à l'estomac.

Je ne te tiendrai point dans l'impatience par un détail plus long & plus circonstancié ; j'ai seulement jugé à propos de te dire de quelle maniere je bûs, pour te mettre en état de mieux juger de ce qui m'arriva la nuit du vendredi au samedi, jour que les Payens avoient dédié à Saturne, & qui est le même que le sabath des Juifs. Après

avoit cessé de boire le vendredi, j'allai me
coucher dans une profonde tristesse : je 1679
dormis d'un bon sommeil jusqu'à minuit ;
ensuite m'étant éveillé, je fus surpris de
voir un vieillard qui avoit fort de mon air ;
il me parut fort studieux & fort inquiet,
assis sur une chaise, & appuyé sur la table,
habillé justement comme moi, avec une
barbe comme la mienne, & fait en un mot
de maniere qu'on pouvoit dire que c'étoit mon véritable portrait. Je rêvai environ vingt minutes sur cet objet surprenant
qui occupoit tous mes yeux ; j'appellai à
mon secours tout mon peu de Philosophie,
pour considerer la nature des fantômes :
je raisonnai en moi-même, je rappellai
toute ma raison & tous mes sens, je m'assis sur mon lit, j'avançai la tête autant qu'il
me fut possible sans tomber du lit, & plus
je me levois, plus clairement voyois-je
cette figure si semblable à la mienne, à la
clarté d'une lampe que je laisse allumée
dans ma chambre toute la nuit.

Comme je crois difficilement les contes
qui se font ordinairement des apparitions
d'esprits, de spectres, &c. je croyois encore, ou que je dormois, ou que du moins
si je ne dormois pas, mon imagination
étoit prévenue, & se faisoit illusion. Pour
donc me mieux éclaircir, je sautai hors
du lit : mes pieds n'eurent pas plutôt tou-

ché le plancher de la chambre, que je fus
1679 saisi d'une sacrée horreur, & que je commençai à trembler d'une vision plus apparente. Prenant néanmoins courage, & me résignant au bon plaisir de Dieu, j'avançai & m'approchai si près du fantôme, qu'il se trouva à portée de ma main, que j'étendis pour le toucher, croyant par là me détromper; mais, cher Mehemet, il n'y a point de langue, point de plume qui puisse jamais exprimer l'horrible métamorphose que je vis : au lieu du visage que je venois de voir, je ne vis plus qu'un lion d'un aspect épouvantable, qui grinçoit les dents, & qui jettoit par les yeux de véritables étincelles de feu, sans parler des affreux mouvemens de sa tête & de sa barbe, qui étoit comme celle d'un homme, non plus que des autres agitations de cet animal lorsqu'il est en fureur.

Je ne sçai ce que je serois devenu si un singe bienfaisant ne fût venu à mon secours ; ce singe me regardoit en grimaçant par dessus les épaules du lion. Non, Monsieur le singe, disois-je en moi-même, puisque vous êtes si joyeux en telle compagnie, je n'ai garde de troubler votre joye : sur cela je pris honnêtement congé, tournai le dos, & revins à mon lit.

Je ne suis pas peureux de mon naturel, & l'imagination d'un esprit, d'un spec-

tre, ou de ce qu'il te plaira de nommer,
ne me fait point trembler, persuadé que je 1679
suis que c'est un pur effet de l'illusion : mais je me retirai par complaisance pour mon imagination, que je sentis vouloir entrer en goguette. Si j'avois demeuré, peut-être seroit-il venu un dragon ou quelqu'autre effroyable animal : peut-être encore aurois-je été épouvanté par une troupe de linx, de leopards, de tigres, d'ours & de tout ce qu'il y a dans la nature de féroce & de furieux ; car je puis te dire que j'étois alors en état de peindre sur les murailles toutes les figures qui se présentoient à mon cerveau échauffé.

Dans ces occasions-là les yeux tiennent lieu de pinceau : les nerfs optiques ainsi fermentés, un homme peindroit les saints ou les diables, & tout ce qui peut se nommer, à la reserve de la source éternelle de toutes choses.

Aussi est-elle ineffable cette source éternelle, & on ne sçauroit mieux l'exprimer qu'en reconnoissant humblement qu'on ne le peut ; il coule une fontaine muette auprès de la porte de son effrayante & inviolable retraite. L'Ange Eunuque boit en certain tems des eaux de cette fontaine, & l'univers est alors tout enyvré du renversement de sa coupe ; car c'est une cérémonie de la Cour céleste de ne rien

laiſſer dans cette coupe, mais d'en répandre la liqueur pour deſaltérer le monde in-
1679 férieur. Bienheureux eſt celui qui a part à cette compotation céleſte.

Je te demande pardon de cette digreſſion : la pieté la rend néceſſaire ; car on ne doit jamais nommer le Haut & le Saint, ſans ajouter par reſpect quelque choſe à ſa louange.

Je fus une bonne heure à conſiderer ce vieillard ; mais enfin il s'évanouit tout à coup pendant que je le regardois avec attention. Il m'eſt impoſſible de te dire au juſte comment il diſparut ; mais autant que j'ai pu le concevoir, & autant que je puis le dire, il me ſemble qu'il ſe diſperſa comme une fumée, ou comme une vapeur qui ſe réſout en un air plus pur, ou comme la pâle lumiere de la Lune qui brille dans une chambre, & qui s'éteint inſenſiblement en apparence lorſqu'il ſurvient quelque nuage ; ainſi diſparut ce ſpectre.

Si tu veux que je te diſe ce que j'en penſe, je te dirai que je crois que ce ne fut autre choſe que la force de mes eſprits agités qui jetterent l'impreſſion de leurs propres idées ſur le corps ſolide qui ſe trouva le plus proche de la ſphere de leur activité. L'air même dans ces occaſions là eſt plus flexible & plus ployable qu'à l'ordinaire ; il céde par ſympathie, & s'ac-

commode à l'image qui passe : cela aide
à rassembler les défauts & les formes dé- 1679
labrées de nos foibles imaginations. Un
million d'atomes courent au secours du
foible écoulement de leurs particules at-
tractives ; tout cela va pêle-mêle, & ce-
pendant chacun se met à son rang sans de-
sordre & sans confusion : chacun bouche
une bréche, remplit un vuide, & par ce
moyen rend complette la figure imaginai-
re. La nature se plaît quelquefois à se di-
vertir d'étranges chimeres : c'est ainsi que
ce monde même a été formé, si nous en
croyons Democrite & Epicure.

Nous ne sommes, toi & moi, cher Mehemet, que deux différentes masses de particules unies & collées ensemble par un effet du hazard.

Je souhaite qu'après que cette colle sera dissoute, nous puissions courir au long & au large dans l'éternel élement de la lumiere.



1679

LETTRE VIII.

Au Cadilisquer de Romelie.

Du meurtre de l'Archevêque de Saint-André en Ecosse. Remarques historiques sur les priviléges que les Ecossois ont en France.

Mon esprit est maintenant dans une disposition astrale, comme on parle, c'est-à-dire tendre & susceptible de toutes sortes d'impressions : je suis comme un jeune libertin nouvellement converti de son impiété, dont une dévote componction de son péché a adouci & ouvert le cœur, & fondu, par maniere de dire, comme de la cire ; ensorte qu'il est également capable de toutes sortes de nouvelles impressions, bonnes ou mauvaises. Je suis à l'heure qu'il est aussi flexible & ployable, à cause de je ne sçais quelle fatale inaction d'esprit qui me met hors d'état de penser vivement & solidement, & de faire aucune fonction de ma raison où il faille de la force & du travail : cependant je me sens la proie des idées étrangeres, & exposé à me laisser prendre à chaque argument hardi, ou aux petits piéges de la sophistiquerie humaine. En

un mot, je suis devenu tout-à-coup si foible & si peu mortifié, que je n'ose entrer 1679
dans les controverses de religion, ou seulement être spectateur du combat qui se fait entre les différentes sectes du monde, qui sont dans des disputes perpétuelles les unes contre les autres, de peu que quelque coup tiré à l'aventure par quelqu'un des combattans, ne vienne jusqu'à mon ame mal précautionnée & ne la blesse mortellement.

Pour ne donc pas m'étendre en te faisant une relation circonstanciée de pointilles survenues depuis quelques années entre les infidéles Occidentaux, au sujet de la foi & de la discipline de l'Eglise, je me contenterai de dire en deux mots que ceux qui se sont révoltés les premiers de l'obéissance de l'Evêque de Rome, ont néanmoins conservé beaucoup d'attachement & de vénération pour les Evêques de leur nation : ils se soumettent à leur conduite, & les reconnoissent pour leurs peres, & pour les conducteurs des Eglises respectives qui sont confiées à leurs soins.

Mais comme les divisions n'ont point de bout lorsque l'union, qui est le seul lien qui attache toutes les sociétés, est une fois rompue ; aussi cette premiere séparation de l'Evêque de Rome a fait que la

plupart des Réformés ou Protestans de
1679 l'Europe se sont bientôt séparés de l'épiscopat en général : cela est principalement arrivé en Ecosse, qui est à cet égard le théâtre de diverses contestations & animosités, de sanglans combats & de guerres civiles : ce Royaume enfin a été cette année le théâtre d'un meurtre barbare commis en la personne du premier Moufti, ou Archevêque des Ecossois.

C'étoit un Prélat d'un esprit juste & extraordinaire, & qui dès sa jeunesse avoit donné des marques d'un beau génie dans les sciences, où il s'étoit acquis beaucoup de réputation & d'honneur, à la faveur de ses grands dons, de son jugement profond, & de sa prodigieuse sagacité dans toutes les choses qu'il avoit entreprises.

C'est le portrait qu'en font les Ecossois qui demeurent à Paris, & dont il y en a toujours grand nombre : les Rois de France n'étoient jamais autrefois sans une garde d'Ecossois, auxquels la personne de ces Princes étoit confiée : cet usage a été observé sans interruption depuis les régnes de Charlemagne & d'Achaïus Roi d'Ecosse, qui, dans l'alliance qu'ils firent, convinrent de cet article, ce qui fut ponctuellement exécuté pendant les régnes de quarante-un Rois de France, & de quarante

quarante-six Rois d'Ecosse. Les Ecossois avoient aussi coutume d'envoyer des troupes en France lorsqu'elle étoit en guerre : cette nation avoit tant d'attachement & une fidélité si constante pour les François, que la France étant autrefois menacée de guerre, les Ecossois l'attirerent dans leur pays, perdirent dix mille hommes dans un combat, & virent leur Roi prisonnier : une autre fois, combattant pour les François contre les Anglois, quoique habitans de la même Isle, quatorze mille des leurs, du nombre desquels étoit leur Roi, demeurerent sur la place. 1679

Et afin qu'il ne manquât rien pour confirmer l'union & l'amitié de ces deux nations, l'usage étoit de se marier les unes parmi les autres, afin de mêler par ce moyen dans l'un & dans l'autre pays le sang François & le sang Ecossois.

Louis XI. étant Dauphin de France, se maria à Marguerite, fille de Jacques I. Roi d'Ecosse. Les Grands de France en même tems, à l'imitation du Dauphin, tant les François ont de complaisance, épouserent plus de cent cinquante Ecossoises de qualité, entre lesquelles il y en avoit deux qui étoient sœurs de la Reine d'Ecosse : une fut mariée au Duc de Bretagne, & l'autre au Comte de Flandre. La noblesse d'Ecosse d'un autre côté se ma-

ria à diverses Dames Françoises de gran-
1679 de naissance, qui passerent en Ecosse, où elles s'établirent, & eurent plusieurs enfans.

Les Rois de France, touchés de reconnoissance pour les fréquens secours & pour les bons offices qu'ils avoient reçus des Ecossois, sensibles aussi aux pertes qu'ils avoient faites à soutenir leurs intérêts, & ayant égard aux étroites alliances qu'il y avoit entre les Princes, les nobles, & le vulgaire de l'une & de l'autre nation, résolurent de témoigner à toute la terre combien leur étoit agréable l'affection & l'obéissance des Ecossois, en les honorant de bienfaits & de privileges par dessus toutes les autres nations.

Il y eut donc des Grands d'Ecosse qui furent fait grands Connétables de France, qui est la premiere dignité du Royaume après la souveraineté; d'autres furent faits Maréchaux, Ducs & Pairs de France, Généraux des armées Françoises, Vicerois des Provinces & Etats tributaires: tous les Ecossois en général étoient fort honorés & estimés à la Cour de France, & jouissoient des mêmes droits & immunités que les François naturels, & cela en vertu du privilege spécial qui leur fut accordé par Henri II. Roi de France; mais à condition qu'ils conserveroient pour

la France la même amitié & fidélité ; & 1679
que les François, en quelque endroit de
l'Ecosse qu'ils fussent établis, auroient les
mêmes droits & privileges que les Ecossois naturels : le Parlement de Paris consentit à cette déclaration, qui fut confirmée par Henri IV. vers l'an 1599.

Charles IX. pareillement confirma aux Marchands Ecossois toutes les prérogatives & immunités dont leurs ancêtres avoient joui, & qui consistoient dans une exemption générale des impôts & droits de Douane qui se payoient d'ordinaire pour les Marchandises.

Quant à l'origine des Gardes du corps Ecossois, je t'en entretiendrai le plus briévement qu'il me sera possible.

Louis, surnommé le Saint, parce qu'il fit la guerre en personne contre les Musulmans, s'étant mis en marche pour la Palestine, ordonna que vingt-quatre Ecossois auroient nuit & jour la garde de sa personne. Charles V. augmenta ce nombre jusqu'à soixante seize, laissant le même honneur aux vingt-quatre, qui devoient commander à tout le reste.

Ainsi la garde de la personne du Roi demeura aux Ecossois durant l'espace de soixante-dix ans, & plus : mais Charles VII. voulant faire plaisir aux François, en fit une garde pour sa personne sous un

étendard : Louis XI. y ajouta un autre
1679 étendard, & François I. un troisieme, sans néanmoins donner atteinte au privilege des vingt-quatre Ecossois, qui jouirent toujours de leur ancien droit, & de l'Ordonnance de Saint Louis, pour lequel les François ont une grande vénération. Ces vingt-quatre Ecossois prenoient les clefs du Palais aussi-tôt que le soleil étoit couché : eux seuls gardoient le Roi quand il étoit à l'Eglise : eux seuls portoient le Roi dans le tems que les loix du pays & les cérémonies d'Etat vouloient que des hommes le portassent sur les épaules : ils avoient la garde des vaisseaux quand le Roi alloit par eau ; & c'étoit à eux qu'on délivroit les clefs des places par lesquelles le Roi passoit, sans parler de plusieurs autres avantages singuliers.

Mais après la mort de Henri II. le Comte de Montgommeri, qui a été le dernier Commandant des Gardes Ecossois, ayant été cassé, & un François mis en sa place, cette Charge a toujours été depuis entre les mains des François, qui remplaçant peu-à-peu de gens de leur Nation les Ecossois qui mouroient, il n'en est enfin resté qu'un fort petit nombre, qui ont encore été dépouillés de tous leurs anciens privileges.

Pardonne-moi cette ennuyeuse digres-

ſion, grand Patriarche des fideles, puiſ- 1679
qu'elle contient des faits curieux, & que j'y ſuis naturellement tombé en parlant des Ecoſſois, qui ſont encore aujourd'hui en très-grand nombre à Paris, & de qui j'ai appris le portrait que je viens de te faire de leur Archevêque maſſacré, qui étoit le premier Patriarche du pays, connu ſous le nom d'Archevêque de Saint André.

Cette grande & ſublime dignité eccléſiaſtique lui fut conferée par le Roi d'Angleterre à préſent regnant, à ſon retour dans ſes Etats après un exil de douze ans, comme une choſe due à ſa grande capacité, & comme une récompenſe qu'il avoit méritée par les grands ſervices qu'il avoit rendus en travaillant puiſſamment & utilement au rétabliſſement de ce Prince.

Il ne fut pas plutôt en poſſeſſion de cette dignité que ceux qui étoient également ennemis du gouvernement du Roi & des Evêques commencerent à le perſécuter & à le calomnier. Les rues étoient pleines de libelles diffamatoires contre ce Prélat, & les langues & les plumes étoient également occupées à l'invectiver, parce qu'il travailloit de toutes ſes forces à faire rétablir l'Epiſcopat en Ecoſſe comme il l'étoit en Angleterre, quoiqu'il eût été aboli dans l'un & dans l'autre de ces Royaumes durant l'uſurpation du tyran

Cromwel : ce fut ce qui lui attira la haine
1679 & le ressentiment des séditieux, qui ne faisoient point difficulté de menacer publiquement sa vie. Quelques années même avant qu'il fut assassiné, un de ces furieux tira sur lui à Edimbourg en pleine rue, & le manqua. Les séditieux publierent alors des libelles, où ils faisoient gloire de cet attentat, fâchés seulement que le coup n'eût pas réussi : ils publierent aussi à l'avance qu'il mourroit d'une mort violente ; & il ne leur étoit pas difficile de prophétiser ainsi, puisqu'ils étoient résolus de travailler eux-mêmes à faire accomplir leur prophétie.

Suivant cette résolution, ils furent prêts à donner ce coup fatal le trois de la quatrieme lune de cette année ; mais ils furent prévenus par la vigilance du Prélat. Mais enfin voyageant en carrosse avec sa fille aînée & deux ou trois domestiques, neuf de ces scélerats l'attaquerent en plein midi le troisieme de Mai : ils blesserent d'abord sa chere fille, pour l'affliger davantage : ensuite ils le hacherent en pieces de la maniere du monde la plus cruelle & la plus barbare, & le laisserent enfin sur la place.

Je prie Dieu, vénérable Cadilesquer, de te garantir de l'envie, de la malice & du ressentiment de la populace ; des

blessures des plumes satyriques & des méchantes langues : mais sur-tout, je prie 1679
le ciel de te garder des mains des pieux assassins, & des dévots sanguinaires.

LETTRE IX.

A Hebatolla Mir Argun, Supérieur des Dervis de Cogni en Natolie.

Panegyrique du Messie.

IL est certain qu'il n'y a jamais eu de créature formée de chair & de sang qui ait été comparable au Messie : point de mortel comme le Fils de Marie. Jesus étoit un composé de toutes les beautés & de toutes les perfections de l'univers.

Je ne suis ni assez profane ni assez présomptueux pour dire quelque chose au mépris de Mahomet, quoique je prenne la liberté de célébrer les sublimes louanges du Verbe incarné, du premier né & du plus illustre de tous les êtres : le Pere éternel même & le Saint-Esprit lui sont inférieurs de ce côté-là.

Après que l'intelligence éternelle eut songé pendant des siécles indéterminés sur le lit doux & mollet du chaos, ou de la matiere premiere, dans le grand vaisseau

des ténébres incirconciſes, entouré des
1679 rideaux épais de l'ancienne nuit : après qu'elle ſe fut roulée & agitée de côté & d'autre, après qu'elle eût étendu ſes membres éternels pour ſe mettre à ſon aiſe, & pour chercher un coin de l'étendue infinie, où elle pût diminuer le feu éternel de ſon amour ; elle porta enfin le pied ſur la froide idée du monde que nous habitons.

Alors ſortit la Parole d'un ſein fertile en toutes choſes : le triſte abîme éclata de joie ; car dans la Parole il y avoit lumiere & vie, qui s'ouvrant un paſſage au travers de l'éternelle maſſe de la matiere immobile, commença par un art tout divin à en ſéparer les parties les plus pures pour en former le firmament : enſuite parurent le ſoleil, la lune, & les étoiles, & enfin les élémens plus groſſiers, & toutes leurs différentes productions.

Voilà la création de l'univers, quand Dieu fit les cieux & la terre, & qu'il fit ſortir les Anges de ſa grande vertu, comme les eſprits volatils ſortent du bain-marie.

Toutes choſes viſibles & inviſibles procedent de la Parole, & les plus excellens des êtres créés doivent leur origine à cette Parole, qui a été le ſeul inſtrument avec lequel l'éternel Architecte a fait & formé

cette vaste machine si incompréhensible & si glorieuse. 1679

O Hebatolla, qui peut assez admirer cette grande production de l'intelligence? cependant le théâtre des plus grands & des plus excellens êtres est caché aux yeux des mortels. Laissons donc ces sublimes & magnifiques spéculations, venons à la Parole incarnée, ou au souffle de Dieu, demeurant & conversant sur la terre sous les humbles voiles de la chair & du sang. Cette Parole étoit le Messie des Chrétiens, comme il est dit en divers endroits de l'Alcoran: l'Evangile Chrétien de l'Aigle, connu parmi les Chrétiens sous le nom de saint Jean, confirme cette vérité en disant: *Au commencement étoit la Parole, & la Parole étoit avec Dieu, &c. Et la Parole a été faite chair, & a planté son pavillon parmi nous.*

Il fut conçu sans contredit de la Vierge Marie, par l'odeur d'une rose que l'Ange Gabriel lui apporta du Paradis; car il ne fut point engendré par l'intervention de l'homme, ni par aucun mouvement de concupiscence, mais par une subite infusion de la vertu divine. La vertu du Tout-puissant enombra, surprit, & ravit la sainte Vierge par un transport de joie; elle prit la fleur de la main de l'Ange Gabriel, & ne l'eut pas plutôt sentie qu'elle fut sur

le point de s'extasier d'amour : mais l'An-
1679 ge la consola, & elle se résigna à la volonté de son Dieu tout bon & tout misericordieux.

Au bout de neuf mois elle accoucha de Jesus, non comme les autres femmes accouchent ; car comme nous dit le livre des mysterieux secrets, il sortit de l'endroit du sein enveloppé d'un manteau de roses aromatiques.

Les filles du Paradis descendirent en terre, & servirent la Vierge Marie lorsqu'elle enfanta son ineffable fils. Elles prirent entre leurs bras le divin enfant, & sur les vêtemens qu'il avoit apportés du sein de sa mere, elles mirent des robes de leur façon qu'elles avoient apportées d'Eden. Elles lui donnerent ensuite du vin & du lait du Paradis ; & après avoir fait tout ce qui étoit nécessaire à l'enfant Messie, & à sa mere immaculée, elles retournerent au ciel. Elles envoyerent Ariel avec une troupe d'Anges pour publier au monde la naissance de Jesus, & pour célébrer les louanges de Dieu : ils furent vus dans les hautes régions de l'air par certains bergers qui gardoient leurs troupeaux durant la nuit : on les entendit aussi chantant à haute voix les hymnes d'Eden, & les antiennes choisies du Paradis. La surprise de ces grossiers & igno-

rans mortels fut grande : leurs yeux furent éblouis de l'éclat de la troupe céleste, 1679
& leurs oreilles ravies de la parfaite douceur d'une si charmante musique. Ceux qui étoient sur les chemins de la Judée, les caravanes d'Arabie, de Syrie & d'Egypte ; ceux qui venoient de Damas, de Tyr & de Sidon, virent la surprenante vision, & furent également saisis d'admiration & de joie : ils entendirent les langues harmonieuses des Anges faisant des concerts immortels : leurs cœurs se fondirent alors, & se jettant en terre ils louerent le Très-haut, le Roi de toutes choses.

Le bruit de ces événemens extraordinaires vola d'abord dans les pays circonvoisins, & jusqu'aux extrêmités du Midi. Les Mages de Perse vinrent à Bethleem pour y voir l'enfant Messie : ils se jetterent aux pieds de ce divin enfant, & lui firent présent d'or, d'encens & de myrrhe.

Ainsi Jesus grandit, augmentant en sagesse, en connoissance & en vertu.

Je n'entrerai point dans l'histoire de sa vie, puisque je l'ai déja fait dans une de mes précédentes ; mon dessein est en celle-ci de te témoigner la profonde vénération que j'ai pour ce très-saint Prophete, qui n'étoit autre chose que le souffle & la parole incarnée de Dieu. Il sied bien à

1679 tous les bons Musulmans de parler de lui avec honneur & avec respect; car il est dans le Paradis assis sur un trône exhaussé.

O Hebatolla, prie pour moi, afin que les embarras de cette vie mortelle ne m'empêchent point de voir Jesus & Mahomet dans le séjour de l'éternelle félicité.

LETTRE X.

A Kerker Hassan, Bacha.

Caractere de Charles II. Roi d'Angleterre. Conspiration des Papistes, qu'il ne fait qu'effleurer, & prouve que les Gallois ont fait des plantations dans une partie de l'Amerique.

TU me demandes l'état présent de l'Angleterre, & le caractere de son Roi, parce qu'entre les marchands qui sont à la ville Impériale il court divers bruits de certains préludes de rebellion des mécontens de cette Isle.

Le Roi d'Angleterre à présent regnant se nomme Charles II. fils aîné de Charles I. & héritier présomptif des Couronnes de la Grande Bretagne; car ses Etats consistent en trois Royaumes, dont il a

la possession actuelle, sans compter plusieurs vastes pays qu'il tient dans l'Amerique, pour ne rien dire des prétentions titulaires qu'il a sur la France. 1679.

C'est un Prince de grand esprit & fort politique: il n'a pas moins de courage quand il se présente quelque juste sujet de le faire connoître. Il fut contraint par une faction dominante de rebelles, de tyrans & d'usurpateurs, de s'enfuir dans les pays étrangers, où il a essuyé une infinité de peines & de disgraces durant un exil de douze ans. Il est bon & amoureux de son naturel, fort adonné au vin & aux femmes, récompensant liberalement les gens de mérite, & ceux qui ont le bonheur de lui plaire dans ses divertissemens, sur-tout à l'égard de ses maîtresses, dont la plupart sont de qualité: il en a eu plusieurs fils, qui sont tous Ducs & Pairs du Royaume. Il est en paix avec tout le monde, excepté avec les Maures & ceux de Salé: on ne peut pas dire néanmoins que ce Prince soit heureux, à cause des séditions domestiques, des factions, des complots, & des conspirations de ses Sujets.

On dit ici que les Catholiques Romains Anglois ont conspiré depuis peu contre la vie de ce Monarque: d'autres disent que c'est une accusation de commande, inven-

— tée par leurs ennemis pour les rendre
1679 odieux ; & que pour cet effet on a suborné de faux témoins pour dépoſer contre eux. On ne ſçait que croire au milieu de ces contrariétés ; auſſi ne nous importe-t-il pas beaucoup quel parti ait raiſon ou tort.

Ce Prince, comme je l'ai déja dit, eſt ſouverain de pluſieurs nations, & l'on croit qu'il ne ſçait qu'à peine lui-même la juſte étendue des pays qu'il poſſede dans l'Amerique. Il y a dans ce continent un pays habité par des gens qu'on appelle Tuſcoraras & Doegs : leur langage eſt le même que celui des Gallois ou Bretons, nation qui a poſſédé autrefois toute l'iſle de la Grande-Bretagne : mais ils en furent chaſſés peu-à-peu, & pouſſés dans un coin montueux de cette iſle, où leurs deſcendans ſont encore aujourd'hui.

Ces Tuſcoraras & Doegs de l'Amerique deſcendent, à ce qu'on croit, des Gallois, & ſont la poſtérité de ceux qui ſuivirent la fortune d'un certain Madoo Prince Breton. Il y a environ cinq ou ſix cens ans que ce Prince, n'étant pas content chez lui, réſolut d'aller chercher fortune dans les pays étrangers : ayant donc fait proviſion de vaiſſeaux, d'hommes, & de tout ce qui lui étoit néceſſaire, il fit voile du côté de l'occident, & traverſa la mer At-

lantique, sans sçavoir quel seroit le denouement de son dessein. La lune néanmoins avoit fait à peine deux fois le tour du Zodiaque, qu'il acheva sa navigation, & fit descente dans l'Amerique, où il établit une colonie de Bretons, & puis revint en son pays. Il remit en mer peu de tems après pour retourner au même lieu : on ne sçait pas au juste ce qu'il devint dans la suite ; mais les habitans de cette Province ont une tradition qui dit, *qu'il vécut fort vieux, & vit avant sa mort son peuple multiplié jusqu'à plusieurs millions* ; car au second voyage qu'il fit il y amena des femmes Bretonnes. On fait voir son tombeau encore aujourd'hui, des chapelets, des crucifix & autres reliques.

1679.

Il est certain que la premiere fois que les Espagnols firent la conquête du Mexique, ils furent surpris d'entendre parler les habitans d'un peuple étranger qui s'y étoit habitué, qui leur enseignoit la connoissance de Dieu & son immortalité, les instruisit aussi de la vertu & des bonnes mœurs, & leur prescrivit pour la Religion de saintes cérémonies. Ce qu'un Roi Indien dit à un Espagnol est encore remarquable : » Dans les siecles précédens, dit-» il, il arriva là par mer un peuple étran-» ger que mes ancêtres reçurent favora-» blement, parce qu'ils les trouverent gens

1679 » d'esprit & de courage, & doués de plusieurs autres bonnes qualités ». Mais il ne put lui dire ni le nom ni l'origine de ce peuple. Montezuma, Empereur du Mexique, dit à Fernando Cortez, Ambassadeur du Roi d'Espagne, & son Général en ces quartiers là : » Que ses ancêtres y avoient » mis pied à terre comme étrangers, sous la » conduite d'un certain grand homme qui » y fit quelque séjour, & laissa un nombre considérable de ceux qui l'avoient » suivi ; qu'il y revint un an après mieux » accompagné, & que c'étoit de lui que » les Empereurs du Mexique étoient descendus, & les Mexicains du reste de ce » nouveau peuple ». La langue Bretonne y est si fort dominante, que les villes, les ponts, les bêtes, les oiseaux, les rivieres, les montagnes, &c. ont des noms Bretons. Un certain habitant de Virginie, pays de la dépendance du Roi de la Grande Bretagne, s'étant égaré il n'y a pas long-tems dans le désert, tomba par un pur effet du hazard entre les mains d'un certain peuple, qui, suivant la loi & la coutume du pays, le condamna à la mort : le pauvre malheureux apprenant cette fâcheuse nouvelle fit sa priere en Breton, & fut relâché.

Qui peut dire au juste les différentes courses & transplantations que les mortels

font ſur la terre, ou marquer au juſte la vraie origine des nations ? Le monde a paſſé par divers changemens, & chaque nation a eu ſa métamorphoſe : ce qui eſt vieux & hors d'uſage en un pays, devient nouveau en un autre qu'on vient à découvrir. Les maiſons des vivans ſont bâties ſur les os des morts : les enfans jettent les fondemens de leur grandeur ſur la ruine de leurs peres : ceux qui viendront après nous, feront la même choſe ſur nos reliques à préſent vivantes : ils tireront leur fortune de nos cendres. 1672

Je jure par la pierre blanche qu'Adam apporta du Paradis, & qui tomba en héritage à Abraham, à Iſmaël, & à ſes deſcendans, pierre qu'on voit encore aujourd'hui ſous la Moſquée de la Mecque, & qui eſt devenue noire par l'attouchement des pécheurs ; je jure, dis-je, par cette pierre que les Arabes ſont un peuple original, une nation établie de toute ancienneté, une nation fixe, & qui n'a point été balotée par-ci par-là ſuivant le caprice de la fortune.

Sois donc aſſuré, illuſtre Arabe, qu'outre les obligations particulieres que je t'ai, j'ai du reſpect pour toi à cauſe de ton origine, de ton ſang qui n'a jamais été corrompu, & de ton tempérament pacifique. Je ne ſouhaite rien avec plus d'ardeur que

1679 le bonheur de pouvoir baiser, avant que de mourir, le bord de ta veste, ou du moins de te voir dans le paradis du repos éternel, où l'on n'est plus sujet aux changemens.

LETTRE XI.

Au très-magnanime & invincible Visir Azem.

Mariage du Roi d'Espagne avec une fille de France. Négociation du mariage du Dauphin avec la sœur de l'Electeur de Baviere.

DAns la quatrieme lune de cette année je te donnai avis des traités conclus & publiés entre la France, les Hollandois & l'Empire d'Allemagne; j'ai maintenant à te dire que la paix avec l'Espagne a été aussi publiée : ces deux fiers Monarques sont ce semble parfaitement réconciliés, & pour faire voir qu'ils le sont effectivement, le Roi d'Espagne épouse une fille de France.

Le Marquis de los Balbasos fit son entrée publique à Paris le onzieme de la sixieme lune en qualité d'Ambassadeur extraordinaire du Roi Catholique; il avoit principalement ordre de témoigner la joie sin-

cere & la satisfaction qu'a eue son maître de l'espérance de voir une paix solide & durable, non seulement entre ces deux Couronnes, mais aussi entre toutes les Puissances de l'Europe; ensorte que les Princes Chrétiens qui ont jusqu'ici employé leurs armes les uns contre les autres au préjudice de toute la Chrétienté, puissent les tourner contre l'ennemi commun (c'est ainsi qu'il appelle les vrais Fidéles). Pour cet effet il a demandé une Princesse de France pour son maître, comme une confirmation de la paix qui est entr'eux. 1679.

Cela lui fut incontinent accordé, & la nouvelle n'en fut pas plutôt arrivée à Madrid, que le Roi d'Espagne en témoigna une joie extraordinaire, & fit chanter publiquement le *Te Deum*, pour rendre graces à Dieu d'un si grand bienfait. Les rues de Madrid furent aussi illuminées de toute sorte de feux d'artifice; mais la cérémonie des fiançailles ne se fit que dans la huitieme lune à Fontainebleau, où la Cour étoit alors, & où le Marquis de los Balbasos fut le Procureur du Roi d'Espagne. Depuis ce tems là Mademoiselle (c'est ainsi qu'on l'appelloit ci-devant) tint son rang à la Cour comme Reine d'Espagne; elle reçut en cette qualité les complimens de l'Archevêque de Paris à la tête de son Chapitre; ceux du Parlement, de la

Chambre des Comptes, de la Cour des
1679 Aides, de la Cour des Monnoies, de l'Université, du Grand-Conseil, & de l'Académie Françoise. Cette grande Princesse est partie pour aller prendre possession de sa nouvelle Royauté, qui ne vaut gueres mieux qu'une splendide servitude, ou une glorieuse prison perpétuelle ; car les loix & coutumes touchant les femmes s'observent aussi séverement à la Cour qu'en aucun autre lieu d'Espagne ; & la Reine même n'en est pas plus exemte que la moindre de ses sujettes : il y a certaines heures réglées hors desquelles il ne lui est pas même permis de voir le Roi. Le tems de ce Prince est partagé ; le service du public en occupe une partie ; ses nécessités personnelles, les affaires de l'Etat, de la Religion, & de la nature emportent l'autre ; ainsi la Reine ne voit point d'hommes, à moins qu'elle ne donne audience à quelque Ambassadeur, ou quand elle va à l'Eglise, ou qu'elle veut voir le combat des taureaux & pareils spectacles, ou enfin quand son Confesseur vient la voir : tout le reste de son tems se passe avec les femmes ; vraie recluse, enfermée dans son triste appartement, & n'ayant pas même la liberté d'aller & de venir dans son palais. Ce n'est pas la même chose en France, où les femmes s'entretiennent avec les hommes, &

sortent quand il leur plaît sans aucune con- ——
trainte : elles parlent des affaires d'Etat & 1679.
de Religion : elles se mêlent de censurer les loix civiles & canoniques, de corriger la Philosophie, & de réformer la morale des anciens. En un mot, les Dames de France se piquent particulierement de paroître sçavantes, comme si elles avoient été élevées dans les Académies : elles vont aussi à la chasse & à la pêche aussi bien que les hommes ; il n'y a presque point de jeu ou d'exercice, d'étude ou de récréation qui ne soit commune aux deux sexes. C'est tout le contraire en Espagne, où les femmes sont ignorantes, & n'ont pas plus de liberté que des prisonnieres : il est seulement permis à la Reine, comme je viens de dire, de voir les combats de taureaux, mais encore faut-il que ce soit avec le Roi ; les autres Dames ont la même liberté avec leurs époux.

Ce célebre divertissement de combat ou de course du taureau t'est si bien connu, & tu en as vu si souvent à Tunis & autres villes de Barbarie, qu'il seroit inutile de t'en dire davantage : il suffit de te faire remarquer que les Espagnols l'ont appris des Maures, pendant que ces Africains ont été maîtres de l'Espagne.

Pour revenir à la vie servile des Reines d'Espagne, il faut que tu sçaches qu'elles

1679 sont obligées de se coucher à un certain coup de cloche, qui sonne toutes les nuits à la même heure, à cette différence près, qu'on la sonne une heure plus tard en été qu'en hyver. La Reine est la seule femme mariée qu'on laisse coucher dans le palais du Roi; ainsi cette Princesse n'est servie que par des filles ou par des veuves: elle ne peut jamais se remarier après la mort du Roi. Les Espagnols sont naturellement si jaloux de leurs femmes, que s'il arrive quelque accident à la Reine, soit par un effet du hazard, ou de quelque conspiration, comme de tomber de cheval, & de se trouver en risque de perdre la vie, ou de se fracasser quelque membre, aucun de ses pages, ni quelqu'autre homme que ce puisse être, n'oseroit la relever ou la secourir de quelqu'autre maniere, non pas même arrêter le cheval s'il l'entraînoit le pied embarassé dans l'étrier. Juge à présent, magnifique Visir, si une Princesse de France doit souhaiter d'être Reine d'Espagne. Une Princesse élevée à une Cour où abonde toutes sortes de gentillesses, de galanteries & d'agréables libertés, se croit dans un Monastere, ou dans quelque retraite encore pire, après avoir été un jour ou deux à la Cour d'Espagne; mais la raison d'Etat passe par dessus tous ces inconvéniens. C'est un malheur particulier aux

Princes d'Occident, de se marier par intérêt plutôt que par amour. 1679

On négocie aussi pour marier le Dauphin de France avec la Princesse Anne-Marie-Victoire, sœur du Duc de Baviere: ces infidéles travaillent à réunir leurs forces & leurs intérêts; on diroit qu'ils ont quelque dessein secret contre les Vrais-Croyans.

Illustre Prince des Princes, qui sers le Grand-Seigneur, je fais des prieres afin que l'Empire des fideles soit exalté, & qu'il demeure ferme jusqu'à ce que l'Ange de la caverne sonne de sa trompette.

LETTRE XII. 1680

Au vénérable Moufti.

Abrégé de l'Histoire Romaine, qu'il avoit promis dans sa précédente.

POUR te donner une idée claire de l'origine de Rome, il est nécessaire de descendre un peu plus avant dans l'antiquité, & de jetter les yeux sur les ruines de Troye, brûlée par les Grecs, & réduite en cendres après une guerre de dix ans, pour venger le rapt d'Helene, femme de Menelas, que Pâris, Prince

Troyen & hôte de Menelas, emmena
1680 violemment avec lui.

Antenor & Enée, échappés du déplorable embrasement de Troye, se sauverent par mer. Le mauvais tems ayant forcé le premier de relâcher en cet endroit de l'Italie qui est à présent sous la domination des Venitiens, il bâtit la ville de Padoue. Le dernier, avec une flotte de vingt-deux voiles, vint à Latium, qu'on nomme aujourd'hui Campagna di Roma, ou le patrimoine de saint Pierre, parce que c'est l'Etat de l'Eglise.

En ce tems-là Latinus, fils de Faunus, ou selon quelques-uns d'Hercule, regnoit à Latium, où il n'y avoit eu que quatre Rois avant lui, qui sont Janus, Saturne, Picus & Faunus. Pendant le regne de Janus, Saturne ayant été chassé par son fils Jupiter, s'enfuit en Italie, où ayant été favorablement reçu, il y bâtit un château, qu'il appella Saturnia de son nom. Il parvint enfin à la Couronne de Latium, qu'il laissa à Picus, son fils, & celui-ci à Faunus.

Du tems de Faunus, Evander fit voile d'Arcadie, & vint en Italie soixante ans avant la ruine de Troye: il bâtit une ville nommée Pallantium, où Rome fut bâtie dans la suite. Environ le même tems les Pélagiens vinrent de Thessalie en Epire, &

& aborderent à Dodone. Passant ensuite
en Italie, ils se joignirent aux Arcadiens 1680.
originaires qui y étoient avant eux : ils
unirent leurs forces, & chasserent les Siciliens du pays. Ceux-ci ayant passé en l'Isle de Trinacria, ou des trois Caps, l'appellerent Sicile, nom qu'elle porte encore aujourd'hui. Evander ayant demeuré cinq ans en Italie, Hercule avec une troupe de Grecs mit pied à terre sur le même rivage, & fut favorablement reçu.

Le Royaume de Latium échut enfin à Latinus, sous le regne duquel arriva Enée. Ayant fait alliance avec Latinus, il se maria avec Lavinia sa fille : il bâtit une ville en ces quartiers-là, & l'appella Lavinium, du nom de sa femme. Alors Turnus Roi des Rutules, mécontent que Latinus eût donné sa fille à un étranger plutôt qu'à lui qui étoit du pays, & à qui elle avoit déja été promise, fit des courses dans son pays ; mais les Rutules furent battus, & Turnus & Latinus furent tous deux tués en combattant ; ce qui laissa à Enée la libre possession du Royaume. Mais il n'en jouit pas long-tems ; car les Rutules vinrent contre lui au bout de trois ans, sous le commandement de Mezence Roi des Tirrheniens, nommés aujourd'hui Toscans : Enée ayant été tué dans le combat, son fils Ascagne prit pos-

1680 ſeſſion du Royaume : après avoir fait la paix avec Mezence & dompté le reſte de ſes ennemis, il bâtit une ville qu'il appella Albe la longue, la trentieme année de la fondation de Lavinium. Après la mort d'Aſcagne il y eut à Albe la longue quatorze Rois, qui regnerent juſqu'au tems de Romulus & de la fondation de Rome : le quatorzieme de ces Rois fut Amulius, qui trompa ſon frere Numitor, à qui le Royaume appartenoit par droit de primogeniture ; & pour s'aſſurer de out, il fit Veſtale Silvia, fiille unique de Numitor, pour n'avoir pas à craindre les deſcendans de ſon frere : cependant quelqu'un engroſſa Silvia, qui accoucha de deux jumeaux, qu'on nomma Romulus & Remus : ils furent expoſés par ordre du Roi Amulius, & ſecrettement nourris par Fauſtulus, juſqu'à ce qu'ils fuſſent en âge. Alors informés de leur naiſſance, de leur extraction, & du véritable état des choſes, ils tuerent Amulius, & rétablirent leur grand-pere Numitor ſur le trône de ſon Royaume : ce fut la ſeconde année de ſon regne que Romulus bâtit la ville de Rome.

Romulus fut ſalué Roi l'an dix-huitieme de ſon âge, après avoir tué ſon frere Remus, pour avoir ſauté par mépris le foſſé dont il avoit entouré la ville : ainſi il

consacra par son propre sang les fortifications de la ville. Mais durant tout ce tems-là Romulus n'avoit bâti que l'ombre d'une ville, parce qu'il n'avoit point de gens pour la peupler & pour la défendre : il songea néanmoins sans retardement à réparer ce défaut : il y avoit tout proche un bois, dont il fit l'asyle de tous ceux qui avoient de mauvaises affaires, & qui, pour faire leur fortune, vouloient tenter le hazard : cela fut publié dans les pays voisins. Incontinent vinrent de toutes parts une infinité de criminels, de mécontens, & de gens obérés de dettes, sans parler d'un grand nombre de bergers & autres personnes que l'inconstance & le seul desir de la nouveauté y attira en foule ; de sorte qu'il y fit un amas confus de Troyens, venus avec Enée, d'Arcadiens qui avoient suivi Evander, & de diverses autres nations, outre les originaires de Toscane & de Latium. De ces gens-là, comme d'autant d'élémens, Romulus tira le corps d'une République : mais considerant au reste que cette nouvelle République ne subsisteroit qu'autant que vivroient les hommes dont elle étoit composée, n'ayant aucune espérance d'avoir lignée, parce qu'ils n'avoient point de femmes ; pour remedier à cet inconvénient, ils traiterent avec leurs voisins

1680.

1680 pour avoir des femmes; mais n'en pouvant venir à bout par la voie de la négociation, ils eurent recours à l'artifice & à la violence: ils inviterent les Sabins & leurs autres voisins à venir voir des jeux qu'ils promettoient de célébrer à l'honneur de Neptune.

Les Sabins donnerent dans le panneau: il vint une affluence de peuple de l'un & de l'autre sexe, spécialement de jeunes gens, pour voir les nouveaux spectacles des Romains. L'assemblée étant formée, & un certain signal donné, les Romains sortant de leurs postes & fondant sur ces étrangeres, chacun se saisit de celle qu'il trouva le plus à son gré, ou qui lui tomba d'abord sous la main, & en fit sa femme.

Cette violence fut bientôt suivie de la guerre: les peuples voisins, qui avoient ainsi perdu leurs femmes, prirent les armes pour venger l'injustice qui leur avoit été faite; mais comme les bonnes causes n'ont pas toujours un heureux succès, les opprimés furent battus, mis en fuite, & une de leurs villes fut ruinée: les Romains firent un riche butin, qu'ils consacrerent à leurs Dieux.

Sur ces entrefaites une vierge, nommée Tarpesa, corrompue, à ce qu'on dit, par l'or de Tatius, Général des Sabins, leur livra la ville de Rome; d'autres di-

ſent qu'elle le fit innocemment, & dans le deſſein de ſauver la ville, & non de la trahir; car elle demanda pour récompenſe de ſa prétendue trahiſon, les boucliers des Sabins, s'imaginant qu'étant ainſi deſarmés en partie, les Romains en auroient bon marché: mais les Sabins ayant ſenti l'artifice, lui promirent ce qu'elle demanda, & le firent comme ils avoient promis; mais de maniere qu'on connut clairement qu'ils ſongeoient à ſe venger d'un outrage plutôt qu'à reconnoître une faveur; car ils jetterent tant de boucliers ſur elle qu'elle en fut étouffée. 1680.

Entrant alors pêle-mêle dans la ville, il y eut un furieux combat entre les Romains & les Sabins: le ſang ruiſſeloit dans les rues, & les combattans étoient animés à s'égorger tous les uns les autres; mais les femmes, qui étoient la cauſe de cette guerre, commencerent à s'arracher les cheveux, & courant entre les deux armes, elles les porterent enfin à une ſuſpenſion d'armes. Romulus & Tatius firent alors entr'eux une alliance ſolemnelle. Ce qu'il y a de plus ſurprenant eſt que les Sabins, abandonnant leurs habitations naturelles, vinrent demeurer à Rome avec toutes leurs richeſſes, & donnerent par maniere de dot une partie de leurs biens à leurs beaux-fils.

Les forces des Romains étant devenues
1680 plus grandes par la jonction des Sabins, Romulus tourna tous ses soins & toute sa politique du côté de l'administration publique : il ordonna aux jeunes gens d'avoir des chevaux & d'être toujours armés, afin d'être toujours sur leurs gardes ; & promptement en état de se garantir de surprise ; que le Conseil de la République seroit composé des vieillards qu'on appelloit Peres, à cause de leur autorité, & Sénateurs, à cause de leur âge.

Les affaires étant ainsi disposées, un jour que le Sénat étoit assemblé, Romulus, qui étoit présent, disparut tout-à-coup. Quelques-uns croyent qu'il fut assassiné & mis en pieces par les Sénateurs : d'autres disent qu'il fut empoisonné ; mais le bruit général étoit qu'il fut mis au rang des Dieux. Julius Proculus fut l'auteur de cette nouvelle ; car ayant remarqué qu'au même instant que Romulus avoit disparu, il s'étoit élevé une violente tempête, & que le soleil s'étoit éclipsé, il insinua au peuple que Romulus avoit été divinisé : il fit bien plus, car il jura qu'il l'avoit vu dans une forme beaucoup plus auguste que celle qu'il avoit étant homme. Il ajouta que Romulus leur avoit commandé de l'adorer comme Dieu, soutenant qu'on le nommoit au ciel Quirinus,

& assurant que Rome feroit la conquête de toute la terre. 1680.

Romulus eut pour successeur Numa Pompilius. Les Romains, qui avoient de la vénération pour lui sur le simple bruit de sa sainteté & de sa dévotion, l'appellerent à la Couronne. Il leur apprit les saintes cérémonies, & leur enseigna tout ce qui étoit nécessaire au culte des Dieux immortels : il divisa l'année en douze mois, & institua des fêtes : il fit des Pontifes, des Augures, & autres classes de Prêtres : il leur donna l'Ancile & le Palladium qui étoit descendu du ciel, & institua le feu des Vestales : en un mot, il leur persuada qu'il recevoit de la Déesse Egerie tout ce qu'il leur enseignoit. Cela fit tant d'impression sur les esprits de ce peuple grossier & ignorant, qu'un Empire qui ne s'étoit formé que par l'oppression & le brigandage, vint enfin à être gouverné par la justice & par la religion.

Prince des Mouftis, je réserve pour une autre fois le reste de l'histoire Romaine.



1680

LETTRE XIII.

A Guillaume Vopsel, Moine en Autriche.

Abrégé de la Religion de l'Espion.

TA derniere est magistrale & absolue, comme une assignation de l'Inquisition. Tu me demandes une confession de foi, tu veux sçavoir quelle idée j'ai de la Religion, & tu me soupçonnes d'avoir du penchant à l'hérésie. Je me suis attiré cela pour avoir pris autrefois la liberté de parler contre l'infaillibilité du Pape, contre les Saints nouvellement canonisés, & contre ceux qui enseignent qu'hors de l'Eglise Romaine il n'y a point de salut. Ton zele, à ce que je vois, te rend chagrin & de mauvaise humeur; aussi est-ce une grace qui s'aigrit bientôt, à moins qu'elle ne se rencontre dans un cœur pur, & dans un air temperé, dégagé des vapeurs de la superstition. Je veux pourtant te satisfaire du mieux que je pourrai, & t'envoyer, par maniere de dire, mon ame en effigie.

Quoiqu'on ne puisse pas peindre ce qui n'est pas, il n'y a pourtant point de tableau qui n'ait son côté, où un habile

Peintre peut tirer le revers de ſon premier deſſein ; ou du moins l'imagination 1680.
des ſpectateurs peut ſuppléer à l'office de l'ouvrier, & former des idées toutes contraires à l'original. Pour te faire donc mieux comprendre ce que je ſuis en matiere de Religion, je commencerai par te dire ce que je ne ſuis point.

Sçache donc que je n'ai point l'ame d'un Juif, qui renferme le ſalut dans la maiſon de Jacob, & qui prétend avoir au ciel un droit héréditaire, parce qu'à cauſe de la mechanceté de ſon exécrable race il ne lui eſt pas permis de poſſéder un pied de terre dans le monde, qui pour fortifier ſes prétentions produit le plan de ſa généalogie, & fait voir qu'il eſt deſcendu en droite ligne des parricides qui ont mis à mort le Meſſie; & ſur cela il ſoutient qu'en conſéquence du mérite de ſes ancêtres, le Paradis lui appartient préférablement à ſes autres freres.

Je ne ſuis pas non plus un Chrétien hypocrite, qui ſe moque lui-même, auſſi-bien que tous ceux qui le voyent, de ſes vaines formalités ; qui prie Dieu tous les matins ſans manquer, pour ſanctifier la réſolution qu'il a priſe de pécher contre lui avant que le ſoir ſoit venu ; qui laſſe par ſes vaines répétitions, par ſes *Ave Maria*, par ſes *Ora pro nobis*, & par le

reste de son pieux jargon, la patience
1680 des Saints & des Anges; qui ne va à l'Eglise que pour prendre le Diable à son avantage, & afin que le rencontrant en terre sainte, il puisse marmoter quelque trahison contre Dieu sur ses chapelets & sur ses heures, comme font les Allemands contre l'Empereur entre les pots & les pintes, sans craindre que quelqu'un les observe, ou les dénonce.

Je ne rends aucun culte ni aux images, ni aux peintures, ni à de vieux morceaux de bois pourri & rongé des vers, & autres prétendues reliques de Christ, & de ses Saints. Je ne sçaurois me persuader que Dieu prenne plaisir à me voir ainsi faire le fou, & troter en pélerinage, tantôt en un lieu, tantôt en un autre, à l'honneur de cinq ou six prétendues têtes de saint Jean-Baptiste; car il y a autant de lieux qui prétendent faire voir cette sacrée relique, qui ne sçauroit être en plusieurs. Je ne sçaurois croire non plus la miraculeuse multiplication de la vraie Croix, qu'on prétend montrer toute entiere à Césarée, & dont on produit aussi des millions de morceaux dans la Chrétienté: il n'y a presque point en Europe, en Asie, en Afrique, ou en Amerique d'homme de qualité qui ne se vante d'avoir une piece de cette admi-

rable relique. Si toutes ces pieces étoient ramaſſées, il y en auroit, ſelon les apparences, pour faire mille croix comme celle qu'on garde dans la Paleſtine pour la prétendue vraie Croix à laquelle Jeſus fut attaché; cependant tous ces morceaux ont été pris, à ce qu'on dit, de la vraie Croix. A la vérité, Pere Guillaume, je ne ſuis pas d'humeur à gober ces groſſes fables de bois, dont les ſeuls copeaux ſuffiroient pour m'étouffer. Mais voici, pour me mettre en goût, le lait de la bienheureuſe Vierge: à preſque quelque Paroiſſe ou Egliſe monaſtique que j'aille, j'en trouverai pour rinſer mon incrédule palais; & j'oſe dire qu'il y en a plus dans ces lieux là qu'une vache d'Hongrie n'en donneroit dans ſept ans conſecutifs; mais il ſe caille dans mon eſtomac, & me rend malade. La ſeule idée de ces abſurdités enfantines fait autant d'effet en moi qu'une priſe d'infuſion d'antimoine. 1680

Je ſerois trop ennuyeux ſi je voulois te dire tout ce que je ne ſuis pas en matiere de Religion, & t'expliquer par cent autres particularités ce que je ne ſerai jamais: il vaut mieux tourner la médaille, & te dire poſitivement ce que je ſuis.

Je me trouve ici dans l'embarras pour me donner un nom, à moins que je ne prenne celui de Chrétien; car je ne ſçais

à quel autre prédicament j'appartiens plus
1680 particulierement. Quant aux diſtinctions de Papiſte, de Proteſtant, de Lutherien, de Calviniſte, &c. je ne les regarde que comme des noms qui diſtinguent les différentes factions qui regnent dans l'Egliſe : le nom de Catholique Romain particulierement me ſemble un ſoleciſme contre le ſens commun. Je voudrois donc qu'on me prît pour un Chrétien qui ne fait point de faction, & qui ne prend aucun parti ; mais qui honore Jeſus comme notre commun Souverain & Maitre, tâchant paiſiblement d'obéïr à ſes loix, comme doit faire un fidele ſujet.

J'obſerve envers tout le monde la régle d'or que Jeſus nous a donnée, *de ne faire à autrui que ce que nous voudrions qu'on nous fît :* c'eſt ſur ce fondement qu'eſt bâtie toute la juſtice humaine. Je tâche de régler mes paſſions, & de ſupporter celles d'autrui, d'être en colere contre moi-même pour la moindre choſe, & de chercher des excuſes pour les fautes & les manquemens d'autrui. C'eſt là le fondement de toutes les vertus, ſoutenu par la patience, par l'eſpérance, & par la foi, cimenté par la charité, par la douceur, & par la tempérance, & enrichi par-tout de bonnes actions.

En un mot, Pere Guillaume, le ſom-

maire & la ſubſtance de ma religion conſiſte dans ce peu de régles, *de craindre Dieu, de ſervir mon Roi, d'honorer mes parens & de leur obéïr, d'aimer mes amis, & de rendre juſtice à tout le monde,* ſans m'embarraſſer de vaines formalités & d'inutiles cérémonies, ou ſans me mettre en peine dans quelle nation, dans quel climat, ou dans quelle ſociété de Chrétiens je ſuis, puiſque Dieu n'a pas plus d'égard à l'un qu'à l'autre, nonobſtant ces extrêmes différences. 1680.

Adieu, révérend Pere : conclus de ce que je viens de dire que je ſuis Catholique dans le ſens le plus propre.

LETTRE XIV.

A Murat, Bacha.

Du mariage du Dauphin avec Anne-Marie-Victoire, ſœur du Duc de Baviere.

ON eſt ici dans une joie extrême ; ce n'eſt que danſes, que chanſons, qu'acclamations, que feſtins : toutes les cloches ſonnent ; ce n'eſt que feux de joie & autres illuminations : on tire le canon, on jette des fuſées, des petards, des ſerpens volans, des étoiles, & toute ſorte d'ouvra-

ges à poudre : si cela dure encore deux
1680 heures, je crois qu'on court risque de devenir fou ; il est minuit, & cependant on est encore dans le fort de la gaieté, ce qui n'est pas ordinaire en Occident, & qui ne seroit pas surprenant en Orient. Je voudrois qu'il y eût près de nous une armée d'Ottomans ; je leur donnerois le signal, & leur montrerois le chemin, l'heure & le moyen d'entrer dans cette ville, & de se rendre maître de la plus riche cité de France : on ne se défie de rien à l'heure qu'il est, & les Gardes même sont tous yvres ; il seroit aisé de les surprendre, & de les prendre dormans : mais toutes choses ont leur tems, & c'est à présent le bon tems de ces infidéles.

Veux-tu sçavoir le sujet de tant de joie & de tant de sécurité ? Il est double : d'un côté, la nouvelle venue d'Espagne que la nouvelle Reine y est arrivée en bonne santé ; & de l'autre, le mariage de Monseigneur le Dauphin de France avec la Princesse Anne-Marie-Victoire, sœur de l'Electeur de Baviere.

Je donnai avis vers la fin de l'année passée des démarches qu'on avoit faites pour ce mariage ; on en a fait aujourd'hui les dernieres cérémonies.

Le Roi de France partit de Versailles avec le Dauphin son fils au commence-

ment de ce mois, pour aller au devant de cette Princesse. Leur premiere entrevûe 1680
se fit à un lieu nommé Vitry : aussi-tôt que la Dauphine (car c'est ainsi qu'il faut maintenant l'appeller) vit que le Roi descendoit de cheval, elle sortit de son carrosse, & se mit à genoux; mais il la releva incontinent, & l'embrassa avec beaucoup de caresses, lui témoignant la joie de voir pour la premiere fois une Princesse de qui la France espéroit un héritier à la Couronne : ensuite il lui présenta le Dauphin, qui ne manqua pas aussi de son côté de faire connoître les sentimens qu'il avoit pour une Princesse de si grande naissance, & qui avoit tant de mérite, tant d'esprit, & tant de vertu.

La Reine ne vit la Dauphine qu'à Châlons, où elle lui fit extérieurement les plus tendres caresses qu'on puisse s'imaginer; mais Dieu sçait ce qu'il y a dans le cœur des Têtes couronnées, & connoît combien leur amitié est durable.

La cérémonie des épousailles se fit hier en cette ville par le Cardinal de Bouillon, Grand Aumônier de France, dans la chapelle du palais de l'Evêque; & aujourd'hui, comme je viens de dire, toute la cérémonie s'est achevée à l'Eglise de la Vierge Marie, Cathédrale de cette ville, en présence du Roi & de la Reine, &

de plusieurs Seigneurs & Dames de la
1680 Cour : il y avoit d'autres Evêques, mais j'ai oublié leurs noms ; je pense pourtant que c'est ceux d'Orleans & de Condom : ce dernier fait une belle figure dans le Royaume, & il est nommé pour premier Aumônier de Madame la Dauphine. Il paroît fort zélé pour convertir les Huguenots ; & j'ai beaucoup plus de choses à dire de ce Prélat que je n'ai le tems d'en écrire à présent.

Je te prie d'être bien persuadé que j'ai pour toi un profond respect ; & que, comme je n'ai jamais manqué jusqu'ici à t'envoyer ta part des nouvelles d'Occident, je me fais aussi un plaisir de n'y jamais manquer à l'avenir ; car il faut que je me partage entre les Bachas & autres Ministres de la Porte.

Contente-toi de ta part, & au nom de Dieu, porte-toi bien.



1680.

LETTRE XV.

A Hamet Reis Effendi, premier Secrétaire de l'Empire Ottoman.

Etat de Geneve. Histoire abrégée de la guerre de cette République avec les Ducs de Savoie.

JE jure par la Mosquée de Sultan Job, que ces petites Républiques des Francs ne méritent pas qu'un Musulman y pense : pour satisfaire néanmoins à ta curiosité, je dirai quelque chose de chacune aussi briévement qu'il se pourra.

J'ai parlé dans mes deux dernieres des Pays-Bas unis & des Cantons Suisses : je veux maintenant te faire passer le Lac Leman, & te mettre à terre à Geneve, la mere, la nourrice & le centre des Calvinistes : c'est une sorte de Protestans qui différent des sentimens de Luther, premier auteur de ce qu'on appelle ici Réformation.

La ville de Geneve est fort ancienne, & elle n'étoit pas nouvelle du tems de Jules César, comme il paroît par ses Commentaires, où il dit qu'elle est située sur la riviere du Rhône, & précisément à l'en-

trée du Lac Leman. Sa situation est fort
1680 agréable, & le terroir des environs si fertile, que Cerès & Bacchus sont à qui se surpassera en libéralités; cependant Cerès l'emporte; car quoiqu'il y ait de bonnes vignes en ces quartiers-là, elles n'y sont pas néanmoins en si grande quantité, que le vin qu'elles produisent approche de l'abondance des grains, des légumes, des foins, des avoines, & de toute sorte d'herbages & de fruits que le climat produit ordinairement.

L'air y est pur & sain, l'hyver moins froid qu'en Allemagne, & l'été aussi chaud qu'en certains endroits de France.

Les gens y sont en général gros & gras, de mauvaise humeur, & peu hospitaliers pour les Etrangers, sur-tout pour ceux de la Communion Romaine, qui leur sont toujours suspects comme des espions: ils ont beaucoup de frugalité, de continence & de sobriété, & affectent par dessus toutes choses un gravité singuliere dans leur conduite & dans leur maniere de se mettre.

Pour des richesses, ils n'en ont que peu; & sans l'adresse qu'ils ont à faire des soies & à imprimer des livres, dont il se transporte des quantités infinies dans les pays étrangers, cette République ne sçauroit soutenir ses dépenses.

Elle est considérablement forte pour la grandeur de la Place, la ville étant fortifiée 1680. par la nature & par l'art, ensorte qu'elle est presque imprenable. On fait soigneusement la garde sur les remparts & aux portes : il n'entre & ne loge point d'étrangers qu'on n'examine sevérement : il y a dans la ville un magasin fourni de toutes sortes d'armes, & de tout ce qui est nécessaire pour soutenir un long siége ; ajoutez à cela l'amitié & la protection des Rois de France, qui pendant tant d'années ont mis cette petite République à couvert des invasions & des attentats des Ducs de Savoie, qui y ont des prétentions.

Les Savoyards tenoient autrefois proche de la ville trois forts, qui incommodoient fort les habitans, & pouvoient ruiner la ville à coups de canons ; mais Henri IV, Roi de France, en enleva un au Duc de Savoie, & le démolit l'an 1600. Il en fit aussi ruiner un autre, qui n'endommageoit pas moins l'autre côté de la ville; & le troisieme fut rasé par les habitans même, appuyés des François.

Si tu veux sçavoir à quel titre les Ducs de Savoie ont des prétentions sur Geneve, je te dirai en peu de mots que les Comtes & les Evêques de Geneve se brouillerent autrefois au sujet du Gouvernement, que chacun prétendoit lui être

1680 dû : un certain Evêque acquit enfin la souveraineté de Geneve de Fréderic I. Empereur d'Allemagne. Cela fut cause d'une guerre civile entre cet Evêque & le Comte de Geneve : comme cette guerre fut longue, & qu'elle épuisa la ville d'hommes & d'argent, les habitans, du consentement de l'Evêque, demanderent la protection du Comte de Savoie : le Savoyard mit une armée sur pied, marcha contre le Comte de Geneve, & prit plusieurs places & forteresses qui appartenoient à la République ; ensuite il s'avança avec son armée à bonne portée des murailles de Geneve, agissant plutôt comme ennemi que comme ami de l'Evêque & des Genevois. Non content de ces nouvelles conquêtes, il demanda d'être remboursé des frais de son expédition : l'Evêque lui représenta, « qu'il devoit se contenter des » places qu'il avoit prises, & qu'on re» connoîtroit comme fiefs de Savoie ». Mais le Comte n'en étant pas satisfait, menaça d'insulter la ville, à moins qu'on ne le remboursât en argent ; les habitans étant pauvres, & craignant quelque chose de pire s'ils obligeoient ce Prince d'aller plus loin, convinrent enfin avec lui, « qu'il » auroit dans la ville les mêmes droits que » les Comtes de Geneve avoient eu avant » la guerre » ; & cela se fit par forme d'en-

gagement. Le Savoyard étant donc entré dans la ville avec ses forces, opprima les habitans, & les traita cruellement & tyranniquement : il fit tant enfin que les ayant mis au desespoir, ils conspirerent tous ensemble, & aimerent mieux rappeller le Comte de Geneve, qui n'avoit été chassé d'un bien qui lui appartenoit naturellement que par l'usurpation de l'Evêque, que de se soumettre à la domination d'un Etranger, qui commençoit si tôt à les tyranniser. 1684

Mais cet expédient, bien loin d'être un remede, fut au contraire une augmentation de maux ; car le Comte de Geneve marchant avec peu de forces contre celui de Savoie, fut battu, & Geneve réduite à de plus grandes extrémités qu'auparavant. Les vainqueurs entrerent dans les maisons des bourgeois, en arracherent les conspirateurs des trous où ils s'étoient cachés, les tuerent, & firent aux habitans mille autres insolences ; ce qui ne finit qu'après qu'on eut entierement éteint la race des Comtes de Geneve. Amédée, Comte de Savoie, trouvant alors que l'Evêque de Geneve l'incommodoit autant que les Comtes avoient fait ci-devant, obtint de l'Empereur Charles IV. le Vicariat des Provinces de l'Empire, croyant qu'à la faveur d'un si grand titre & d'une telle au-

torité il ruineroit le crédit de l'Evêque ;
1680 mais ce Prince Ecclésiastique se défendit si bien contre le séculier, qu'il maintint ses droits & les libertés du peuple, jusqu'au tems d'Amedée VIII, qui succéda à la Comté de Savoie, & qui en fut le premier Duc. Il fut ensuite élu Pape, & occupa la Chaire de Saint Pierre sous le nom de Felix : avant son élévation à cette suprême dignité de l'Eglise, il avoit obtenu du Pape Martin la jurisdiction de Geneve pour le temporel ; mais il n'y trouva pas moins de difficulté que ses prédécesseurs : ses successeurs ne furent pas mieux, & ne le sont pas encore aujourd'hui ; car quoiqu'ils enflent leurs qualités de ce titre, ils n'ont néanmoins pas plus d'autorité dans la ville que le Roi de Bantam.

Geneve se gouverne par un Syndic & par ving-cinq Sénateurs, qui s'assemblent tous les jours pour déliberer sur les affaires de la République, & pour juger toute sorte de procès civils ou criminels.

Il est de son intérêt d'être de bonne intelligence avec la France, dont la protection la met à couvert de plusieurs insultes. De là vient que le gros & le meilleur des Genevois se conforment, par maniere de flatterie & de complaisance, aux manieres de la France ; ils en ont même le langage, quoiqu'assez corrompu, & s'en ser-

vent par écrit & en converſation ; mais le langage du pays eſt le Savoyard tout pur. 1680

Puiſque tu trouves mes lettres trop longues, ſéréniſſime Miniſtre, je ſerai plus court à l'avenir, & t'écrirai ſouvent briévement ſur les Etats de l'Europe dont je ne t'ai pas encore entretenu. Songe en attendant à me rendre au Divan quelque bon office ; car je ſuis accablé de zéle, de ſoins, de maladies & d'années : il eſt ſûr que je ne ſçaurois gueres vivre plus long-tems, ou pour mieux dire, je ne ſerai gueres plus long-tems mourant, car cette vie mortelle n'eſt que la mort maſquée.

LETTRE XVI.

A Achmet Bacha.

Des Huguenots de France, & comment le Roi s'y prenoit alors pour les convertir.

CERTAINES maximes d'Etat ou de Religion, ce qu'on aimera le mieux, car tout revient preſqu'à un, ont obligé le Roi de France à publier une déclaration qu'on appelle Réglement, par lequel les Huguenots ſont dépouillés de certains droits & priviléges dont ils jouiſſoient ci-devant.

1680 Si tu veux ſçavoir le caractere de ces Huguenots, je te l'apprendrai du mieux que je pourrai; non entierement & parfaitement, tu peux en jurer, mais au moins d'une maniere très-conforme à la vérité.

Il eſt néceſſaire que tu ſçaches avant toutes choſes, qu'il y a environ deux cens ans paſſés qu'un certain Moine ou Dervis, comme nous parlons, nommé Martin Luther, mécontent du Pape ou Evêque de Rome, ſon ſouverain & Maître, s'érigea en Prédicateur, en Docteur, en Réformateur, & en Apôtre du ſiécle : il fut ſuivi de grand nombre de gens, & même pluſieurs Princes & perſonnes de qualité donnerent dans ſes ſentimens. Les déréglemens notoires du Clergé Romain d'un côté, & de l'autre le penchant naturel qu'on a pour la nouveauté, faciliterent beaucoup cette innovation. Luther ſe rendit fameux à Wittemberg, à Auſbourg, & autres lieux d'Allemagne où il fit du ſéjour : en un mot ſa nouvelle doctrine fut pour tout l'Empire en général comme un tremblement de terre : il ébranla pluſieurs honnêtes gens de l'un & de l'autre ſexe, & gagna des milliers d'étourdis & de garnemens.

Un certain Chanoine entr'autres, nommé Calvin, donna dans ſes ſentimens : ce Calvin étoit un très-ſçavant homme, doué de

de grandes qualités ; mais fort partial, fort vindicatif, & d'une humeur fort austere : il fut d'abord fort zélé, & en tout fort uniforme, suivant le plan de son nouveau Maître ; mais étant entrés en dispute, il prit le mords aux dents, secoua le joug, & se révolta de l'obéissance de son nouveau Directeur. Il y a eu depuis quantité de pareils opiniâtres qui ont voulu s'ériger en Apôtres ou en Prophetes : tels furent, par exemple, Zuingle, Œcolampade, Melanchton, Bucer, Beze, & je ne sçais combien d'autres nouveaux flambeaux & sauveurs du monde. 168

Les Huguenots, à ce qu'on m'a dit, sont Disciples de Calvin : telle est la République de Geneve, une partie de la Suisse, de la Hollande, & du pays des Grisons. Pour l'Angleterre, la Suede, le Dannemarck, la Norwege, la Saxe, le Brandebourg, & Hesse Cassel, tous ces pays sont Luthériens, à la reserve de l'Angleterre, que j'ai nommé la premiere, qui depuis Luther a fait dans sa Religion douze différens changemens.

On remarque que les Anglois sont faciles, & susceptibles de toutes sortes d'impressions étrangeres : les François disent *qu'ils embrasseroient le Mahométisme aussi-tôt qu'aucune autre Religion, si l'on pouvoit une fois gagner la longueur de leur pied :* c'est un

proverbe Anglois. Il eſt certain que cette
1680 nation eſt variable, inconſtante & rebelle ; elle ſe laſſe de l'abondance que la nature lui a donnée ; & c'eſt ce qui la rend inquiéte, mécontente & délicate : elle mépriſe ſon propre bonheur pour ſoulager ſon eſtomac mal diſpoſé, & le préparer aux régals chimériques des Magiciens étrangers. Les Anglois étoient autrefois braves, & fermes dans leurs principes ; auſſi leur renommée s'étoit-elle répandue au long & au large. Un Baronet Anglois, diſent les Hiſtoriens de France, qu'on doit regarder comme deſintereſſés en ce point, tua vingt-cinq François, du nombre deſquels étoient deux Marquis, quatre Chevaliers, & neuf Gentilshommes de moindre rang.

Mais aujourd'hui ils ont entierement perdu leur ancienne réputation & valeur ; ils ſe ſont corrompus par mille débauches : ils ſont auſſi légers que le vent, & auſſi mobiles que la pouſſiere : en un mot, ils ne ſont abſolument que la riſée & le mépris des autres nations.

On a comparé les Seigneurs & la véritable Nobleſſe à la plus fine fleur de farine, & le commun peuple au ſon le plus groſſier. En effet, les premiers ſont bien élevés, & ont une bonne connoiſſance des Belles-Lettres & des Mathémati-

ques ; d'ailleurs honnêtes, généreux, bienfaisans, civils envers les étrangers, 1680.
& les gens du monde qui connoissent & qui pratiquent le mieux la véritable grandeur. Le peuple au contraire est cruel, insolent, brutal, séditieux, & ennemi des étrangers : en général les Anglois valent mieux dans l'adversité que dans la prosperité, & il y a long-tems qu'on a d'eux

Anglica gens est optima flens, sed pessima ridens.

Mais revenons aux Huguenots de France, & à Calvin leur maître. D'abord que je fus arrivé à Paris, un vieux Dervis me dit une fois, comme une chose bien assurée, qu'il avoit souvent entendu dire à son pere, « que Calvin avoit mis en sa présence sa main droite au feu, souhaitant qu'elle eût été brûlée lorsqu'il s'en servit pour écrire contre la présence réelle du Corps de Jesus au Sacrement de l'Autel ; mais que puisqu'il avoit fait ce fatal traité, il étoit obligé par honneur de le défendre jusqu'au bout ». Cependant la présence réelle est le point le plus important entre les Catholiques & les Huguenots : tout le corps de leur Religion en dépend, & tourne à droite ou

à gauche ; de forte que cela étant, les
1680 Huguenots n'ont pour fondement de leur séparation que l'opiniâtreté reconnue de de leurs conducteurs : aussi franchement les accuse-t-on avec quelque justice d'être les disciples de l'esprit obstiné de Calvin, aussi-bien que de sa doctrine. Il n'y a point au monde de gens si entêtés, si singuliers, si partiaux, si prévenus en leur faveur, si opiniâtres, & si incorrigibles : il en faut néanmoins excepter quelques personnes distinguées, la plupart des Nobles, & ce qu'on appelle les beaux-esprits de profession, c'est-à-dire les gens sensés. En effet, ceux de ce caractere méprisent la bigoterie de leurs freres, & vont à leurs assemblées publiques, plutôt par complaisance pour leurs parens & amis, ou à cause de leur propre intérêt, que par aucun véritable attachement qu'ils ayent pour une Religion si nouvelle, si méprisée, & si bornée.

En un mot, les Huguenots sont si méchans, ou du moins ils ont le malheur d'être si odieux à la Cour, que le Roi, fort mécontent d'eux, a résolu d'extirper de ses Etats, & eux & leur héréfie. Pour en venir à bout, il agit peu à peu en grand politique : il est trop habile pour pousser tout le parti en même tems, pour le réduire au desespoir, & le porter à

une révolte générale : il ne seroit pas de la prudence d'alarmer des gens extrêmement riches, puissans, & dont les intérêts sont fort mêlés avec ceux des Catholiques, & de s'attirer par là une guerre civile. Je suis persuadé, & je crois parler modestement, que les Huguenots peuvent entretenir une armée de cinquante mille hommes. Comme il sçait donc qu'encore que les Prédicateurs fassent tous profession de la même Religion, tous n'ont pas néanmoins le même zele pour sa défense & pour sa propagation, il a rendu une Déclaration qui ne regarde que les Mollahs, ou Ministres, comme on parle ici, qui sont convaincus d'avoir attiré quelque Catholique à leur héréfie. Les Catholiques aussi qui abandonnent la Religion de leurs peres, sont condamnés par la même Déclaration à un bannissement perpétuel, à perdre la main droite qu'ils auront levée en faisant leur abjuration, & autres rigoureuses peines.

1680.

Cependant les Evêques & le bas Clergé n'oublient rien pour confirmer les Catholiques dans la foi & dans l'obéissance où ils ont été élevés, & pour ramener les Huguenots de leurs prétendues erreurs : je dis prétendues, parce qu'il nous est indifférent, à nous qui sommes Musulmans & disciples de Mahomet, lequel

de ces deux partis Nazaréens ait raison ou
1680 tort : nous ne devons avoir en vue que l'interêt de l'Empire Ottoman : ces incirconcis seront également hérétiques & infideles, tant qu'ils seront ennemis de l'Envoyé de Dieu, qui est le sceau des Prophetes.

Celui qui travaille avec le plus de vigueur, & qui se donne le plus de peine pour convertir les Huguenots, est l'Evêque de Meaux, homme d'une prodigieuse éloquence, d'un grand sens, & d'un bon esprit ; ce siécle n'a point produit son pareil du côté des perfections de l'esprit : il est profondément sçavant, homme d'une litterature universelle, & sçachant la plupart des langues ; un oracle pour la Philosophie, pour l'Astronomie, & pour les autres sciences de la nature : il est la couronne des Poëtes & des Orateurs, & le magasin, s'il faut ainsi dire, de la science humaine.

A la vérité il est fort zelé pour l'autorité & l'infaillibilité de l'Eglise Romaine ; mais il soutient ces choses avec tant de grace & de modération, avec une raison si mâle, & avec les marques d'une piété si sincere, que moi qui ne suis pas plus prévenu pour un parti que pour l'autre, ne sçaurois m'empêcher d'admirer les dons naturels & les perfections de son ame. Il est sçavant comme Abdel Melet Muli

Omar de Fetz, pieux comme Hebatolla
Mir Argun de Cogni en Natolie, absti- 1680.
nent comme Mohammed en Arabie, saint comme Mirmadolin, Santon de la Vallée de Sidon; homme accompli à tous égards, & inspiré de la grace céleste.

Ne me condamne pas, grand Bacha, si je fais l'éloge d'un Chrétien; mais profitons, toi & moi, & tous les Vrais-Croyans en général, des bons exemples, en quelque endroit ou dans quelque Religion qu'ils se trouvent.

LETTRE XVII.

Au vénérable Moufti.

Continuation de l'Histoire Romaine jusqu'à l'abolition du gouvernement des Rois.

TANT que tu ne te plaindras pas de recevoir trop souvent de mes lettres, je compterai pour rien la peine de les écrire : c'est un plaisir de repasser ainsi l'histoire des siécles précédens; à mesure que ma main la couche sur le papier, elle s'imprime bien plus fortement dans ma mémoire : je ne serois point fâché d'être obligé de passer le reste de ma vie à faire des extraits de toutes les histoires qui sont

au monde : une telle occupation feroit un
1680 remede continuel à ma mélancolie ; autant d'hiftoires que je parcourrois, feroient autant de flambeaux pour diffiper les brouillards & les ténébres dont mon ame eft naturellement enveloppée, & c'eft ce qui la rend trifte. Je finis ma derniere lettre par le regne de Numa Pompilius, fecond Roi des Romains : ce Prince, comme s'il eût rendu le Royaume héréditaire aux hommes vertueux feulement, ne fut pas plutôt mort que le peuple choifit pour fucceffeur Tullus Hoftilius, en confideration de fes grandes & excellentes qualités.

Il perfectionna l'art militaire, & apprit aux Romains une meilleure difcipline. Après avoir dreffé la jeuneffe à manier les armes avec adreffe & avec promptitude, il ofa défier les Albains, & faire des invafions dans leurs Etats, quoique ce peuple fût brave, & qu'il eût longtems été le maître en Italie. Après plufieurs combats où la perte fut égale de part & d'autre, pour finir enfin la guerre, & pour diminuer la perte des vaincus, on convint mutuellement de décider la chofe, en faifant combattre trois freres d'un côté, contre trois freres du parti oppofé. Les trois Romains s'appelloient Horace, & les Albains, Curiace.

Le combat fut beau & douteux, mais le dénouement eut quelque chose d'admirable : les trois Curiace furent blessés, & deux des Horaces tués; de sorte qu'il sembloit difficile de dire de quel côté étoit l'avantage, ou au Romain sain & sauf, ou aux trois Curiace blessés & affoiblis. Horace néanmoins n'ayant pas trop bonne opinion de ses forces contre un ennemi si supérieur en nombre, joignit la ruse au courage, & se servit de ce stratagême. 1680.

Il fit semblant de fuir, pour séparer ses adversaires, & les prendre à nombre égal l'un après l'autre. Cet expédient lui réussit, & il se défit des trois; mais il souilla sa victoire par le sang de sa sœur, qu'il tua à son retour, parce qu'elle parut affligée en voyant les dépouilles d'un des Curiace avec qui elle étoit fiancée. Il fut recherché pour son crime; mais le service qu'il venoit de rendre fit passer par-dessus son crime; & une action qui, dans un autre tems, lui auroit coûté la vie, ne servit qu'à augmenter sa gloire.

Peu de tems après les Romains eurent guerre avec ceux de Fidenes, qui habitoient le pays de Latium, ou la Toscane. Les Albains s'étoient obligés par le traité qu'ils avoient fait avec les Romains, de les secourir quand ils auroient guerre : ils leur envoyerent donc des troupes sous le

1680 commandement de Metius Fufetius : mais ce Général n'en usa pas de bonne foi ; car dans le tems précisément que les deux armées étoient prêtes d'en venir aux mains, il se retira avec les siens sur une hauteur, pour y juger des coups, & voir de quel côté se déclareroit la victoire, afin de se joindre ensuite au plus fort. Tullus Hostilius ayant remarqué ce mouvement, cria sagement, si haut que les deux armées l'entendirent, *que Metius avoit fait cela par son ordre*. Les Romains prenant alors courage, & la peur au contraire s'emparant de leurs ennemis, ils les eurent bientôt mis en deroute & vaincus. Après cela le Roi des Romains fit lier le traître Metius Fufetius à deux chariots, & commanda qu'on les fit tirer par deux forts chevaux, qui démembrerent ce malheureux : il ruina aussi Albe la longue, & la démolit entierement, regardant alors cette ville, non comme la mere de Rome, mais comme sa rivale. Il commença néanmoins par faire transporter à Rome les Albains & toutes leurs richesses, afin qu'il ne parût pas qu'Albe eût péri, mais seulement qu'elle avoit changé de situation, & avoit été incorporée avec Rome.

Ancus Marcius petit-fils de Numa du côté de sa fille, succéda à Tullus Hostilius ; il hérita de son mérite aussi-bien que

de son sang : il entoura la ville de murailles ; & comme le Tibre divisoit la ville en deux parties égales, il les joignit par un pont qu'il fit bâtir. Il bâtit encore le port d'Ostie, près de l'embouchure de la riviere qui se jette dans la mer : il y établit une colonie de Romains, comme pour présager dès lors ce qui arriva depuis ; c'est-à-dire que les marchandises de toute la terre y seroient apportées, comme dans le magasin maritime d'une ville destinée à tout conquérir. 1680.

A Ancus Marcius succéda Tarquin, qui fut depuis surnommé Priscus ou l'Ancien. Il étoit étranger, & parvint à la Couronne par son adresse & par son esprit : car étant fils d'un homme de Corinthe, nommé Demarate, qui avoit abandonné son pays pour s'enfuir en Toscane, où il fut fait Roi, Tarquin assaisonnant par la politesse & le naturel des Grecs l'art des Italiens, se mit si bien dans l'esprit des Romains, qu'ils l'élurent pour leur Roi. Il augmenta le nombre des Sénateurs, & ajouta trois cens hommes aux compagnies qui étoient déja sur pied : il n'osa pas faire de plus grosse augmentation, parce qu'Attius Navius, Augure de grande réputation parmi les Romains, avoit défendu qu'on allât plus loin. Les Augures étoient certains devins qui prédisoient l'avenir

par le chant, par le vol, par le manger, & autres actions des oiseaux. Tarquin demanda un jour à Attius Navius *si ce qu'il pensoit étoit faisable*: l'Augure ayant consulté son art, répondit *que cela pouvoit se faire*. *Je songeois*, reprit alors le Roi, *si je pourrois couper cette pierre blanche avec un rasoir*. *Tu le peux*, répliqua Attius; & le Roi le fit. Le Collége des Augures, fondé par Romulus, fut depuis en grande vénération parmi les Romains. J'aurois dû appeller ce Collége le Triumvirat des Augures; car ils ne furent d'abord que trois, un de chaque tribu: mais Servius Tullius, qui succéda à Tarquin, en ajouta un quatrieme. Ces quatre étoient de naissance noble: ils furent ensuite augmentés jusqu'à neuf, & enfin jusqu'à quinze, sous la dictature de Sylla.

1680

Pour revenir à Tarquin, il ne fut pas moins heureux dans la guerre que dans la paix. Il soumit douze peuples différens de Toscane: il inventa les robes & les enseignes de la Majesté royale, les chars d'yvoire sur lesquels les Sénateurs se faisoient porter au Conseil, les anneaux d'or, & les magnifiques harnois de chevaux qu'on donnoit aux Chevaliers comme des marques d'honneur. C'est de lui que sont venues aussi les robes de pourpre & d'écarlate, le char de triomphe d'or, la robe

Phrygienne peinte, que les Généraux victorieux portoient quand ils recevoient les honneurs du triomphe : c'est enfin de lui qu'ont tiré leur origine plusieurs autres ornemens & décorations publiques, qui faisoient briller la majesté & la grandeur de l'Etat. 168.

Tarquin ayant été mortellement blessé, Tanaquil ou Cécilie sa femme fit accroire au peuple qu'il se portoit assez bien, que ses plaies n'étoient pas dangereuses, qu'il s'étoit un peu assoupi, & qu'on le verroit bientôt en bonne santé. Elle dit en même tems que son époux souhaitoit qu'on obéït à Servius Tullius, qui étoit un des favoris de la Reine, & qu'il administrât la justice & gouvernât le peuple sagement durant l'indisposition du Roi.

Ce Servius Tullius étoit fils d'un Prince de Toscane, lequel ayant été tué dans un combat contre les Romains, sa femme fut amenée prisonniere à Rome, & ayant été présentée à Tanaquil, elle la prit en sa protection, & lui redonna la liberté. Cette prisonniere étant grosse, accoucha de Servius Tullius dans le palais de Tanaquil. La Reine eut un attachement singulier pour cet enfant, & le fit élever comme s'il eût été le sien ; prévoyant, par une flamme dont elle vit sa tête environnée, qu'il seroit un jour quelque

chose de grand. Ce fut pour cela qu'elle
1680 persuada le peuple de le recevoir par provision pour le substitut de son mari, ne doutant point qu'après qu'on auroit goûté la douceur de son gouvernement, & que la mort de Tarquin seroit une fois publique, on ne se soumit aisément à lui & ne le reçût pour successeur de son époux. Son stratagême lui réussit à souhait; car Servius Tullius profitant du tems, fut si agréable au peuple que tout le monde reconnut que le Royaume qu'il n'avoit eu que par artifice, étoit dû à son mérite & à ses vertus : il fut le premier qui cotisa les Romains à proportion de leurs biens : il les distribua par tribus, afin que, connoissant les forces de ses Sujets, il pût s'en servir plus utilement, Ce Roi sage & politique mit enfin un si bon ordre dans la République, que le bien de chacun, sa dignité, son âge, sa profession & sa charge, tout cela fut enregistré en des tables publiques, ensorte qu'il y avoit autant d'économie, d'ordre & de régularité dans ce grand Etat que dans la maison d'un particulier.

Le dernier Roi des Romains fut Tarquin surnommé le Superbe, à cause de son humeur farouche, altiere & méprisante : il se maria à la fille de Servius Tullius, dans l'espérance de lui succéder à la Couronne;

mais n'ayant pas la patience d'attendre la mort naturelle de son beau-pere, il le fit assassiner, & se mit violemment sur le Trône. Il gouverna l'Etat comme il l'avoit acquis, c'est-à dire par la cruauté & par de mauvaises pratiques : il refusa à son beau-pere les honneurs de la sépulture, disant qu'il ne méritoit pas d'être mieux traité que Romulus, qui ne fut point enterré. Il fit mourir les chefs de la Noblesse qu'il soupçonna dans les intérêts de Servius. Tullia sa femme n'étoit pas moins méchante que lui ; aussi-tôt qu'elle eut salué Roi son époux, elle fit passer son chariot sur le corps sanglant de son pere : l'un & l'autre firent de grandes cruautés, & massacrerent plusieurs Sénateurs, mais l'orgueil de Tarquin le rendit insuportable à tout le monde. Après avoir enfin épuisé contre ses sujets une partie de sa fureur, il tourna sa rage contre ses ennemis de dehors, & prit plusieurs fortes places sur les Toscans. Nonobstant tous ces vices, il donna néanmoins au monde une seule preuve qulil n'étoit pas sans piété, en ce qu'il fit vendre le butin qu'il avoit fait sur les ennemis, & employa l'argent à faire achever leTemple deJupiter au Capitole, que Tarquin l'ancien son pere avoit commencé. L'Histoire remarque que comme on jettoit les fondemens de ce Temple, on

168.

trouva une tête d'homme ; on prit cela
1680 pour un bon augure, & pour un présage que Rome seroit le siége d'un vaste Empire, & la maîtresse de toute la terre, ce que la suite confirma.

Le Peuple Romain souffrit l'orgueil de Tarquin, mais il ne put souffrir l'impudicité de ses fils, dont l'un ravit Lucrece, femme d'une beauté & d'une vertu admirables : cette femme répara sa honte par le poignard, & en jettant le dernier soupir, elle pria Brutus & Collatinus, qui étoient deux Princes, de ne pas laisser cet outrage impuni. Ces deux Princes donc émurent le peuple, & l'encouragerent à maintenir sa liberté, & à abolir le gouvernement des Rois : ce qui fut aussi-tôt fait que dit ; & ce fut là aussi que finit la tyrannie des Rois.

Je t'entretiendrai dans ma prochaine de l'agrandissement & des progrès des Romains sous les Consuls & sous les Empereurs : cette relation contiendra ce qui s'est passé de plus mémorable dans la paix & dans la guerre, & ira jusqu'à la décadence de cet Empire.



LETTRE XVIII. 168

A Orchan Cabet, Etudiant & Pensionnaire du Sultan.

De l'ame après la mort. Plaisanteries assez singulieres.

C'EST sur l'ame que j'ai à t'entretenir aujourd'hui : il s'agit de sçavoir si l'ame après la séparation du corps ira au ciel ou en enfer, comme on le dit ordinairement, ou si elle ne sera pas plus heureuse ou plus malheureuse ; ou si, l'étant moins, ce sera toujours d'une maniere plus proportionnée à l'ordre de la justice éternelle. Il me semble que je vais au sens du terme de l'original, qui est *Nemesis* : quoique ce mot passe parmi la plûpart des Sçavans d'Occident pour un mot du Grec ancien, je pourrois prouver néanmoins qu'il est Phénicien, & derivé du Chinois ; je pourrois démontrer encore que ce terme est tout plein de mysteres.

Chaque syllabe de ce mot est sacrée & mystérieuse, comme le *Mene Mene Tekel Upharsin* de Belsatzar *numeravit, numeravit, appendit, divisit* : c'est là le sens de ces paroles qui procédoient de l'Intelligence éternelle.

1680 Toutes les lettres, toutes les syllabes dont ces paroles sont composées, sont des productions des Mathématiques, je veux dire de la science originale, & non des productions des misérables chicanes qui s'enseignent dans les Ecoles & dans les Académies : tels sont les Elémens d'Euclide, les rudimens d'Algebre, de Benazer, de Ki-Find, & d'autres Sçavans. Il y a dans les sciences humaines quelque chose de plus que ce qu'on a publié jusqu'ici dans le monde, ou du moins plus qu'il y en a à présent ; quelque chose de plus, dis-je, qui s'est sauvé de la ruine des incendies, des déluges, des tremblemens de terre, & de la gueule du tems qui dévore toutes choses.

Je ne veux point être long, sçavant Orchan, mais répons, je te prie, à une question que j'ai à te faire au sujet de l'ame. Peux-tu croire les contes que les Ecclésiastiques débitent touchant le purgatoire, l'enfer, & les deux limbes ? As-tu assez de foi pour gober les ridicules fables du livre intitulé *Speculum Exemplorum*, ouvrage si célebre & si estimé parmi les superstitieux Nazaréens de l'Eglise Romaine ? Croi-moi, Orchan, ces dogmes ne sont uniquement que de purs effets de l'Antropomorphisme, ou de la Religion de ceux qui représentent Dieu sous la forme

d'un homme mortel. Leur ame grossiere est si peu capable de s'élever au dessus de ces idées basses & terrestres, qu'ils s'imaginent de pouvoir peindre l'éternelle Divinité, qui n'a ni figure ni ressemblance : ils la représentent comme un vénérable vieillard, avec des cheveux gris, & une barbe de la même couleur ; ils mettent ensuite cette idole dans les Temples pour y être adorée. Le vulgaire ignorant & grossier n'ose contredire à ses conducteurs, qu'il revere comme autant d'oracles : il se met à genoux devant cette sacrée vanité, & rend les honneurs divins à un ouvrage de l'art humain ; ainsi la superstition & l'erreur se répandent & s'enracinent dans le monde : c'est de là que les ignorans se forment l'idée qu'ils ont de l'ame. 1680

Ils ne peuvent pas concevoir comme elle peut subsister après la mort sans un corps de chair & de sang, pareil à celui qu'elle avoit dans cette vie. Ils se contredisent néanmoins, en soutenant qu'elle ne peut avoir un tel corps qu'à la résurrection générale, & soutiennent en même tems qu'elle jouira de tous les plaisirs, ou qu'elle souffrira toutes les peines, dont les Etres corporels peuvent jouir, & qu'ils sont capables de souffrir. Les Infidéles sont embarrassés sans contredit dans un labyrinthe d'héréfies.

1680 Les mortels ne sçavent quel est l'état des ames séparées des corps ; si elles vont en haut ou en bas, en Orient ou en Occident, au Septentrion ou au Midi : nous ignorons entierement les climats où les sauvés & les damnés sont distribués séparément. Peut-être la doctrine de la Métempsycose enseignée par Pythagore, Empedocle, & par tous les Indiens, est-elle vraie ; il y a peu de Musulmans qui s'éloignent de ce sentiment ; ou peut-être, comme les Poëtes payens ont mysterieusement écrit, tomberons-nous dans le fleuve Lethé, dans la région de l'oubli, où nous serons comme si nous n'avions jamais été. C'est l'état immobile des ames, si l'on peut dire qu'il y en ait un dans la nature pour l'esprit, & cela étant, les Millenaires ou Chiliastes parmi les Chrétiens ont peut-être beaucoup de raison d'enseigner, comme ils font, que l'ame dormira jusqu'à la résurrection. Selon moi, cette vie même où nous croyons être si fort éveillés, entendre, voir, goûter, flairer, sentir, & jouir des plaisirs de l'univers, n'est qu'un songe ou une vision, le grand *deliquium* de l'ame, l'apoplexie universelle de la nature humaine. On ne trouve de véritable vie qu'en haut, dans les pures régions de l'air, ou dans les firmamens plus épurés : si ce n'est pas là qu'elle se trouve, c'est au moins

dans le plus haut des cieux, au-dessus des étoiles, lieu éloigné & dégagé de la corruption de la matiere, où les essences parfaites se chauffent éternellement à la grande lumiere qui procede de Dieu, ou se mettent à couvert & se rafraîchissent à l'ombre des arbres du Paradis, dont les racines sortent des profonds abîmes de l'éternité, & sont arrosées par des sources & par des ruisseaux qui murmurent le long des verds rivages & des magnifiques boccages d'Eden.

1680

Tels sont les plaisirs que Dieu, qui est la source de la libéralité, accorde à ses créatures; il ne cherche qu'à régaler ceux qu'il aime de bonheurs infinis.

Il y a en Paradis des rivieres aussi larges & aussi longues que le Danube, le Niger, le Volga, le Nil, ou qu'aucun autre fleuve considérable qu'il y ait au monde.

Quoique les rivieres du Paradis ne soient pas profondes, & qu'on n'ait aucun sujet de craindre de s'y noyer, elles le sont néanmoins assez pour que les ames puissent y nager dans des plaisirs éternels. D'ailleurs tu sçais ce que dit le Prophete, *que nous y aurons des femmes dont il n'y a point de Peintre qui puisse représenter la beauté; femmes qui ne regarderont d'autre homme que le leur;* femmes dont la beauté surpassera l'éclat des diamans, des rubis, des hya-

1680 cinthes, & de tout ce que l'Orient a de précieux.

Le Prophete nous promet aussi *que nous serons étendus à notre aise sur un lit de parade, tendu sous des pavillons de magnifique structure ;* que nous serons servis par des Pages beaux & brillans comme des perles, pendant que d'agréables zéphirs nous rafraîchiront de leurs haleines immortelles, qui formeront un doux & agréable son entre les feuilles & les branches des verds taillis, des arbres & des buissons plantés par-ci par-là dans les campagnes du Paradis.

Nous devons entendre, Orchan, par ces allégories la souveraine félicité des ames vertueuses qui meurent dans la foi & dans l'amour. C'est un principe certain, *que quiconque vivra bien & agréablement avec les honnêtes gens du monde, sera souverainement augmenté en son espece, ou perfectionné dans le Ciel, par un changement infiniment plus agréable ;* de sorte que tout homme qui meurt bien, sera indubitablement rassasié de félicité.

Parlerai-je à cœur ouvert & en ami ? Je crois que quand Atropos aura fait ses affaires & les nôtres, & qu'elle aura coupé le fil de notre vie terrestre, nos ames s'éveilleront alors comme d'un ennuyeux sommeil mêlé de joies & de chagrins, de

craintes & d'eſpérances, de plaiſirs & de peines, & que l'expérience nous convaincra d'abord de la vérité de toutes nos fâcheuſes prévoyances : chacun ſera placé ſelon ſon rang dans le blaſon de la deſtinée. Je ne ſuis pas aſſez hardi pour entrer dans le détail, & pour examiner où ni comment cela ſe fera : je te dis en général ce que je crois, qu'il y aura des Paradis de toutes les ſortes & de tous les degrés, où les ames ſeront récompenſées d'une maniere exquiſe & proportionnée à la différence qu'il y aura entr'elles ; & que les méchans en général, de quelque rang ou qualité qu'ils ſoient, ſeront également punis en Enfer. En effet, je trouve que c'eſt une groſſe incongruité, & une bévue à laquelle on ne peut rien ajouter en matiere de Théologie & de raiſon, de ſoutenir ou de s'imaginer qu'auſſi-tôt que nous aurons pouſſé le dernier ſoupir, nos ames traverſeront incontinent les élémens & les globes céleſtes, & ſeront placées en même tems dans le Ciel empirée, ou ſeront en un inſtant précipitées dans le fond des Enfers. Il me ſemble que ſi j'allois au Ciel, je voudrois demeurer quelque tems en chemin, & me divertir dans la haute région d'un air ſerein & embaumé ; je voudrois m'entretenir avec les Démons bienfaiſans, & peut-être avec les

ames des anciens Philosophes & Poëtes
1680 payens : je m'informerois au moins d'Orphée, d'Homere, de Virgile, d'Ovide, de Lucrece, de Pindare, d'Epictete, & en chemin faisant, de Sapho : mon ambition seroit aussi de voir ou d'entendre Pythagore, Platon, Plotin, Porphyre, & quelqu'autres Sages de Grece ; je n'oublierois point non plus le nom d'aucun Sage célebre des siécles passés, persuadé que je suis que la terre en a peu produit dans ces derniers tems qui méritent d'être nommés ; mais sur-tout je chercherois avec soin le trois fois grand Hermès, pere de la sagesse & de la science ; je gagerois dix contre un que je ne manquerois pas de visiter Horace, & de lui demander une bouteille de son cher muscadin, s'il en a encore.

Après m'être ainsi rafraîchi dans les Paradis de ce monde sublunaire, je prendrois congé, & m'en irois au globe de la lune : je baiserois la main de Menarque, qui gouverne tous les habitans de cette Planette ; si je le trouvois de bonne humeur, je lui demanderois humblement pardon pour les pauvres Arcadiens, qui se sont vantés *que leur pays étoit plus ancien que la lune* : je tournerois leur cause le plus favorablement qu'il me seroit possible, & lui représenterois que ce ne fut qu'une troupe

troupe de pauvres ignorans Bergers qui forgerent les premiers ce blasphême, & que leur race est entierement éteinte sur la terre; qu'ainsi ils ne méritent pas sa colere & son ressentiment, puisque tous les Arcadiens qui ont avancé durant leur vie une telle impiété, ont été condamnés incontinent après leur mort à travailler pour pénitence aux mines de la lune. Peut-être que mon apologie seroit de quelque avantage à ces pauvres malheureux; mais si je voyois qu'on m'accordât ma demande, & que ces infortunés Arcadiens, délivrés de leurs prisons, eussent la liberté de retourner au monde, je leur recommanderois de prendre garde de ne plus affronter à l'avenir un si puissant voisin. 1680.

Après avoir fait une si bonne action, je voudrois me glisser plus légerement qu'il me seroit possible dans le globe de Mercure, de peur que ce rusé larron ne me dérobât mes dents dans ma bouche : rendant en chemin faisant mes devoirs à la belle Venus, je fermerois les yeux, & me coulerois en moins de rien dans la sphere brûlante du Soleil : pour Mars, Jupiter & Saturne, je n'ai rien à démêler avec eux. Mais que faire des animaux de la huitieme sphére? je tondrois sans contredit le Belier *a* : je ferois enrager le Taureau *b*

a *Aries.* b *Taurus.*

1680 à force de le faire courir : si je passois près des Jumeaux *c* avec pitié, je mangerois l'Ecrevisse *d*, pour me servir de viatique : je me servirois de ses écailles pour fermer la gueule du Lion *e*, de peur qu'il ne me dévorât aussi. Mais dans quel ravissement ne serois-je point quand je serois venu à la Vierge *f*? quels mouvemens d'amour ne sentirois-je point, jusqu'à ce qu'après l'avoir pesée dans la balance *g* de la raison, je la trouverois trop légere ? Oserois-je m'approcher du Scorpion *h*? oui, mais je commencerois par le charmer à la faveur du mystérieux verset de l'Alcoran : pour m'assurer de ce méchant animal, je prierois pour Noé & pour tous ses descendans, selon l'ancienne maxime des Arabes, & passerois ensuite auprès sans craindre d'en être piqué : si le téméraire Phaëton avoit sçu ces secrets, il n'auroit pas conduit le chariot du soleil avec tant d'imprudence ; il auroit passé sur le Scorpion, sans courir aucun risque de brûler le monde : Jupiter n'auroit pas lancé sur lui les carreaux de sa foudre ; il ne se seroit pas noyé dans le Pô, & ses pauvres sœurs n'auroient pas été changées en peupliers. Quoiqu'il en soit, cet audacieux tombant du chariot, laissa tom-

c Gemini. d Cancer. e Leo. f. Virgo. g Libra. h Scorpio.

ter son turban sur les frontieres du Sagit- ———
taire *i* : je voudrois le prendre pour me 1680
servir de bouclier contre les fléches de ce dangereux Archer. Quant au Capricorne *k*, c'est un bon monstre auprès duquel tout le monde peut passer sans aucun danger : ensuite altéré d'avoir mangé l'Ecrevisse, je voudrois boire d'Aquarius *l*, pour me préparer à faire un autre régal de Poissons *m*.

Si tu trouves que je plaisante trop avec les signes céléstes, je te dirai qu'il n'y a rien dans la nature de plus ridicule que les fabuleuses formes & les noms chimériques que les anciens Poëtes leur ont donné.

Quoiqu'il en soit, je commence à me lasser de poursuivre ces monstres du firmament : je finirai donc ici la chasse, en te souhaitant, aussi-bien qu'à moi, un bon repos; car il est plus d'une heure après minuit.

i *Sagittarius.* k *Capricornus.* l *Aquarius.* m. *Pisces.*



1680

LETTRE XIX.

A Hamet Reis Effendi, premier Secrétaire de l'Empire Ottoman.

Relation de la République de Venise, & de la maniere que le Doge est élu.

SI tu prens la peine de feuilleter le registre de l'Empire, tu y trouveras de mes lettres qui contiennent la description de la ville de Venise; description aussi fidele que je pouvois la faire sur les mémoires du Juif Donaja, qui y résidoit en qualité d'Agent secret du Grand-Seigneur. Passant donc sous silence toutes les particularités qui regardent l'incroyable magnificence des palais, des temples, des ponts, des colléges, & autres édifices publics, où l'on ne voit que marbre, jaspe, porphyre, argent, or, & autres précieuses décorations qui éblouissent de tous côtés les yeux des Etrangers, je ne te parlerai que de ce qui concerne la ville & la République, & que j'omis autrefois.

Les Venitiens possedent en Italie plusieurs grandes, riches & florissantes villes, sans parler d'un grand nombre de places, de châteaux & de forteresses de moindre

conséquence : les noms des principales villes sont, Bergame, Creme, Brixia, Verone, Trente, Aquilée, Vicence, Padoue & Trevise; les autres de moindre rang sont en trop grand nombre pour être inserées dans une lettre. 1680

Du côté du Septentrion de Venise, les Venitiens sont maîtres de presque tout le Frioul & de l'Istrie, qui est de ce côté-là la derniere Province de l'Italie; ils sont aussi en possession de la plus considérable partie de la Dalmatie, & des Isles qui en dépendent. A l'embouchure de la mer Adriatique ils ont Corfou, Cephalonie, Zante, Cerigo, & plusieurs autres Places moins importantes, pour ne pas parler de Candie, si connue aux Musulmans.

Le revenu que la République tire annuellement de tous ces Etats, monte à deux millions d'or, & qu'on ne met pas pour long-tems à l'épargne, mais qu'on emploie aux dépenses publiques; comme aux armées de mer & de terre, à bâtir & à radouber leurs vaisseaux, à élever & à réparer des forts & des châteaux, à payer les gages des Magistrats & les pensions des Ministres publics, & à plusieurs autres frais qu'il seroit trop long de nommer.

Dans des cas extraordinaires ils ont d'autres moyens de lever de l'argent; c'est de doubler ou de tripler les taxes, les dîmes

& les impôts. Les Nobles, aussi bien que
1680 le vulgaire, sont indispensablement obligés de payer ce que la République demande; il ne paroît seulement pas qu'on le fasse le moins du monde à regret, quand l'extrême nécessité de l'Etat le requiert; mais si cela ne suffit pas pour fournir aux dépenses publiques, les Magistrats & les Ministres publics sont alors obligés d'attendre leurs salaires & pensions, jusques à ce que la République se trouve en état de les payer. L'usage est aussi dans ces sortes d'occasions de vendre les Charges importantes & honorables aux Nobles, qui dans un autre tems les possedent *gratis*; & comme une recompense dûe à leur mérite.

Si tout cela n'est pas encore suffisant, & que la République se trouve en de grandes extrêmités, elle emprunte des particuliers, sur la foi publique, les sommes dont elle a besoin. Si quelque riche citoyen refuse, ou paroît ne pas prêter volontiers son argent, elle a recours pour lors à la force & à la violence, en saisissant ses effets, soit meubles ou immeubles, & les vendant argent comptant: la République en même tems se déclare débitrice de ces gens, & s'oblige de les payer avec intérêt dans un certain tems, ou après la fin de la guerre. Ce qu'il y a de plus admira-

ble est que tout cela se fait sans le moindre tumulte ou sédition, & sans aucune 1680
marque extérieure de mécontentement. Au contraire, le peuple est si prompt & si ardent à secourir l'Etat dans ces sortes de conjonctures, que plusieurs Nobles & riches Citoyens offrent d'ordinaire de leur pur mouvement leur argent au Sénat; il y en a même qui vendent leur argenterie, les joyaux & les pierreries de leurs femmes, pour en employer le provenu au service de la République.

Ce n'est pas seulement les habitans de Venise qui contribuent ainsi au trésor public, mais aussi les Bourgeois des autres places de leur dépendance, chacun selon ses facultés. Il n'importe donc gueres que la République ait ou n'ait point d'épargne, puisque ses sujets sont assez riches, & qu'elle peut se servir de leurs richesses quand elle en a besoin, sans aucune difficulté, ou sans aucune fâcheuse conséquence.

Quant aux forces des Vénitiens, on peut dire qu'il n'y a presque point de Prince en Europe qui ait, ni de meilleures troupes, ni plus de fortifications: cette République n'emploie que ses habitans pour se défendre & pour défendre ses Etats, chaque Province étant obligée de fournir autant de troupes qu'il en faut pour les garnisons des places, & pour garantir le pays

de l'invasion des Etrangers. La seule Pro-
1680 vince de Lombardie entretient en tout tems vingt-cinq mille fantassins sous les armes ; outre cela la République leve en tems de guerre des armées extraordinaires, tant dans ses propres Etats & en Allemagne, que chez les Suisses : elle a presque toujours de ces derniers un corps de troupes auxiliaires de trente ou trente-cinq mille hommes, dont partie sont mis sur la flotte, & partie dans les forts & châteaux, & les autres sont employés à la garde des ponts, & autres passages du pays : quant à la cavalerie de cette République, elle est bien peu de chose pour le nombre ; mais comme elle est composée pour la plupart de fils de Nobles, elle est fort estimée, parce que la naissance des Cavaliers leur inspire une résolution & une bravoure héroïques.

Quand les Vénitiens font la guerre par terre, ils choisissent d'ordinaire quelque petit Prince étranger qu'ils font Généralissime de leurs armées : ils lui font de très-grands présens, & tous les honneurs qu'il peut souhaiter ; ils lui donnent pour Collegues deux Sénateurs qui ont signalé leur fidélité & leur capacité dans le service de la République, & qu'on appelle Provediteurs, ou Inspecteurs généraux. Sans le consentement & approbation de ces deux

Sénateurs, le Généralissime ne peut ni donner bataille, ni faire aucune autre chose 1680
de conséquence dont la République puisse tirer quelque profit ou quelque dommage.

Je ne dis rien de l'Arsenal de Venise, qui est une des merveilles du monde, parce que j'en ai déja fait la description aux Ministres de la Porte dans une de mes précédentes que tu trouveras dans les registres de l'Empire.

Illustre Secrétaire, je cherche la brieveté dans toutes mes Lettres, afin de ne pas fatiguer ta patience ; mais mon sujet m'emporte souvent au-delà des bornes que je me suis prescrites, autrement je serois forcé de finir quelquefois mes lettres au milieu d'une relation, ce qui, selon moi, est un grand défaut.

Pour ne pas faire une pareille faute, je ne dois pas finir ma lettre sans te parler des cérémonies qui s'observent à l'élection des Ducs ou Doges de Venise.

Le jour marqué pour l'élection, tous les Sénateurs, âgés de trente ans au moins, s'assemblent au Palais : les portes étant fermées, on met une urne ou caisse au milieu de l'Assemblée ; on jette dans cette urne autant de petites boules qu'il y a de Sénateurs présens : ces boulettes sont de deux couleurs, c'est-à-dire trente dorées, & les autres blanches : chaque Sénateur

tiré une de ces boules ; ceux qui ont les
1680 dorées s'aſſemblent dans une autre chambre, & ceux qui ont les blanches demeurent dans la même. Il y a dans la chambre des trente, une autre urne où l'on jette trente boules, dont neuf ſont dorées, & les autres blanches ; ceux qui ont les neuf dorées nomment quarante hommes qu'on appelle Electeurs de la premiere élection. Ces quarante Nobles jettent encore dans l'urne quarante boules, dont douze ſont dorées, & les autres blanches ; ceux qui tirent les douze boules dorées ſe nomment Electeurs de la ſeconde élection : ils choiſiſſent vingt-cinq Nobles ; ces vingt-cinq jettent dans l'urne vingt-cinq boules, dont neuf ſont dorées : ceux qui les tirent s'appellent Electeurs de la troiſieme élection. Ces neuf Nobles en nomment quarante-un, qui ont le pouvoir d'élire le Doge ou Prince de la République. Ce qu'ils font de cette maniere.

Ces quarante-un choiſiſſent de leur corps les trois plus vénérables Sénateurs, qu'ils appellent Principaux, ou Préſidens de l'Aſſemblée, & deux Secrétaires ; il en reſte par conſequent trente-ſix, qui donnent leurs ſuffrages de cette maniere.

Les trois Principaux s'aſſeyent ſur trois ſiéges plus exhauſſés que les autres ; enſuite les Secrétaires appellent par ordre les

trente-six autres : chacun jette dans une boite, en présence des Principaux, une 1680 petite bande de papier, sur laquelle est écrit le nom de celui qu'ils nomment pour Doge : cela étant fait, les trente-six reprennent leurs places, pendant que les Secrétaires lisent les noms devant les Principaux ; & autant qu'ils en trouvent de nommés pour Doge, autant font-ils de nouvelles bandes : on jette confusément toutes ces bandes dans un bonnet ; après qu'on les a mêlées une fois ou deux, on les tire une à une, & on les met par ordre sur une table ; mais avant que de les tirer toutes, on lit la premiere tirée, & celui dont le nom est écrit dessus est prié de passer dans la chambre voisine. Après cela les Principaux de l'Assemblée, comme on les appelle, demandent aux autres si quelqu'un a quelque chose à dire pour empêcher que cet homme ne soit élù ; car si quelqu'un allegue quelque chose, & que la personne élûe ne puisse pas donner une réponse satisfaisante, elle est déclarée incapable d'être élûe : mais si au contraire il se tire bien d'affaire, son élection est approuvée, & on lui met sur la tête la Couronne Ducale. Le Doge qui regne aujourd'hui est le cent & * * * inclusivement, depuis Paul Luce Anafeste, le premier qui eut l'honneur d'être revêtu de cette dignité. Il fut élu à

1680 Heraclée l'an 697 de l'hégire des Chrétiens.

Les Venitiens sont fort graves dans toutes leurs actions ; ils parlent peu, & surtout quand ils sont à table : s'ils ne sont ni aussi vifs ni aussi inventifs que certains autres peuples de l'Italie, ils font néanmoins toutes choses avec réflexion & jugement ; de là vient que leurs affaires ont pour la plupart un heureux succès.

Les Italiens disent communément entr'eux, que les Venitiens sont magnifiques, artificieux & discrets ; ceux de Verone, studieux & fidéles ; ceux de Padoue, légers & changeans ; ceux de Vicence, vindicatifs. Ils disent encore que les Venitiens apportent l'argent ; les Trevisans, les épées ; & les Brixiens, les pionniers. On dit encore que les Venitiens sont bons pour la marine ; les Padouans, bons hommes de cheval ; & ceux de Bergame, excellens pour l'embuscade.

Il y a un autre proverbe pour les femmes : on dit que celles de Creme sont trompeuses ; celles de Vicence, constantes ; celles de Venise, fieres & insolentes ; celles de Verone, gracieuses ; celles de Brixia, diligentes ; celles de Trevise, jalouses ; & celles de Bergame, artificieuses. On dit encore que Bergame a plusieurs médisans, Padoue plusieurs bons

ſoldats, Vicence pluſieurs Comtes, & Brixia pluſieurs taquins. 1680.

J'eſpere, généreux Miniſtre, que tu me pardonneras la longueur de cette lettre : il s'agiſſoit de t'entretenir d'une grande République ; ce qui n'a pu ſe faire en peu de mots.

Quant au gouvernement, rien de plus doux & de plus humain que celui des Venitiens, rien de plus ſage & de plus juſte. Cette République ne reſpire que la paix ; mais elle ne refuſe point la guerre quand on lui en donne un juſte ſujet. Une choſe digne de la conſideration de tout le monde eſt comment cette Rupublique, au milieu de tant de cruelles guerres & d'ennemis ſi puiſſans, a été ferme & inébranlable pendant plus de douze cens ans, & tellement ferme & inébranlable, qu'à comparer ſes Sujets avec ceux des autres, on peut dire que les Venitiens jouiſſent du ſiécle d'or, puiſqu'ils vivent dans l'abondance & dans une tranquillité continuelle, augmentant tous les jours leurs richeſſes, leurs honneurs, & tout ce qu'on peut appeller proſperité.

On doit l'imputer premierement aux excellentes loix & maximes de politique que leur ont laiſſé des gens d'une prudence & d'une ſageſſe ſinguliere ; gens qui auroient été au rang des plus fameux Phi-

1680 losophes & Législateurs, s'ils avoient vécu du tems des anciens Grecs.

La gravité du Doge, l'éclat de ses habits, & la magnificence de son Palais, lui donnent, ce semble, un air de majesté; cependant il n'a pas plus d'autorité que le moindre des Sénateurs qui l'a créé, & n'a qu'une voix dans le Sénat, non plus que les autres Nobles: il a seulement le privilége de donner audience au nom du Sénat aux Ambassadeurs étrangers: il ne peut rien faire, ni en paix ni en guerre, sans le consentement du Sénat. Le Sénat fait les Decrets, & le Doge les confirme, & les fait publier en son nom: il lui est permis d'aller dans toutes les Cours de Judicature, & Tribunaux publics, où il peut donner son jugement sur toute affaire douteuse, ensorte néanmoins que tout autre Sénateur est en droit, s'il veut, de le contrarier.

Le gouvernement de cette République paroît aristocratique: il n'est pas composé des plus riches ou des plus puissans, mais des plus sages & des meilleurs Nobles, qui par une longue suite de fidéles services ont bien merité de la République.

Ce petit nombre compose le Conseil de dix, qui étant joints avec quinze autres & six Conseillers, le Doge y présidant, a pouvoir de délibérer & de prendre des

résolutions sur les choses qui regardent la sûreté de la République : les Decrets faits par ce Conseil ne peuvent être cassés ; c'est proprement le Divan, ou le Conseil privé. Outre celui-ci, il y en a encore un autre, composé de deux cens vingt-cinq Citadins, qu'on appelle à juste titre Sénateurs, & qui ressemblent fort à ceux de l'ancienne Rome. Personne n'est admis dans ce Sénat, à moins qu'il ne soit Noble, ou fils de Noble : il faut aussi, pour y être reçu, avoir vingt-cinq ans passés. Le troisieme & dernier Sénat est composé de deux mille cinq cens membres ; mais parce qu'une grande partie des Sénateurs ont des offices & des dignités au dehors, rarement se trouve-t-il à l'assemblée, lors même qu'elle est la plus complette, au-delà de mille six cens hommes. 1680

Ce Sénat s'assemble une fois toutes les semaines, c'est-à-dire le premier jour de la semaine, comme aussi les jours de leurs fêtes solemnelles : c'est là qu'on crée les Magistrats, & que les Charges publiques se distribuent avec un ordre admirable. C'est de ce grand corps qu'on tire les deux cens vingt-cinq Sénateurs qui composent le Sénat dont je viens de parler : on prend les plus sages, les plus expérimentés, & les plus versés dans les affaires d'Etat. C'est à ce Conseil que se dé-

1680 cident les choses les plus importantes, comme celles qui regardent la paix & la guerre, les fortifications des places, la création des Généraux & Capitaines, les Ambassades qu'on envoie aux Princes étrangers : on y lit aussi toutes les lettres & dépêches qui sont adressées à la République ; en un mot, tout ce qu'il y a de plus important se traite dans ce Sénat.

Ministre desintéressé, tu ne me condamneras pas comme un infidele, ou comme un ennemi des Musulmans, de te dépeindre, comme je fais, l'état présent de Venise avec ses véritables couleurs. Si nous sommes obligés de donner au Diable ce qui lui est dû, comme disent les Chrétiens, au nom de Dieu, rendons aux hommes ce qui leur appartient, quand même ils seroient nos ennemis.

Adieu pour cette fois, magnifique & sçavant Hamet.



1681.

LETTRE XX.

A Osman Adroneth, Astrologue ordinaire du Sultan.

Sur une nouvelle comete qui paroissoit en Europe. De la nature des cometes en général, & de la grande incertitude de l'Astrologie.

CEUX qui habitent ces parties occidentales sont dans une grande & générale consternation au sujet d'une nouvelle comete qui paroît tout nouvellement. Elle commence à paroître environ vers le tems que le soleil se couche, & du même côté : le corps de cette comete ne semble pas plus gros qu'une étoile de la premiere grandeur ; mais il en sort une pyramide de lumiere qui darde ses rayons jusqu'à la moitié du ciel, où il semble que son cône se termine.

Les superstitieux l'appellent l'épée de Dieu, à cause de sa figure ; & en effet, elle ne ressemble pas mal à une épée à deux pointes : je suis sûr qu'elle ne ressemble pas à un cimeterre Turc, qui, comme tu sçais, est de figure oblique, au lieu que l'épée est droite.

1681 On fait une infinité de triſtes conjectures, & les Aſtrologues même publient que cette comete préſage à l'Europe d'horribles malheurs, qui n'arriveront peut-être de pluſieurs années. Ils ſoutiennent même que cette génération ſera entierement éteinte avant que les effets de cette épouvantable apparition ſe faſſent ſentir ſur la terre.

J'ai beaucoup de vénération pour la ſcience aſtronomique, quoique je ne me pique pas d'y être entendu : je l'ai pourtant étudiée ; mais enfin je m'en ſuis laſſé & rebuté par les différentes opinions des Sçavans, & par l'incertitude de leurs concluſions ſur des choſes ſi éloignées, ſi ſublimes, & ſi myſterieuſes. D'ailleurs, je ſuccombois ſous le poids de ſi vaſtes ſpéculations, & au bout du compte je me trouvois errant non ſeulement dans l'aveuglement de mon intelligence, mais auſſi dans les ténébres générales de la raiſon humaine.

J'ai conſideré le pays natal de ces ſciences, qui eſt l'Orient, de l'aveu de tout le monde : j'ai remarqué que les Chaldéens différent des Gymnoſophiſtes de l'Inde ; ceux-ci des Arabes, mes compatriotes. Paſſant enſuite en Afrique, j'ai remarqué que les Egyptiens ſont d'un ſentiment, les Ethiopiens d'un autre, & les

Maures d'un troisieme. Les Grecs & les Romains ne s'accordent pas mieux : & 1681
quant aux Juifs, ils ont des sentimens différens de tous les autres.

Platon, Proclus, Aristote, Averroës, & plusieurs autres sages, soutiennent qu'il n'y a que huit spheres. Hermes Trismegiste & quelques Mages de Perse en ajoutent une neuvieme : ceux-ci ont été suivis d'Azarchel le Maure, de Tebith son compatriote, & d'Albert le Grand natif d'Allemagne. D'autres accusent ceux-ci de faire dans les globes une décimation, & de vouloir dîmer le ciel, parce qu'ils soutiennent qu'il y a dix spheres.

Non seulement ils différent ainsi les uns des autres ; mais comme l'inconstance est inséparable de l'esprit humain, ils tombent dans de continuelles variations ; aujourd'hui d'un sentiment, & demain d'un autre tout contraire. Ainsi Alphonse, qui avoit posé neuf spheres, se retrancha à huit quelques années après : c'est une vanité dont les plus grands & les plus célébres écrivains du monde n'ont point été exempts. En effet, cette mutabilité d'opinion est naturelle à tous les hommes, comme si nos esprits étoient sujets, aussi-bien que nos corps, aux loix de la génération & de la corruption, ou comme si nos esprits étoient, comme les atomes de

nos corps, dans un flux & reflux conti-
1681 nuel.

Non seulement ces Auteurs varient sur le nombre des globes célestes, mais aussi sur leur mouvement, & principalement sur le mouvement du huitieme, qu'on appelle la sphere des étoiles fixes. Les Chaldéens & les Egyptiens ne lui donnent qu'un mouvement; d'autres soutiennent qu'elle n'en a pas davantage. Les Talmudistes lui en donnent deux, & quelques modernes Chrétiens plus liberaux, lui en assignent trois différens : un, qu'ils appellent mouvement de trépidation; & c'est son cours propre & naturel qu'elle acheve, selon eux, en sept mille ans : le second mouvement de giration, qu'elle tire de la neuvieme sphere, comme d'une roue qui en fait tourner une autre : ce tour, selon eux, ne se peut faire en moins de quarante-neuf mille ans; si cela est, nous ne devons pas attendre la fin du monde que ce tems ne soit expiré. En effet, il y auroit de l'impiété à supposer que l'éternel Architecte ayant formé cette sphere pour un circuit de si longue durée, son mouvement fût interrompu avant qu'elle eût entierement achevé sa course; d'autant moins que cela se feroit dans un tems où, selon les Juifs & les Chrétiens, elle n'auroit fait que la sixieme partie de sa

révolution. Le troisieme mouvement d cette sphére s'appelle rapide & diurnal, 1681 car elle en est redevable, dit-on, au dixieme globe, ou premier mobile.

Les Astronomes varient encore sur le tems qu'ils assignent au mouvement des étoiles fixes. Les uns veulent qu'il leur faille cent ans pour passer d'un degré à l'autre; d'autres assurent qu'elles le font en soixante-six ans; d'autres leur en donnent soixante-quinze, & d'autres encore soixante-dix-huit: les Juifs vont à soixante-dix, les Chrétiens à quatre-vingt, & les Indiens, qui vont plus loin que tout cela, soutiennent qu'il y a dans la huitieme sphere deux étoiles diamétralement opposées l'une à l'autre, & qui ne peuvent mutuellement changer de place en moins de cent quarante-quatre mille ans: ils assurent aussi que les spheres ont divers mouvemens inconnus aux mortels.

Si cela est, il y a, autant que nous en pouvons juger, d'autres étoiles & d'autres corps auxquels ces mouvemens peuvent convenir, quoique nous ne puissions pas les distinguer à cause de l'éloignement extrême & de l'imperfection de l'art humain: aussi ç'a été le sentiment d'Alpetrag, de Phavorinus le Philosophe, & d'autres.

Par tout ce que je viens de dire, je ne

1681 prétens pas t'apprendre des choses que tu ignores : je sçais de la bouche de la renommée, & par le portrait qu'ont fait de toi des gens sensés, que tu es un grand maître dans cette mysterieuse science. Ce que j'ai dit tombe donc sur l'inconstance & sur l'incertitude de la raison humaine touchant ces sortes de matieres ; & c'est une espece d'introduction à la liberté que je veux prendre de te dire encore une fois ce que je pense des cometes, qui sont la cause de l'embarras que je te donne dans cette lettre, & de celui que je t'ai donné autrefois en semblable occasion.

Permets-moi d'être un peu long & ennuyeux ; ces matieres sont de grande spéculation, & il n'est pas aisé de les traiter en peu de mots. Je voudrois bien voir un Astronome qui eût été au ciel, & qui pût me rendre compte du véritable mouvement de la planete Mars, ou qui eût découvert au juste comment le soleil entre dans les points équinoctiaux : je voudrois bien aussi qu'il m'apprît la nature du Galaxe, & quelles sont les substances ou les qualités qui composent la voie lactée : ce sont des choses qui ont embarrassé toute l'antiquité ; & les plus sages des modernes n'ont pas moins à chercher que leurs peres. Fatales ténébres inséparables de l'humanité ! de quels nuages d'ignorance

& d'erreur nos esprits ne sont-ils point enveloppés ? Nous tournoyons perpétuellement dans un labyrinthe de scepticisme & d'ambiguités. Le jour, le soleil nous étale les traits & les linéamens extérieurs des bas élémens ; la lune & les étoiles nous découvrent la nuit la face des cieux. Il est vrai que les esprits de l'air envieux, couvrant le firmament d'épais & noirs nuages, nous laissent quelquefois dans les ténébres ; mais la Providence a jugé à propos de nous cacher l'intérieur du ciel & de la terre, & de tous les autres êtres de l'univers. 1681

Je ne sçaurois m'empêcher de concevoir que nous nous trompons étrangement entr'autres choses sur la nature des cometes : car si ce sont seulement des amas de matiere inflammable qui s'enflamment dans l'air par la force des rayons du soleil, ou par quelqu'autre influence de la nature, comment peuvent-elles avoir d'elles-mêmes un mouvement si régulier & si distinct ? D'où vient qu'elles se levent & se couchent à certaines heures chaque jour & chaque nuit, ne variant qu'à proportion des corps célestes, qui paroissent plutôt ou plus tard un jour que l'autre, suivant l'altération successive des quatre saisons de l'année, afin qu'elles passent par ce moyen par tous les signes du Zodiaque,

1681 aussi-bien que ces corps célestes ? Si la terre est mobile, & que les cometes soient dans l'air, le monde qui tourne sur son pivot les emporte nécessairement, & leur donne le même mouvement que lui. Mais il paroît à la vue que les cometes ne tournent pas ainsi en rond avec la terre ; mais qu'elles ont un mouvement distinct, & quelquefois entierement contraire : elles sont statiques, droites, & rétrogrades comme les planetes ; ce qui est presque une preuve démonstrative que leur siége est au ciel, au-dessus au moins du globe de la lune. Cela étant, je voudrois bien qu'on me dît comment elles se forment ; car la substance des cieux étant immuable & incorruptible, il est impossible qu'il s'y forme aucun nouvel être posthume. Ce que je crois est qu'on y peut bien découvrir certains corps lumineux que le Très-haut nous avoit ci-devant cachés, & tenoit enfermés dans ses trésors ; mais je crois en même tems que ces corps lumineux sont aussi anciens que le monde même : c'est là ce que je crois ; permis aux autres de croire ce qu'il leur plaira.

Si je pouvois être surpris de quelque chose, je le serois de la piété abusée de ceux qui, pour éviter la Charibde de l'Athéisme, qui donne tout à la nature ou au hazard, tombent dans la Scilla du fanatisme

me & de la religion enfantine, & soutiennent vainement que tous les nouveaux changemens qui arrivent dans le monde sont des effets de la puissance immédiate de Dieu qui les produit : qu'un enfant n'est pas plutôt conçu, que Dieu lui crée incontinent une ame : il n'arrive pas plutôt un malheur, un embrasement, une peste, ou quelqu'autre calamité publique, qu'ils vont d'abord troubler le repos de la Divinité, & la font le principal auteur de ces miseres. On fait la même chose des cométes ; elles présagent, selon eux, des malheurs, comme si Dieu avoit immédiatement créé ces phénomenes pour avertir le monde des calamités qui le menacent ; au lieu que, selon les principes d'une raison plus droite & plus desintereffée, les cometes sont les productions du premier *fiat* de Dieu, lorsqu'autrefois il créa l'univers : il s'est seulement réservé de les faire paroître en certains tems. Ces sortes de gens outragent Dieu effectivement, pour avoir peur de l'outrager ; ils font tort à sa bonté, pour sauver sa toute-puissance ; & par contre-coup ils commettent & sa toute-puissance & sa bonté, en voulant défendre sa prétendue volonté arbitraire. Que mon ame n'ait point de part à leur cabale, & que mon esprit ne soit point attentif aux secrets de leur Théologie.

1681.

1681 Je crois, sage Osman, que toutes choses procédent de Dieu par une émanation sans commencement, & subsistent par lui par une dépendance qui n'aura point de fin. Avec lui les choses caduques & périssables ont une stabilité solide & permanente ; en lui réside la source immuable de tout ce qui est sujet au changement ; en son éternelle essence sont contenus les principes & les modeles de tous les êtres ; mais il ne travaille pas tous les jours. C'est avoir un grand mépris pour la Majesté divine que d'attenter ainsi au repos du Très-haut, qui habite de toute éternité une solitude infinie & éternelle de biens, & d'en faire le valet de ses créatures, quoiqu'il ait dix-mille milliers d'Anges toujours prêts à exécuter ses commandemens.

Il a sans contredit créé l'univers avec tant d'art, que les causes secondes font tout ce qu'il lui plaît : cette machine infinie est pleine de roues, & a un mouvement éternel, dont il est le grand ressort. Prens garde, s'il m'est permis de faire une si basse comparaison, prens garde à la conduite d'un Meunier : après qu'il a une fois tourné la girouette ou le coq de son moulin, il n'a qu'à demeurer tranquille & à prendre garde ; son moulin va de lui-même, sans avoir besoin de la main du maî-

re, & ne s'arrête que quand il l'arrête. Il en est de même du suprême Architecte ; 1681.
quand il a une fois mis en mouvement le premier mobile, il n'a plus rien à faire qu'à jouir de soi-même dans une béatitude éternelle.

C'est faire outrage à Dieu Tout-puissant, de dire ou de penser qu'il n'a pû créer un monde aussi parfait que l'imagination de l'homme peut le concevoir. Je crois néanmoins qu'il est fort aisé à comprendre, que comme un moulin à bras qui a continuellement besoin du secours de quelqu'un pour le tenir en mouvement, est fait avec moins d'art qu'un moulin à vent, qui va de lui-même ; aussi un monde qui auroit continuellement besoin de son Créateur pour travailler sans relâche à la génération & à la corruption de chaque individu, de chaque nouvel événement, ou du moins qui nous paroît tel, seroit sans contredit moins excellent & moins parfait qu'un autre qui pourroit faire les mêmes choses par la force qu'un atome contigu a nécessairement sur l'autre, comme des roues ont sur des roues.

Je dis donc pour finir, que les ouvrages de Dieu sont sans contredit très-parfaits, & pleins de sagesse : il a créé toutes choses de toute éternité, & toutes cho-

ses obéissent à ses loix : il a réglé le tems
1681 & les saisons du bien & du mal, dont les symptômes paroissent aux mortels en différentes manieres ; de nuit en songes & en visions ; de jour par des signes de bon ou de mauvais augure ; & en général par les prophéties, par des apparitions, par des spectres & des monstres, dans le ciel & dans les élémens ; & enfin par les cométes.

Mais s'ensuit-il de là, sçavant Adroneth, que ces signes, ces apparitions, ces cométes, &c. paroissent à point nommé pour l'amour du genre humain ? Toutes choses n'ont-elles pas des fins & des usages divers ? Les étoiles fixes & les planetes ne présagent-elles pas du bien ou du mal aussi bien que les cométes, selon leurs différens aspects, & les étoiles ne sont-elles pas aussi anciennes que le monde ? Pourquoi les cométes ne peuvent-elles pas l'être aussi, quoiqu'elles ne se fassent voir qu'en certains tems ?

Cette double question comprend une raison qui vaut toutes les autres ; ainsi je n'en dirai pas davantage au sage Adroneth, à qui un seul mot suffit.

Je prie Dieu d'éloigner de toi les influences des mauvais astres, & de te faire la grace que, tandis que tu contemples

leur ordre, leur mouvement, & leurs vertus, tu ne tombes point dans un fossé, 1681.
comme firent Anaximenes & Thales Milesien. Adieu.

LETTRE XXI.

Au Moufti.

Continuation de l'Histoire Romaine jusqu'à la décadence de l'Empire Romain.

APRE'S que le Peuple Romain eût aboli le Gouvernement des Rois, il transfera la souveraineté à Brutus & à Collatinus, qui étoient les défenseurs de sa liberté : il changea & le droit & la qualité; car on les appella Consuls, & non Rois; & il fut arrêté que leur pouvoir ne dureroit qu'un an, & que ce tems expiré, on en mettroit d'autres à leur place. La raison pour laquelle les Romains créerent deux Consuls, étoit qu'en cas que l'un voulût mal administrer, & être injuste ou tyran, l'autre qui auroit la même autorité, pourroit l'en empêcher, & rectifier ce que le premier auroit fait de mal. On les nommoit aussi Consuls, pour les faire souvenir qu'ils ne devoient rien faire de leur autorité privée, mais que dans toutes les af-

faires importantes ils étoient obligés de
1681 consulter leurs concitoyens.

Les Romains eurent tant de joie d'avoir recouvré leur liberté, qu'à peine le pouvoient-ils croire : tout cela leur paroissoit un songe, comme il arrive ordinairement lorsqu'on reçoit un bien surprenant & inopiné. Ils avoient pour les Rois une haine si forte, qu'ils chasserent Collatinus de la ville, uniquement parce qu'il étoit neveu de Tarquin le Superbe, duquel aussi il portoit le nom. Valerius Publicola fut mis à sa place, homme tout dévoué au bien public : il se reconnut la créature du peuple, & voulut qu'on pût appeller de lui à eux ; & pour ne pas donner ombrage aux Romains par la magnificence de sa maison, qui étant sur un roc, avoit l'air d'une citadelle, il en fit abbattre les hauts étages, & la mit au niveau des maisons ordinaires.

Brutus, son collegue, ne fut pas moins soigneux que lui de gagner la faveur des citoyens, aux dépens même de la vie de ses propres enfans ; car voyant que ses fils cabaloient pour rétablir la Monarchie abolie, il les fit venir à la place du marché ; & après les avoir fait fouetter, il leur fit couper le cou, faisant voir par là que comme il étoit le pere du peuple, il l'adoptoit à la place de ses perfides enfans.

Les Romains dès lors entierement li-

bres, commencerent par prendre les armes, pour défendre contre les Rois voisins leur liberté qu'ils venoient de recouvrer ; en second lieu, ils les prirent aussi pour la défense des limites de leurs Etats ; en troisieme lieu, pour soutenir leurs Alliés ; & enfin pour la gloire & pour l'Empire, molestés qu'ils étoient de toutes parts par les peuples circonvoisins. Les Romains n'avoient alors pour tout territoire que leur ville, située, par maniere de dire, au milieu des Toscans & des Latins ; de sorte qu'ils n'avoient pas plutôt mis le pied hors de leurs portes, qu'ils se voyoient exposés aux insultes de ces deux nations : résolus donc d'étendre leurs limites, ils prirent tantôt une Ville, tantôt une Province, tant qu'enfin ils se rendirent maîtres de toute l'Italie. 1681

Leur premiere expédition fut contre Porsenna, Roi des Toscans, qui se mit en campagne à la tête d'une grosse armée, ayant avec lui Tarquin, qu'il vouloit rétablir sur le trône de ses peres. Il s'avança fiérement & résolument, & s'empara du mont Janicule & des avenues de la ville, qu'il assiégea, & qui se trouva réduite par la famine à de grandes extrémités. Cependant les Romains soutinrent tout avec une valeur admirable, & leur vigoureuse résistance obligea Porsenna, qui les avoit

presque vaincus, à faire enfin la paix avec
1681 eux. Horatius Cocles, Mutius Scevola, & Clelie, vrais prodiges de la valeur romaine, porterent principalement Porsenna à faire la paix : le premier ne pouvant soutenir seul l'inégalité des forces de ses ennemis qui fondoient sur lui de toutes parts, se jetta enfin du pont en bas, & traversa le Tibre à la nage ses armes à la main : le second ayant fait dessein de tuer Porsenna dans son camp, & ayant poignardé son Secrétaire, pensant que ce fut le Roi, il fut pris sur le fait & arrêté ; au desespoir d'avoir fait une telle bévûe, il mit sa main droite dans le feu, disant d'un ton menaçant : « Ne t'imagine pas, ô Roi, d'être » plus en sûreté pour être échappé de ma » main ; il reste encore trois cens Ro» mains qui ont formé avec serment le » même dessein ». Porsenna trembloit, & étoit dans la derniere surprise de voir la hardiesse de cet homme, pendant que Mutius immobile & intrépide laissoit tranquillement brûler sa main, pour donner une preuve démonstrative de sa constance invincible, & de la vérité de ce qu'il avançoit. Comme si l'action de ces deux hommes eût donné une héroïque & glorieuse émulation au sexe, une certaine fille de naissance noble, nommée Clelie, qui avoit été donnée en ôtage au Roi Porsenna,

trompa ses gardes, se sauva à la faveur de la nuit, & montant sur un cheval qu'elle 1681.
trouva en son chemin, elle passa le Tibre à la nage. Porsenna donc, comme s'il eût été épouvanté de la fortune & de la prodigieuse résolution des Romains, consentit à la paix. Les Latins ne voulant point les laisser en repos, se mirent en tête de remettre les Tarquins sur le trône, moins par l'amour qu'ils avoient pour ces Princes, que par l'envie qu'ils portoient au Peuple Romain, souhaitant avec passion de voir soumise chez elle une nation qui dominoit si fort chez les Etrangers. Il y eut un sanglant combat entre les Romains & les Latins, & la Renommée a publié que Castor & Pollux, qui sont deux Dieux, en furent les spectateurs, montés sur des chevaux blancs. Les Romains ayant remporté la victoire, bâtirent un Temple à ces Divinités guerrieres, comme une récompense dûe à leurs champions. Voilà comme les Romains combattirent pour la liberté : après l'avoir heureusement défendue & affermie, ils s'engagerent dans de nouvelles guerres touchant les limites de leur domination.

Je t'ennuierois si je voulois te parler des batailles qui se donnerent entre les Romains & les peuples voisins ; il suffit de te dire que les premiers furent toujours les

vainqueurs, & qu'ils étendirent de toutes
1681 parts les limites de leur Empire. Bref, les exploits de ce peuple intrépide furent si prodigieux & si hardis, que Pyrrhus y faisant réflexion, s'écria : « qu'il seroit aisé, » dit-il, de parvenir à l'Empire du mon-» de si Pyrrhus étoit Roi des Romains, » ou que les Romains fussent les soldats » de Pyrrhus » !

Cependant, après tout, comme ce Peuple victorieux agrandit son territoire au dehors, aussi les séditions & les brouilleries excitées par l'ambition des uns & par les mécontentemens des autres, augmenterent au dedans : mais enfin toute l'Italie fut entierement réduite sous l'obéissance des Romains. Il leur en coûta beaucoup de tems, & il s'écoula cinq cens ans avant que de pouvoir porter cette grande entreprise à sa perfection.

Comme le feu dévore toutes les matieres combustibles qu'il rencontre en son chemin, jusqu'à ce qu'il trouve une riviere qui arrête sa fureur, de même les Romains n'arrêterent leurs conquêtes en Italie que quand ils ne trouverent plus rien à conquérir. Mais considérant la Sicile comme une Isle très-riche & très-fertile, qui n'avoit été séparée du Continent que par un coup du temps, de la destinée ou du hazard, ils résolurent de l'y réunir par la for-

ce de leurs armes, puisque cela ne pouvoit se faire par des ponts. La conjoncture 1681
se trouva favorable à ce dessein, parce que les Alliés de Messine, qui est la ville la plus négociante de cette Isle, se plaignoient déja beaucoup de la tyrannie des Carthaginois.

Rome & Carthage se regardoient dès lors d'un œil d'envie, & se disputoient également & la Sicile, & l'Empire du monde. Les Romains donc, sous prétexte de secourir les Messinois, leurs amis & leurs alliés, se mirent en mer, n'ayant au fond d'autre dessein que de s'enrichir de butin, & de joindre cette Isle aux Etats de leur République, pendant que les Carthaginois, agissant sans déguisement, paroissoient en pirates & en ennemis déclarés. Ceux-ci ayant perdu leur flotte en divers combats, & étant contraints de céder à la bonne fortune de Rome, les Romains rendirent la Sicile tributaire, & réduisirent la Sardaigne & l'Isle de Corse. Après avoir ainsi chassé les Carthaginois de toutes les Isles de la Mediterranée, il n'y avoit plus de ce côté que l'Afrique même à conquérir; aussi y firent-ils descente, & y prirent en peu de tems plus de trois cens places fortes, quoiqu'ils trouvassent une forte résistauce, non seulement de la part des hommes, mais aussi

de la part des monſtres. Un certain ſer-
1681 pent d'une grandeur horrible, & de cent vingt pieds de long, incommoda beaucoup leur camp près de la riviere de Bagrada, comme ſi cette hideuſe bête ne fût venue au monde que pour être le champion de ſa patrie, & pour défendre ou venger l'Afrique opprimée; mais Regulus, aux victorieuſes armes duquel ni les hommes, ni les monſtres, ni même la deſtinée n'avoient juſqu'alors pû réſiſter, ne s'arrêta point qu'il n'eût conduit ſon armée devant les murailles de Carthage même, la ſource & la racine de cette guerre. Ce fut là que la fortune commença de l'abandonner, & de lui déclarer la guerre, autant ſeulement qu'il le falloit pour faire mieux éclater la vertu des Romains, & les rendre plus illuſtres; car encore que par la bonne conduite de Xantippus, Général des Lacédémoniens, trente mille Romains fuſſent demeurés ſur la place en une ſeule action, & que Regulus même eût été fait priſonnier, ce revers néanmoins, tout grand qu'il étoit, bien loin de le décourager, ne fut pas même capable de lui inſpirer la moindre paſſion indigne de la conſtance & de la grandeur d'ame d'un invincible héros. Les Carthaginois envoyerent Regulus au Sénat Romain par leur Ambaſſadeur qui alloit faire des pro-

positions de paix, & échanger les prisonniers ; mais il fut d'un sentiment tout contraire, & persuada aux Sénateurs de n'écouter aucunes propositions de cette nature, aimant mieux retourner à Carthage, & y être crucifié, que de faire ou de dire la moindre chose qui pût flétrir le moins du monde sa patrie, ou lui être de quelque desavantage ; ainsi tout vaincu qu'il étoit, il sembloit néanmoins triompher de ses vainqueurs. La déplorable destinée de ce grand homme toucha si fort les Romains, qu'ils continuerent la guerre avec plus de fureur & d'animosité qu'auparavant, moins dans l'espérance de faire des conquêtes, que dans le dessein de venger le sang de Regulus, tant sont profondes les impressions que l'amour d'un bon Général vivant ou mort fait dans le cœur de ses soldats. Ainsi recommença la guerre en Sicile, où les Romains furent par tout victorieux : pour faire voir combien leur victoire étoit complette, ils produisirent cent vingt élephans pris sur l'ennemi ; grand butin s'il eût été fait à la chasse, & qu'il n'eût pas été le trophée d'une conquête de plus grands frais. Les Romains gagnerent cette victoire sous le Consulat de Metellus ; victoire qui fut suivie d'une terrible défaite par mer sous le Consulat d'Appius Claudius, où il parut que les Romains

1681

furent moins défaits par la force de leurs
1681 ennemis, que par la profanation de leur Général, ou par un effet de la vengeance divine; car Appius Pulcher, avant que d'en venir aux mains avec les Carthaginois, consulta les Augures : les poulets furent tirés de leur cage, & ne voulant pas béqueter ni manger un seul grain, fâché d'un si mauvais présage, il les fit jetter dans la mer, disant par une raillerie impie : *Puisqu'ils ne veulent pas manger, voyons s'ils voudront boire.* Ensuite il donna bataille, & il la perdit. La flotte Romaine fut entierement ruinée.

Il y eut entre les Romains & les Carthaginois divers chocs de la même nature durant l'espace de vingt-quatre ans & au-delà, ce qui dura jusqu'au Consulat de Lutatius Catulus. On eût dit alors, non que l'ennemi s'avançoit avec une flotte bien pourvue d'hommes & de toutes sortes de munitions; mais il sembloit que tout Carthage se fût embarqué, & qu'on eût amené des bois & des forêts. Cela fut cause de sa ruine; car les vaisseaux Carthaginois étoient trop pesans pour le service, au lieu que la flotte Romaine étoit légere, & sembloit un camp flottant. En un mot les Romains fondirent sur les Carthaginois avec tant de fureur, & disperserent leurs vaisseaux en si peu de tems,

que la mer qui sépare la Sardaigne de la Sicile fut couverte de marques de naufrages. Cette victoire fut si considérable que les Romains ne penserent plus à retourner en Afrique, & à raser les murailles de leurs ennemis, ne jugeant pas que cela fût nécessaire, parce que Carthage n'avoit plus de forces navales. 1681

Cette guerre étant finie, les Romains eurent un peu de repos, & autant qu'il leur en falloit pour reprendre haleine; & pour faire voir que la République étoit en paix, le Temple de Janus fut fermé; ce qui n'étoit pas arrivé depuis le regne de Numa Pompilius; distinction qui étoit l'emblême publique de la paix ou de la guerre.

Tu n'aurois pas la patience de lire les guerres des Romains avec les Liguriens, les Gaulois, les Illyriens, les Macédoniens, les Syriens, les Germains, & enfin avec les plus puissantes nations de la terre. Il ne seroit pas moins ennuyeux d'entrer dans le détail de leurs séditions domestiques, & des révolutions de leur Gouvernement; il suffit de te dire que ce Peuple se corrompit à mesure que son Empire s'agrandit. Après que les Romains eurent ruiné Carthage, Numance, & autres fameuses villes de l'Europe, de l'Asie & de l'Afrique, & qu'ils eurent soumis les Gaules,

1681 la Thrace, la Cilicie, la Cappadoce, l'Armenie & la Bretagne, & plusieurs autres Provinces très-riches & très-opulentes, ils commencerent à se brouiller par des guerres civiles, & changerent leurs premieres vertus en vices. Les séditions, les conspirations, & les alarmes des Triumvirs & des Tribuns, de Catilina, de Marius, de Silla, d'Antoine, de Pompée, & mille autres émotions populaires, contribuerent beaucoup à jetter dans la confusion un Empire qui étoit, ce semble, l'appui & le soutien de toutes choses.

Grand Successeur des Prophetes, ce vaste Empire n'est à présent qu'un squelette délabré de l'ancienne Rome : la plupart de ses membres extérieurs sont tombés en partage aux victorieux Ottomans. Dieu veuille perpétuer les victoires des Vrais-Croyans, & leur faire la grace de conserver leurs vertus plus long-tems que leurs conquêtes.



LETTRE XXII. 1681

A Dinet Golou.

Il lui donne avis d'une dispute qu'il avoit eue dans le vin & dans la joie avec un Ecclésiastique François sur l'Astrologie & les Cometes.

JE suis aussi gai qu'un Janissaire qui vient de recevoir ses aspres : il y a à l'heure qu'il est plus de satyre en moi qu'il n'y en avoit en Juvenal & en Perse. Cependant ce n'est que le plus gros de ce que j'ai dit à certains sçavans bigots de Paris, avec lesquels j'ai passé deux ou trois heures à boire. Franchement j'ai dépouillé pour un tems le Musulman, pour boire comme un Franc ou comme un Nazaréen.

Nous avons parlé de l'Astrologie, de la nature des cometes, &c. mais je veux que Dieu me punisse si j'ai jamais entendu gens plus têtus, plus abrutis, plus fous, plus ridicules, &c. Je ne comprens pas comment la raison humaine peut ainsi se corrompre, comment il peut y avoir des hommes capables de penser comme ceux-là pensent ; ils m'ont fait rougir de honte & de colere ; ils m'ont fait souhaiter de

n'être pas homme, pour n'être pas au
1681 même rang qu'eux. Quoi qu'il en soit, j'ai étouffé ma colere, j'ai mortifié mes levres & mes ongles, & fait tout ce que la patience a pû m'inspirer; car ma coutume est d'être un bon compagnon dans le vin. Mais enfin nous nous sommes échauffés, comme c'est l'ordinaire de ceux qui disputent: les paroles aigres & emportées ont alors commencé à voler avec tant d'excès, qu'à peine auroit-on pû trouver un grain de bon sens dans tout ce qui s'est dit de violent de part & d'autre. Des paroles nous en sommes enfin venus aux coups: tout vieux & tout cassé que je suis, j'ai payé de vigueur & de fermeté autant qu'il m'a été possible.

Tu croiras aisément qu'à l'âge où je suis je n'ai pas beaucoup de force; mais je puis te dire que j'ai encore mon courage de vingt-cinq ans; le péril ne me fait point de peur, & quand je suis bien en colere la mort même me paroît telle que les Peintres la représentent, c'est-à-dire un squelette qui me fait plus de pitié que de peur: si j'ai peur de quelque chose, c'est de lui rompre les os & de la défigurer dans le fort de ma fureur; tant je suis tendre à l'égard de la mort même, qui traite & détruit sans quartier tout le genre humain.

Un de la compagnie, qui étoit Prêtre &

qui étoit assis à table vis-à-vis de moi, me jetta son bonnet quarré à la tête. Son voisin 1681 blâma son insolence ; mais il étoit aussi plein de graisse que vuide de raison ou de civilité ; grand drôle qui fait la figure de la statue du Pont Ginello qui est à Catanée en Sicile, à cela près qu'il n'est pas tout-à-fait de si grande taille.

Après m'avoir ainsi maltraité, il jura que s'il avoit eu le calice de l'autel à la main, il me l'auroit jetté aussi-bien que son bonnet ; que si même le vin consacré étoit dedans, il changeroit le sang de Christ en poison pour se venger de moi, comme il changeoit le vin en sang.

Il y avoit par bonheur deux Arméniens qui ne sont pas de la cabale de Soliman, qui le menacerent de sa menace, & lui dirent fierement qu'il répondroit devant l'Archevêque de Paris de ce qu'il venoit de dire. Mais le Prêtre rusé, tout furibond qu'il étoit, ne laissa pas de jouer de tête : il n'eut pas plutôt fait réflexion à ce qu'il venoit de lâcher, & aux fâcheuses suites que cela auroit si on le portoit aux oreilles du Prélat, que comme un épagneul il fit des soumissions & des caresses ; tant on a peur du Tribunal spirituel, qui est presque aussi sévere en France que l'Inquisition l'est en Espagne.

Il y eut ensuite un Capitaine, vieux sol-

1681 dat à pension, lequel ayant moins bû que nous, soutint mon parti. Ce n'est pas qu'il me connût, car je ne sçache pas qu'il m'eût jamais vû que cette fois là; mais il crut être obligé de soutenir mes intérêts par droit de voisinage & parce qu'il étoit assis auprès de moi. Quoi qu'il en soit, le vieux Officier parut homme de résolution; mais personne ne lui fit résistance que moi: ce que je fis *in verbo Clerici, non manu, ou ense militis.* Je priai le bon homme de se pacifier; je mis ma main droite sur ma poitrine, & levant vers le ciel & celle-là & l'autre, j'invoquai tous les Patriarches & les Prophetes, je réclamai les Saints & les Anges, & sommai Dieu même de venir me défendre; mais rien ne me réussit, il fallut en venir aux mains.

L'action fut confuse; ceux qui étoient de l'autre côté de la table étoient si furibonds que rien ne pouvoit les contenter que le sang. Ils avoient l'épée à la main, & étoient sur le point de commencer à estocader, lorsque m'étant levé je criai tout haut: » Voilà, Messieurs, le véritable moment pour se battre; Mars dans » la huitieme maison est en conjonction » avec Saturne, & en quartil avec le Soleil, qui est un aspect très-malin. " Cela les rendit plus furieux que devant. Peste de l'Astrologue, disoit l'un; peste de sa

fierté, disoit l'autre ; tant qu'enfin ils se jetterent tous sur moi, à la réserve de mon 1681
Capitaine qui demeura toujours ferme dans mon parti. Je fis tout ce qu'un homme pouvoit faire, mais c'est à sa bravoure que je suis redevable de ma vie. Un de nos antagonistes me porta une botte qui m'alloit donner dans l'estomac, si le vieux Capitaine ne l'avoit parée par un coup de revers, & avec une adresse que je ne sçaurois jamais assez admirer.

Comme je n'avois point d'épée, & que je n'aurois sçu comment m'y prendre pour m'en servir quand j'en aurois eu une, je crus que le parti que j'avois à prendre étoit de me mettre entre mes amis & mes ennemis, puisque comme Astrologue j'étois la cause de la querelle. Je sautai sur la table & me saisis de l'épée de mon Capitaine antagoniste : je me mis à rire en même tems, & le convainquis par là que ce n'étoit pas par emportement que je le faisois : je la lui ôtai de la main avec une obligeante violence, & ensuite le bruit s'appaisa. Ce n'étoit pas lui qui avoit commencé la querelle, non plus que mon vieux Capitaine, le Prêtre seul avoit tout le tort ; car voulant sortir de sa sphere, il prétendoit s'ériger en Astrologue & nous dire des choses qui ne quadroient pas avec la raison.

1681 Tu me connois, cher Dinet, & toutes mes inclinations ne te sont point cachées : tu sçais que je ne suis pas homme à me rendre aux airs décisifs de l'erreur, ni à ce que l'ignorance se met en devoir d'imposer. Que l'extérieur approche tant qu'il voudra de la vérité, il n'en est dans le fond que plus éloigné. Jouissons donc, toi & moi, de nous-mêmes, en possédant une tranquillité parfaite.

LETTRE XXIII.

A Hamet Reis Effendi, premier Secrétaire de l'Empire Ottoman.

Description de l'Isle de Candie, & de la République de Genes.

Aprés t'avoir parlé dans ma derniere de l'état présent de Venise, dont je n'ai rien oublié que j'aye cru digne d'être remarqué, l'ordre veut maintenant que je t'entretienne de l'Isle de Candie ou de Crete, qui est la plus considérable que les Venitiens ayent eu sous leur obéissance : mais puisque le sort de la guerre l'a fait tomber entre les mains des victorieux Ottomans, j'en dirai peu de choses, & passerai aux autres Républiques de l'Europe.

Il n'y a point de doute que depuis que les Musulmans ont conquis l'Isle de Can- 1681
die, la ville Impériale est pleine de descriptions géographiques, qui contiennent des observations naturelles, morales & politiques sur cette célebre Cité ; mais peut-être sont-elles défectueuses sur l'histoire de cette fameuse Isle, & la raison est que les Vrais-Croyans ne lisent gueres les livres des infideles, d'où seulement nous pouvons recueillir les anciens mémoires des Nations dont ils ont été autrefois les maitres.

Cette Isle s'appelloit autrefois Crete : on dit que Jupiter y fut nourri, & qu'il y fut aussi enterré. Elle fut encore nommée Hecatompolis, à cause des cent villes qu'elle contenoit. Quelques uns lui donnerent le nom de l'Isle des Archers, parce que les habitans, élevés dès leur enfance à tirer de l'arc, devinrent si habiles en cet exercice, qu'ils surpasserent toutes les autres Nations.

Les Lacédémoniens, les Athéniens, & les autres célébres Républiques de la Grece, reçurent leurs loix de gens qui étoient natifs de Candie, comme témoignent Platon & Pline. Cependant Epimenides, un de leurs Poëtes, fait un vilain portrait des Candiots quand il dit, Κρῆτες ἀεὶ ψεῦσται, κακὰ θηρία, γαστέρες ἀργαί ;

c'eſt-à-dire, *les Cretois ſont toujours menteurs, mauvaiſes bêtes & des ventres pareſſeux.*

1681 Ils étoient forr adonnés à toute ſorte de ſortileges & d'enchantemens ; trompeurs, avares, gourmands, pareſſeux & ignorans dans les arts & dans les ſciences.

Nonobſtant tout cela, ils étoient un frein à toute la Grece. Durant le regne d'un de leurs Rois qui ſe nommoit Cydon, l'uſage des meſures Pyrriques s'introduiſit ; c'étoit un exercice où les jeunes gens armés de pied en cap danſoient avec beaucoup de travail & de ſueur : ils ont toujours été ſi attachés à cette coutume, qu'elle ſe pratique encore aujourd'hui parmi les payſans les jours de fêtes : dans ce tems-là la jeuneſſe de l'Iſle s'aſſemble, un arc à une main, & une épée nue à l'autre, avec un carquois de fléches au côté ; dans cet équipage elle danſe au fort de la chaleur juſques à midi, que les ardeurs inſupportables du ſoleil grillent toutes choſes.

Cette Iſle par ſucceſſion de tems, tomba ſous la domination de l'Empire des Grecs ; & comme elle parvint à Baudouin, Comte de Flandres & Empereur de Conſtantinople, Baudouin la donna au Marquis de Montferrat, qui la vendit aux Venitiens, l'an 1194 : cette République l'a

gardée

gardée depuis ; mais les invincibles Ottomans s'en sont emparés depuis peu. 1681.

Il n'est pas inutile de remarquer que Candie, la capitale de cette Isle, appellée Castro, & Candax par les Grecs, est une place prodigieusement forte, & qui a soutenu un blocus de vingt-deux ans, c'est-à-dire depuis 1645 jusqu'à 1667 ; après cela un siége de deux ans depuis 1667 jusqu'à 1669. On croit que ces deux ans de siége ont coûté la vie à six cens mille Musulmans.

De Candie l'ordre veut que je passe à Genes, cité dont la puissance & la domination étoient autrefois beaucoup plus grandes qu'elles ne sont à présent ; car elle étendoit son Empire jusqu'à la mer Noire, où le Tanaïs, qui sépare l'Europe de l'Asie, décharge ses eaux dans les Palus Méotides. Les Genois possédoient là la ville de Théodosie, qu'on nomme aujourd'hui Caffa ; ils s'emparerent aussi de Chypre, de Lesbos, de Chio, & autres Isles de l'Archipel, & de Pera même, magnifique fauxbourg de la ville Impériale.

Cependant les Genois ont relevé de l'Empire Romain jusqu'à l'an 600 de l'hégire des Chrétiens. Ce fut alors que Lothaire, Roi des Lombards, prit la ville de Genes, & la pilla ; mais ayant quelques années après recouvré sa premiere

gloire, Charles I. & Pepin ſon fils, Rois
1681 d'Italie, & les autres Rois de France leurs ſucceſſeurs, y furent les maîtres durant près de cent ans, & y mirent des Gouverneurs qui prenoient la qualité de Comtes de Genes. Après que les Sarraſins eurent ſubjugué l'Iſle de Corſe, Adamarus, alors Comte de Genes, mit en mer une flotte, s'empara de cette Iſle, & ayant défait les Vrais-Croyans, il prit poſſeſſion de ſa conquête, & la joignit à l'Etat de Genes, qui étoit alors fort puiſſant par mer.

Charlemagne, ou Charles le Grand, ne fut pas plutôt mort, que ſes deſcendans commencerent peu à peu à diminuer: la race de ce Prince étant entierement éteinte, les plus puiſſans citoyens de Genes profiterent de la conjoncture pour uſurper le gouvernement, & tyranniſer les habitans: la grandeur de l'oppreſſion les irrita tellement, qu'ils ſe ſoumirent ſouvent à des Princes étrangers. Mais trouvant encore de grands inconvéniens à dépendre ainſi d'une puiſſance étrangere, ils ſuivirent enfin l'exemple des Venitiens, & ſe choiſirent un Duc ou Doge l'an 1337 de l'hégire des Chrétiens. Le Doge nouvellement élû fut envoyé avec une flotte pour faire la conquête de Chypre, qu'il fit auſſi. Le Roi & la Reine du pays ayant été faits

prisonniers, demeurerent captifs jusques à ce qu'ils eurent traité & promis de payer 1681. aux Genois un tribut annuel ; ils furent ensuite rétablis dans la possession de leurs Etats, à la reserve de Famagouste, capitale de l'Isle, que la République se reserva.

Le Genois entra aussi en guerre avec les Venitiens ; mais ayant été vaincu, il fut à son retour déposé de son Dogat, mis en prison, & un autre élu en sa place. Ce nouveau Doge fut plus heureux que son prédecesseur contre l'ennemi, auquel il fit plusieurs insultes ; mais enfin il fut tué les armes à la main.

Les Genois alors élurent un autre Duc, qui passant à Constantinople, rendit de si grands services à l'Empereur qui avoit la guerre sur les bras, qu'il lui donna l'Isle de Mitilene, que les Genois garderent jusqu'en l'an 1354.

Après cela, & vers l'an 1381, la République se choisit un Chef pour la gouverner sous le nom de Prince ; mais ce gouvernement n'étant pas du goût des Genois, ils se mirent sous la protection de Charles VII, qui leur envoya un Viceroi ou deputé Gouverneur. Ils furent bientôt las du gouvernement des François, & se joignirent au Duc de Milan ; ils demeurerent sous sa protection jusqu'en 1435 à

1681 ensuite ils s'en déſirent, & ſe choiſirent encore un Duc d'entre leurs concitoyens. La ville ſe trouva alors diviſée & pleine de factions, les unes pour les François, & les autres pour le Duc de Milan. Ils tomberent enfin pour la ſeconde fois ſous le joug des François : ils y demeurerent juſqu'à ce qu'André Doria ayant étouffé les ſéditions, & pacifié les conteſtations des Freggi & des Torni, deux des factions dominantes de la ville, l'une compoſée de Nobles, & l'autre des Communes, rétablit la liberté dans Genes, qui l'a toujours conſervée depuis, aux nouveaux troubles près qui lui ont été ſuſcités dans ces derniers tems par les Rois de France & d'Eſpagne.

L'origine des Genois eſt une choſe bien incertaine; Strabon & autres croyent qu'ils ſont deſcendus des Grecs; & Thucydide les fait venir des Siciliens. Les Romains les appelloient Liguriens, & Florus fait mention de certains Liguriens qui habitoient dans les antres & cavernes des montagnes, gens farouches & belliqueux.

Les Genois ſont aujourd'hui un peuple des plus polis & des plus civiliſés, d'un eſprit vif & ſubtil, & ſur-tout pour le commerce, où ils s'enrichiſſent. Ils ſont auſſi extrêmement induſtrieux, ne fuyant ni la peine ni le danger quand il y a du gain à faire; ils paroiſſent zélés pour les

choses qui tendent à l'avantage de la République ; néanmoins fort legers & fort 1681.
inconstans, factieux & aimant la nouveauté, comme il paroît par ce que j'en ai déja dit. De là vient qu'un certain Roi de France répondit à un des Nobles de Genes, qui lui disoit que les Genois travailloient à se mettre sous sa protection : « Qu'ils se mettent, dit-il avec emportement sous la protection du diable ; je ne veux point avoir affaire avec des gens qui sont plus chancelans que les vagues de la mer ».

Leur inconstance ne parut jamais plus clairement que durant la conspiration des Raggi & des Torni, qui pensa avoir des suites fatales : pour Vachero & Balby, ils firent comme le chien d'Esope, qui perdit l'os en voulant prendre son ombre qui paroissoit dans l'eau ; car ces mirmidons de la marine, non contens du puissant parti qu'ils avoient dans la ville, crurent qu'il étoit nécessaire de corrompre la flotte, ce qui ruina leur dessein ; car la conjuration fut découverte par un des Capitaines de la flotte. Cette République a été affligée de plusieurs guerres & pestes ; mais les dernieres ont été les plus dangereuses & les plus préjudiciables : l'une avoit presque épousé ses trésors, & l'autre lui avoit presque enlevé tous ses habitans. Pour la disette d'argent, ils sçurent d'abord y

1681 remédier, les Genois étant de parfaits Chymiſtes, & ſçachant le ſecret de la pierre philoſophale, ſi tant eſt qu'il y ait quelque choſe de pareil dans la nature : mais qu'elle y ſoit ou non, il eſt certain que les Genois ſont d'ancienneté de grands Docteurs pour changer & falſifier les métaux. L'Empire Ottoman en a fait l'expérience aux dépens de ſes Marchands de Conſtantinople, de Smirne, d'Alep & autres villes maritimes, où les Genois ont diſperſé des millions de leur argent de bas aloi ; mais cette tromperie leur coûtera cher à quelque heure.

Les Genois penchent maintenant moins à la guerre qu'au commerce : il faut néanmoins avouër que cette République a produit de vaillans hommes, & des Capitaines expérimentés ; comme il paroît par les maiſons de Doria, de Spinola, & autres, d'où il eſt ſorti des Généraux célébres qui ſe ſont ſignalés en divers endroits de l'Europe.

Genes a plus de ſujet de ſe faire valoir du côté de ſes grands hommes que du côté des forteresſes, des châteaux, & places de guerre qu'elle a en Italie ſous ſa dépendance : cette capitale même compte plus ſur la protection du Roi d'Eſpagne que ſur ſes propres forces. Le Roi d'Eſpagne doit dix-huit millions d'or aux Mar-

chands Genois, ſans compter les intérêts de * * * ans ; car cette ſomme lui fut demandée publiquement l'an 1600 de l'hégire des Chrétiens. Juge par là des richeſſes de cette République. 1681

Quant à la forme du gouvernement de Genes, elle ne différe pas beaucoup de celui de Veniſe. L'autorité ſouveraine eſt entre les mains du Sénat, qui élit le Doge de deux en deux ans : on propoſe quatre Sujets propres à une ſi haute dignité, & le ſort décide de l'élection. Le Doge ſeul a le droit de faire des propoſitions au Sénat : durant les deux ans de ſa regence il demeure dans un palais qui appartient au public, & a auprès de ſa perſonne & autour de ſon palais une garde de cinq cens Allemands.

Il ſeroit inutile de t'embarraſſer du détail des Cours de Judicature, de la maniere d'élire les Sénateurs, & autres Magiſtrats publics, non plus que de la politique particuliere des Genois. D'ailleurs je te crois déja aſſez fatigué de la longueur de cette lettre : je te prie donc d'expliquer favorablement mes petits efforts. Adieu.



1681

LETTRE XXIV.

A Dinet Golou.

De la vanité & de la fourberie de l'Astrologie.

IL n'y a pas long-tems que j'écrivis au sage Osman Adroneth, Astrologue ordinaire du Grand-Seigneur, & lui donnai avis de la cométe qui ne commençoit alors que de paroître. Je pris occasion de là de lui dire ce que je pensois de la nature de ce merveilleux phénomene qui surprend si fort les esprits, & dont les plus habiles Philosophes sont si embarrassés à trouver l'origine. De là je passai insensiblement à quelque chose de plus général, je veux dire aux astres: j'en dis ce que je jugeai à propos qu'il falloit dire à une personne de sa profession, n'étant pas bien aise de choquer par trop de hardiesse un homme qui passe pour le plus sçavant & accompli du siécle dans cette science. Quoique je n'ajoute gueres de foi à l'Astrologie judiciaire de la maniere qu'on la pratique aujourd'hui, ç'auroit néanmoins été une incivilité de le dire à un homme qui en vit, & qui, pour les grandes connoissan-

ces qu'il a dans cette ſcience, eſt honoré de la faveur du Grand-Seigneur & d'une bonne penſion : mais comme je ſuis plus libre avec toi, parce que nous avons toujours été bons amis, je parlerai à cœur ouvert, & te dirai franchement ce que j'en penſe. 1681.

Que les corps céleſtes répandent leurs influences ſur ce bas monde, c'eſt une vérité en faveur de laquelle dépoſe le ſentiment général de tout le genre humain. Nous avons de la joie de voir que le ſoleil étale tous les matins ſes ſalutaires rayons; qu'il dore les frontieres de l'horizon, & embelliſſe le faîte de nos montagnes par ſon agréable éclat : la terre, l'air, & les mers ont part à la vertu de ſes rayons : c'eſt ce bel aſtre qui donne la vie aux plantes & aux animaux, qui renouvelle les élémens & toutes les choſes ſublunaires.

Quand il ſe retire le ſoir, & quitte notre hémiſphere, nous en recevons encore de la lumiere, quoique ce ne ſoit que de la ſeconde main; car alors il viſite les pays occidentaux, & réjouit par ſa préſence les pays éloignés & ſolitaires de l'Amerique : la belle Cynthie fait ici ſa fonction, ſervie par les autres planétes qui ſe relevent tour à tour, & parcourent tout l'hémiſphere des étoiles fixes.

1681 Celles-ci brillent la nuit, pour d'autres fins sans doute que pour éclairer simplement les bergers qui gardent leurs innocens troupeaux, ou pour servir de flambeaux aux voyageurs. C'est néanmoins quelque chose de consolant dans nos ténébres élémentaires : le Marinier qui, sur le vaste désert d'une mer inconnue, fait, par maniere de dire, une loterie de sa fortune, & qui confie son ame & son corps à un bois pourri, où l'esclavage & la liberté, la vie & la mort sont également au hazard ; qui combat contre les vents impétueux, & contre les vagues irritées & furieuses qui les menacent de tous côtés : le Marinier, dis-je, a de la joie de voir alors la lumiere, quoique ce ne soit qu'à la faveur du foible brillant des étoiles ; & d'autant plus de joie, qu'il peut voir le péril qui l'environne, & employer pour se garantir les moyens les plus propres & les plus convenables. Son cœur n'est-il pas tout ressuscité, lorsque dans une effroyable tempête il découvre au travers des sombres nuages un pauvre petit rayon qui lui laisse entrevoir le ciel azuré ? Les moindres heureuses constellations qui paroissent, soit en bas, soit en haut, lui donnent un nouveau courage, & lui font défier toute la puissance d'Eole & de Neptune ; il se moque des rochers

& des bancs, & se rit des fatales apparitions de Castor & Pollux. 1681.

Cependant ce n'a pas été pour cela seulement, & pour plusieurs autres usages inférieurs que les étoiles ont été créées: elles ont sans contredit de plus grandes influences sur la terre & sur tous les êtres qui l'habitent: par-tout où elles jettent leurs rayons, on sent une émanation importante, & une effusion pleine d'une vertu cachée; chacune répand sur les hommes & sur les bêtes, sur les plantes & sur les mineraux, sur tous les êtres composés des élémens, & qui sont dans la sphere de leur activité; chacune y répand, dis-je, sa force & sa vertu particuliere. Il est probable que chaque nation, chaque tribu & famille, chaque climat, province, & chaque coin de la terre ont leurs étoiles particulieres. Il en est de même des différentes especes des choses sublunaires, & de chaque individu: mais de déterminer leurs influences particulieres en devinant, en calculant la naissance, en faisant des horoscopes & autres opérations d'Astrologie; prédire l'avenir, éviter les maux qui ont été prédits, se piquer de sçavoir tout ce qui doit arriver d'heureux, prédire la destinée d'autrui, pendant que nous ignorons la nôtre, &c. sont des choses qui me paroiss-

1681 sent au-dessus de la raison humaine, & une science bâtie sur le sable.

En effet, qui a fait le compte des étoiles, ou qui a visité les lieux de leur différente situation ? Qui a appris leurs diverses qualités, leurs engagemens, asterismes, & obligations ? les liens qui les unissent les unes avec les autres, & leur obéissance aux loix de l'univers ? Quelle témérité que l'homme mortel veuille pénétrer les secrets du ciel, & fouiller jusques dans les cabinets du Tout-puissant ! Sera-t-il plus sage que Ptolomée, Cassandre, Eudoxe, Archelaüs, Hoychilax, Halicarnasse, & plusieurs autres Mathématiciens consommés, & gens d'un profond jugement, qui ont confessé après toutes leurs recherches, qu'il étoit impossible de tirer des figures célestes une conclusion certaine ? En effet, il y a une infinité de causes qui coopérent avec les astres, & que nous ne connoissons pas : d'ailleurs il y a mille choses qui empêchent ou favorisent les influences des astres sur nous, & qui nous sont toutes fort familieres. Telles sont la force du sang, les coutumes, les traditions, les manieres, l'éducation, les préjugés, les tems & les lieux, la domination & la dépendance, la nourriture & l'instruction, enfin la liberté de l'esprit, ou son escla-

vage. Les étoiles, disent les grands hommes que je viens de nommer, ne peuvent 1682.
point forcer tout cela, mais seulement le disposer.

D'ailleurs, ceux qui ont donné des régles pour l'Astrologie judiciaire, différent si fort sur un seul & même sujet, que cela fait desesperer un homme sage de pouvoir jamais former sur ces régles un jugement certain, à moins qu'il ne soit divinement inspiré, & qu'il n'ait je ne sçais quel instinct naturel qui lui suggere la connoissance de l'avenir. S'il y avoit quelqu'un qui pût faire un jugement assuré sur un systême, dont on en peut faire mille aussi différens que les régles qui ont été données, il faudroit dire que ce quelqu'un-là seroit possedé de quelque démon à présages. C'est le sentiment du sçavant Hali, mon compatriote, qui a eu plusieurs partisans : de sorte qu'après tout, cette science tant vantée méritera mieux le nom de sortilege que celui d'Astrologie, puisqu'elle n'est que pure conjecture, qu'elle dépend des affections de l'esprit, ou ce qui est encore pis, de l'inspiration des esprits remuans & intéressés, des génies ou des démons de l'air, qui ont quelque dessein à suivre, & qui se servent des hommes pour en venir à bout.

Il est certain que ceux qui font ce mé-

tier pour un sale intérêt, dupent autrui
1681 & se dupent eux-mêmes ; car s'il y avoit quelque chose de vrai dans cet art, d'où vient qu'ils prédiroient si souvent à faux ? ou pourquoi, à l'exemple de l'oracle de Delphes, exprimer leurs prédictions en termes si ambigus qu'on peut les expliquer comme on veut, & les appliquer à chaque Nation, à chaque Prince, à toute sorte de tems & de personnes, selon le commentaire qu'il plaira à l'Astrologue d'y faire, après qu'une partie de ce qu'il a dit au hazard sera arrivé par un coup de bonheur pour lui ? Sur cette infinie variété d'astres & d'aspects, il est aisé à un hardi Sophiste en cet art de choisir ses faits, ensorte qu'il convaincra les ignorans qu'il a eu raison de leur promettre une longue vie, de la santé, des dignités, des richesses, des enfans, des amis, du crédit, des victoires, d'heureuses amours, &c. ou de leur faire craindre tout le contraire. Tout cela même peut arriver, moins à cause de la prédiction qu'à cause de la pente de l'esprit de ceux à qui elle est faite ; pente que l'Astrologue étudie bien plus que les faux principes de son art : mais s'il arrive qu'il ait donné à faux, ou il complimente les gens pour gagner leur estime, en leur disant *qu'un homme sage est le maître des astres ;* ou il les insulte, & leur fait mille

crimes de leur prétendue folie, qui a refifté, dit-il, à l'influence des aftres, & traverfé leurs bons effets. Cependant ces fortes de fourbes font cheris des Princes & des Potentats, & fur-tout en Orient, où rien ne fe fait, foit en paix, foit en guerre, fans confulter l'Aftrologue, quoiqu'au fond il n'y ait rien de moins néceffaire que ces impofteurs, pour ne pas dire rien de plus pernicieux à la République. 1681

Corneille Tacite, Auteur célébre, fe plaignit anciennement des Aftrologues: autant en firent Varron & les autres Ecrivains finceres. Il y avoit autrefois à Alexandrie une coutume qui obligeoit les Aftrologues à payer un tribut, qu'on appelloit le tribut des fous, parce qu'il fe prenoit fur le gain que les Aftrologues faifoient à la faveur de leur ingénieufe folie, & de la crédule ignorance de leurs fous admirateurs.

Si notre vie & notre fortune, cher Dinet, dépendent des étoiles, quel fujet avons-nous de craindre quelque chofe? Pourquoi s'inquiéter & fe ronger l'efprit de mille foucis inutiles? Rapportons-nous de tout à Dieu: le ciel, qui ne peut errer, ni violer les décrets de la deftinée, fera notre garant jufqu'à la mort: mais fi notre vie & notre fortune ne dépendent point des corps céleftes, moquons-nous

de l'Astrologie comme du plus vain des
1681 signes, & de la science la plus chimérique dont on ait jamais joué le monde.

Les sages de Chaldée disoient autrefois » que Dieu avoit donné à Moïse la » disposition des jours, & celle des heu- » res à Jesus fils de Marie; mais que les » momens étoient réservés à Dieu & à » son dernier favori «. Laissons donc avec une entiere résignation toutes les minutes de notre vie à celui qui est le pere de toutes choses.

Mais il y a des esprits si timides & si dépourvus de véritable foi, qu'ils aimeroient mieux croire tout ce qu'il y a au monde de visionnaire & de chimérique, que de s'en fier aux préceptes de la droite raison : ils tremblent quand on leur parle de choses qui ne sont point, & dont la seule idée est pleine d'impossibilités & de contradictions; cependant ils combattent la vérité avec des fronts d'airain, & sont comme autant de colosses insensibles à la force des meilleures raisons : un mensonge est capable de ruiner la réputation d'un honnête homme, & de le faire soupçonner de faux, quoiqu'il dise la vérité. Il n'en est pas ici de même : un Astrologue rencontre par un pur hazard sur un fait de conséquence, il n'en faut pas davantage pour faire croire toutes les impostu-

res qu'il dira pendant sa vie. Gens impertinens & ridicules, qui se piquent de connoitre & de prédire l'avenir, & qui ignorent & le passé & le présent; qui soutiennent impudemment qu'ils sçavent ce qui se passe dans les douze signes du Zodiaque, & qui ne sçavent ce qui se fait chez eux & dans leurs lits, comme dit cette épigramme : 1681.

Astra tibi æthereo pandunt sese omnia vati ;
Omnibus & quæ sint fata futura monent.
Omnibus ast uxor quod se tua publicat, id te
Astra, licet videant omnia, nulla monent.

Mais ce qui paroît plus étrange est qu'ils attribuent aux étoiles le don même de prophétie, l'origine des religions, les secrets de la conscience, la puissance de faire des miracles & de chasser les diables, la vertu de la priere, & même notre bonheur ou malheur éternel après cette vie. Sur ce pied-là ils soutiennent que quand Gemini domine, & qu'il est en conjonction avec Saturne & Mercure sous Aquarius dans la neuvieme maison, il naît alors un Prophete. Ainsi, selon eux, Jesus le Messie fut revêtu de tant de dons incomparables, parce qu'il nâquit sous une telle constellation.

Ils distribuent les diverses Sectes de

Religion en diverses classes, selon les dif-
1681 férens asterismes du ciel, & supposent que Jupiter est le protecteur général de toutes les Religions. Sur ce fondement ils attribuent la Religion des Juifs à Jupiter & à Saturne; celle des Chaldéens, à Jupiter & à Mars; celle des Egyptiens, à Jupiter & au Soleil; celle des Arabes, à Jupiter & à Venus; celle des Chrétiens, à Jupiter & à Mercure; & la Religion ou l'irreligion de l'Antechrist, qui n'est pas encore au monde, à Jupiter & à la Lune; ils disent aussi que Moïse a ordonné l'observation du Sabath sur les principes astrologiques, parce que ce jour est dédié à Saturne. Le déluge est, selon eux, un effet de l'influence des étoiles, & la loi qui fut donnée sur la montagne de Sinaï, vient du même endroit selon leur Théologie. Ils rapportent à Venus la conception de Jesus fils de Marie, & sa prétendue mort à Mars: ils soutiennent que le Messie même fut le plus grand Astrologue de son tems, qu'il choisissoit certaines heures particulieres pour faire ses miracles, & pour se promener dans les rues de Jerusalem sans être insulté par les Juifs: de là vient qu'il dit un jour à ses Disciples, *le jour n'a-t-il pas douze heures?* pour les avertir de ne pas aller ce jour-là à Jerusalem, de peur qu'ils ne fussent outragés.

Ils ajoutent que tous ceux qui naiſſent
dans le tems que Mars eſt heureuſement 1681
placé dans la neuvieme maiſon, ont la puiſſance de chaſſer les démons des corps des poſſedés ; & que ceux qui naîtront dans le tems que la Lune & Jupiter ſont au Zenith en conjonction avec la tête du Dragon, Dieu exaucera toutes prieres qu'ils lui feront ; qu'enfin l'immortelle félicité dépend de Jupiter & de Saturne heureuſement placés dans le ſigne du Lion ; & que quiconque naît ſous cette conſtellation, ſon ame ſéparée de ſon corps, à couvert d'une infinité de périls & de traverſes, retournera à ſon principe, & habitera la région éternelle de liberté & de biens.

Cela peut être vrai, mais je ne le croirai que quand j'en aurai une démonſtration. En attendant voici ce que je crois : c'eſt que tout dépend de la deſtinée ; que les aſtres ſoient ou non des inſtrumens dont Dieu ſe ſert pour exécuter ſes décrets éternels, c'eſt ce que je ne trouve pas fort important de ſçavoir ; tous les êtres ſublunaires ſont obligés d'obéïr à la loi qui ne peut être révoquée.

Ne t'étonne donc point, cher ami, & ne te chagrine point de tout ce qui arrive ici bas ; mets plutôt en pratique ce précepte d'une Ode d'Horace.

1681 *Æquam memento rebus in arduis*
Servare mentem : non secùs in bonis
Ab insolenti temperatam
Lætitia, moriture, &c.

Enfin, cher Dinet, ne t'émeus de rien: Adieu.

LETTRE XXV.

A Ibro Kalphaser, Homme de Lettres, à Constantinople.

Pour le féliciter de l'honneur que le Moufti lui avoit fait de le choisir pour directeur de l'Histoire universelle du monde dont on avoit résolu de faire la compilation. Il lui envoie une cassette de Manuscrits, & le modele de tout l'Ouvrage.

JE te félicite de l'honneur qu'on t'a fait, en te choisissant pour conduire un ouvrage aussi noble que l'est l'Histoire universelle du monde. Je te souhaite, à toi & à tous les autres qui ont entrepris le même dessein, une hégire de félicité entiere, qui commence aussi-tôt que cet illustre Livre sera achevé.

J'ai ordre du Moufti de t'envoyer au-

tant de Mémoires qu'il t'en faut pour rendre cette Histoire complette, soit pour la 1681
matiere, soit pour la grace.

J'ai autrefois envoyé à ce Patriarche des Fideles le plan général de l'Ouvrage : je le fis du mieux que je pus, attendu le tems que j'avois à y employer. Je t'en envoie aujourd'hui un autre plus ample & plus méthodique ; tu le trouveras dans la cassette qui accompagne cette lettre. Il y a aussi un long Catalogue de presque tous les Historiens qui ont écrit ce qui s'est passé dans les Royaumes & Empires, depuis le commencement du monde : j'y ajoute leurs différens caracteres, pour te mettre en état de distinguer ceux qui sont dignes de foi, d'avec les Auteurs à fictions. Tu ne dois pas être surpris, si je te donne dans cet écrit des avis sur l'usage que tu dois faire de ceux-mêmes qui passent parmi nous pour les plus sinceres & pour les plus célébres ; quoiqu'ils n'ayent point donné dans la fable, ni débité des Romans à la postérité, ils étoient néanmoins de chair & de sang comme les autres hommes ; leur intérêt ou leurs passions les ont emportés, & leur ont fait prendre parti. Herodote, tout sage & tout sincere qu'il étoit, paroit néanmoins partial quand il parle des guerres des Athéniens, ses chers compatriotes ; & il

lui échappe en leur faveur des endroits
1681 dont Plutarque & autres Ecrivains plus desinteressés ne demeurent pas d'accord. C'est ce que Plutarque lui reproche bien positivement dans un Traité qui a pour titre, *La malice d'Herodote*.

Tu ne dois donc point, dans des cas de cette nature, te fier entierement à des Auteurs que tu as sujet de soupçonner d'avoir donné dans la fiction, ni juger négligeamment dans les occasions, sans avoir préalablement examiné si les relations qu'on en a fait sont vraies ou fausses. Comme tu as une foule d'autorités, réserve-toi le dernier appel, & que ton jugement soit le tribunal où chacun soit jugé en dernier ressort.

Voilà pour ce qui regarde les faits : quant aux tems où les événemens se sont passés, on ne peut pas supposer avec la même raison que les Auteurs ayent manqué à dessein ; mais on peut supposer qu'ils se sont équivoqués dans la chronologie, & sur-tout ceux qui ont écrit dans les derniers tems, & puisé des autres ce qui les accommodoit. Tu feras bien d'avoir une circonspection particuliere sur le crédit de Diodore de Sicile, de Pline, de Patercule, & de quelques autres, qui semblent s'être précipités à marquer les tems requis à l'ornement de leurs histoi-

tès : compares avant toutes choses les dif-
férentes époques qui étoient en usage chez 1681
les Historiens précédens dont ils ont em-
prunté leurs lumieres.

Pour rendre donc cette histoire universelle la plus correcte & la plus fidele qui ait encore paru, & en faire un ouvrage qui fasse éternellement honneur aux Musulmans, & soit utile à tout le genre humain, il sera nécessaire que tu sçaches bien la différence des hégires ou supputations d'années qui ont été en usage parmi les nations, depuis le commencement des histoires jusqu'à présent : je t'en ai fait une petite tablature à la tête des colomnes où elles doivent être rapportées, tu la trouveras dans le plan de la cassette ; je vais maintenant t'en donner l'explication, & te faire voir ce qu'il y a de plus ou de moins important dans cet ouvrage.

Je commence par l'ere qui se prend communément pour une supputation des années du monde, depuis la prétendue origine du tems. Tu dois remarquer que cette ere est la plus disputable & la plus incertaine de toutes les autres époques ; la raison est qu'il est impossible de concilier les différentes supputations des Juifs, des Grecs, des Romains, des Egyptiens, des Arabes, des Perses, & autres nations, pour ne rien dire de la chronologie pres-

que éternelle des Chinois & des Indiens;
1681 qui va des millions d'années plus loin que le tems qu'on suppose pour la création du monde.

Souhaitant donc que tu t'attaches aux époques les plus communément reçues en Orient, nous passerons au déluge de Noé, où tu ne dois espérer de lumieres que celles que te fourniront Moyse & les Docteurs Hébreux. C'est ce qui a été cause que plusieurs ont confondu ce déluge avec ceux de Deucalion & d'Ogygès, dont Ovide & autres Ecrivains payens ont fait mention. Il est certain que ce déluge universel de Noé peut faire de la peine à un esprit qui n'est pas tout-à-fait crédule; car enfin, supposé qu'il soit tel qu'on le dit, est-il possible que de tant de peuples différens qui habitent le monde, il n'y ait que les seuls Juifs qui en ayent parlé? Tout le genre humain n'avoit-il pas également intérêt de transmettre à la posterité le tems auquel est précisément arrivé une inondation qui a fait périr presque tous les hommes? Mais bien loin de trouver rien de tel, nous ne voyons pas même qu'il soit parlé d'aucun déluge que de ceux de Deucalion & d'Ogygès. D'où vient que les Auteurs Asiatiques ont été si négligens? Quel intérêt ou quels préjugés ont empêché les Phéniciens si grands antiquaires, les

les Mages de Perſe, les Sages Chaldéens, les Gymnoſophiſtes Indiens, ou les Bonzes 1681.
de la Chine, de parler d'une pareille inondation, qui, ſi l'hiſtoire dit vrai, a emporté, comme j'ai déja dit, toute la race d'Adam, à la reſerve de huit perſonnes? Suppoſerons-nous que ces huit perſonnes concerterent enſemble de cacher à leurs deſcendans une ſi grande cataſtrophe, & firent accroire à leurs enfans qu'ils étoient les premiers hommes qui avoient été ſur la terre? Si cela eſt, d'où vient que la poſterité de Sem a été favoriſée de la premiere revélation de cette vérité, & que celle de Japhet & de Cham n'ont pas ſçu que leurs peres avoient été garantis d'un déluge qui avoit tout ruiné?

Les ſçavans Nazaréens ont décrié dans ces derniers tems les écrits de Manethon, Egyptien, de Breoſe Chaldéen, de Philon Juif, de Metaſthenes, d'Annian, & autres Auteurs anciens, parce qu'ils ont écrit contre les erreurs de ces Ecrivains modernes: ils mépriſent pour la même raiſon les Antiquaires & les Poëtes de Perſe, enſemble toutes les hiſtoires d'Orient, qu'ils regardent comme fabuleuſes & indignes de foi; & cela parce qu'ils ont eu plus de ſoin que les autres nations, & ſur-tout les Orientaux, de conſerver en ſon entier & ſans corruption l'hiſtoire des premiers ſiécles

du monde. Mais avec quel font un homme
1681 qui a un peu de raiſon peut-il calomnier l'ancienne Egypte d'avoir été la mere des fables & de l'ignorance, puiſque toute la terre ſçait qu'elle a été la pépiniere & l'école de la ſcience & de la vérité? N'a-t-elle pas pû ſe bien inſtruire dans l'hiſtoire du monde, elle qui la premiere a donné connoiſſance des lettres aux autres nations? Où trouvera-t-on un monument de l'antiquité qui ne ſoit venu d'Egypte? Où peut-on me nommer une ſcience qui ne doive ſon origine à la ville du Soleil? Moyſe même le fameux Légiſlateur des Iſraëlites, fut élevé aux pieds des Philoſophes Egyptiens, & le ſyſtême entier de ſes loix n'eſt qu'un infidele abrégé des ſtatuts de ces Philoſophes, qu'il a changés, augmentés & diminués, pour en faire une tradition particuliere aux deſcendans de Jacob. Pourquoi ne dirons-nous pas qu'il a fait la même choſe dans la partie hiſtorique de ſes livres, principalement dans les choſes qui tendoient à inſpirer à ſes lecteurs la foi & la vénération pour la ſainteté de celui qu'il célebre ſous le titre de ligue ſainte. En tout cela Noé a été le Janus à deux viſages, l'un étoit derriere & regardoit l'ancien monde, l'autre devant & regardoit les ſiécles futurs du nouveau.

Je parle librement & à la maniere des

sceptiques, persuadé que je suis que l'examen le plus rigide & le plus exact dans les choses divines même, est le meilleur moyen qu'on puisse employer pour établir la vérité. Qu'on ne me regarde donc point comme un infidéle ou un athée, épithétes dont quelques-uns ont la bonté de me régaler, parce que je tâche de déterrer l'antiquité du monde des ruines du tems & de l'ignorance; & que pour cet effet je révoque même en doute des faits qui étant appuyés de l'autorité de Moyse, passent pour des oracles divins, quoiqu'ils contiennent des choses qui répugnent à la raison humaine, & qui paroissent infiniment plus fabuleuses que celles que les superstitieux Nazaréens condamnent comme telles. 1681.

En tout cela je n'ai rien dit de contraire à ce que dit l'Alcoran, qui confirme l'ancien Testament, mais qui déclare en même tems que le diable y a glissé plusieurs erreurs : c'est seulement contre ces erreurs que je dispute, adorant la vérité par-tout où je la trouve, quoique écrite sur un parchemin fait de la peau d'un infidéle ; ce qui, comme tu sçais, est une aussi grande abomination que la chair de pourceau.

Mais revenons au déluge de Noé, ou à celui d'Ogygès ou de Deucalion, lequel tu voudras : comme le premier est l'épo-

1681 que des Juifs, les deux autres sont pour les Payens une ere remarquable ; tu feras bien de te servir des trois, & de laisser la critique à d'autres, car cela les engagera dans un labyrinthe de disputes embarassées.

La seconde époque des Payens se prend de l'embrasement du mont Ida, qui a été cause qu'on a trouvé le secret de fondre le fer, & de le former aux usages nécessaires de la vie : la troisiéme époque est le transport de Ganimede au Ciel : la quatriéme, la fondation de Troye : la cinquiéme, l'expédition de Jason pour la toison d'or ; & quarante-cinq ans après commence la grande époque des Grecs, c'est-à-dire la premiere Olympiade instituée par Hercule : les Olympiades d'Iphite viennent ensuite. Je n'aurois pas oublié l'époque des Juifs qui commence au tems qu'ils sortirent d'Egypte ; mais comme elle n'est en usage que pour les Ecrivains de cette nation, tu trouveras qu'elle n'est pas de grande importance. Tout le monde doit observer les années de Nabonassar, aussi-bien que l'époque de la fondation de Rome. Les Auteurs Arabes mes compatriotes, se servent de l'ere d'Alexandre le Grand : les jeux du Capitole sont une ere dont quelques Auteurs Romains font mention ; mais comme elle n'est pas générale, tu peux bien t'en passer.

Voilà tout ce qu'il y a de remarquable dans l'histoire ancienne; car quant aux 1681. années d'Auguste, ou aux années qu'on compte depuis la bataille d'Actium, elles n'ont pas été de longue durée, & l'histoire en fait rarement mention. Mais j'avois presqu'oublié les périodes de Calippe, dont il est bon de dire quelque chose; aussi les ai-je placées dans mon plan à la tête d'une colomne: elles commencent depuis la fameuse bataille d'Arbelles entre Alexandre & Darius, où les Perses furent entierement défaits.

Quant à l'histoire moderne, tu auras occasion de te servir de l'ere des Chrétiens, de l'hégire des Arabes, & de l'époque des Perses. Il te faut observer aussi la différence qu'il y a entre le style Julien & le Grégorien, entre l'époque de Diocletien & l'ere des Espagnols; & sur toutes choses tu dois particulierement prendre garde, soit pour les anciens ou pour les modernes, aux divers tems de l'année où chaque ere commence. Toutes ne commencent pas dans une seule & même lune; mais elles varient depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin: ainsi la négligence en cela causeroit une grande confusion dans une histoire universelle, & brouilleroit la chronologie.

Suis les plus anciennes autorités, & ne

te rebutes point des captieuſes remarques
1681 des Ecrivains modernes : ils ont écrit dans les ténébres, & s'étant fait à tâtons certaines bornes pour meſurer l'âge du monde, ils querellent les anciens Sages pour l'avoir fait plus ancien ; comme ſi des gens qui ne ſont que d'hier, ſçavoient mieux l'antiquité que des gens qui vivoient il y a plus de deux mille ans. Sur ce pied là ils retranchent les premieres ſucceſſions des Monarques Aſſyriens, parce qu'elles ſont plus anciennes que le déluge de Noé ſelon l'époque des Juifs. Ils en uſent de même à l'égard des Egyptiens & des Indiens orientaux, parce que ces Royaumes ſubſiſtoient long-tems avant le tems que ces nouveaux venus ont marqué pour le commencement du monde.

Dis enfin la vérité en homme deſintereſſé, & n'ajoute point foi aux paroles de ceux qui ont des idées bornées de Dieu & de ſes ouvrages. Il eſt ſans contredit tout-puiſſant & éternel, & ce n'eſt point être hérétique que d'affirmer que l'univers eſt proportionné aux incompréhenſibles caracteres de celui qui l'a créé ; & pour l'étendue du tems, & pour l'étendue du lieu.

1681

LETTRE XXVI.

Au vénérable Moufti, le plus ſage des Sages, & la clef des tréſors des Sciences.

Il condamne la Chronologie des Juifs & des Chrétiens. Des Hiſtoires des Egyptiens, des Aſſyriens, des Indiens & des Chinois, qui ſoutiennent que le déluge de Noé ne fut pas univerſel.

J'Ai obéi aux ordres de ta Sainteté en écrivant à Ibro Kal Phaſer Effendi. Je lui ai envoyé toutes les inſtructions néceſſaires que j'ai cru qu'il n'avoit pas ; j'y ai joint un plan plus ample & plus exact pour l'ouvrage dont tu lui as confié la direction. Après que les Traducteurs auront eu les livres dont j'ai envoyé le catalogue, il ne faudra ſinon que les Compilateurs aient ſoin de donner une chronologie exacte ; mais pour y réuſſir il ne faudra ſuivre ni les Hiſtoriens Juifs, ni les Chrétiens, qui taillent, ce ſemble, trop court l'âge du monde, & qui le font infiniment moins ancien qu'il n'eſt dans les écrits des Auteurs les plus antiques & les moins ſuſpects.

Le fondement de cette erreur eſt ſans

1681 doute un effet en partie de l'ambition des Juifs qui ont voulu se faire honneur de la plus grande antiquité, & passer pour plus anciens que les autres peuples, & en partie aussi de la perte des monumens & archives que les autres nations avoient avant le déluge de Noé.

De toutes les nations de la terre les Juifs sont, ce semble, ceux qui ont le plus tâché d'en imposer au monde au sujet de leur antiquité, & qui se sont le plus trémoussés pour faire valoir leur ligne aux dépens de tous les descendans d'Adam. Cette erreur a passé des Juifs aux Chrétiens, qui donnant une espece de foi implicite & aveugle aux Historiens Hébreux, ont réduit l'âge du monde à six mille ans; au lieu que s'il en faut croire les autres chronologies, il peut avoir, autant que j'en puis juger, plus de six cens mille ans.

Les chroniques des Egyptiens font l'histoire de dix-sept dynasties successives, ou gouvernemens, par où l'Egypte a passé long-tems avant l'époque que les Juifs & les Chrétiens prennent pour le commencement du monde. Les Assyriens se vantent d'avoir eu une race de Rois long-tems avant le déluge de Noé; Rois qui se sont succédés les uns aux autres jusques au regne de Sardanapale sans la moindre interruption, & sans qu'aucun déluge ait causé

la moindre interregne. Mais les Chinois & les Indiens ſurpaſſent tous les autres peu- 168
ples de la terre du côté de la prodigieuſe antiquité de leurs hiſtoires. Chez les derniers, les Brachmanes ſoutiennent que l'âge du monde eſt un peu moins qu'infini ou éternel. Les loix & les hiſtoires de cette nation, je veux dire des Payens des Indes, ſont écrites en langage qui eſt maintenant antique, & qui n'a aucun rapport avec aucune autre langue du monde : les livres qu'on a encore en cet idiome aſſurent que cette langue fut la premiere qu'on parla dans le monde ; il n'y a encore aujourd'hui perſonne qui l'entende que les Prêtres & ceux qui ont permiſſion de l'apprendre dans les écoles : c'eſt néanmoins en cette langue que ſont écrites les hiſtoires des premiers Rois, l'origine de leur gouvernement, & des fables les plus antiques qu'il y ait au monde.

Il eſt certain que ce ſeroit une action digne de ton eſprit bienfaiſant de faire traduire quelques-unes de ces hiſtoires, qui nous tireroient de l'ignorance où nous ſommes au ſujet de cette fameuſe nation. Je ſouhaiterois de tout mon cœur que des monumens ſi inconteſtables éclairciſſent notre chronologie dans cet ouvrage.

Les Chrétiens déclament contre tout ce qui répugne à leurs ſentimens : ils veulent

faire passer pour vérités leurs erreurs par-
1681 ticulieres, & rejettent comme fabuleux & hérétique tout ce qui ne s'y accorde pas. Ils font en cela comme le géant : quand les jambes de ses hôtes étoient trop courtes pour son lit, il les leur faisoit allonger avec des machines ; & quand elles étoient trop longues, il leur faisoit couper les jambes ou la tête, afin qu'ils fussent de bonne mesure pour sa maison. C'est ainsi qu'en usent les Nazaréens à l'égard de ceux qui portent l'antiquité du monde au-delà de leur époque bornée, résolus de ne recevoir aucune chronologie qui excede les limites de la leur ; ils retranchent des siécles entiers, & réduisent à une paume la mesure indefinie du tems passé. Ils regardent les Indiens comme des insensés qni s'en sont laissé imposer par leurs Prêtres artificieux ; & toutes les histoires d'Orient passent chez eux pour fables, ou pour des visions poëtiques. Il n'est pas juste que les Musulmans éclairés soient leurs singes, & se moquent de l'histoire orientale, puisqu'on nous a enseigné dès notre enfance, que toute la sagesse vient d'Orient.

Mais, diront-ils peut-être, comment est-il possible qu'il se soit conservé des histoires qui parlent des tems avant le déluge, à moins que ce ne soit celles que Noé sauva dans l'Arche, puisque cette

inondation universelle emporta tout le reste du genre humain, & ruina par conséquent tous les écrits & monumens ? Je répons à cela, qu'ils ne sçauroient prouver que cette inondation fut universelle : ils ne le sçauroient par leurs écritures même, que j'ai bien examinées sur ce point, & j'ai trouvé que le déluge ne couvrit que la partie de la terre qui étoit alors habitée ; limitation verbale qui suppose que le monde entier n'étoit pas habité, & qu'il ne fut pas tout inondé ; ou il faut qu'ils reconnoissent une tautologie dans les écritures. 1681

D'ailleurs il est évident par ce que dit la Bible de Noé, prêchant cent vingt ans avant le déluge, que ce ne fut qu'un déluge particulier, pour punir l'endurcissement & l'impénitence des hommes d'alors, qui se moquoient des exhortations des Prophetes. En effet, on ne sçauroit supposer que Noé courut par-ci par-là prêcher par toute la terre, pour annoncer à tout le genre humain les malheurs dont il étoit menacé : il sembleroit même qu'il y auroit de la partialité en Dieu de l'envoyer prêcher à un seul peuple, & de laisser tout le reste dans l'ignorance ; où il n'y avoit donc que ce peuple au monde, ou du moins il n'y eut que lui seul de submergé. Noé bâtit l'Arche durant

1681 le tems de sa prédication ; & l'Alcoran fait mention de l'eau qui bouilloit dans son pot ; preuves convaincantes qu'il ne sortit point de son pays, à moins qu'on ne suppose qu'il portoit avec lui & l'Arche & son pot : le premier est impossible ; l'autre ridicule, & tous deux pleins d'absurdités.

Ajoutez à cela qu'il étoit impossible que Noé & ses trois fils bâtissent un Arche assez grande pour contenir deux couples de toutes les especes de bêtes & d'oiseaux purs & impurs, & qu'ils eussent assez de place pour serrer les provisions nécessaires pour nourrir la famille, & une infinité d'autres créatures vivantes, dont les unes multiplient tous les mois, d'autres un peu moins souvent ; mais il n'y en avoit point qui ne dussent avoir fait des petits dans l'espace d'un an qu'elles furent enfermées dans l'Arche ; car le déluge dura un an.

Il paroît évidemment en second lieu que ce ne fut qu'un déluge particulier, & que l'Arche ne fut faite que de la grandeur qu'il falloit pour contenir les especes de bêtes & d'oiseaux particuliers à ce pays : s'il en étoit autrement, il y auroit une autre difficulté, qui seroit de sçavoir comment tant de bêtes purent se transporter dans l'Arche des isles & pays éloi-

gnés, & comment de l'Arche elles purent
retourner dans les lieux d'où elles étoient 1681.
venues, après que les eaux du déluge se
furent écoulées ?

On pourroit dire beaucoup d'autres choses, mais en voilà suffisamment pour rendre probable, pour ne pas dire démonstratif, que le déluge de Noé ne fut qu'un déluge particulier; par le moyen duquel Dieu résolut d'exterminer les infideles, comme il a déployé des jugemens aussi terribles sur d'autres nations qu'il a détruites par le feu du ciel, par des tempêtes, ou par des armées de bêtes feroces, comme l'Alcoran le remarque souvent. D'autres histoires nous apprennent que des villes entieres d'Afrique, & tous leurs habitans ont été changés en pierres en une nuit, pour les punir de s'être abandonnés à un vice dont la seule idée fait horreur aux ames chastes.

Supposé donc que la seule Armenie, ou les pays circonvoisins, ayent été ruinés par ce déluge, il ne sera pas malaisé de conclure que d'autres nations, comme les Egyptiens, les Chinois, & les Indiens, ont pu conserver leur chronologie incorruptible depuis le commencement du tems.

Il est fort important pour une véritable histoire de bien examiner ce point, & de bien éclaircir l'étendue du déluge;

1681 car si l'on peut faire voir avec quelque apparence que le déluge de Noé a été de la nature de ceux d'Ogygès & de Deucalion, on dissipera d'un seul coup tous les nuages qui obscurcissent l'antiquité; la chronologie deviendra claire & sereine, & nous marcherons à la faveur de la lumiere des premiers siécles, sans être éblouis, ou sans être obligés de cligner les yeux.

Il me semble que je vois briller cette lumiere du côté d'Orient, comme l'aurore brille lorsque le jour approche : il me semble que je vois l'éclat de la vérité historique qui commence à paroître du côté d'Orient, & qui dore les sommets des montagnes que l'ignorance & la superstition des uns, l'orgueil & l'ambition des autres, avoient formées pour nous empêcher de voir la vraie antiquité du premier monde : & sans extase ni hyperbole, j'ose augurer qu'un peu plus de connoissance de la langue & des histoires des Indiens, la rendroit claire comme le jour, quoiqu'elle ait été un secret durant plusieurs milliers d'années pour la plupart du genre humain.

Courage donc, sacré Protecteur de l'Histoire ; continue d'avancer cet incomparable ouvrage : envoie aux Indes des gens sages & sçavans ; donne-leur ordre

de menager les Brachmanes, & de leur
promettre des récompenses inestimables ; 1681
qu'ils tâchent de gagner ces fameux Philosophes, & de les obliger à venir avec leurs livres à l'asyle du monde, afin que cette Histoire universelle surpasse toutes celles qui ont paru jusqu'ici, & que ceux qui méprisent les Musulmans avec tant de fierté, puissent dire en proverbe ordinaire quand ils voudront affirmer quelque chose sérieusement, *c'est aussi vrai qu'un oracle, ou que la chronologie de ceux qui croyent à l'Alcoran.* Adieu, grande lumiere des Fideles.

1682

LETTRE XXVII.

A Cara Hali, Médecin ordinaire du Grand-Seigneur.

Il l'informe de ses maladies & infirmités, & lui demande ses conseils & son secours.

ME voici parvenu à un grand âge, quoique j'aie essuyé bien des fatigues durant tout le cours de ma vie. J'ai couru mille risques, & passé par beaucoup de traverses : j'ai souffert & ai été affligé en mon corps & en mon esprit ; le

travail, la persécution & le chagrin ont
1682 été le partage de ma vie passée : je voudrois bien maintenant vivre plus agréablement, s'il étoit possible.

C'est pour cela que j'ai recours à toi, mon ancien ami, qui m'as souvent donné tes conseils dans le besoin. Je ne m'adresse pas à toi par bienséennce, ou pour témoigner la grande estime que j'ai pour un Médecin dont les sages ordonnances m'ont souvent sauvé la vie. Non, non, je le fais par nécessité; j'ai besoin de ton secours, & il n'y a que toi qui puisse me guerir.

Il ne m'est pas aisé de définir ma maladie : elle est hétérogene, & c'est une complication de plusieurs maux différens. Il est à propos néanmoins que tu sois informé de ses symptomes particuliers & de ses causes, autant que je suis capable d'en juger, ne pouvant moins que de te constituer en partie mon confesseur.

Il me semble que je sens le retour des vanités de ma jeunesse, & les suites de mes plaisirs passés ; ce qui n'est certainement que peine & que tourment. Les agonies dont je me moquois quand j'y voyois les autres, sont maintenant mon partage : les comédies de ma verte jeunesse sont devenues dans ma vieillesse des tragédies qui se font vivement sentir. Je sue, je me chagrine, & fais mille grimaces à cause

des douleurs que me causent la goutte, la
pierre, la strangurie, la colique, la sciati- 1682
que & autres maladies aiguës qui me tourmentent tour à tour. Je crois que la divine Nemesis m'a livré à quelque démon, pour mettre à la torture mes os, mes veines, mes artéres, mes nerfs, mes muscles & mes intestins : certainement je suis en proie à tout ce que la nature a de dur & de violent ; je souhaite que ce soit le dernier coup.

Outre cela, j'ai de tems en tems des attaques d'hydropisie, d'asthme, de dyssenterie, de fievre, de consomption, & de je ne sçais combien d'autres sortes de maladies : je parois néanmoins quelquefois en aussi bonne santé que Marogli Zeidistan, vieux Aga qui a demeuré dans l'Hippodrome tout auprès de l'Obélisque. Cet homme quitta son pere étant jeune, servit dix-sept ans dans les guerres de Perse, & vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, sans avoir jamais été saigné, sans avoir jamais pris de médecine, ni avoir jamais été malade.

Je te proteste qu'il ne m'est pas facile de te dire quel est mon tempérament, & de découvrir l'origine des différentes habitudes de mon corps ; cependant je sens ce que je ne sçaurois t'exprimer.

Je m'imagine quelquefois que l'influence

des aſtres malins qui dominoient à ma naiſ-
1681 ſance, ont empoiſonné mon corps; mais comment, ou pourquoi, c'eſt ce que je ne ſçai du tout point: il n'y a même point d'Aſtrologue qui, avec toutes ſes figures céleſtes, puiſſe me convaincre que c'eſt telles conſtellations ou telles planetes qui m'ont rendu ce mauvais office; je n'ajoute aucune foi à leurs contes ſurannés de conjonctions, d'oppoſitions & autres termes bizarres de leur jargon égyptien. Je crois qu'il peut y avoir au fond quelque choſe de vrai & de ſacré dans l'Aſtrologie, mais cela eſt enveloppé d'un tas de pauvretés, de régles & d'obſervations auſſi incertaines que l'incertitude même. Ceux qui ſe donnent le plus de peine, qui creuſent le plus avant, & qui fouillent le plus exactement dans les ruines de cette noble ſcience, pour une perle naturelle qu'ils trouveront, en trouveront mille fauſſes, & pour une vérité qu'ils découvriront, ils y verront mille erreurs. Il en eſt de l'Aſtrologie comme de la Religion, qui eſt diviſée en une infinité de ſectes & de factions, dont chacune ſoutient poſitivement qu'elle a ſeule les loix incorruptibles de Dieu: mais ſi l'on l'examine avec ſoin, on ne lui trouvera que très-peu de piété, & beaucoup de profanation, d'hypocriſie & de ſuperſtition.

Qu'il en soit ce qu'il voudra ; que les astres aient quelque part ou n'en aient 1682
point aux évenemens humains ; que Saturne ou Mars soient des planetes malignes ou bonnes, qu'importe ? Il n'importe pas davantage d'entendre ce que les Astrologues babillent des différens aspects des autres astres : ce qu'il y a de certain est que je souffre plusieurs douleurs qui me fatiguent extrêmement, soit qu'elles viennent du ciel ou de la terre.

Il se peut faire que toutes ou la plupart des maladies qui affligent le corps humain de tant de manieres différentes, soient des effets, ou de la mauvaise disposition des esprits animaux, ou de la corruption naturelle de notre sang, ou de la contagion de nos humeurs, qui, comme autant de Prothées, paroissent sous des formes différentes, & se manifestent tantôt en pulmonies, tantôt en toux, tantôt en consomptions, tantôt en rhumatismes, tantôt en pleuresies, & en mille autres sortes de maladies ; peut-être nos parties nobles sont-elles affectées : une chûte, un coup, ou autre accident qui peut nous arriver dans notre enfance, suffit pour mettre la machine en désordre ; peut-être aussi que les débauches de la jeunesse portent en croupe la peine d'un âge plus avancé, & nous prêchent la sagesse pendant qu'il en est encore tems.

1681 Mes maladies, en un mot, autant que j'en puis juger, viennent d'une rate mal disposée, & des hypocondres viciés; je puis aisément sentir cela en moi, quoique, comme je l'ai déja dit, j'aye de la peine à dire comment cela arrive, & de le dire de maniere que les autres le comprennent. Je suppose seulement en termes généraux, que cela m'a rendu en certains tems extrêmement mélancolique, & en d'autres excessivement gai; toutes ces passions, comme tu sçais, ont de fâcheuses influences sur le cœur, sur le diaphragme, sur le pericarde, sur le foie, & sur les reins. J'ai reconnu cela par une fréquente & longue expérience, quoique je ne veuille pas entreprendre de décrire l'opération méchanique de ces parties nobles contiguës les unes aux autres; sur-tout ayant affaire à toi, qui es le plus parfait & le plus curieux Anatomiste du siécle. Il suffit de dire que j'ai senti en moi que la violente contraction ou dilatation, le chaud ou le froid de ces parties intérieures, sont très-pernicieux pour ma santé, parce qu'elles répandent leurs influences sur toutes les autres parties, & sur le sang qui est le principe de la vie.

Nos corps, cher Médecin, sont de véritables machines qu'un rien peut détraquer; si une paille, une épingle, ou quel-

qu'autre petite bagatelle se glisse entre les roues d'une montre, elle trouble inconti- 1682 nent l'ordre de son mouvement : ou la machine s'arrête, ou elle va trop lentement, ou trop vîte, ou du moins elle ne va pas également. De même la moindre passion irréguliere dans quelqu'un des principaux membres de notre corps, trouble le repos de tout le reste, en détruit l'harmonie, & met tout en division, ni plus ni moins qu'une viole, dont une main étourdie a tourné les chevilles après qu'un habile Musicien a accordé cet instrument.

D'ailleurs il y a au dehors une étrange suite de conséquences : nos passions non seulement nous font du mal, elles en font aussi aux autres, & nous attirent encore la peine du préjudice que nous avons causé. En effet, la justice circule éternellement dans le monde ; l'univers est comme une horloge, où un mouvement produit l'autre jusqu'à l'infini, & où la moindre roue arrêtée fait aller le reste tout de travers : les hommes font partie de cette horloge, & ont leur part des disgraces qui arrivent au tout. Pour moi, les coups de la mauvaise fortune, les attaques préméditées de mes ennemis, & les dents du tems qui dévorent tout, m'ont presque usé : si tu veux me rétablir & me refondre par ta science, la louange t'en reviendra ; sinon il faut

1682 que le premier Artiste me prenne par piéces, dissoude cette masse inutile, & qu'après m'avoir reduit à mon élément originaire, il refasse tout de nouveau ma substance, & lui donne la forme qu'il lui plaira.

Je le prie seulement de me faire plutôt bête à quatre pieds qu'Espagnol, Hollandois, ou Juif, qui sont en scandale à tout le genre humain.

LETTRE XXVIII.

A Abdel Melec Muli Omar, Président du Collége des Sciences, à Fetz.

Des causes du différent teint des noirs & des blancs. Il prouve que les uns & les autres ne peuvent pas être descendus d'Adam, mais que ce sont deux especes différentes. D'un vaisseau trouvé en Suisse, dans une mine qui avoit cinquante brasses de profondeur; & d'un gouffre de Moscovie qui a quarante milles de circuit, & qui engloutit des vaisseaux, & toutes les autres choses qui en approchent.

IL n'y a pas long-tems que j'eus affaire avec des gens qui se piquoient d'Astrologie, gens verbeux, & dont les expres-

tions sont empoulées ; mais gens au reste de peu de sens & de peu de lumieres 168
dans la science même dont ils se vantent : je ne sçaurois mieux les comparer qu'aux voyageurs qui courent les pays étrangers, pour revenir chez eux chargés de Romans & de fables, de remarques de vetilles, & d'observations vaines & creuses, & faire du bruit parmi le vulgaire, pendant que les hommes sages se moquent de leur folie, en ce qu'après tant d'extravagantes courses, ils ne sont pas capables de rendre un compte raisonnable de ce qu'ils ont vu chez les Etrangers, parfaits ignorans qu'ils sont du lieu de leur naissance. De même ces prétendus Astrologues qui se vantent de connoître parfaitement toutes les régions du firmament, de pouvoir faire des cartes & des figures des cieux, de dépeindre les maisons du zodiaque, le cours des signes, la domination, les loix, & les influences des planetes & des constellations, ne connoissent pas leur propre patrie, c'est-à-dire le monde qu'ils habitent ; ils ignorent les choses qu'ils pratiquent tous les jours, beaucoup moins sont-ils capables de pénétrer dans les secrets de la terre, ou de discourir des choses qui sont sous leurs pieds.

Tournant donc le dos à ces demi-Sçavans, je m'approche avec respect de toi,

1682 qui as une parfaite connoiſſance des myſteres du ciel & de la terre : j'ai deux difficultés dont je veux te demander la ſolution ; la prèmiere regarde l'origine des Negres, la ſeconde le flux & le reflux de la mer.

Je me trouvai il n'y a pas long-tems avec un fameux Medecin de Paris, homme de grande capacité, aimant à faire des recherches, & fort curieux dans les obſervations des choſes naturelles. Après avoir parlé de bien des choſes, la converſation tomba enfin ſur la diviſion des Negres & des Blancs qui partagent le genre humain en deux grandes parties ; nous pouſſâmes ſi loin la matiere, que nous vînmes à rechercher les cauſes de la différence de leur teint, ſçavoir ſi elle venoit de la variété de la chaleur & des influences du Soleil, ou des diverſes qualités des climats qu'ils habitent, ou enfin de certaines propriétés ſpécifiques en elles-mêmes qui ſont dans la conſtitution naturelle de leurs corps.

Le Médecin croyoit que ſi Adam avoit été blanc, ſes enfans l'auroient été auſſi ; s'il eût été noir, ſes deſcendans auroient été de la même couleur : par conſéquent, ou les Blancs ou les Noirs ne ſont point la poſtérité d'Adam. Il ſe mit en devoir de le prouver par des argumens très-plauſibles,

bles ; mais il insista principalement sur l'expérience qu'il avoit vu faire à la dissec- 1682.
tion d'un Negre ; il assuroit qu'entre la peau externe & la peau interne du corps, on avoit trouvé une espece de *vascular plexus*, qui s'étendoit par tout le corps comme une toile ou filet, & qui étoit pleine d'une liqueur noire comme encre ; & de là il concluoit que cette teinture noircissoit la peau extérieure : & comme on ne trouve pas la même toile dans la peau d'un Blanc, il concluoit de là que les Blancs & les Noirs étoient deux especes différentes qui n'étoient point descendues des premiers mortels, puisque la Nature, pour les distinguer l'un de l'autre, leur avoit donné des marques internes & externes, pour faire connoître la différence de leurs corps.

Je dois avouer que j'ai cru long-tems que les Negres ou les Blancs tiroient leur teint d'une source plus relevée & plus ancienne que la malédiction que Noé prononça sur Cham & sur sa postérité, comme on le croit communément. Je passerois sans peine qu'ils ne sont pas de la race d'Adam ; car ce n'est pas d'aujourd'hui que je conçois que le genre humain a une autre origine que celle dont il est fait mention dans le livre qu'on attribue à Moyse ; j'ose même soutenir que le livre de la Genese,

ou n'a pas été composé par Moyse, ou que
1682 s'il l'a été, il a été fort corrompu dans la suite; & qu'à l'heure qu'il est, il n'y en a dans le monde aucun véritable exemplaire connu. Le moyen de pouvoir imputer à ce saint Prophete tant d'incongruités qui se trouvent dans ce livre? Ou s'il est au pied de la lettre l'Auteur de ces contradictions & absurdités, le moyen de pouvoir le croire sans choquer le sens commun? Dieu nous a donné la raison comme un flambeau & un appui, pour nous éclairer & soutenir dans le sombre & incertain désert de la vie mortelle; & non comme un feu follet pour nous faire égarer, ou comme un roseau d'Egypte, qui trompe celui qui s'y appuie, & le fait tomber: il a proportionné nos facultés aux ouvrages de l'éternité. Les idées naturelles que nous avons des choses sont justes & vraies, jusqu'à ce qu'elles dégenerent par les fausses attaques de l'éducation, de la superstition & de l'erreur. Je me souviens qu'étant encore enfant, je ne pouvois concevoir aucunes bornes à l'étendue de l'espace, ni aucun commencement à l'âge du monde; j'ai conservé depuis la même notion de la matiere infinie & éternelle; j'ai fait la même chose au sujet de l'origine du genre humain. Je n'ajoute point de foi à la bornée & partiale généalogie des Juifs, qui

ne font rien qu'en vûe de se faire valoir, 1682.
& d'élever leur race au dessus de toutes les autres nations de la terre.

Autant que j'en puis juger, l'origine des mortels est aussi différente qu'il y a de différentes nations qui parlent diverses langues meres, qui obéissent à diverses formes de gouvernemens, & qui pratiquent diverses maximes & divers principes. Pourquoi ne sera-t-il pas possible que l'Orient produise une sorte d'hommes, l'Occident une autre, puisque le Septentrion & le Midi fournissent la même variété? Qui connoît la force des constellations & des cieux, ou la vertu cachée qui émane de la terre? Ces choses different peut-être autant que fait le climat; & la premiere indigence de la terre auroit pû être toute marquée des diverses affections, passions & dispositions de leur commune mere, comme les enfans le sont aujourd'hui des envies d'une mere enceinte.

Que ne peut-on, comme Thésée, descendre dans le sein de la terre, & en revenir sain & sauf? Que ne pouvons-nous penétrer ses abimes; & visiter les cavernes où les tenébres sont éternelles? Que ne pouvons-nous nous glisser au fond des montagnes, ou nous insinuer dans les canaux des mines, mille lieues au-dessous de la surface? J'y chercherois les sources

d'eaux cachées, qui coulent par-ci par-là
1682 dans les veines de la terre ; je découvrirois les mers souterreines, les lacs, les rivieres, qui fournissent à notre Océan ses eaux salées ; & j'y découvrirois peut-être le flux & reflux de la mer, qui a embarrassé toute la Philosophie.

Dis-moi, sage des sages, les fontaines, les ruisseaux, les grands canaux, les lacs, & les mers que nous voyons sur la superficie, peuvent-ils être constamment fournis par les pluies seulement, dont il en tombe peu ou point du tout en certains endroits ? Le flux & reflux si constant & si régulier, pourroit-il se soutenir, comme il fait, par les petites pluies & neiges qui n'ont rien de fixe & de certain ? Ou les eaux ne circulent-elles pas éternellement au travers des divers trous de la terre ?

Il y a environ cent trente ans qu'on trouva en Suisse, dans une mine, un vaisseau à cinquante pieds de profondeur, avec tous ses agrès, & les cadavres de plusieurs matelots. Je demande comment ce vaisseau étoit venu là ?

Qui peut me rendre raison de plusieurs gouffres, abîmes & Charibdes de diverses mers ? Il y en a un au Septentrion du monde, pas bien loin de Moscou, de quarante milles de circuit, lequel quand la marée

monte, engloutit toutes les eaux de la mer avec un bruit plus effrayant & plus 1682 insupportable que celui du tonnerre ; il engloutit aussi les vaisseaux, les poissons, & tout ce qui vient dans ce fatal courant ; puis quand la marée descend, il les rejette avec la même fureur. Il y a sans doute au fond de la mer une infinité de pareils gouffres, & je ne m'embarrasserai jamais pour trouver la solution d'un doute qui coûta la vie à Aristote.

Dis-moi, véritable sage, ce que tu penses de ces choses ; car je pourrois produire sur ce sujet assez d'exemples pour composer un volume ; mais je ne fais qu'effleurer avec toi, à qui je n'apprens rien, quelque chose que je puisse dire : aussi n'écris-je ceci que comme une personne qui cherche à s'instruire, & non pour enseigner un oracle, & lui apprendre quelque chose qu'il ne sçache pas.



1682

LETTRE XXIX.

Au Kaïmakam.

Du grand nombre de Sorciers qu'il y avoit en France. Leur adresse diabolique à empoisonner, ensorceler, &c. Comment punis par le Roi de France.

IL vient de paroître ici tout nouvellement une espèce de gens qui, autant que j'en puis juger, dépeupleront, si on les souffre, non seulement ce Royaume, mais aussi toute la terre : c'est une société de mécréans, sorciers, magiciens, & je ne sçais quoi de plus. Ils dérobent des enfans à leurs parens, & les sacrifient aux démons ; ils en gardent le sang, dont ils composent des poisons horribles, & des enchantemens exécrables. Le pain de Paris & des autres villes est devenu semblable au fruit de l'arbre Zacon, dont l'ombrage couvre le centre de l'enfer, & qui est plein d'un venin mortel : les fontaines dont les eaux étoient autrefois vives & rafraîchissantes, sont maintenant infectées du poison du Stix, de Phlegeton & du Cocyte : il n'est pas sûr de manger ou de boire ; on aime mieux mourir de faim ou de soif,

que de tâter des fruits de la terre. On souffre volontairement la faim au milieu de l'abondance, & pendant qu'on a largement tout ce qui est nécessaire à la vie, on se plaint de la disette, & l'on périt faute de bonne & de saine nourriture. 1681.

Personne cependant n'en peut dire la raison; mais on fait des recherches exactes: les uns sont arrêtés sur de simples soupçons; d'autres, convaincus par des preuves incontestables, ne confessent néanmoins rien: visiblement coupables du fait, on les met à la question extraordinaire sans pouvoir leur arracher une syllabe qui découvre leurs complices, ou révele le secret de cette exécrable intrigue.

Venez Medée, Circé, Esculape, & autres puissances qui connoissez la force cachée de la nature, venez soutenir les foibles restes de la race humaine! Une nouvelle espece de mort s'empare du monde; on parle, on paroit vigoureux; on se promene; on est gai, riant & joyeux; & néanmoins au milieu de la joie l'on tombe & l'on meurt: cela est fort étrange; mais ce qu'il y a de plus surprenant est qu'après la mort même, & les corps étant déja froids, la bouche, les yeux & les narines demeurent de travers, & dans une figure comique, qui ne ressemble pas mal à la statue du Satyre qui est au Serrail derriere

la porte de l'appartement des femmes.

1682. Je me souviens d'avoir lû qu'il y a un fruit qui fait mourir en riant tous ceux qui en goûtent : j'ai lu aussi que ceux qui touchent la torpille, même avec un bâton, demeurent incontinent engourdis & sans sentiment ; mais j'avois toujours regardé ces contes comme des productions de l'esprit romanesque de Pline, ou du moins comme une vision grotesque de ceux dont il a tiré cet endroit de son histoire naturelle. Je suis maintenant persuadé du contraire, & convaincu qu'il n'y a rien là qui ne puisse être vrai.

En un mot, je te dirai tout net que sans le bon & honnête Juif Echimilia, le pauvre Mahmut mouroit de faim ; j'aimerois mieux mourir, pleurant & affamé, déplorant & lamentant les miseres de la vie humaine, que d'aller en l'autre monde avec une gaieté artificielle, qui n'est qu'un effet de la force du poison & du charme. Mais Echimilia & tous les autres Juifs sont singuliers en matiere d'alimens ; ils ont soin de ne pas se souiller avec les abominables infideles ; ils ne mangent point du pain des Chrétiens, & ne goûtent point de leur viande : la loi de Moyse le défend, & ils sont fort soigneux de l'observer. Ils ont leurs marchands de bled, leurs meuniers, leurs boulangers, leurs bouchers, leurs

marchands de volaille, leurs poissonniers., 1682.
leurs fruitiers, & ont aussi des gens qui leur fournissent l'eau, le vin, ou autres boissons. Il n'est pas aisé de leur faire faire, par ce qu'on appelle complaisance ou bon naturel, une démarche qui expose leur vie à quelque danger. Ni les François, ni les Hollandois, ni les Italiens, ni les Espagnols ne sçauroient leur en imposer; ils mangent & boivent avec plus de délicatesse (je parle des gens distingués) que les Rois infidéles de la terre.

Voilà ce qui fait ma sûreté au milieu du danger commun; il y a déja quelque tems que je ne mange & ne bois que chez Echimilia, car je n'ose manger ailleurs, tant sont bien fondées les craintes qu'on a ici du poison.

Par le Dieu de mes peres & par le mien, je ne serois pas bien aise d'être emporté dans le Royaume des ombres par la vertu de l'Aja mala, du Xerim, ou autre subtil opiat d'Orient; j'aimerois mieux mourir d'un coup de boulet, de sabre, d'épée, ou autres armes: mais de mourir ainsi peu-à-peu & par trahison, je jure par les saintes plaies que Mahomet reçut en fuyant, que ce n'est pas de mon goût.

Ce serment, ô Ali, me fait ressouvenir de ta réputation. Qui fut assez hardi pour tenir bon contre l'épée d'Ali, quand il

1682 étoit en colere ? Ali le véritable successeur du Prophete !

Ne me prens point pour un Kisilbaschi, pour un hérétique, pour un infidéle, &c. je suis d'une race sans reproche, Vrai-croyant, & Musulman en tout sens ; mais je hais le fanatisme & la bigoterie factieuse. Quoique nous ayons de l'aversion pour les Persans, & que nous les poursuivions comme des hérétiques incorrigibles, ne pouvons-nous pas aimer & honorer le Caliphe qu'ils suivent ? Nous sommes les ennemis declarés des Chrétiens ; cependant nous avons de la vénération pour Jesus fils de Marie, leur Messie.

Mais pour revenir à la France, le Roi a établi un tribunal qui est une espece d'Inquisition : on l'appelle la Chambre ardente, ou Cour des Poisons ; c'est là qu'on fait le procès à tous ceux qui sont suspects de ces diaboliques intrigues. Les meuniers, boulangers, bouchers, fruitiers, marchands de vin, & toutes autres personnes qui vendent de quoi manger & boire, prêtent serment à cette Cour de Judicature ; de même que tous les Médecins, Droguistes, Apothicaires. On publie tous les jours des Arrêts par lesquels il est enjoint à toutes personnes qui se piquent de deviner, de sortir du Royaume, sous peine de mort. On a ordonné encore que

quiconque aura abusé de quelque sentence de la loi écrite, & fait des enchantemens, 1682. caracteres magiques, charmes, ou telles autres choses qui sont au-dessus des forces de la nature, soit severement puni. Le même Arrêt défend l'usage de toutes sortes de poisons, à la réserve de ceux qui entrent dans la composition des médecines nécessaires à la conservation de la vie; encore est-il défendu de vendre les poisons de cette nature à toutes sortes de gens, mas seulement à ceux que leur art & profession oblige de s'en servir. L'Etat & l'Eglise, les Magistrats & les personnes privées se trémoussent beaucoup pour découvrir les auteurs de ces inhumaines tragédies, & pour empêcher que la même chose n'arrive à l'avenir. Chacun a l'œil sur son voisin, & les gens d'une même famille se défient les uns des autres; le pere soupçonne le fils, & observe exactement tous ses mouvemens, & la mere se défie de la fille qui fait toute sa joie: les enfans prennent des précautions avec leurs parens, & le frere ou la sœur n'osent manger ou boire de ce qui a été apprêté par un autre frere ou par une autre sœur. Les sacrés liens de l'amitié même ne suffisent pas pour vaincre la peur qu'on a d'être empoisonné.

Cependant les Algeriens ont été terri-

blement maltraités par les François ; car
1682 le Roi après avoir été insulté par ces Corsaires, a envoyé le sieur du Quesne, Lieutenant Général de ses forces navales, pour bombarder la ville d'Alger, ce qu'il exécuta au commencement de la neuviéme lune. Ce hardi guerrier a jetté tant de bombes dans la ville, qu'il en a ruiné la plus grande partie, renversé les principales Mosquées, & tué je ne sçais combien de gens. Les Algeriens ont été obligés de demander la paix, qui leur a été accordée à des conditions assez avantageuses à la France.

Ce Monarque est entierement pour la guerre, qu'il n'entend pas moins bien que les affaires d'Etat ; son plaisir est de voir que ses sujets suivent son exemple. Pour cet effet il a tout nouvellement établi deux Académies, l'une à Tournai, & l'autre à Metz, où un certain nombre de Cadets, qui peuvent faire voir qu'ils sont descendus de parens nobles, sont élevés aux dépens du Roi : on leur apprend les fortifications & les autres exercices de la discipline militaire.

C'est pour ces jeunes gens un grand encouragement, & qui les remplit d'une glorieuse émulation, chacun voulant se surpasser l'un l'autre dans ces arts héroïques : ainsi le Roi ne manquera jamais d'habiles

soldats qui rempliront également bien leurs postes & au-dedans & au-dehors, & le serviront utilement. 1682.

Voilà, illustre Kaïmakam, toutes les nouvelles que je puis t'apprendre à présent. Dieu veuille te garantir, toi & les vrais fideles, des noirs attentats des magiciens, sorciers & empoisonneurs : pour moi, je ne sçais pas si je pourrai longtems échapper à leurs piéges, mais je veux jouer de tête autant que je pourrai. Adieu, sage Ministre.

LETTRE XXX.

A Nathan Ben Saddi, Juif à Vienne.

Des appréhensions où étoit l'Espion au sujet d'une lettre qui lui avoit été écrite par une main inconnue. Du Comte de Tekeli, & de la ligue des Hongrois. Il loue extrêmement le Journal de Racoa.

JE reçus hier une lettre signée de ton nom, mais non écrite de ta main, ni du style qui t'est ordinaire ; cependant il n'y est point parlé que tu sois malade, que tu ayes un bras rompu, ou qu'il te soit arrivé quelqu'autre accident qui ait pu t'empêcher de l'écrire toi-même ; cela me met

1682 en grande peine, & me fait faire mille triſtes conjectures : ſi une paralyſie, ou quelqu'autre maladie t'a privé de l'uſage de tes membres, j'eſpere qu'elle t'aura laiſſé l'uſage de ta raiſon : cela étant, tu devois m'expliquer le myſtere de cette correſpondance, par la même main dont tu t'es ſervi pour me faire écrire. Je ne ſçais qu'en penſer : tu as fort mal fait de me laiſſer ainſi en ſuſpens ; & dans les ténébres où je ſuis, tu ne ſçaurois te plaindre de mes ſoupçons. Je ne me défie point de ta fidelité ; mais une pareille conduite feroit craindre quelque choſe de pis. Cependant, après tout, je crains plus que toute autre choſe les ſuites de ta négligence & de ta crédulité : j'appréhende, en un mot, que quelqu'un n'ait eu connoiſſance de nos affaires ſecrettes & de notre correſpondance mutuelle, & qu'il ne ſe ſoit ſervi de ton nom pour me faire ce tour, pour voir ce que je lui répondrois ; ce qu'on a cru aiſé à faire en interceptant les lettres que je t'écrirois par la poſte : pour prévenir cela, je t'écris par un exprès ; nous ne ſçaurions en pareils cas prendre trop de précautions ; un faux pas trahit tout, & il n'en faudroit pas davantage pour rendre tous nos deſſeins publics.

Je te conjure de me répondre claire-

ment, & de me satisfaire sur toutes choses par un détail bien circonstancié. Je 1681
suis maintenant dans une extrême inquiétude : mon esprit est plein de ronces & d'épines. Je n'écrirai à aucun des sublimes Ministres que je n'aye reçu ta réponse par le retour de l'homme que je t'envoie : ne me la fais donc pas attendre long-tems.

Quant à l'affaire du Comte de Tekeli, si l'avis qu'on m'en donne est véritablement de toi, & qu'il ne vienne point de quelque aventurier rusé, j'en trouve le projet assez de mon goût, & je le communiquerai au grand Visir, ou au Kaimakam, sans parler de la peine où m'a mis la bévue que tu as faite. Le Comte passe pour un galant homme chez les François, qui ne sont pas amis de la Maison d'Autriche, ou ennemis du Grand-Seigneur. Il est certain qu'il faut remplacer par d'autres les esprits qu'on a perdus : il ne faut pas abandonner des conspirations de cette nature toutes les fois qu'il survient quelque contre-tems : il faut avoir soin de fournir continuellement à la faction Hongroise des têtes nouvelles & actives, aussi-tôt que les vieilles ont été coupées. On ne pouvoit jamais choisir un meilleur sujet que ce Comte de Tekeli : il est de grande qualité ; ses ancêtres ont été de tous tems

les colomnes & les défenseurs des libertés
1682 de leur patrie, & se sont toujours opposés aux tyranniques attentats de la Maison d'Autriche.

Le Journal de Racoa contient plusieurs particularités remarquables du Comte de Tekeli. Il dit que son château étoit le rendez-vous ordinaire de tous les Seigneurs Hongrois qui étoient las du joug des Allemands : c'est là qu'ils cabaloient, & tenoient leurs assemblées secrettes ; c'est-là que se formoient les conjurations contre l'Empereur. Je lis tous les jours ce Journal ; j'y trouve beaucoup de plaisir, & y fais encore plus de profit ; il contient des mémoires choisis de divers événemens curieux, publics & secrets, arrivés à Vienne durant le tems de sa résidence. Je prens d'autant plus de plaisir à lire ce Journal, qu'il est écrit en style fort concis, & cependant fort énergique : il est avec cela familier, & exempt des impertinentes bassesses qui ne sont que trop communes dans les livres ; on n'a point la peine de demeurer long-tems sur une période pour en démêler le sens à force d'attention & d'étude : ses expressions ressemblent à une trainée de poudre, qui n'est pas plutôt allumée par un bout, qu'elle brûle en un instant à l'autre : à peine aussi pouvez-vous jetter les yeux

sur les trois premiers mots qui commencent un paragraphe ou une sentence, que 1682.
vous voyez à l'avance ce qu'il veut dire dans la suite. Il paroît en cet Auteur une grande netteté d'esprit, & une élégance qu'on ne doit attendre que d'une tête claire & dégagée : d'ailleurs, il ne traite point de matieres triviales, & ne s'amuse point à des contes qui ne sont bons que pour des femmes & des enfans : toutes les affaires dont il parle sont grandes & importantes, comme intrigues d'Etat, notables expéditions militaires, subtiles ouvertures de paix ; tout cela entremêlé de paralleles historiques, de caracteres & descriptions de pays & de leurs habitans, & enfin de remarques philosophiques, morales & politiques ; le tout fort agréable & fort divertissant.

Je te conseille, Nathan, de suivre son exemple, & de laisser après toi des monumens de ton industrie & de ta vertu. Pour cet effet donnes à la lecture les heures de ton loisir ; mais aye de la précaution dans le choix des livres, autrement c'est du tems mal employé que de lire : cherche avec soin les plus excellens ; car les méchans, ou ceux qui ne traitent que de bagatelles, ne sont bons qu'à brûler : regardes particulierement au crédit des Historiens qui te tomberont en main ; ne

donnes pas un moment à ceux qui ne sont
1682 pas autentiques, de peur que l'antiquité ne te fasse rendre compte du tort qu'on lui fait : accoutume-toi ensuite à faire des abrégés, des extraits, & des recueils de ce que tu liras & apprendras de fin, de net, & de bien écrit : un style dur dégoûte un lecteur ; mais des expressions polies aiguisent son appétit, & lui font dévorer avec avidité un livre entier.

Adieu, & ne t'avise pas, après tout, de négliger les affaires du Grand-Seigneur.

LETTRE XXXI.

Au Kaïmakam.

Pour lui donner avis qu'il avoit envoyé un Exprès à Vienne, avec une lettre pour Nathan Ben Saddi, qui ne s'étoit point trouvé. Ses craintes là-dessus.

J'AI maintenant à t'entretenir d'un accident qui m'a fort surpris aussi-tôt que j'en ai eu avis ; je ne suis pas encore revenu de mon trouble : il y a sept semaines passées que je reçus une lettre datée de Vienne, & signée par Nathan Ben Saddi ; mais je m'apperçus incontinent

que ce n'étoit point son écriture, ce qui me remplit de trouble & d'inquiétude. 168
Cette lettre contenoit des choses importantes ; comme, [redacted] exemple, les secrets de la ligue Ho[redacted]se, avec un projet particulier touchant le Comte de Tekeli, grand Seigneur de ce pays-là.

Je considerois que si cette lettre avoit été écrite du sçu & par ordre de Nathan, il n'étoit pas possible qu'il eût été assez oublieux pour ne pas ordonner à son Secrétaire, quiconque soit-il, de me rendre compte des raisons qui l'empêchoient de m'écrire lui-même. Il a du s'imaginer que cela m'inquiéteroit, & que je ne serois pas dans un médiocre étonnement, de voir qu'une main inconnue empruntât son nom pour m'écrire sur des matieres d'une si dangereuse conséquence ; ou il faut qu'il m'ait pris pour un homme qui ne fait aucune réflexion sur les choses. Au milieu de tant d'incertitudes si probables, je ne sçavois pas trop bien ce que je devois conclure.

J'étois néanmoins résolu d'agir de mon côté avec plus de sûreté, & d'aller plus bride en main, pour être bien informé de ce mystere : n'osant donc pas me fier à la poste, je dépêchai un exprès à Vienne, homme en qui je me confie, avec d'amples instructions, & une lettre pour Na-

than Ben Saddi, que je priois entr'autres
1682. choses de m'apprendre ce que signifioit cette conduite.

Mon homme est revenu à Paris, mais n'a point entendu parler de Nathan Ben Saddi. Tout ce qu'il a pu en apprendre est, qu'il y a environ huit semaines qu'il sortit de chez lui avec un étranger qui disoit avoir avec lui une affaire à la Bourse. Depuis ce tems-là on n'a vu ni Nathan ni l'étranger, & on n'en a pas entendu parler; on dit seulement qu'un jour ou deux après que Nathan eut disparu, on vit un corps mort flotant sur le Danube, tout auprès du pont; mais qu'il avoit le visage si déchiré & si défiguré de plaies & de balafres, que personne ne put connoître qui il étoit. Cependant les amis de Nathan craignoient que ce ne fût lui-même, & qu'ayant été secrettement assassiné, on l'avoit ensuite jetté dans la riviere.

Voilà en substance ce que mon exprès a pu apprendre de Nathan; encore a-t-il fallu prendre bien des précautions pour faire de si grandes enquêtes, de peur que moins de reserve ne le mît en peine, ne l'exposât au hazard d'être mis à la question, & de découvrir ce qui lui avoit été confié, sans compter plusieurs autres inconvéniens.

Dieu soit loué, personne ne lui a rien

demandé, & il eſt revenu ſain & ſauf avec ma lettre; mais Dieu ſeul ſçait ce que le 1682.
Juif eſt devenu. Peut-être a-t-il été aſſaſſiné par ceux de ſa nation, pour empêcher qu'il ne ſe fit Muſulman, car il étoit chancelant ſur la Religion; mais au milieu de ſes irréſolutions, il avoit, ce ſemble, une pente particuliere, plus forte qu'à l'ordinaire, qui le faiſoit pencher du côté de la foi des Vrais-croyans. S'il a péri pour cette raiſon, nous devons le regarder comme martyr de Dieu & de ſon Prophete : mais je dois avouer, moi qui connoiſſois bien la petiteſſe & l'inconſtance de l'eſprit de Nathan, auſſi bien que l'attachement ſuperſtitieux qu'il avoit toujours eu pour ſes Rabins, que je n'ai ni aſſez de foi, ni aſſez de charité pour croire qu'il eût aſſez de zéle pour l'Alcoran pour vouloir en être le martyr : ainſi je ne ſçaurois m'empêcher de croire qu'il y a ici quelque choſe de pis.

Mais ce qui me paroît ſi étrange eſt peut-être bien connu aux Miniſtres de l'auguſte Porte, par les ordres de laquelle il a peut-être été tué à petit bruit, pour le punir de certains crimes dont on l'a trouvé coupable, ce qu'on ne pouvoit faire ouvertement dans un pays d'ennemis & d'infidéles. Peut-être auſſi s'eſt-il ſecrettement retiré pour prévenir un châtiment de cette

1682 nature, convaincu qu'il étoit en sa conscience qu'il le méritoit. Qu'il en soit ce qu'il plaira à Dieu & à mes supérieurs, je demande néanmoins avec humilité conseil sur ce que je dois faire de mes papiers & autres choses. Adieu sage Kaïmakan.

LETTRE XXXII.

A son ami Dinet Golou.

Il lui dit nettement qu'il craint que Nathan Ben Saddi n'ait été massacré par ordre de la Porte ; & que si cela est, il y a apparence qu'il s'en va être sacrifié de la même maniere. Pour cet effet il le prie d'être attentif, & de tâcher de pénétrer les secrets du Divan.

JE t'écris par le même courier que j'écris au Kaïmakan ; ainsi je te prie de faire promptement ce que je te demande : je n'ai dans le Sérail que toi seul d'ami à qui j'ose confier un secret de cette importance ; tu es mon seul refuge dans une conjoncture où il faut de la fidélité, de la prudence & de la dexterité pour pénétrer un mystere qui, autant que j'en puis juger, intéresse ma vie.

Pour te parler net & en peu de mots,

je crains que Nathan Ben Saddi, Agent
secret du Sultan à Vienne, Juif d'origine 1684.
& de religion, n'ait été secrettement assassiné par ordre du Divan ; mais de te dire pourquoi, c'est ce que je ne sçai pas, à moins que ce n'ait été pour obéir aux anciennes maximes de la sublime Porte, qui laisse rarement mourir en paix ceux qui ont long-tems servi le Grand-Seigneur dans des postes de conséquence. Il y a huit semaines que Nathan disparut à Vienne, & un jour ou deux après on trouva dans le Danube un homme mort, mais si défiguré de coups & de blessures, qu'on ne put jamais connoître qui c'étoit ; ce qui me fait encore plus soupçonner que c'étoit lui-même. Si cela est, je m'attens d'être en peu de tems traité de la même maniere ; car c'est mon tour.

Je te prie donc, si tu as quelqu'amour ou quelqu'amitié pour moi, d'être attentif sur ce qui me concerne. Prens garde à ce qui se dit à la Cour, & observes le langage de ceux qui se parlent du bout des doigts : un coup d'œil découvre souvent les secrets sentimens du cœur ; autant en fait un mouvement d'épaule, de levre, ou autre geste artificiel ; tout cela marque & exprime ce qui se passe dans le cœur & dans l'esprit. Tu sçais faire le muet quand il le faut, aussi bien qu'homme du Sérail ; je te con-

1682 jure d'apporter beaucoup de dexterité & de diligence pour démêler ce secret. Fais semblant d'être mieux informé que tu ne l'es, afin que tu puisses effectivement apprendre ce que je veux que tu sçaches de la destinée de Nathan, & de la mienne aussi, s'il est possible; qu'une froide indifférence ne te fasse point négliger le soin que tu dois avoir des intérêts & de la vie de ton ami: nous sommes nés pour nous servir les uns les autres avec le même zéle & la même fidélité. Les bons offices que tu me rendras ne sont qu'un prêt, dont je m'acquitterai avec ce que je te dois d'ailleurs, toutes les fois que l'occasion s'en présentera; mais ces raisons sont superflues, & tu n'as pas besoin d'être excité quand il s'agit de faire une action de générosité; je sçais que tu m'aimes, & que tu te remueras pour l'amour de moi dans cette conjoncture.

Dans cette entiere & pleine confiance, je dors à l'ombre de la misericorde divine, priant Dieu de te fournir un asyle dans le besoin: & que toi & moi, après avoir vaincu tous les orages de la vie mortelle, soyons reçus en paradis victorieux & triomphans, pour y jouir l'un & l'autre d'une félicité éternelle.

LETTRE

1687.

LETTRE XXXIII.

A Musa Emo Saban, Reis Effendi, ou Secrétaire d'Etat du Grand-Seigneur.

Il se plaint à lui d'avoir été si long-tems exilé de son pays natal, & le conjure de lui procurer son rappel, l'invitant à leur mutuelle rencontre en paradis.

TU as vu & approuvé ci-devant les lettres que j'écrivois à Cicala Bacha, Beglierbey de Romanie, & m'as commandé de t'écrire aussi; goûtant assez, à ce que tu dis, ma maniere d'apprendre à mes amis l'état des choses dans ce pays. C'est une consolation à mon ame au milieu de ma maladie langoureuse, dont j'instruisis feu mon ami le Kaïmakan, & pendant laquelle je sentis de grandes douleurs; ce m'est, dis-je, une consolation de trouver ma conduite approuvée par celui à qui je dois ma commission, & qu'on se souvienne encore de moi après avoir été quarante-huit ans comme exilé parmi les infidéles & les étrangers.

Mais je me sens rajeunir, & mon ame remplie d'une joie inconcevable de ce que particulierement tu me promets de m'en-

voyer un successeur dans le poste délicat
1687 que j'occupe, me faisant espérer par là que je serai rappellé, & que je verrai encore une fois mon pays natal, dans lequel reposent les os de mon pere & de mes freres, & où je pourrai mourir au gré de mes vœux, aux portes même de la trois fois heureuse Mecque, où se conservent les reliques de notre très-saint Prophete, toujours miraculeuses; & produisant des choses étonnantes aux yeux de tous ceux auxquels il est permis de les lever trois pieds au-dessus de la terre sur laquelle ils marchent.

Je te conjure, heureux Saban, à présent que tu es élevé au haut grade de Ministre public, je te conjure, par la barbe blanche de tes pere & grand-pere; par la foi d'un Musulman ou Vrai-croyant; par le feu qui descendit & consuma la riviere Arath, pour que notre saint Prophete la pût passer; par la lune & les treize étoiles qui l'éclairerent en traversant les déserts de Lybie; par le sang des dix mille Chrétiens, Infidéles & Juifs, sacrifiés à son enterrement, enfin par le tombeau de Mahomet, & par tous les Emirs & pelerins qui s'y tiennent avec une continuelle dévotion, que tu n'oublies pas l'exilé Mahmut, qui y a vieilli au service de l'illustre Roi des Empereurs, & Seigneur des Na-

ftons, & qui s'ufe au point à ne pouvoir
plus exécuter les ordres dont il eft chargé ; 1687.
ne m'oublies pas encore un coup, équitable Mufa, mais procure mon rappel, afin que je ne meure pas parmi les chiens, & que mes os ne foient pas confondus dans la même terre avec ceux des infidéles & des ennemis de Mahomet.

Il eft tems, excellent Confeiller des fages, il eft tems, & la juftice le requiert, qu'un fidéle ferviteur qui a été quarante-huit ans de fuite exilé pour exercer un emploi fecret, & qui s'eft acquitté de fon devoir avec la derniere fidélité, à la fatisfaction de la fublime Porte, & à la confufion de ceux-là même qui lui envioient ce pofte de confiance ; il eft jufte qu'il ait enfin la liberté de retourner dans fa patrie, pour y mourir entre les bras de fes amis, & que fes cendres puiffent être mifes en dépôt avec celles des Vrais-croyans.

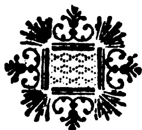
La plus grande récompenfe des chagrins de la vie eft de la pouvoir finir en paix : c'eft la grande victoire des viciffitudes de ce monde, le grand triomphe que les fages & les gens de bien efpérent, que d'être mis dans le tombeau & recueillis dans les demeures invifibles, dans un état de tranquillité & à la porte des Bienheureux. Pour quelle raifon des millions de gens de bien vont-ils à la Mecque en pelerinage,

& aspirent au bonheur d'y mourir, si ce
1687 n'est la ferme croyance qu'ils ont qu'ils seront immédiatement transportés en paradis, pour y être en présence de notre grand & sublime Prophete ? Pour moi, je n'ai pas à me faire la difficulté du pelerinage, étant né en Arabie, nommée l'heureuse à juste titre, & doublement telle, & par son climat, & par le sacré trésor qui y repose ; moi qui retournant dans ma patrie, serai heureusement placé à la vûe même du monument miraculeux du saint Prophete : c'est là que je souhaite de finir mes jours d'une maniere convenable à ma vie, qui a été toute dévouée aux intérêts & à l'honneur de ma patrie.

Fais-en donc ton affaire, grand Musti, & regardes comme un bonheur qu'il soit en ton pouvoir de faire un heureux mortel de ton vieux ami, qui, en bénissant continuellement ta charité, fera sans cesse des prieres pour ta santé. Ne doute point que tu ne puisses trouver un successeur capable de remplir l'emploi que je possede, quelque délicat qu'il soit ; car si tu veux bien m'envoyer ici la personne désignée, je resterai avec lui, jusqu'à ce que je l'aye mis en état de converser avec les gens de ce pays, & l'instruirai de sorte qu'il se rendra agréable à la société de cette Nation jalouse, & que ce peuple répondra

sans peine à ses recherches, sans soupçonner le dessein qu'il aura en les faisant. 1687.

Envoie-le donc ce Successeur, généreux Saban, & fais-le d'une maniere qui réponde à l'amitié que tu eus pour moi autrefois, lorsque toi & moi étions égaux & camarades aux Odas du Tekeb à Trebisonde; & que la fortune, qui t'a élevé au-dessus de ton ancien ami, ne te fasse pas oublier qu'étant déja rassasié de jours, de même que moi, aussi n'y a-t-il pas loin du terme qui ramenera l'égalité entre nous, en nous mettant l'un & l'autre dans la poussiere, jusqu'à ce que nous nous rencontrions dans le jardin, & nous réjouissions dans le palais royal d'Eden, où les plus parfaits dans la vertu, & non les plus distingués dans la gloire mondaine, seront reçus avec la plus haute splendeur dans les habitations des délices éternelles.



1688

LETTRE XXXIV.

A Haſſan Ebio Mirza Zebir, Grand Moufti.

Il fait une ſatyre fort vive de ce que les Chrétiens, dans leurs plus ſolemnelles actions de graces à Dieu, y joignent les inſtrumens de muſique, même ceux qu'ils emploient à la guerre, comme il l'avoit vu pratiquer à un Te Deum *chanté à Paris.*

ILLUSTRE & reſplendiſſante image du bienheureux Légiſlateur, je baiſe la pouſſiere de tes pieds ſacrés, par reſpect pour la ſainteté ſans tache qui éclate dans ta perſonne, & qui eſt véritablement héréditaire au ſiége ſacré que tu occupes. Je ne ſçaurois être ici environné du faſte de la dévotion, ni voir les bouffoneries ridicules des infideles, dans ce qu'ils appellent Religion, ſans faire quelques méditations céleſtes, que je mets à tes pieds, à l'honneur des plus pures inſtitutions de notre grand Prophete.

Les Chrétiens occidentaux trouvant que le modele brute & groſſier de leur religion, qui conſiſte principalement dans

le célibat, dans l'abnégation de toute liberté, & en sévérités monastiques, &c. 1688
dans la pratique desquelles ils avoient engagé les peuples ; que ce modele, dis-je, n'étoit pas du goût de beaucoup de gens, qui ne pouvoient s'en accommoder comme d'un vrai culte religieux : dégoût qui procédoit de la stérilité du principe sur lequel ils bâtissoient ; ils ont été obligés de mêler dans leur culte autant de gaieté qu'il leur est possible, afin de compenser en quelque façon leurs autres fadaises & que le commun peuple trouve quelque chose dans la religion qui le chatouille & qui lui plaise. C'est par ce moyen, s'ils ne peuvent le retenir par le sublime, que les Ecclésiastiques tâchent au moins de le captiver par l'extérieur de leur culte ; semblables en cela à certains hérétiques enthousiastes que j'ai vus en Arabie, qui étoient comme enyvrés par les vapeurs & la fumée de quelques herbes, qui ont la vertu de produire cet effet, que leurs Dervis leur donnoient exprès, afin d'entretenir en eux les illusions de leurs principes.

Il n'y a pas moyen de raisonner avec ces gens sur ces sortes de matiéres ; car si je demandois seulement au premier de ces infideles d'être de bonne foi, & de m'avouer franchement à quelle occasion leurs

Eccléſiaſtiques ont introduit tant de geſtes
1688 groteſques, une ſi grande variété de peintures, tant de différentes adorations, & ſur-tout une telle diverſité d'inſtrumens de muſique dans leurs Moſquées ou Egliſes : ſi je lui demandois, ſi ce n'étoit pas à deſſein de ſe rendre maîtres des eſprits par le méchaniſme de ces additions, d'émouvoir les paſſions & les affections de leurs partiſans, il ſe ſouleveroit d'abord contre moi, crieroit *à l'Hérétique !* & ſi je demeurois en certains autres pays Nazaréens, je ſerois immanquablement envoyé à l'Inquiſition. Si tu ignores ce que c'eſt que l'Inquiſition, je te dirai que c'eſt un diabolique Tribunal eccléſiaſtique, dans lequel des Juges infernaux, qui ſont tous Eccléſiaſtiques, prononcent ſentence contre ceux qu'ils s'imaginent être le moins du monde portés à ſouiller un peu trop dans les impoſtures ſacrées de leur religion.

Certes, vénérable Patriarche de la pure foi des Muſulmans, ces Nazaréens ſont de tous les hommes du monde qui prétendent avoir une religion, les plus déteſtables : car dans le tems même qu'ils ſe diſent les diſciples de leur Prophete Jeſus, ils ont introduit tant d'innovations dans le culte qu'il leur a enſeigné, & tant de traditions corrompues qu'il ne diſt

jamais que leur religion eſt à préſent
très-éloignée de ſa premiere inſtitution. 1688.

Il eſt certainement vrai que ce Jeſus dont ils tirent leur nom, fut un perſonnage très-ſaint, rempli d'une ſageſſe céleſte ; qu'il fit des miracles ſans nombre, & laiſſa à ſes ſectateurs des enſeignemens purs, émanés de ſa bouche : & quoique nous ne lui accordions pas d'être en aucune maniere comparable à notre divin Légiſlateur, toutefois l'Alcoran de ce Jeſus leur Prophete contient un grand nombre d'excellens préceptes, que ſes diſciples ſuivirent avec beaucoup d'exactitude pendant quelques ſiécles, & ſouffrirent pour leur défenſe des tourmens inexprimables de la part des Empereurs Romains, & ſous leur gouvernement. Mais les ſucceſſeurs de ces premiers diſciples, dégénerant peu à peu de la pureté & de la droiture des principes que leurs ancêtres avoient ſuivis, ont corrompu leur religion à un tel point, qu'elle eſt à préſent le plus grand amas de confuſion & de batalage qu'il y ait ſur la terre.

Tu aurois été rempli d'indignation, vénérable & ſaint oracle des fideles, ſi tu euſſes été ici l'autre jour, que ces Nazaréens rendoient leurs publiques actions de graces à leur Prophete Jeſus, qu'ils prétendent & diſent, comme tu ſçais,

1688 être même égal à Dieu. Je fus, autant par curiosité que pour ne pas me rendre suspect, dans un de leurs Temples idolâtres, où ils avoient étalé tout le faste de leur culte : je fis attention à tout ce qui s'y passoit, parce que c'étoit au sujet d'une réjouissance, ou action de graces, comme ils l'appellent, pour la prise de Philipsbourg, ville de l'Empereur d'Allemagne sur le Rhin. Je te jure que je fus non seulement surpris à la vue de la folie ridicule d'une nation aussi polie que l'est d'ailleurs la Françoise, mais encore animé d'une sainte fureur, & je les maudis trois fois par Mahomet, réservant au reste que tu confirmes les anathèmes qu'ils méritent, & qu'ils ont tout lieu d'attendre.

A peine pourrois-tu t'imaginer que des hommes qui croient la gloire ineffable du Créateur du ciel & de la terre, puissent donner dans le travers de croire qu'ils pourront se rendre agréables auprès de lui par le bruit des violons & des cornemuses, par le fracas des grosses pieces de canon, par le tintamare des timbales, & le son bruyant des trompettes : cependant c'étoit tout cela ; car leur grande rapsodie de louanges, qu'ils appellent *Te Deum*, se fait de la sorte. Justement avant qu'ils commençassent leur chant dans la Mos-

quée, on fit ronfler cinquante pieces d'artillerie au-dehors, comme s'ils avoient dessein d'éveiller leur Prophete par ce bruit. Immédiatement après ceci, & justement devant la porte de la grande Mosquée, je fus surpris du bruit confus de douze paires de timbales, du grand nombre de trompettes placées deux à deux à des distances convenables, & de trente tambours des Gardes à pied du Roi: on fit jouer tout cela ensemble pendant un quart d'heure pour faire honneur à la Divinité. 1688

Dès que ceci fut fini, on entonna dans la Mosquée une Antienne, (c'est ainsi qu'ils appellent certain cantique usité dans ces occasions) qui fut chantée par les voix des Eunuques, des enfans & des femmes, dressés à ce dessein. Leurs voix, à la vérité, étoient excellentes, & si on les eût employées dans des occasions de joie & de plaisir, & non pour débaucher le coeur par des idées corrompues de religion, leur harmonie eût été admirable. Les chantres étoient placés sur des échaffauds dressés pour cet effet, & disposés par degrés, les uns plus hauts, les autres plus bas, comme leurs voix. Ensuite vint le *Te Deum*, qui fut chanté par les mêmes voix, mais mêlées d'innombrables instrumens de musique de toutes sortes, com-

— me violons, basses de viole, hautbois,
1688 fifres, cymbales, tambours de basque, harpes, orgues, &c. Cela dura environ une demi-heure, après quoi cette musique finit comme elle avoit commencé, c'est-à-dire, par les tambours, les trompettes, les timbales, & cinquante pieces de canon au-dehors de la Mosquée.

Dis-moi, sage des sages, & lumiere de l'Orient, qui guides les consciences des fideles, pour rendre leurs dévotions pures & sans mêlange à un Etre éternel & invisible, & leur enseignes à faire monter leurs prieres cinq fois par jour vers son trône majestueux tout rayonnant de gloire; dis-moi quel rapport tu trouves que peut avoir ceci avec la chose sacrée appellée Religion, ou avec la nature de l'adoration & de l'action de graces? Ces actes dûs par d'humbles créatures au souverain Créateur du ciel & de la terre, ne demandent-ils pas que les mortels s'approchent de lui en êtres qui sentent toute leur petitesse, leur misere & leur impuissance, tremblant même dans leurs actions de graces, plutôt que de paroître devant sa face adorable avec un bruit de musique, & des voix de triomphe, comme s'ils vouloient inviter la Divinité à un festin ou à une mascarade?

J'ai souvent réfléchi sur le procédé de

ces infideles, & je pense qu'il faut qu'ils aient de Dieu des idées fort grossieres, & que ce n'est pas leur faire tort de dire qu'ils jugent de lui à la maniere des hommes. Aussi est-il impossible qu'ils portent à son essence divine le respect humble & craintif que lui témoignent les Vrais-Croyans; lesquels, après avoir lavé leurs corps des souillures extérieures, conçoivent de Dieu des idées parfaites, en couvrant leurs yeux, & se retirant dans le fond de leur ame, comme dans une solitude céleste, où ils contemplent l'Etre éternel, qui est par lui-même la substance & l'accomplissement d'une gloire inconcevable. 1681.

Tout ce qu'on peut alléguer de mieux pour servir à la défense de ce qu'il y a d'étrange dans cette coutume, est tiré par leurs rusés Dervis ou Prêtres de la pratique des Juifs, lesquels disent l'avoir reçue de leur ancien Législateur Moyse. Mais quand même cela seroit, il n'en est pas moins absurde de voir les Nazaréens faire les singes des Hébreux, eux qui au reste prétendent suivre la nouvelle loi de leur Prophete Jesus, qu'ils disent être le Messie que Moyse même a prédit, & qui devoit mettre fin à toutes ses institutions: aussi déclarent-ils que ce Jesus a accompli toute la loi de Moyse, & aboli tout

1688 ce qui appartenoit à ſon culte cérémoniel; établiſſant une parole de prophétie plus ſolide, ou des inſtructions d'un culte plus épuré. Il eſt d'ailleurs très-vrai que dans tous les enſeignemens que leur Meſſie leur a laiſſés, il n'y a pas le moindre précepte, exemple ou inſtruction, pour des choſes auſſi monſtrueuſes dans l'occaſion dont il s'agit, que les tambours, les trompettes, &c. au contraire, déteſtant tout le faſte que les Juifs de ſon tems avoient introduit ou mis ſur pied, il le deſapprouva, & chaſſa de leur grande Moſquée ou Temple, qui étoit à Jeruſalem, tout ce qui ſervoit à le nourrir; déclarant dès lors que les Moſquées où Dieu vouloit être adoré, ſeroient uniquement des maiſons de prieres. Nonobſtant tout ceci, leurs ruſés Dervis, & le Moufti de Rome, ont introduit toutes ces nouveautés ridicules & inſoutenables, & ont accoutumé les peuples à ſe moquer de Dieu immortel & maître de la nature, de la maniere que je viens de te le dire.

Avec quelle dévotion beaucoup plus pure & plus agréable à la Divinité, les fideles Muſulmans ne proſternent-ils pas leurs ames de la maniere la plus humble, en adreſſant leurs prieres ardentes & ſublimes à cet unique ſouverain Allah, le Dieu des Dieux de toutes les nations de

la terre, dans les ſaints lieux où les reli-
gieux ſerviteurs de notre grand Prophete 1688
s'acquitent des devoirs de la religion ſous tes ordres ſacrés ? Pénétré de ces penſées, j'y ſuis tous les jours préſent par la force de l'imagination ; mon ame ſe réjouit, malgré l'abſence corporelle où je me trouve, quand je me figure de voir ta vénérable perſonne rempliſſant les ſaints préceptes au milieu des fideles, qui proſternés à tes pieds, honorent Dieu avec toi, & ſon grand Prophete Mahomet.

Ne ſois pas ſurpris, oracle des Vrais-Croyans, ſi je ſuis quelquefois tranſporté de ces idées à un point qui reſſemble à l'enthouſiaſme : crois auſſi que mon accablement eſt proportionné à mon élévation, après que le feu de mon imagination eſt paſſé, ſur-tout lorſque je me trouve embarraſſé avec les infideles, & condamné ici au travail & à la pénitence.

Je baiſſe tes pieds avec la plus profonde vénération d'un humble eſclave.



1689

LETTRE XXXV.

A Cicala Bacha, Beglierbey de Romanie.

Il lui parle de la révolution arrivée en Angleterre, & de ce que la bévûe des François avoit seule donné lieu à l'entreprise du Prince d'Orange.

JE t'adresse cette lettre par le commandement de Hali Bacha, autrefois Kaïmakan, à présent en paradis, d'où sa bénediction soit sur nous : outre que tu es par ton titre Seigneur des Seigneurs, & par ton emploi le premier & le plus grand Beglierbey de tout l'Empire Ottoman, le bras droit de l'invincible Achmet, notre puissant Empereur, par l'ordre duquel les plus importantes affaires du Gouvernement te sont confiées en l'absence du Visir Azem, à présent occupé à son heureuse expédition du Levant ; je sçai que par ton génie martial, de même que par ton poste relevé auquel sont soumises toutes les possessions des Musulmans en Europe, tu es porté à recevoir favorablement une relation de ce qui se passe de remarquable dans le monde Nazaréen ; c'est ainsi qu'on peut

appeller cette partie dans laquelle je séjourne par l'ordre de notre grand Maître, & pour le service de tout l'Empire des fidéles Sectateurs du Prophete. 1689.

Tu n'ignores pas, sage & vaillant Cicala, la grande défaite du puissant Empereur des Isles, nommé ici communément le Roi d'Angleterre; car il faut que tu scaches que cette Cour impérieuse & hautaine donne des titres aussi bas qu'elle peut à tous les Princes ses voisins. Le Roi d'Angleterre est incontestablement un très-puissant Prince, & son Empire, quoique de peu d'étendue, est toutefois redoutable en force & en puissance; ce qui est principalement fondé sur la prodigieuse opulence & les richesses de ses Provinces & de son peuple. Il posséde, outre les grandes Isles de Bretagne & d'Irlande, un nombre infini de Terres, d'Isles & de Colonies dans les lieux les plus reculés du monde.

Hali Bacha, de son vivant heureux Kaïmakan de Constantinople, ton ami & le mien, me commanda de lui écrire l'histoire de la chûte du Roi d'Angleterre, ce que je fis au long, en y ajoutant le portrait de ce Prince, que l'on voit à présent refugié à la Cour du Roi de France, son grand ami & protecteur. En réponse à ma relation, Hali m'envoya ordre de l'instruire plus particuliérement, comment il s'étoit

pû faire que le Roi des François, dans le
1689 pays duquel je reside, & que nous estimons le plus grand Roi des Nations du Messie, dans le même tems qu'il protestoit une amitié si sincere au Roi d'Angleterre, souffrit qu'un Prince aussi foible que l'étoit le Prince d'Orange, qui n'avoit d'autre secours que celui des Hollandois, envahît & attaquât les Royaumes de son ami & de son allié, dans le tems qu'il sçavoit que les sujets du Roi d'Angleterre étoient mécontens & portés à la révolte. C'est cette réponse que l'illustre Kaïmakan, à qui soit paix éternellement, m'ordonna sagement de te faire tenir, connoissant, à ce qu'il semble, ou sçachant par inspiration, que le tems marqué de son transport à la félicité approchoit.

Sçaches donc, grand & vaillant conducteur de l'armée des Fidéles, qu'il est constant que le Roi de France est le plus grand de tous les Rois des Nations Chrétiennes, puissant en richesses, possédant des trésors immenses, environné d'armées nombreuses & victorieuses. Il n'y a pas de doute qu'il ne soit à présent, comme il l'étoit ci-devant, sincere ami du Roi d'Angleterre, & qu'il auroit de tout son cœur prévenu le malheur qui lui est arrivé depuis. Bien plus, quand même il n'auroit pas été si étroitement allié avec lui, la prudence

& la politique vouloient qu'il ne souffrît absolument pas que le Roi d'Angleterre 1689
fût attaqué de la sorte, vû qu'il sçavoit parfaitement bien que le Prince d'Orange étoit par lui-même, non seulement un Prince belliqueux, mais encore ennemi juré de la grandeur & de l'ambition de la France.

Il est encore vrai que le Roi de France est à présent, comme il l'étoit alors, au plus haut degré de sa gloire, couronné d'un grand nombre de victoires & de triomphes, qui font l'envie & le chagrin de toutes les nations qui l'environnent; il sçavoit que toutes ces nations se rejouiroient de voir le Prince d'Orange fortifié par l'addition des forces de l'Angleterre, & qu'elles ne manqueroient pas de s'allier avec lui, afin de mettre un frein à l'extrême grandeur de la France, qui commence à devenir terrible en Europe.

Toutefois il n'est pas moins vrai qu'il n'y a qu'un fatal entêtement & qu'une indolence inconcevable dans ce grand Monarque, dirigés sans doute par les décrets irrévocables de la Providence, qui ont conduit cette grande affaire à sa fin. Ce sont toutes ces considérations qui porterent nôtre défunt ami à m'enjoindre avec tant de précision de lui détailler toutes ces choses; puisqu'il lui paroissoit fort étrange

1689 comme il te paroîtra de même, à toi qui es, de même qu'il l'étoit, si bien au fait de l'état des choses dans ces quartiers, que le Roi de France demeura spectateur les bras croisés, dans une affaire qui touchoit de si près son ami, son allié, & qui plus est, lui-même & qu'il ne se mit pas en devoir de prévenir un malheur qui devoit enfanter tant d'événemens funestes pour la France.

Il faut donc que je t'apprenne qu'une seule fausse démarche dans la conduite du Roi de France a été la cause de toute l'infortune de son ami le Roi d'Angleterre, & sans laquelle il auroit été impossible au Prince d'Orange d'exécuter le moindre de ses desseins : c'est que dans la conjoncture même des grands préparatifs des Hollandois, le Roi de France, comme s'il eût été d'intelligence avec eux, ayant résolu de pousser l'Empereur d'Allemagne, envoya le Dauphin, son fils aîné, à la tête de soixante mille hommes, par une route toute opposée sur le haut-Rhin, & fit assiéger Philipsbourg ; au lieu que s'il eût fait avancer cinquante mille hommes vers la Meuse, en rodant autour des frontieres des Hollandois, sans cependant les attaquer, ces derniers n'auroient jamais osé se défaire de leurs troupes pour l'expédition d'Angleterre.

On eſt à préſent convaincu ici que ces mesures étoient fauſſes, & le plus formidable ennemi que la France ait, ſe trouve fortifié par cet événément des Royaumes Britanniques, qui ſeuls ſont capables de faire tête aux armes Françoiſes; mais les François ſont généralement ſi infatués du pouvoir invincible de leur Roi, qu'ils ne font aucun compte du reſte du monde; cette confiance outrée pourroit cependant leur devenir fatale à la fin. Il eſt vrai que les armées de France ſont compoſées d'excellentes troupes; mais il faut conſiderer qu'elles ne ſont pas toutes de ſes propres ſujets; car ces derniers ne ſont pas eſtimés par le Roi même ſes meilleures troupes, puiſqu'il entretient à ſon ſervice le plus qu'il peut d'Allemands, de Suiſſes, d'Irlandois & d'Ecoſſois, on y trouve même quelques Anglois: & lorſqu'il eſt en guerre avec ces nations, de ſorte qu'il ne peut pas remplacer la perte des étrangers qu'il a à ſon ſervice par d'autres du même pays; on aſſure que l'Infanterie Françoiſe eſt fort inférieure à celle de toutes les nations voiſines. 1689

Mais il faut convenir que les troupes Françoiſes ſont commandées par de bons Officiers, & que c'eſt à leur conduite que leur Monarque doit principalement ſa gloire. Lorſqu'on parle des François & des

Anglois par comparaison, on dit en pro-
1689 verbe, que *si les soldats François veulent seulement suivre, leurs Officiers les meneront toujours;* & que *si les Officiers Anglois veulent seulement mener, leurs soldats les suivront toujours;* de sorte que, pour le dire en passant, une armée de soldats Anglois, conduite par des Officiers François, seroit invincible.

Quelle gloire pour les troupes de notre illustre Empereur, aux ordres duquel, tant les Officiers que les Soldats, rivaux de gloire, & toujours prêts à bien servir le plus invincible Monarque de l'univers, sont également prêts à mener & à suivre, pour planter le glorieux Croissant, l'enseigne triomphante du plus redoutable de tous les Empires, sur les remparts vaincus des ennemis du Sultan! Puissent tes desseins avoir un heureux succès, & tes armes être toujours victorieuses dans la cause de notre puissant Maître, jusqu'à ce que le Croissant triomphe de la Croix, & que le monde entier reconnoisse la souveraine autorité de la resplendissante Porte.



LETTRE XXXVI. 1689

An céleste modele de sagesse & de pureté, Hassan Ebio Mirza Zebir, Prince des Moustis.

Il parle de la conduite scandaleuse de quelques Papes, & lui raconte l'histoire d'un d'entr'eux, qui traitoit de fable & de mensonge tout ce que les Ecritures sacrées ou profanes disent de Jesus-Christ.

SI j'avois à te saluer, vénérable & majestueux guide de la vérité, qui chéris tous les fidéles, dans les termes que les Nazaréens emploient lorsqu'ils parlent au grand Moufti de leur Religion, je te donnerois, & à beaucoup plus juste titre, celui de Souverain Pontife, en ajoutant le prédicat de Sainteté : je reconnoîtrois même une infaillibilité attachée à ton poste éminent, pour juger & décider toutes les controverses de Religion, sans qu'il soit possible à aucune passion humaine de jouer quelque tour à ton jugement éclairé, ou de lui faire prendre l'ombre pour le corps.

Quoi qu'il en soit, ces sublimes qualités éclatent effectivement en ta personne & en ton caractere, en toi, dis-je, qui

es réellement saint & sage au souverain
1689 degré; pendant que les Nazaréens occidentaux & méridionaux de l'Europe les attribuent avec autant de présomption que d'impudence à des gens en qui l'on reconnoît tout le contraire; car peut-être sçais-tu que les Souverains Pontifes ou Moustis de Rome, qu'on traite de Sainteté en leur parlant, sont quelquefois les plus indignes des hommes; bien plus, ils menent souvent une vie scandaleuse, sont yvrognes, parjures, lascifs, turbulens, sanguinaires, en un mot des monstres de méchanceté, & même d'impiété, jusques là que leurs Sectateurs même, confus de tant de crimes, ont été réduits à en déposer quelques-uns, tantôt à l'aide de l'Empereur d'Allemagne, tantôt avec le secours du Roi de France; mais il seroit trop long de te faire leur histoire.

C'est une gloire particuliere pour notre saint Prophete, & pour la Loi qu'il nous a laissée, qu'en toi, qui est le Prince de la Religion des Vrais-croyans, on trouve le parfait modéle des Justes, que tu sois inimitable pour les talens de l'esprit, & que tu ayes une ame égale aux sublimes fonctions du plus excellent ministere de toute la terre; je veux dire que tu sois aussi capable que digne d'expliquer infailliblement les mystérieuses vérités de notre

tre saint Alcoran, & d'interpreter sans appel tous les dogmes de la Loi du Prophete. 1683.

Je ne puis te donner une idée plus juste & moins suspecte du prétendu guide infaillible des Nazaréens abusés, qu'en rapportant l'histoire d'un de leurs Mouftis ou Papes, de la maniere qu'elle est couchée dans leurs livres même par des Ecrivains de leur parti. Je parlerai de celui qui, par sa conduite scandaleuse dans la vente de ses pardons imaginaires & de ses benédictions chimériques, fut la premiere cause du schisme qu'un certain Luther fit parmi eux : c'est ce fameux Dervis qui, comme je l'ai écrit ci-devant, devint auteur & chef d'un parti considérable parmi les Nazaréens. Ce Pape donc, ou grand Moufti de Rome, fut un témoignage vivant de ce que nous tenons du systême entier de la Religion qu'ils professent ; sçavoir, que c'est un tissu de fictions inventées par leurs Dervis pour tromper le monde : il semble même que cet homme n'ait pû cacher cette importante vérité, quoiqu'il fût extrêmement nécessaire à ceux de son parti de la supprimer. Ce qui lui donna lieu d'éclater, fut la joie qu'il ressentit en voyant les sommes immenses qu'on portoit chaque jour à son trésor à Rome, depuis qu'il avoit envoyé ses émissaires courir le mon-

1689 de pour expoſer en vente des indulgences, des reliques, & autres friperies du Vatican. Il fut ſi ſurpris à la vûe de ces monceaux d'or, qui paſſoient toutes ſes eſpérances, qu'il s'écria comme dans un raviſſement : *Heu ! quantùm profuit hæc fabula Chriſti !* c'eſt-à-dire, « Quel gain prodigieux ne nous rapporte pas cette fable de Chriſt !

Or ſi le grand Prêtre ou le Moufti des Nazaréens, qu'ils prétendent ne pouvoir ſe tromper, déclare que le ſyſtême entier de la Religion de leur Meſſie n'eſt qu'une fraude pieuſe, une ſainte fable, un conte ſacré, une fiction eccléſiaſtique, qu'avons-nous beſoin d'autre témoignage ? Quelle preuve plus authentique les Vrais-croyans peuvent-ils ſouhaiter, pour les confirmer qu'ils ſont dans la voie céleſte, que la confeſſion publique du Pape, ou du plus reſpectable chef des Chrétiens, qui a avoué librement & ſans contrainte, que tout n'eſt chez eux que tromperie, & que l'hiſtoire de Jeſus, fils de Marie, pour autant qu'elle n'eſt pas reçue chez les Muſulmans, n'eſt qu'une fable inventée à plaiſir ?

La force de cette preuve, comme tu vois, conſiſte en ce que les Nazaréens croient fermement que leur grand Prêtre eſt infaillible dans tout ce qu'il dit ou qu'il fait. Cette croyance eſt un point ſi eſſen-

tiel de leur Religion, qu'il y a quelques lunes que l'on brûla vifs sans miséricorde deux hommes, pour avoir soutenu que le Moufti de Rome pouvoit quelquefois prendre du pain pour de la viande & du vin pour du sang. Cette exécution s'est faite par sentence du Tribunal de la sainte Inquisition : c'est ainsi qu'ils appellent l'établissement le plus infernal qu'il y ait sur la terre, où l'on tient de tems en tems ce qu'ils nomment *auto da Fè*, ou *acte de Foi*, & qui ne consiste que dans la condamnation de ceux qu'ils appellent Hérétiques. 1689

Nous employons avec d'autant plus de justice contr'eux un argument, sorti de la bouche même de leur oracle infaillible, & nous craignons d'autant moins d'être desavoués par les Nazaréens, qu'ils ajoutent dans tout le reste une entiere croyance aux dits & faits, non seulement de tous leurs Papes en général, mais encore de celui dont je te parle en particulier ; de sorte que nous pouvons hardiment assurer que leurs Dervis sont de grands charlatans, qui font tout pour de l'argent, & que leur grand Moufti ou souverain Pontife est un franc imposteur, & un vrai filou en matiere de Religion.

Le ciel a sans doute étourdi ces infideles, & les a abandonnés à un esprit d'erreur & de vertige, qui leur fait embras-

1689 ser les plus grossieres absurdités ; car si cela n'étoit, ils ne goberoient jamais des impostures si publiques & si visibles. Me trouvant un jour en conversation avec quelques personnes d'une Secte de Nazaréens qu'on appelle ici Huguenots, l'un d'eux me dit que leur Messie avoit prédit que *vers la fin du monde ses disciples seroient abandonnés à une erreur efficace, jusqu'à croire le mensonge.* Tu sçais que nous croyons que Jesus étoit un Prophete venu de Dieu, quoique nous lui donnions au reste un rang fort inférieur à notre saint Prophete, qui est distingué entre tous ceux que Dieu a envoyés pour enseigner aux hommes le chemin du salut : cependant si Jesus a prédit qu'aux derniers jours ses Sectateurs s'appliqueroient à croire le mensonge, & seroient abandonnés à une efficace d'erreur, il faut avouer qu'en cela il a été véritablement Prophete.

Les Huguenots dont je viens de te parler, sont gens d'une Secte de Nazaréens plus honnête & plus sage de beaucoup que ceux qu'on appelle Catholiques ; & c'est pour cela qu'ils ont été persécutés par ces derniers, & même entierement chassés du Royaume de France : aussi ne manquent-ils pas, lorsqu'ils se trouvent en compagnie où ils le peuvent faire sans danger, de mettre au jour les tromperies,

les impostures, & les absurdités des Dervis Catholiques. Il y a diverses Sectes de 1689
Nazaréens qui se sont séparées du Moufti de Rome, & qu'on désigne, ou par les pays qu'ils habitent, ou par les noms des chefs dont ils ont adopté les opinions, comme Lutheriens de Luther, Calvinistes de Calvin, & ainsi des autres. La raison pourquoi j'ai dit plus haut que je tiens les Huguenots, qui sont les mêmes que les Calvinistes, pour une beaucoup meilleure espece quant à leur morale & à leurs principes, est qu'ils s'accordent avec les Musulmans dans l'horreur qu'ils ont pour les images, vû qu'il n'y en a pas plus dans leurs Temples que dans nos Mosquées. Toutes les Sectes cependant différent encore les unes des autres, & se départent de la charité, ni plus ni moins que les Persans & les Musulmans le font au sujet des successeurs du Prophete ; ils en sont même venus quelquefois jusqu'à se persécuter mutuellement & à répandre leur sang pour des sujets assez légers.

Si l'amour & l'union sont le lien de la Religion & le gage du droit au Paradis, il est hors de doute qu'on trouve chez les Musulmans de meilleures marques de la felicité que nous attendons dans le jardin d'Eden. On ne voit point parmi nous de pareilles divisions, comme il en regne

dans les pays de ces infideles, où chacun
1689 se fait une Religion à sa mode, & croit trouver le chemin du Paradis à la sombre lueur de sa propre imagination; pensant qu'il est de son devoir de damner hardiment tout le reste du genre humain qui ne pense pas comme lui. Si je ne me trompe, il y a eu un homme qui a publié un modele ou un plan, qu'il intitule *Hérésiographie*, dans lequel il rapporte les dissensions qui se trouvent parmi les différentes sortes de Chrétiens; & je pense qu'il en compte jusqu'à soixante & quatorze Sectes, qui se disent toutes Sectateurs de leur Messie. Un autre Ecrivain fort estimé parmi les Catholiques, appellé Baronius, qui étoit un de leurs plus grands Dervis, & distingué par un titre aussi impertinent que vuide de sens, je veux dire par le titre de Cardinal; cet homme, dis-je, a écrit que de son tems il y avoit parmi ceux de son parti soixante Sectes différentes par rapport au dogme, mais qui étoient unies dans l'obéissance aveugle qu'elles rendoient au Moufti de Rome. Voilà combien les lumieres par lesquelles ces gens-là se conduisent sont incertaines, & les régles & dogmes imparfaits que leur grand Prophete leur a laissés comme une loi fondamentale de leur obéissance; ou, pour mieux dire, tant ils observent

mal ses enseignemens, & obéissent peu à ses préceptes : car nous convenons que 1689
leur Messie leur a laissé d'excellentes maximes, par la pratique desquelles ils peuvent aller au Paradis céleste ; mais quoiqu'ils soient appellés de son nom, fort peu de ses premieres & saintes institutions se trouvent aujourd'hui observées dans leur Religion : ils se battent même tous les jours, & répandent le sang les uns des autres pour la simple question, *ce que c'est que leur Prophete a commandé, & qu'il n'a pas commandé ;* comme aussi à qui il appartient ou n'appartient pas d'interpréter les paroles & la volonté de leur Messie.

Lampe de la vérité, lumiere des fideles, dont les Vrais-Croyans reçoivent les oracles avec crainte, bénie soit la poussiere de tes pieds sacrés. Il n'y a point de réservations douteuses dans tes très-sûres & claires explications de notre sainte loi, point de schismes ou de divisions parmi tes obéissans auditeurs ; mais tous écoutent avec attention la loi de tes levres, qui prononcent des paroles de consolation céleste, capables de conduire aux campagnes mystiques qui environnent les portes du Paradis. Sublime Mirza, bénis ton fidele, obéissant & dévot Mahmut, & que les trompeurs périssent.

1689 LETTRE XXXVII.

A Haſſan Amiel Zucharava, Aga des Janiſſaires.

Il lui fait un détail de la confédération prochaine, & un portrait du Roi de France, dont il décrit le pouvoir formidable, & parle des Généraux & Officiers François.

TU ſerois dans ton élément, illuſtre Capitaine du Séminaire inépuiſable des plus vaillans ſoldats de l'univers, ſi tu étois ici à l'heure que j'écris, puiſque l'on n'entend actuellement que des bruits de guerre, & qu'il arrive tous les jours des couriers des armées qui ſont en campagne pour apporter les agréables nouvelles de victoires remportées, de places fortes priſes, & de nouvelles conquêtes faites ſi rapidement ſur les ennemis, que le Roi de France, qui paroît merveilleuſement dévot, & qui ne manque jamais de faire rendre des actions de graces dans les Moſquées & les Temples pour chaque avantage qu'il remporte, eſt obligé de mettre à préſent trois ou quatre conquêtes dans un même *Te Deum*, & de s'acquitter ainſi en gros de ſa reconnoiſ-

fance : ce qui fait dire à quelques railleurs, qu'il en agit envers Dieu comme 1689
envers ses sujets, lui faisant prendre son argent au prix qu'il lui plaît d'y mettre.

Il est très-vrai que les Nazaréens eux-mêmes ne se font pas un scrupule de turlupiner les choses qu'on estime les plus sacrées de leur prétendu culte, & de s'en moquer les premiers quand la compagnie & le vin les y invitent. Je regarde cette licence comme un signe certain que, quelque apparentes que soient les formalités dont ils ont farci leur Religion, ils ne sont Chrétiens que de nom, sans être persuadés de la réalité des choses qu'ils professent : il paroît au contraire par leur pratique & par leurs paroles, qu'ils en ont la même opinion que les Musulmans, sçavoir que le tout n'est qu'une sainte illusion, inventée pour faire subsister & mettre à leur aise leurs Dervis & autres Ecclésiastiques, qui en sont les premiers inventeurs, & qui ne s'en sont servis autrefois, de même que leurs successeurs font aujourd'hui, que pour attraper de l'argent.

Mais pour revenir aux choses que j'ai dit être ton élément, tu verrois ici un Roi qui se prépare, comme je puis le dire sans exagérer, à faire la guerre à tous les Princes de l'Europe : car outre que le Roi de France a déja engagé la querelle avec

l'ancien ennemi des Musulmans, je veux
1689 dire l'Empereur d'Allemagne, & a fait plusieurs conquêtes considerables sur ses frontieres, comme je te le dirai tout-à-l'heure ; il a aussi attaqué les terres du Roi d'Espagne qui sont de ce côté, & qu'on appelle les Pays-Bas : ce qui aboutira infailliblement à une guerre avec ce Roi, qui à la vérité commande à de vastes pays, mais dont les sujets sont un peuple foible, arrogant & pusillanime.

De plus, il est évident que le Roi de France s'attirera une guerre avec l'Angleterre & la Hollande jointes ensemble, épousant, comme il fait, les intérêts du Roi d'Angleterre, qui s'est sauvé chez lui, pour implorer son secours contre l'invasion du Prince d'Orange, dont tu dois avoir ouï parler depuis quelque tems.

Ce Prince d'Orange est un personnage si puissant par ses alliances avec les Princes du Nord de l'Allemagne, qui s'interessent tous pour lui, qu'il est fort vraisemblable que lorsque la France rompra & déclarera la guerre de ce côté-là, tous les Princes de la Maison de Lunebourg, de Saxe & de Brandebourg s'uniront contre lui en faveur du Prince d'Orange, & peut-être même les Rois de Dannemarck & de Suede.

Après tout ce que je viens de te dire

du Roi de France, tu feras fans doute curieux de connoître plus particulierement fa perfonne & fa puiffance. Sçache 1689 donc, qu'excepté la toute-puiffante Porte, le centre de la gloire, environnée de millions innombrables de vaillans guerriers, qui commande à d'inépuifables pépinieres de Spahis, de Janiffaires, & de Timariotes, répandus dans toute l'Afie, l'Egypte, l'Ethiopie, & même dans une bonne partie de l'Europe; que dis-je, à l'exception de la fublime Porte, ou après elle, le Roi de France eft le plus puiffant de tous les Princes de l'univers. Quant à fa perfonne, il eft fage, politique, entreprenant, d'une ambition démefurée pour la gloire & pour l'empire, intrépide dans les plus grandes entreprifes; de plus, heureux & jamais embarraffé ou réduit à chercher des mefures.

Il eft environné de trois cens mille vieux foldats, conduits par les plus expérimentés Capitaines de la Chrétienté; il eft maitre abfolu dans fes Confeils, & parfaitement bien fervi dans tous fes commandemens; c'eft perdre l'honneur de le fervir que de faire le moindre faux pas ou la moindre bévûe à fon fervice. Voici un trait d'hiftoire qui te confirmera ce que je dis.

Un Officier de marque dans fes ar-

mées, étant Gouverneur d'une place fron-
1689 tiere menacée par l'ennemi, en fit sortir sa meute, qu'il aimoit beaucoup, & on l'entendit à deux ou trois diverses fois maudissant la guerre, parce qu'elle alloit le priver du plaisir de la chasse, qui étoit son passe-tems favori. Le Roi l'ayant appris, le fit venir, & lui dit que puisqu'il aimoit si fort ses divertissemens jusqu'à les préférer à son service, il vouloit l'obliger dans ses inclinations; & là-dessus il l'envoya dans une grande forêt, & il le fit Garde-chasse d'une étendue d'environ douze lieues, avec de fort petits appointemens, ordonnant qu'on y envoyât sa meute, & lui enjoignant de ne pas sortir de ses bornes. Le pauvre Gentilhomme, tout honteux, fut obligé de s'y soumettre; & depuis, ni ses amis, ni l'intercession des principaux Officiers de l'armée, n'ont été capables de le faire rétablir dans le poste dont il est déchu.

Le Roi donne souvent de pareilles marques de son ressentiment à ses Officiers lorsqu'ils font quelque folie; mais rarement, ou plutôt jamais, les voit-on manquer à leur devoir dans les actions de guerre. Il est impossible de te décrire la joie universelle qui éclate dans toute la Nation à la vue des conjonctures dont je t'ai parlé; c'est comme s'ils étoient sûrs

de conquérir tout ce qu'ils attaqueront, quoiqu'ils soient sur le point d'avoir affaire à tout le monde, & d'être investis de tous côtés par leurs ennemis. 1689.

C'est une chose étrange de voir les relations qui viennent tous les jours du Rhin, qui est la frontiere de l'Empire d'Allemagne, où les armées de France vont & viennent sans trouver de résistance, tant avant qu'après la prise de Philipsbourg. Le Roi a plusieurs armées de ce côté-là sous divers Généraux, quoique le Dauphin, qui a commandé au siége, leur donne à tous ses ordres comme Grand-Visir & Commandant en chef. Le Marquis de Boufflers commande d'un côté, le Comte de Montal, vieux soldat, d'un autre, & le Marquis d'Huxelles dans un troisieme endroit; de sorte qu'ils s'étendent partout. Le premier de ces Généraux a pris Mayence, Spire, Worms, toutes trois villes Impériales; il a ravagé le Palatinat, mettant tout à feu & à sang, pis que ne feroit une horde de Tartares lorsqu'elle tombe sur quelque Province de la Moscovie ou de la Pologne. Les François ont mis garnison dans Creutzenach, Bacharach & Heidelberg; le Dauphin a investi Manheim, & le Marquis de Boufflers a descendu le Rhin jusqu'à Coblentz: tout est mis sous contribution jusqu'aux fron-

1689 tieres de Suabe & de Franconie, & l'on a tiré des sommes immenses d'argent des Princes de Wirtemberg, de Bade, de Hesse & d'autres, comme aussi de plusieurs villes Impériales; Francfort seule, dit-on, a été obligée de payer cent mille écus * ; le Duché de Wirtemberg deux cens mille, & le Cercle de Franconie six cens mille. De plus, les François ont brûlé six cens villes ou villages des deux côtés du Rhin, & entierement desolé la plus fertile & la plus belle partie du Palatinat, sans épargner les beaux palais du Prince, particulierement le château de Heidelberg, qui étoit le plus beau de toute l'Allemagne. Ils n'ont pas même fait quartier aux Mosquées ou aux Temples de leur Religion; de sorte qu'en cela ils ont fait voir qu'ils sont les plus barbares de tous les peuples de la terre; car quoique les Nazaréens honorent souvent les Musulmans de cette épithete, il est certain qu'elle leur convient mieux qu'à nous, qui respectons du moins, quand l'occasion se présente, les lieux où les Vrais-Croyans s'assemblent pour vaquer à la priere publique; au lieu que les François, quoiqu'ils professent la même Religion que les peuples qu'ils ont si mal traités, & qu'ils

* Il parle suivant la Gazette de Paris d'alors.

adorent le Messie crucifié, permettent pourtant à leurs troupes licencieuses de profaner & de détruire les lieux consacrés à son service. 1689

J'avoue que les honnêtes gens d'ici ne paroissent pas approuver cette maniere de faire la guerre, en brûlant & détruisant les villes & les bourgs qui ne font point de résistance : mais la Cour dit pour raison que cela est à présent nécessaire pour rendre redoutables les armes de leur Roi, & obliger les Princes voisins d'Allemagne de venir payer aux François les contributions demandées, de peur de semblables désolations ; car jusqu'à présent il n'a paru aucun corps considérable d'Allemands en campagne, en état, ou d'attaquer les François, ou de protéger leurs compatriotes.

Il n'y a point de doute, magnifique Hassan, que tout ceci ne tourne enfin à l'avantage des armes victorieuses des Musulmans, & ne contribue à miner peu à peu les forces des infideles qui osent s'opposer à leurs progrès : car les divisions intestines des Chrétiens ont toujours été & seront toujours un moyen pour avancer les conquêtes de l'invincible Porte, jusqu'à ce que nous puissions voir briller par-tout l'heureux Croissant à la place de ce que les Nazaréens mettent sur leurs Mosquées.

1689 Puisse la victoire accompagner perpétuellement ceux qui combattent sous l'étendard du Prophete, & que mon ame s'envole droit au Paradis avec celles des Vrais-Croyans qui perdent cette vie mortelle dans une bataille au service du Grand-Seigneur ; car quoique mon état présent ne m'oblige & même ne me permette pas de porter le cimeterre pour l'avancement des intérêts & de la gloire de notre puissant Maître, je n'en suis pas moins exposé à tout ce que la guerre peut avoir de plus cruel. Si les Nazaréens me connoissoient pour ce que je suis véritablement, je veux dire s'ils découvroient qu'au lieu de Tite de Moldavie, je suis Mahmut, esclave du Grand-Seigneur & le sien, que penses-tu qu'ils feroient de moi ? Ce que je t'ai dit de leur cruauté à l'égard de leurs freres en matiere de Religion, peut te faire juger du traitement que j'en aurois à attendre.

Je te souhaite, illustre Aga, autant & plus de succès dans tes exploits militaires qu'en ont présentement les François ; & en me prosternant trois fois devant toi, je te dis adieu.



LETTRE XXXVIII. 1689.

A Murat Abdimelcker, Cadilesquer de Natolie.

Cruautés exercées par les François dans le Palatinat. Il critique le procedé des Chrétiens, qui, après s'être détruits les uns les autres, ou avoir exterminé une partie du genre humain, en rendent solemnellement graces à Dieu.

JE m'approche avec respect de toi, qui es une image vivante du souverain Légiflateur, pour t'apprendre ce qui se passe dans cette partie du monde, pour autant que cela peut avoir quelque rapport au sublime grade où tu es, & particulierement à cette vertu & grandeur d'ame que tu possedes à un si haut degré, que tu peux même tirer des instructions des plus mauvaises actions des méchans, à l'avantage des gens de bien.

Sçaches donc, vénérable Murat, que la nation Françoise, parmi laquelle je vis, a fait la guerre pendant deux ans, sous la conduite d'un Prince fougueux & victorieux au-delà de l'expression, à l'Empereur d'Allemagne; que dans la suite de cette

guerre, & dans la vûe, comme on parle
1689 ici, de donner de la terreur aux Allemands & les intimider, ce Prince a fait faire à ses troupes les ravages les plus épouvantables sur les frontieres qu'on puisse s'imaginer : ils ont brûlé presque tous les villages d'un pays très-fertile & très-agréable, nommé le Palatinat ; & pour être assurés que l'incendie feroit son effet, ils avoient coutume de mettre le feu en cinq endroits à la fois, sçavoir aux quatre coins de chaque endroit, & au milieu, continuant ce manége de tous côtés, jusqu'à ce que tout le pays fût en flamme. Il est impossible de te décrire la désolation que cela a causé, vû la ruine d'un nombre infini de familles, le sac & la destruction de beaucoup de grandes & florissantes villes & des plus beaux Palais. Je ne dis rien du massacre d'une infinité d'innocens, de la violation des femmes, & de toutes sortes d'horreurs, qui surpassent tout ce que les plus cruelles hordes ont jamais fait en pays ennemi.

Si tu veux sçavoir la raison pourquoi je te fais une relation de ces choses ; la voici : le Roi de France, après toutes ces cruautés & barbares inhumanités, commises par son commandement, ou du moins par sa permission, a ordonné de célébrer un Bayram en action de graces, & que le jour

destiné pour cette fête soit solemnisé avec éclat dans toutes les villes frontieres du côté où l'on a fait ces beaux exploits, pour avoir achevé une expédition si glorieuse; ce sont les propres termes de ses ordres. N'auroit-il pas mieux valu, & n'auroit-il pas été plus conforme à la vérité de dire tout net, que de même que l'Ange noir se fait un plaisir quand, par la permission divine, il peut faire du mal aux hommes, de même aussi on se rejouit de la ruine du plus beau canton de l'Allemagne, d'avoir réduit à la mendicité cent mille familles, d'avoir ravi la vie à un million d'hommes, & l'honneur à autant de femmes, en un mot d'avoir exercé des barbaries jusques ici inconnues, & inventé des cruautés dont les tyrans les plus détestés de l'antiquité ont même ignoré le nom?

1689

Plus j'y pense, incomparable Murat, plus je trouve qu'on ne peut trop avoir en exécration les notions que paroissent avoir ces Infidéles du grand & unique Dieu qui a créé le monde, puisqu'ils semblent croire que de détruire ses créatures & d'exterminer si cruellement des ames humaines, soit une chose agréable à sa sainteté divine, & qui contribue à sa gloire; ou qu'il puisse agréer des actions de graces qui lui sont offertes pour des choses qu'il est très-certain qu'il abhorre. Je me souviens

— d'avoir vu certains vers Anglois, qu'on dit
1689 avoir été jettés dans un des Temples de la capitale de l'Angleterre, lorsque toute la nation rendoit graces au ciel de la découverte d'une conspiration, pour laquelle quelques-uns qui avoient été trouvés coupables furent exécutés. Il paroît que ces vers ont été faits par quelqu'un du parti souffrant. En voici le sens :

« Hypocrites, quittez vos algarades ;
» de tuer les hommes, & d'en ren-
» dre graces à Dieu ; cessez, rougis-
» sez de honte, & n'allez pas plus
» loin ; car Dieu ne reçoit point de
» louanges pour le meurtre ».

Il faut en effet qu'ils ayent des idées bien grossieres de la Divinité, pour oser lui témoigner leur reconnoissance de la désolation & de la ruine de leurs semblables, de la rapine & de la destruction que des hommes abandonnés à toute la fureur de leur volupté & de leur colere, commettent dans le monde. Si le juste arbitre de l'univers s'intéresse aux actions de ces ennemis de sa gloire, & n'a pas décreté de les abandonner entierement aux châtimens de l'enfer, il ne manquera pas assurément de leur témoigner son ressentiment, non seulement pour les crimes mêmes qu'ils ont

commis, mais encore pour s'être moqués si effrontément de sa justice, en le faisant participer par leurs louanges au sang & aux larmes qu'ils ont fait répandre, comme s'ils lui avoient rendu un service agréable en envoyant des milliers d'ames dans la région des ténebres, pour contenter le caprice & l'ambition d'un seul homme. 1689.

Mais ce qu'il y a encore de plus particulier dans cette horrible moquerie, est que les François ont forcé les gens même du pays qu'ils ont si cruellement ravagé, de se joindre à eux pour cette cérémonie, jusqu'à leur prescrire les paroles sur lesquelles les Prédicateurs les devoient haranguer ce jour-là, lesquelles sont tirées de l'ancien Alcoran des Juifs, & que voici: *Venez & les détruisons, à ce qu'ils ne soient plus une Nation.* Cet ordre me paroît un des plus cruels dont j'aye jamais ouï parler, & d'autant plus barbare que ces gens sont tous d'une même Religion, & se disent tous Sectateurs de Jesus, leur Messie & leur Docteur.

Sage oracle des vérités célestes, je ne doute pas que tu ne lises cette description de l'hypocrisie Nazaréenne avec toute la détestation qu'elle mérite; car tu sçais que Mahomet, qui soit béni éternellement, nous a dit que Dieu, qui est la souveraine justice, punira du feu infernal

—— & inextinguible tous ceux qui se moquent
1689 de sa redoutable Majesté, & qui tournent en ridicule son juste gouvernement, en enseignant la cruauté & l'injustice au lieu de la vérité, & le provoquant par là, lui qui est tout misericordieux & pitoyable, à prendre part au vol, aux violemens, à l'injustice & au sang.

LETTRE XXXIX.

Au Kaïmakam.

Il rapporte le commencement de la guerre entre le Roi de France & les Confédérés, & continue la description des ravages des François dans le Palatinat.

La France a présentement passé le Rubicon, je veux dire qu'elle a déclaré la guerre à l'Espagne, attaqué l'Empire d'Allemagne, & effectué que l'Empereur a été obligé de retirer ses troupes de Hongrie, pour mettre en campagne une armée de cent vingt-sept mille hommes contre ce seul aggresseur. Pour comble elle vient de rompre aussi avec le Prince d'Orange, devenu depuis peu Roi d'Angleterre, & avec les Hollandois, qui sont ses alliés; en un mot avec tout ce qui leur appar-

tient : de forte que le Roi de France doit, selon toute apparence, avoir actuellement plus de quatre cens mille hommes contre lui. 1689.

Pour ce qui regarde les affaires d'Angleterre, le Prince qui en étoit Roi ci-devant, & qui étoit venu se réfugier ici, a reçu du Roi de France des troupes, de l'argent & des vaisseaux qui l'ont transporté en Irlande, où il a si bien employé son tems, qu'il s'est mis en possession de la capitale de ce Royaume, nommée Dublin, & de toute l'Isle, excepté une seule petite ville dans le Nord du pays, nommée Londonderry, qui est encore assiégée par une armée de vingt mille hommes, sans qu'il y en ait aucune dans le pays pour secourir les assiégés ; de sorte qu'il est probable qu'ils tomberont bientôt au pouvoir des assiégeans. Tu vois par là que le Roi Guillaume, c'est ainsi qu'on appelle le Prince d'Orange nouveau Roi d'Angleterre, a beaucoup de besogne taillée de ce côté-là : & pour les autres ennemis de la France, s'ils ne concertent mieux leurs mesures, toutes les puissantes armées qu'ils ont présentement sur pied ne produiront rien.

Dès le commencement de la présente année, les François, selon leur méthode ordinaire, ont réduit en cendres les gran-

1689 des villes de Spire, d'Oppenheim, de Worms & de Frankenthal, outre quantité d'autres plus petites. On dit ici que les François ont usé de beaucoup d'humanité en brûlant ces villes. Je t'avoue que j'ai eu beaucoup de peine à concevoir ce paradoxe; & je suis persuadé que tu n'en auras pas moins à le goûter, quand tu sçauras que cette humanité si vantée consiste en ce qu'ils ont averti les habitans quelques jours auparavant d'en sortir. Voilà ce qu'on fait valoir comme une insigne clémence, qui se réduit après tout à ce que, voyant ces pauvres gens ne pas fuir comme on leur avoit ordonné de le faire, ils ne les ont pas brûlés vifs dans leurs maisons.

Pour arrêter ces fureurs, l'Empereur d'Allemagne a été obligé de rappeller le Duc de Lorraine, & trente mille hommes de ses meilleures troupes de Hongrie; de sorte que je ne doute pas que le Grand Visir n'ait tout le tems cet été d'exécuter les résolutions du sublime Divan, pour étendre les bornes du plus glorieux Empire de ce côté-là. Il est du moins certain que l'occasion est des plus belles, & qu'il en coûtera peu de sang aux Musulmans de reprendre les villes que nous avons perdues pendant les trois dernieres années, apparemment à cause de nos péchés: mais

à

à présent que les entreprises du Roi de France nous font respirer, ne negligeons point, je te prie, d'en profiter, pour réparer nos pertes avant que les Chrétiens s'avisent de faire la paix pour s'opposer aux armes invincibles de notre glorieux Monarque. 1689

Ces Infidéles, ennemis de Dieu & de son Prophete, sont en un mot tous aux prises les uns avec les autres. C'est le tems, invincible héros, qu'il faut que tu ceignes ton cimeterre, pour faire triompher le Croissant. Puisse la victoire accompagner tes vaillantes troupes, pour arracher dès la racine toutes les Nations & les Royaumes infidéles.

Le Roi de France publia hier sa Déclaration de guerre contre le nouveau Roi d'Angleterre, dans laquelle il est traité d'Usurpateur : il y a lieu de croire que cette querelle sera sanglante & meurtriere ; car le Prince d'Orange est ennemi irréconciliable de la France, & d'une application infatigable pour la guerre.

Je baise avec respect le bas de ta veste, en te priant de communiquer au Divan la relation que je t'envoie, afin que les Ministres de la sublime Porte en fassent l'usage qu'ils trouveront convenir.

1689

LETTRE XL.

A Murat Abdiel Elzagrad, Garde du Tombeau de Mahomet.

De l'absurdité de garder des Reliques, & de l'imposture dont on use à cet égard, confirmée par l'histoire d'un Marchand de la Rochelle.

ILLUSTRE gardien du divin & inestimable trésor, qui est bien au dessus des richesses de la terre, je veux dire des reliques & des cendres de tout ce qu'il y avoit de mortel dans l'homme immortel; toi à qui l'on a confié les murailles de ce sacré repositoire, dont les dévots pelerins approchent en se roulant dans la poussiere, couvrant leurs yeux de leurs mains, rampant sur leurs coudes & sur leurs genoux, & n'osant regarder le lieu de la sainteté: que tu es heureux, plus que les Rois, les Empereurs, & les plus grands hommes de la terre! Tu ne l'es toutefois que par ta pureté & par ton humilité, sans autre secours que ta vertu, qui seule t'a avancé au poste le plus sublime auquel homme du monde puisse être élevé; car combien n'est-il pas plus glorieux de garder les cendres

vénérables du saint Prophete, que d'être le trésorier de toutes les richesses du Grand-Seigneur, ou d'avoir cent mille millions de bourses commises à ta garde? 1689

Je pense souvent à ton illustre emploi, quand je vois dans les Mosquées de cette ville un homme qu'on appelle le garde des reliques : il n'y a pas assurément de plus grande imposture sur la terre que l'est celle des prétendues reliques parmi les superstitieux Nazaréens. Ils conservent dans les repositoires & dans les chapelles de leurs Temples toutes sortes d'os, de crânes & autres choses de cette espece, enchassés dans de l'or, ou de l'argent, & environnés de diamans & autres pierres précieuses. Ces beaux bijoux placés dans des niches pratiquées dans l'autel, ou resserrés dans des armoires, sont appellés, l'un le crâne d'un saint, l'autre un article du doigt d'un autre; quoique dans le fond c'est peut-être l'os de quelque bête, ou s'il est d'un homme ou d'une femme, peut-être a-t-il appartenu au corps de quelque infâme scélerat exécuté à mort pour ses crimes, ou de quelque prostituée, qui a servi dans quelque théâtre d'Anatomie à l'instruction des jeunes Chirurgiens.

Ces belles reliques sont attachées au col des Rois, des Reines, des Princes, des Dames enceintes, des vierges & des enfans,

1689 pour les préserver du démon, de songes effrayans, de trahison, en un mot, de tous les malheurs qui sont les plus à craindre ; les femmes enceintes les portent contre les fausses couches, & les jeunes filles contre les accès & les fureurs de la matrice, les voyageurs s'en fournissent contre tous les dangers de la route, & il n'y a pas jusqu'aux plus méchans garnemens qui ne s'en servent. Les Ecclésiastiques & Prêtres, inventeurs de cette fourberie, en vendent de petites parcelles aux crédules à un grand prix ; mais il arrive souvent que la tromperie se découvre.

Un Marchand de la Rochelle en donna dernierement d'une excellente aux Dervis d'un Couvent de Religieux près de cette ville-là. Il y a apparence que ce Marchand étoit mal dans ses affaires, & sur le point de faire banqueroute, quand un vaisseau arrivant à Port-Louis des Indes Orientales, le Marchand inventa une lettre, comme si elle étoit écrite de Goa par son frere : dans cette lettre il parloit d'une très-miraculeuse relique de Saint Thomas, étant une piece du crâne de cet Apôtre de leur Religion, qui avoit operé, disoit-il, les guérisons les plus étonnantes dans les afflictions de la tête & du cerveau, guérissant toute sorte de lunatiques & de fous : il ajoutoit qu'il avoit sur tout cela des té-

moignages du Couvent d'un Ordre de 1689
Moines qu'on appelle Jacobites à Goa, où son frere avoit été, & où toutes ces merveilleuses choses s'étoient opérées : qu'en particulier elle avoit rendu la mémoire à un homme qui avoit perdu pendant quelques années tout souvenir des choses passées, en la portant simplement au col, lui ayant été attachée par les mains d'un Moine, de façon que la relique pendoit sur la nuque, & plusieurs autres choses semblables. Ayant ajusté cette histoire comme il faut, & trouvant que les bons Peres avoient grande envie d'acquerir ce bijou, dont ils promettoient de donner un prix considérable, le Marchand s'obligea en conséquence d'écrire à son frere de l'envoyer par le premier vaisseau, prenant en attendant des bons Dervis un contrat de six mille écus, payable au moment qu'il livreroit la relique.

Avec ce contrat il s'en alla à Marseille, où racontant son histoire comme en confidence à une personne du lieu, celle-ci en donna connoissance à l'Evêque de cette ville-là, qui souhaitant passionément de faire une si riche capture, & voyant le contrat autentique des Moines de la Rochelle ; offrit au Marchand vingt mille écus de sa relique, si, dès qu'il l'auroit, il la lui vouloit remettre. Le Mar-

chand ayant tout diſpoſé pour l'exécution,
1689 & s'étant muni d'un morceau d'un vieux crâne enchaſſé dans de l'or, avec la date de l'année reculée d'environ deux cens trente ans, & les noms de deux Religieux de Goa, des premiers qui ſe trouverent à l'établiſſement de cette colonie, qu'il avoit ſçu déterrer ; l'ouvrage étant au reſte fait ſi artificiellement qu'il paroiſſoit fort ancien : ayant, dis-je, toutes ces choſes prêtes, il attendit juſqu'à ce qu'il arriva à Liſbonne un vaiſſeau des Indes orientales, venant en droiture de Goa, qui eſt, comme j'ai dit, une colonie des Portugais. Alors feignant d'avoir reçu par ce vaiſſeau le bijou en queſtion, il le manda à l'Evêque, qui le reçut en grande ſolemnité, & lui en paya le prix.

Je ne te garantis pas cette hiſtoire comme de ſcience certaine ; mais je l'ai entendu raconter à un homme qui ne pouvoit avoir aucun intérêt à mentir ſur ce ſujet ; & le fait, s'il eſt vrai, doit être arrivé quelques années avant que je vins ici. D'ailleurs on découvre tous les jours tant de tromperies ſemblables parmi les Nazaréens qui obéiſſent au Moufti de Rome, que celle-ci n'a rien qui te doive ſurprendre. Ce que je trouve de plus étrange, c'eſt qu'une nation auſſi ſpirituelle que les François, ne ſe ſoit pas dégoûtée il y a

long-tems de ces friperies miraculeuses; & que, malgré les fourberies si souvent découvertes, elle ne laisse pas de gober encore tous les jours les plus grossieres impostures de cette espece. 1689

J'ai appris, d'un Huguenot à la vérité, mais homme d'ailleurs qui appuie si bien ce qu'il dit qu'il n'y a pas lieu d'en douter, qu'il y a dans plusieurs endroits de ce Royaume, seulement comme reliques, plus de pieces de la croix à laquelle les Nazaréens disent que Jesus fils de Marie fut crucifié, que n'en pourroient traîner dix couples de bœufs; & toutefois nous croyons qu'il ne fut pas crucifié du tout, mais qu'il fut enlevé de la salle du Prétoire au ciel, & que les Juifs furent obligés de crucifier une autre personne à sa place, afin qu'on ne s'informât pas de ce qu'étoit devenu ce Jesus, que le peuple auroit regardé comme un grand Prophete s'il avoit été instruit de cet événement.

Je te laisse à penser le cas qu'il faut faire de tant de contes que les Nazaréens débitent, puisqu'il est clair que la fourberie & l'avidité, soit de leurs Dervis, ou de quelque autre fripon, ont si terriblement multiplié les prétendues reliques, que non seulement plusieurs se trouvent doubles ou triples dans le Royaume, mais

1689 que les Dervis qui en ont la garde se disputent mutuellement avec la plus grande vivacité l'authenticité de ces piéces, qui, en attendant la décision, laquelle ne se donnera jamais, sont toutes également honorées, & ce qui plus est, font, graces à ceux qui y sont interessés, tous les jours des miracles à l'envi.

Malgré tout cela le Roi de France même, qu'il faut avouer au réste un Prince sage, pénétrant & subtil, ne se couche jamais sans avoir un nombre infini de reliques de Saints, comme on les appelle ici, pendues à son col, aux rideaux de son lit, & aux serrures des portes de sa chambre, comme autant de gardiens & de préservatifs contre le pouvoir des malins esprits : il n'y a pas à douter qu'il ne les porte de même sur soi lorsqu'il se divertit avec ses concubines, dont il a un bon nombre toujours à sa suite.

Que les rayons de la paix éternelle, partant du feu qui brûle sur la porte du Paradis, te gardent de tout mal. Vénérable Murat, tu n'a pas besoin de reliques auprès de toi, qui es tous les jours aux portes de ce bienheureux repositoire auquel tous les fideles viennent en pélerinage des bouts de la terre.

1689.

LETTRE XLI.

A Imanzapi Mehemet, Cadilesquer de Romelie.

Des abus du Siége de Rome, & du nom d'Antechrist qu'on donne au Pape. Histoire de la Papesse Jeanne.

AYANT à t'écrire aujourd'hui, pour satisfaire au desir que tu m'as témoigné de recevoir quelquefois de mes nouvelles, & voulant observer ma méthode ordinaire, qui est d'accommoder mes relations au génie, à la profession ou à l'emploi des personnes à qui j'écris, je ne trouve rien de plus propre pour t'entretenir que de te parler du Moufti des Nazaréens qui réside à Rome. Quoique tu en ayes entendu dire beaucoup de choses, il est certain que ce n'est pas encore la milliéme partie de ce qu'on en peut dire, le sujet étant presque inépuisable. Ce Moufti donc, qu'ils appellent le Pape, est de tous les imposteurs le plus grand & le plus effronté. La chaire sur laquelle il se vante d'être assis, & d'où il prétend tirer son infaillibilité, a été souillée de plus de monstres que ne le furent jamais

l'idole de Baſſamene en Arabie, ou l'ora-
1689 cle prétendu d'Arſabelle au déſert de Chu-
ſargha. Il arrive quelquefois, à la vérité, qu'on y place un honnête homme, tel qu'étoit celui qui vient de mourir, & qu'on appelloit Innocent XI. mais cela eſt bien rare: & quand même cela arrive, je crois, après y avoir bien penſé, que cela pourroit bien être un tour de ſubtilité de la part du Diable, afin de maintenir par ce moyen l'illuſion, de peur que les gens ne ſoient ſi dégoûtés des crimes continuels de ces Pontifes, qu'ils en viennent à abhorer le Pontificat même. Cependant on remarque dans ces hommes de bien tant d'affectation & d'hypocriſie; leur conduite, quoique d'ailleurs aſſez réguliere, eſt ſi étrange & ſi contradictoire ſur le point de la Religion, & ils permettent tant d'excès, de fraudes, & des crimes ſi publics, ſur-tout parmi ceux qu'on nomme Cardinaux, Evêques, Abbés, & dans les différentes eſpeces de Dervis, qu'on en peut aiſément conclure, & qu'il eſt même très-palpable, que toute cette inſtitution eſt une tromperie formelle.

J'ai eu la curioſité pendant mon long ſéjour ici, de fouiller dans ces fraudes, pour me convaincre des erreurs groſſieres auxquelles Dieu a abandonné les infideles; non pas que les Muſulmans, qui ſont

les disciples de la vérité, ne sçachent avec une certitude qui ne leur permet pas de douter, que le systême des Nazaréens, & particulierement cette partie de leur doctrine, ne soit une fourbe & une pure invention de leurs Dervis, qui ne l'ont imaginée qu'afin d'établir une tyrannie ecclésiastique dans le monde; mais pour faire servir les remarques que j'ai fait là-dessus à me confirmer de plus en plus dans cette croyance; outre que je trouve une grande satisfaction de voir que ces choses sont avouées & attestées par les infideles même, qui souvent ne peuvent s'empêcher de céder à la force de la vérité. 1689

Entr'autres je lus dernierement quelques Traités écrits par des hommes très-sçavans de la nation Françoise chez laquelle je réside: ils y parlent avec la derniere indignation & horreur du Moufti de Rome; ayant moins en vue les caracteres des Pontifes, qu ce qui regarde leur personne, quoique celui qu'ils viennent depuis peu d'élever à cette dignité ne soit pas des plus recommandables sur le chapitre de la probité que le Pontificat même: je veux dire qu'ils s'élevent contre l'autorité exercée, & contre les principes pratiqués par le Siége de Rome en général, en y comprenant le Pape, les Cardinaux, les Evêques, & toute la chiour-

1689 me cloîtrée, qu'on nomme le Clergé Romain.

L'un de ces Auteurs, qui s'appelle Jurieu, est du parti de ceux qu'on nomme ici Huguenots, & maintenant banni du Royaume, pour avoir refusé hautement de reconnoître le Pape pour chef de l'Eglise. Bien plus, il se fait fort dans ses écrits, non seulement de prouver que le souverain Pontife n'est pas l'imitateur de Jesus, le fils de Marie, ni son Lieutenant établi sur la terre, mais qu'il est même un apostat, & que sa chaire est le siége de la bête qui a été prédite par l'un des disciples du Messie ; que son pouvoir, bien loin de mériter le nom de Chrétien, est anti-Chrétien ; que c'est lui qui est le faux Prophete dont il est parlé dans l'Alcoran des Juifs, & dans les anciens registres de leurs Rabins, qu'ils appellent la Bible. Cet Auteur, dans un de ses livres, nomme l'établissement Romain à qui l'on donne le nom d'Eglise, *la grande Paillarde vêtue de pourpre*, alléguant plusieurs prédictions tirées des écrits des disciples de Jesus, qui font un portrait très-bien particularisé & fort reconnoissable de la tyrannie papale, & qui en prophétisent sa chûte finale, sous l'allégorie de la chûte de la ville de Babylone. Elles portent aussi que les Rois de la terre haï-

ront cette paillarde, c'est-à-dire la hiérarchie papale, & brûleront sa chair au feu. 1689

Ne te semble-t-il pas après cela, vénérable Mehemet, tout comme il me semble à moi, que ces hommes qu'on appelle Huguenots, & qui sont les sectateurs d'un certain Calvin, qui succéda à Luther dans la premiere grande révolution des dogmes de la Religion Romaine; que, dis-je, ces Huguenos sont des gens sages & zélés, beaucoup plus estimables du côté de la droiture & de la probité que les sectateurs du Pape? ils me paroissent aussi beaucoup mieux fondés dans les argumens qu'ils portent contre ces derniers; car quoiqu'ils reconnoissent que l'Eglise de Rome a été originairement fondée par les successeurs de Jesus fils de Marie, & est demeurée pendant quelque tems fidele aux institutions dictées à cette Eglise, ils soutiennent que, par la corruption de plusieurs Papes & de leurs Dervis, il s'est introduit tant de nouveautés, des pratiques si idolâtres, & un si grand nombre d'additions détestables aux dogmes primitifs qui leur avoient été laissés par le Messie, qu'il ne reste plus rien à cette Eglise à quoi l'on puisse reconnoître sa premiere institution.

Nous convenons, comme tu sçais, que

1689 Jesus donna à ses disciples & à ses sectateurs des régles très-pures & très-saintes, tant pour la Religion que pour la Morale: mais il est très-vrai que les Pontifes de Rome & leurs partisans y ont mêlé quantité d'impostures si horribles, que les originaux en sont à présent devenus méconnoissables. En effet, je vois avec horreur tous les jours qu'ils adorent un morceau de pâte, & lui rendent des honneurs divins, soutenant que quelques paroles magiques, marmotées par un simple Dervis, ont la force de changer cet aliment en une substance divine, telle qu'ils disent qu'étoit celle de leur Messie. Quelle horrible & détestable idolâtrie! Mais ce n'est rien encore en comparaison de ce qu'ils ajoutent, sçavoir que, pour faire une action agréable à la Divinité, il faut manger ce pain, changé selon eux en Dieu, & le même devant lequel ils se sont prosternés un moment auparavant.

Il y a lieu de s'étonner d'un si terrible aveuglement, quand on considere que les Nazaréens, & sur tout les François, ne sont pas destitués de bon sens dans toutes les autres occasions, & qu'il n'y a pas jusqu'aux Payens, idolâtres de profession, qui ne reconnoissent l'absurdité & le sacrilége de ce dogme impertinent. Je te raconterai à ce sujet une histoire arrivée

dans un pays où les Chrétiens de toutes les Sectes vivent paisiblement ensemble. 1689
Un homme revenu des Indes, en avoit amené un esclave, qui, par les loix du pays, devint libre aussi-tôt qu'il eut mis pied à terre : il resta pourtant chez son maître, qui connoissant sa fidelité, le retint à son service en qualité de domestique. Comme il étoit Payen, son maître lui proposa de se faire Chrétien, à quoi le domestique ne s'opposa pas beaucoup ; & ayant appris qu'il y avoit plusieurs Sectes différentes, il résolut de voir le culte de l'une après l'autre, pour se déterminer sur le choix. La Religion Romaine eut la préférence à cause de son ex[té]rieur brillant & de quantité de cérémonies, dans lesquelles le Payen trouva plus d'uniformité avec sa premiere Religion que dans aucune des autres Sectes au service divin desquelles il avoit assisté. Il se fit donc instruire, & tout alla bien ; mais quand on lui eut persuadé avec beaucoup de peine le changement merveilleux du pain en Dieu, & qu'ensuite on vint à vouloir lui en faire avaler un petit morceau de la grandeur & figure d'un sequin, il ne fut pas possible de lui faire ouvrir la bouche : il eut même une si grande horreur de ce que dans cette Religion il falloit manger une chose qu'on avoit adorée,

1689 qu'il la quitta sans retour, & se fit Huguenot.

Mais pour revenir à la conduite des Papes, aux crimes desquels on doit attribuer en effet toutes ces nouveautés de la Religion du Messie, j'ai touché ci-devant à ton prédécesseur, qui est inondé à présent de joies immortelles dans le jardin de délices, l'histoire d'une femme déguisée en homme qui devint Pape; mais qui, ayant eu des conversations trop familieres avec un de ses domestiques, accoucha en pleine rue à Rome, & étala sa tromperie aux yeux de tout l'univers. Les Nazaréens Romains tâchent de rejetter ce fait comme une fausseté, & accusent les Huguenots de l'avoir inventé; mais outre que la chose a existé long-tems avant Luther, ou avant qu'on eût ouï parler d'aucun de ceux qu'on appelle Réformateurs, elle est avouée par un si grand nombre d'Ecrivains qu'il n'y a pas lieu de douter de sa vérité. Certain Baptiste Mantuanus entr'autres, un de leurs fameux Poëtes, faisant une description satyrique de l'enfer, comme s'il montroit ce lieu-là à un étranger, en lui indiquant toutes les personnes notables qui y étoient, s'exprime en ces termes:

1681

Hîc pendebat adhuc sexum mentita virilem;
Fœmina, cui triplici phrygiam diademate mitram,
Extollebat Papix, & Pontificalis adulter.

J'ai trouvé l'abrégé de cette scandaleuse histoire dans un autre de leurs propres Auteurs, nommé Ravisius Textor, dans son traité intitulé la Boutique, Liv. II. *Scitum est ex chronicis*, dit-il, *& à majoribus scriptum, Johannem Anglicum ab ephebis sexum virilem simulasse, & tandem fatô, nescio quo, aut fortunâ certè volente, ad Pontificatum pervenisse, in quo annos circiter duos sederit post Leonem IV. Neque priùs innotuit facti veritas, quàm à quodam ex domesticis imprægnata, tandem emisit partum.* C'est-à-dire: On sçait par l'histoire des tems, & les anciens nous ont transmis par écrit, qu'une certaine Jeanne, Angloise, se déguisa en homme dès sa jeunesse, & parut toujours avec cet habit, jusqu'à ce qu'enfin, je ne sçais par quel hazard, la fortune le voulant ainsi, elle parvint au Pontificat, occupant le siége pendant près de deux ans après Leon IV. & qu'elle ne fut reconnue pour ce qu'elle étoit véritablement que lorsque s'étant abandonnée à un de ses domestiques, elle accoucha enfin publiquement.

1689 Un autre Auteur dit qu'elle fit des progrès dans les ſciences, aſſez conſidérables pour le tems d'alors, ayant voyagé dans l'Orient, en Syrie & en Grece, où ayant acquis de grandes connoiſſances dans les langues & dans les antiquités, elle vint à Rome, où elle brilla ſous le nom d'un ſimple Dérvis; & s'acquit en peu de tems une eſtime ſi générale qu'elle parvint enfin au Pontificat, qui étoit le poſte où elle aſpiroit, & où lâchant la bride à ſa cupidité, elle découvrit ſa turpitude avec ſon vrai ſexe, à la honte éternelle de ſes ſectatêurs. Il paroît auſſi qu'elle mourut en couche.

Mais pour ne pas m'arrêter plus longtems à cet inſigne impoſteur, ſi les caracteres de tous ceux que les Infidéles appellent perverſement Saints Peres t'étoient repréſentés depuis le commencement, tu reſterois ſtupefait de leurs abominations & de leurs méchancetés.

Béniſſons le ſaint Prophete & ſes vrais imitateurs, tels qu'ont été tes véritablement vertueux & ſaints prédeceſſeurs, de ce que le ſiége de la ſacrée Juriſdiction en matiere de Religion n'a jamais été ſouillé de la vie impure de ceux qui l'ont rempli; mais tel que tu es, tels ont auſſi été ceux qui ont occupé avant toi le poſte éclatant où tu te trouves, c'eſt-à-dire des modéles

de religion & de vertu, & des guides
exemplaires dans le chemin de la vérité. 1689

Je souhaite, illustre Mehemet, que toi & moi soyons à jamais préservés de tout imposteur, sur-tout en matiere de Religion.

LETTRE XLII.

Au Moufti.

Relation de la mort du Pape Innocent XI. appellé par ses ennemis le Pontife Protestant.

EN m'approchant de toi, brillant oracle de la vérité & de la vertu, avec tous les témoignages de soumission du plus humble esclave, je t'apprendrai une nouvelle qui se confirme de toutes les parties de la domination Nazaréenne; sçavoir que le grand Caliphe des Chrétiens, le Prince des Dervis de la Religion de Jesus, en un mot, le Pape, est mort; l'infaillible guide, comme on l'appelle ici, le miroir de sainteté, est descendu dans la poussiere comme un homme ordinaire.

Si les Papes étoient réellement des personnes si divines & si infaillibles dans leurs décrets, si consommés dans une sainteté

1689 innée, comme on le prétend ici ; & si, de l'autre côté, la multitude abusée étoit persuadée que leur Messie, dont ils se disent les lieutenans & les vicaires, avoit seulement autant de crédit dans le Paradis céleste que les Musulmans lui en attribuent, ne devroit-elle pas croire aussi, que de même que les Papes sont distingués sur la terre de tous les autres mortels par une dignité qui les fait regarder comme des demi-Dieux, ils le seroient aussi à l'heure fatale de leur départ de cette vie ? & qu'étant au-dessus des loix ordinaires de la nature à l'article de la mort, comme pendant leur vie, ils seroient transportés en corps & en ame droit en Paradis, comme Enoch, Elie & Jesus y ont été transportés ?

Mais la vérité est que les Papes sçavent très-bien eux-mêmes, aussi-bien que les plus sensés des Nazaréens, que tout leur système n'est qu'une pure rêverie de leurs vieux fourbes de Dervis, qui ont imaginé ce fantôme de Religion, afin de fouiller plus commodément dans les bourses de leurs dévots : en un mot, les Papes ne sont pas plus immortels qu'il sont infaillibles, & en tournant la médaille, ils ne sont pas plus infaillibles qu'ils sont immortels.

Celui qui vient de mourir s'appelloit

Innocent XI, & étoit un des plus honnêtes hommes qui ayent occupé la chaire 1689
papale depuis plusieurs siécles, s'il est permis d'appeller honnête homme, un pere de mensonge, un imposteur, & le chef d'une tromperie maudite : mais pour lui rendre justice, il méritoit ce prédicat mieux qu'aucun de ceux dont j'aye lu ou entendu l'histoire depuis plusieurs siécles. C'étoit un homme droit & sans scandale dans ses mœurs ; ce qu'on peut dire de peu de Pontifes : & pour ce qui est de la fraude pieuse de son office, on peut assurer à sa louange qu'il l'a laissée comme il l'avoit trouvée. Je ne prétens pas affirmer par là qu'il avoit une entiere foi au systême ; mais mon opinion est qu'il n'y en avoit point du tout, parce qu'il avoit trop de pénétration pour s'en laisser imposer ; & toutefois il semble qu'il devoit y en avoir, parce qu'il avoit trop d'intégrité pour en imposer aux autres de gaieté de cœur. Pour concilier ces deux extrêmités, il faut que tu sçaches qu'il avoit sucé ces tromperies avec le lait, & que vraisemblablement elles firent de si profondes impressions sur son esprit dans cet âge tendre & susceptible de tous les travers imaginables, que sa raison ne put dans la suite les surmonter. Cela étant, il n'est pas étrange de l'avoir vu persévérer dans une Religion, dont

1689 une des principales régles de foi est que l'on doit suivre les traces de ceux qui ont précédé, & juger des dogmes & pratiques, plutôt par leur ancienneté, que par la nature & l'intérieur des principes.

J'ai dit que ce Pape portoit le nom d'Innocent onziéme du même nom. Les Huguenots & les autres Protestans se louoient beaucoup de sa conduite à leur égard, & il étoit généralement appellé le Pape Protestant, mais c'étoit plutôt par rapport à sa politique que pour ses sentimens en matiere de religion; car au premier égard il étoit un grand protecteur de la liberté, mais au dernier, un vrai tyran & un bigot; à quoi il faut cependant ajouter cet éclaircissement en sa faveur, qu'il favorisoit les Protestans par inclination, & qu'il ne se prêtoit aux maximes de sa charge que par devoir.

On raconte entr'autres un trait d'histoire de lui, qui est une admirable preuve de sa générosité & de ses bonnes dispositions; voici le fait. Un Gentilhomme Anglois étant venu à Rome, & témoignant une grande curiosité de voir le Pape, Sa Sainteté, comme les Nazaréens parlent, l'ayant appris, & qu'il étoit fort sçavant, ordonna qu'on le fit venir en sa présence, l'entretint avec beaucoup de liberté, & lui dit entr'autres choses: *si je ne me trom-*

pé, je vous vis hier à la grand'Messe à Saint-
Pierre; c'est ainsi qu'on appelle la principale Mosquée de Rome, où le Pape va faire le service lui-même. *Votre Sainteté ne peut pas se tromper*, lui répondit le Gentilhomme Anglois en souriant. Le Pape l'entendant, sentit qu'il avoit réellement failli, en disant, *si je ne me trompe*; façon de parler qui ne lui convenoit point s'il étoit vrai qu'il fût infaillible, & que l'Etranger le lui avoit finement reproché par sa répartie. Toutefois, comme il étoit bon-homme & de bonne humeur, il reçut agréablement la chose, & donnant un autre tour à la conversation: *Eh bien*, dit-il, *vous me vites hier revêtu de mes habits de cérémonie, que croyez-vous à présent du Pape? Pensez-vous encore qu'il soit l'Antechrist?* Le Gentilhomme avoit sa réponse toute prête; mais comme il auroit été fâché d'offenser le Pape en lui disant franchement son sentiment, outre qu'il auroit été contre les régles de la prudence de lui dire en face une vérité si desagréable, sans avoir quelque sûreté que cela ne déplairoit pas; avant que de répondre il demanda au Pape, *s'il voudroit lui permettre de s'expliquer librement & sans détour? De tout mon cœur*, dit le Pape; *je vous promets de ne pas m'en offenser, quoi que ce soit que vous puissiez dire.* Sur quoi le Gentilhomme repartit: *Je*

1689

1689 *ne prétens pas affirmer positivement que le Pape soit l'Antechrist ; mais si dans mon pays on eût crié à l'Antechrist, & que j'eusse rencontré votre Sainteté dans l'habit qu'elle portoit hier, je l'aurois saisie par soupçon.*

L'on ajoute que le Pape écouta la raillerie avec beaucoup de douceur, mais qu'il ne parla plus gueres à cet étranger. Les Huguenots & les Protestans en général se divertissent fort de cette histoire.

On a publié en Angleterre une lettre politique, qu'on dit avoir été écrite au Roi Jacques par ce Pape, lorsque le premier lui demanda du secours contre le Prince d'Orange : on assure que le Pontife le blâme d'avoir entrepris de violer les loix & les libertés de sa patrie, sous prétexte d'y introduire la Religion Romaine ; mais les gens de ce pays-ci traitent cette circonstance de pure fausseté, puisque, disent-ils, ce seroit condamner le Roi sur une chose qui devroit le faire canoniser.

Quoi qu'il en soit, on sçait que le Pape Innocent tenoit pour maxime que chaque Nation devoit jouir de ses droits & privileges, & que la Religion devoit être avancée par des voies convenables, & non par la force, par les armes, par la persécution. Il est pourtant vrai de dire, que sur ce pied-là, la Religion dont les Papes se disent les chefs, ne subsisteroit pas longtems.

Tu

Tu vois, vénérable guide des Vrais-Croyans, par la relation que je viens de te faire, combien les Infidéles sont endurcis à la fausseté & au mensonge, & combien il est difficile de leur faire entendre raison là-dessus. Heureux, & trois fois heureux ceux qui, attachés par leur croyance & par leur devoir à ta personne sacrée, entendent les paroles de vie qui sortent de ta bouche, & qui se répandent dans l'ame comme les eaux délicieuses du fleuve Zeicum, qui arrosent les plaines immortelles où les Musulmans doivent un jour recevoir la récompense de leur fidélité aux loix que Dieu leur a envoyées par son Prophete, dont tu es le très-digne successeur! Depuis tant d'années que je me trouve relegué parmi les Infidéles, j'ai été privé de la douce consolation d'entendre prononcer les oracles infaillibles que tu rends chaque jour; je te prie donc d'avoir pitié de mon long exil, & de disposer les sublimes Ministres de se souvenir d'un vieux esclave du Grand-Seigneur, que son âge & ses infirmités rendent de plus en plus incapable de le servir avec la même vigueur que ci-devant. Si tu peux l'obtenir, mon ame ne cessera point de te bénir: en attendant ce bienfait, accordes-moi ta bénédiction.

1689

1690

LETTRE XLIII.

A Mehemet Orchan Ogli, magnifique Visir Azem.

Il félicite l'Empire Ottoman de ce qu'un homme de son mérite & de sa capacité a été élevé au poste de Grand-Visir ; & parle des grands préparatifs de guerre de la France par mer & par terre.

C'Est avec un grand excès de joie que je te félicite, illustre conducteur de l'armée des invincibles Ottomans, sur ton avancement au poste éminent dont tu es à présent en possession ; car comme personne ne s'entend mieux que toi à exercer la charge de premier Ministre dans un Empire sans bornes, aussi personne ne connoît mieux ton sublime mérite & ta grande capacité pour tout ce qui concerne cette dignité, que moi, qui ai été témoin de la grandeur de ton ame, & de l'application infatigable que tu as eu dès ton enfance aux actions glorieuses & vertueuses. C'est à présent que je prévois que ta valeur & ta conduite rabaisseront l'insolence des Infidéles & des ennemis du Prophete, & rendront avec usure à l'Empire Ottoman

les villes, que la negligence & le défaut d'expérience des Officiers précédens, & 1690
nullement la valeur des Allemands, ont fait tomber entre leurs mains.

C'est aussi pourquoi la Cour du Grand-Seigneur a subi tant de changemens, & qu'en moins de cinq ans il y a eu sept Grands Visirs de déposés; mais la destinée qui veut ménager le recouvrement de la gloire & du lustre de l'Empire Ottoman, t'a choisi, comme étant naturellement plus capable que personne pour exécuter ce grand ouvrage, & en te conduisant à ce poste éminent, elle a voulu te préparer un vaste champ de victoires & de beaux exploits.

Ne penses point, magnifique Visir, que c'est par des vûes d'intérêt que je parle ainsi, ou que je tâche d'enfler ta vanité par des termes empoulés; Mahmut, ton esclave, ne sçait ce que c'est que de faire l'hypocrite; la flatterie est le sacrifice des fous, & un présent que les grandes ames abhorrent: mais ce que je te dis m'a été révelé des montagnes sacrées de Besser-Abba, & de la caverne des merveilles: Mahomet dit *amen*, le grand Prophete a joint ses mains & a fait des cris de joie. J'ai entendu le son en vision imperceptible, & voici ce que l'oracle déclare par ma bouche: Cuprioli *finira glorieusement*

cette guerre, les Infidéles *demanderont la*
1690 *paix avec prieres, & elle leur sera accordée.*

Je demeure ici dans un pays d'ennemis du Prophete; mais je vois dans le Roi de France une foible lueur de ta gloire & de ton bonheur dans les entreprises les plus relevées. Il est, comme toi, inébranlable dans ses malheurs, & invincible dans ses résolutions. Il eut l'année derniere plusieurs revers & plusieurs traverses à essuyer; ses ennemis, unis par une forte alliance, lui enleverent Mayence, ville Impériale, & très-bonne forteresse: ils reprirent aussi Keyserflauter & Bonn, deux importantes places, & avec elles de grands districts qui en dépendent.

Mais, semblable à Anthée, que les Poëtes ont feint fils de la Terre, lequel avoit par sa naissance le privilége lorsqu'il luttoit contre Hercule, qu'étant jetté à terre il s'en relevoit toujours sept fois plus fort qu'auparavant; de même, dis-je, le Roi de France, devenu plus furieux par ses pertes, fait de si grands préparatifs pour la campagne de cette année, qu'on n'en voit nulle part de pareils, sinon à la sublime Porte, où tu tiens le gouvernail de l'Empire, & à laquelle tous les Princes de la terre doivent faire hommage.

La raison de ces armemens incroya-

bles eſt que le Roi a réſolu de faire la campagne en perſonne ; le Dauphin, ſon fils, doit commander une ſeconde armée à part ; & le Duc d'Orleans, frere du Roi, une troiſieme. Outre tout cela, il a été réſolu d'avoir en mer une flotte de cent vaiſſeaux de ligne, c'eſt-à-dire de vaiſſeaux de guerre de cinquante canons & au-deſſus, car il n'y en a pas de moindre chartre qui ſe battent à préſent en bataille rangée. En un mot, la face de tout le Royaume eſt couverte de troupes, & le tambour bat de toutes parts ; on ne parle que d'armes & d'équipages, & on jureroit que tout le peuple de France doit ſe rendre ſur les frontieres, pour y voir décider le ſort de l'Europe. Les grandes villes & les capitales des Provinces ſont taxées à fournir chacune un Regiment, qui porteront le nom de ces villes, & ſeront habillés par elles. Ces dépenſes doivent être reſtituées dans trois ans après la fin de la guerre : peut-être ne le feront-elles jamais ; car le Roi n'eſt pas fort ſcrupuleux à obſerver les promeſſes qu'il fait, ſur-tout à ſes ſujets, n'étant rien moins qu'eſclave de ſa parole. 1690

La crainte & le courage ſuivent les bons & les mauvais ſuccès, comme la pluie & la chaleur ſuccédent à l'épaiſſeur & à la ſerénité de l'air ; & les eſpérances

1690 des hommes haussent ou baissent à proportion que l'ennemi qu'ils poursuivent se soutient ou tombe devant eux. Puissent de prompts & heureux succès couronner tes illustres entreprises ! Que l'ancien courage des Musulmans revive pour ta gloire, & que la victoire soit la fidele compagne de ta sagesse & de ta valeur !

LETTRE XLIV.

A l'Aga des Janissaires.

Il le félicite de la victoire remportée sur les Chrétiens à la bataille de Nizza, & lui envoie une relation publiée en France sur ce sujet.

JE n'eus pas plutôt appris l'élévation de mon vieux ami Mehemet Ogli, que j'augurai que sous un tel Grand-Visir les affaires du plus glorieux Empire du monde prendroient bientôt un tour plus favorable. La vertu & la grandeur d'ame firent ses plaisirs dès sa jeunesse ; il étoit dès lors les délices des sages, & la joie des vaillans, & enfin le voilà devenu le choix de la sagesse & de la valeur même. Tel qu'est le conducteur, tels sont d'ordinaire aussi ceux qui lui obéissent. L'ex-

périence consommée de Mehemet Ogli ne pouvoit que lui dicter que pour l'accomplissement de ses grands desseins, il devoit choisir des instrumens propres par leur vertu & par leurs belles actions à seconder ses vues. 1690

Lorsque je sçus donc qu'il t'avoit choisi parmi tes compagnons, pour te mettre à la tête des puissantes légions de la Veste verte, & que les Janissaires étoient commis à ton commandement, je n'attendis pas moins que ce qui en devoit être la suite naturelle, sçavoir la destruction des Nazaréens. J'ai senti une joie inexprimable en apprenant cette nouvelle, & je te félicite sur ce commencement de succès, & de la défaite de douze mille de leurs meilleures troupes, qui sont les premiers trophées de ta bonne conduite, & feront connoitre à tout l'Empire Musulman ce qu'il y a à attendre du nouveau Visir & par son exemple, de tous ceux qui combattent sous l'étendard du Prophete.

Prosterné le visage en terre, je félicite aussi le Grand-Seigneur sur le premier succès de tes fidéles services. Pour en relever la gloire, je te dirai de quelle maniere les infideles parlent de cette action, même entr'eux ; car ils ont publié leur propre honte de toutes parts.

Il est bon que tu sçaches que dans tou-

1690 tes les autres occasions ils donnent de fausses relations, & rapportent les actions, non comme elles se sont passées en effet, mais comme ils souhaiteroient qu'elles fussent, & cela dans le dessein de ranimer les espérances & les esprits de leurs peuples, & soutenir ce qu'ils appellent la réputation de leurs armes. Mais cette derniere action en Servie, où tu as commandé avec tant de distinction, a été si éclatante, qu'ils n'ont pas assez de fausses couleurs pour la cacher; & qu'ils sont réduits à la nécessité de la raconter avec ses véritables circonstances, en faisant des plaintes sur la grande perte qu'ils ont faite. Je m'en vais te les rapporter dans les propres termes que cette affaire a été publiée ici.

» L'effet des grands changemens arri» vés à la Cour Ottomane, dit l'un de » leurs Ecrivains, commence à se mani» fester d'une maniere qui alarme avec » justice la Cour de Vienne. Le nouveau » Visir & le nouvel Aga des Janissaires, » tous deux d'une humeur martiale, & » d'une grande expérience dans les affai» res militaires, s'appliquent à ce qui re» garde la guerre d'une maniere tout-à » fait différente de ces hommes sans ex» périence qui les ont précédés. En un » mot, nous avons senti l'effet de leur

» conduite, & il paroît que le courage
» des troupes, répondant à la réputation 1690.
» de ces deux grands chefs, se ranime;
» & que les espérances des Allemands
» baissent à proportion.

Cet Ecrivain faisant ensuite le Prophete, il prédit aux Généraux Allemands ce qu'il peut hardiment avancer, sans craindre d'être obligé de s'en dédire, sçavoir qu'ils n'ont desormais à attendre que des coups. Pour relever cependant leur courage, il leur conseille de s'appliquer à leur métier mieux qu'ils n'ont fait par le passé, ayant à faire à un vaillant & vigilant ennemi; par où il entend le Visir & toi.

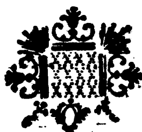
» L'Aga des Janissaires, continue-t-il,
» ne pouvant sans indignation voir les
» troupes Allemandes insulter l'Empire
» Ottoman jusqu'aux portes même de la
» capitale & du siége de son Empereur,
» résolut d'attaquer le gros des forces de
» l'Empereur, consistant en cinq régimens
» d'infanterie impériale, de deux mille
» cinq cens hommes chacun, & environ
» quatre mille chevaux ou dragons, qui s'é-
» toient postés à Nizza, & avoient ravagé
» le pays jusqu'à Uscopie & le mont He-
» mus. Dans ce dessein, ayant ordonné à
» un corps de Tartares de passer le Da-
» nube auprès de Widdin, l'Aga se mit

1690 » en marche avec un corps d'environ huit » mille Janissaires & trois mille Spahis ; » & s'étant avancé jusqu'à quatre milles » de Nizza, il y fut joint par quelques » Tartares & Hongrois sous les ordres du » Comte Tekeli, & le matin suivant il » attaqua les troupes Impériales, com» mandées par le Duc de Holstein. Le » combat fut rude & sanglant, les Alle» mands se défendant avec beaucoup de » bravoure, jusqu'à ce qu'après une ac» tion obstinée de plus de quatre heu» res, pendant lesquelles un grand nom» bre de braves gens furent tués de part » & d'autre, la cavalerie Allemande fut » obligée de plier, étant mise en desor» dre, & peu de tems après, dans une » entiere déroute. Elle fut poursuivie de si » près par les Tartares, qu'il n'en échap» pa qu'environ huit cens, avec le Duc » de Holstein, qui se sauverent à Belgra» de, le Duc lui-même étant dangereu» sement blessé.

» L'infanterie se trouvant abandonnée » par la cavalerie, fut investie & chargée » en front & en flanc, de sorte qu'elle » fut entierement taillée en piéces par les » Janissaires, ne s'en étant sauvé qu'un » petit nombre ; & nous apprenons depuis » que le Duc de Holstein est mort de ses » blessures.

Je t'envoie ce témoignage de sa conduite & de la valeur de ses troupes, qui 1690
doit être d'autant moins suspect, que ce sont les ennemis même qui te le rendent, & comme un gage de ce qu'ils ont à attendre du retour de la fortune des armes Ottomanes.

Le ciel, qui verse toujours des récompenses sur les fideles & vaillans serviteurs de la Porte, donne des succès continuels à tes desseins, jusqu'à ce que l'ennemi soit dépouillé de ses injustes conquêtes, & que tu en ayes fait tant de nouvelles, que la gloire du resplendissant Empire se trouve parfaitement vengée du tort que lui ont fait les Infideles par l'ignorance de nos chefs précédens.



1690

LETTRE XLV.

A Vahimi Effendi, Prédicateur du Serrail.

Il raille ceux qui célèbrent des jours particuliers de Fête, comme celui de la Nativité de Jesus-Christ, tandis qu'on n'est pas d'accord sur le tems qu'il nâquit; & le Vendredi saint, que les uns prétendent devoir être un jour de jeûne & de mortification, & d'autres un jour de joie & de réjouissance.

PLUS j'y pense, illustre Héros de la vérité, plus je trouve à me convaincre que la Religion des Nazaréens de ce pays & de plusieurs autres, maniée à fantaisie par leurs Dervis & Prêtres, dont il y a des sectes innombrables, est le plus bizarre amas de contradictions dont on ait jamais ouï parler dans le monde; de sorte que pour donner gloire à l'Etre souverain, qui est tout vérité & justice, qui subsiste en unité & indivisibilité, & qui a envoyé son Prophete, le fils de Marie, pour instruire les hommes dans la bonne voie & dans les choses célestes; pour lui donner, dis-je, gloire,

on doit avouer que ces gens-ci ne cheminent point dans ses préceptes, comme les 1690.
véritables Musulmans cheminènt dans les justes préceptes de Mahomet.

J'offenserois tes oreilles, accoutumées à n'entendre que des paroles de justice & de la plus parfaite sagesse, si je te faisois un détail de la folie & de l'extravagance de ces hypocrites. Si leur Prophete Jesus revenoit à présent sur la terre, & qu'il y vît la conduite criminelle & dissimulée de tant de différentes Sectes de maltotiers religieux qu'on trouve parmi eux, & comment ils vendent le pardon des péchés pour de l'argent, & s'arrogent le pouvoir d'envoyer les ames aux tourmens ou en Paradis, selon que leurs parens font plus ou moins de charités à telle ou telle Mosquée, il les chasseroit infailliblement tous à grands coups de fouet des Temples consacrés à son nom, tout comme il chassa autrefois les changeurs & les usuriers Juifs du Temple de Jerusalem; car jamais il ne fut si vrai qu'il l'est à présent, que l'on fait de sa maison une caverne de brigands.

Cependant leurs Ecclésiastiques ne sont pas seulement des personnes hypocrites, mais la maniere dont ils conduisent leurs impostures est en elle-même si palpablement ridicule qu'il n'y a rien de plus étonnant que de voir que le peuple s'en

laisse imposer de la sorte, & prend pour
1690 Religion des absurdités si grossieres.

Pour te donner un exemple de la vérité de ce que j'avance, tu sçais que les Chrétiens célébrent tous les ans le jour de la naissance du Messie Jesus; mais comme s'ils étoient prédestinés à être l'objet de la raillerie de tous les enfans d'Adam, ils ne sçauroient convenir entr'eux du tems précis qu'il nâquit. Ils sont de plus si obstinés à suivre chacun leurs époques des tems, & les calculs particuliers que leurs sçavans ont imaginés, que chaque peuple observe ce jour-là à sa maniere, c'est-à-dire que quelques-uns le célébrent dix jours plutôt, d'autres dix jours plus tard, & j'ai appris que dans la Moscovie seule ils n'ont pas moins de cinq calculs ou supputations différentes.

En un mot ils ne sçavent pas quand leur Messie est né; & si nous n'avions pas la certitude de cet évenement par l'infaillible révélation de notre saint oracle, je veux dire par l'Alcoran qui a été apporté du Ciel, nous pourrions leur demander avec justice comment ils sçavent qu'il soit né du tout, ou qu'il y ait eu un tel personnage sur la terre? Mais nous sommes en état de leur donner une relation plus précise & plus véritable de leur propre Prophete, & nous pouvons leur déclarer que le modéle

de ses vertus les rendroit parfaits s'ils obéissoient à ses loix avec sincerité & fidélité. 1690.

Ils ne paroissent pas mieux instruits de la nature où raison de l'institution de la fête qu'ils appellent le jour de la naissance de Jesus; car s'ils le reconnoissoient véritablement pour le héraut de justice, ses sectateurs ne devroient-ils pas imiter son exemple? & lorsqu'ils célébrent la naissance de celui en qui ils croyent & se confient, une des principales pratiques de ce jour-là ne devroit-ce point être de se recommander réciproquement sa loi, pour la faire observer par tous ceux qui s'appellent de son nom?

Mais qu'ils sont éloignés d'une si sainte observance! Car il faut que tu sçaches que la fête qu'ils observent pour la naissance de leur Prophete, semble être faite exprès pour lâcher la bride au vice d'une maniere effrénée, puisque c'est alors qu'ils se donnent carriere pour la gourmandise, le jeu, l'yvrognerie, & toutes sortes de libertinage, crime dans lesquels ces nations septentrionales surpassent même la luxure des impies Egyptiens.

Je te jure par les ames saintes de mon pere & de mon ayeul, que le soleil n'éclaire pas dans son vaste tour une race plus adonnée à son ventre, ni qui en

faſſe ſon Dieu plus que les Dervis de cette
1690 partie du monde, leſquels, ſous le beau prétexte de ſainteté, d'abſtinence & de renoncement aux biens du monde, ſe vautrent dans la ſenſualité, dans les plaiſirs & dans la crapule : & ce que je trouve le plus abominable, eſt que le jour deſtiné pour rendre ſolemnellement graces à Dieu de la naiſſance de leur grand Prophete, ſemble, à les voir faire, choiſi pour irriter Dieu, & le porter à les priver des graces qu'il leur a communiquées par la ſainte doctrine que Jeſus leur a prêchée, & dont ils ſe rendent indignes en faiſant tout le contraire de ce qu'il leur a preſcrit.

Auſſi peut-on dire que ce n'eſt pas en vain qu'ils l'offenſent d'une maniere ſi atroce ; car ſa juſte vengeance les a abandonnés à leur propre ſens, & les loix de vertu & de vérité que Jeſus le fils de Marie, leur a laiſſées lorſqu'il fut enlevé au Ciel, afin qu'ils les obſervaſſent, ſont perdues pour eux, & ils ſont enſevelis dans l'hypocriſie & dans l'erreur d'un côté, & de l'autre dans l'ignorance & dans la ſenſualité.

Pour te donner un exemple de leur ignorance ſur un autre article qui ſert de riſée aux Chrétiens même ; tu n'ignores pas qu'entre leurs jours les plus ſolemnels, il y en a un qu'ils obſervent comme un jour de grande dévotion, en mémoire, à ce

qu'ils disent, de la crucifixion de leur Messie : ils appellent ce jour-là le Vendredi saint ; mais outre qu'ils ne sçauroient nous dire au juste pourquoi il porte ce nom-là, il n'y en a pas un de cinq cens d'entr'eux qui sçache ce qu'il doit faire ce jour-là, s'il doit se réjouir ou s'attrister. 1690.

Ils célébrerent hier ce jour dans la grande Mosquée de cette ville, de même que dans toutes les petites ; mais je parle préférablement de la grande, parce que lorsque le peuple voulut y entrer, il trouva un papier affiché à la porte, avec les vers suivans en plusieurs langues, pour que chaque nation les pût lire dans la sienne :

Laissez tomber le masque, infâmes hypocrites,
Répondez à ma question :
Etes-vous sérieux, où vous moquez-vous ?
Dites,
Est-ce un jour aujourd'hui de joie ou d'oraison ?
En vous réjouissant, vous célébrez la fête,
Du traître de votre Sauveur :
Mais en jeûnant & en baissant la tête,
Vous pleurez le sujet d'où naît votre bonheur.

Tout le monde fut surpris d'une question si inattendue & à laquelle personne ne put

1690 répondre ; on lut & relut ces vers avec beaucoup d'attention, & plusieurs en tirerent même copie ; de sorte que ce fut inutilement que l'Evêque l'ayant appris un peu après, envoya ses Officiers pour arracher ce papier de la porte & pour le déchirer ; car ce qu'il contenoit se répandit bientôt par la ville, & on l'entend à l'heure qu'il est de la bouche de tout le monde : on se le redit même avec tant de plaisir, que les Dervis en sont dans le dernier emportement, puisqu'ils en ont les oreilles battues, & se voyent timpanisés dans toutes les compagnies. On m'a assuré que le Roi même n'a pu s'empêcher de réciter ces vers à son Confesseur, par maniere de raillerie.

Mais ce qui a fait le plus de bruit, est qu'au bas du même papier il y avoit quatre autres vers, qui étant lûs généralement comme les autres, on observa qu'un grand nombre de gens balancerent s'ils devoient entrer ou non ce jour-là dans la Mosquée, & que plusieurs d'entr'eux n'entrerent point ; mais s'en retournerent chez eux après cette lecture. Voici les quatre derniers vers :

Et vous, Peuple abusé, il faut qu'on vous éclaire
Sur un point si douteux, ou que vous retourniez ;

Afin que vous ſçachiez ce que vous allez faire 1690
Et ne ſortiez d'ici que plus édifiés.

Si cela étoit arrivé en Eſpagne, en Portugal ou en Italie, il eſt certain que quiconque auroit eu la hardieſſe de prendre copie de ces vers, ou de les redire, ſurtout à deſſein de tourner le Clergé en ridicule, comme l'on fait ici, auroit été enfermé dans les cachots de l'Inquiſition, & n'en feroit jamais ſorti qu'à un *Auto da Fè*, avec un *San Benitto* ſur la tête : mais les François ſont un peuple ſi libre dans leur converſation, qu'ils n'ont jamais pû ſouffrir le joug de l'Inquiſition parmi eux.

Pour toi, vénérable Vahimi, qui fis toujours de la pure vertu ton étude particuliere, qui la pratiques avec toute la ſincerité imaginable, & qui par des diſcours édifians tâches de la cultiver dans l'ame de notre puiſſant Maître, je ſuis ſûr que tu n'as pas moins d'horreur de l'hypocriſie & de la ſenſualité de ces infidéles Dervis, que de pitié de l'aveuglement de ceux qui les ſuivent. Puiſſes-tu être un aſtre toujours rayonnant de bons exemples, & le modele de tes ſucceſſeurs.

1690

LETTRE XLVI.

A Simeon Ben Habbakuk, Juif à Salonique.

Recueil des saintes Reliques, *Livre en dix-sept volumes* in folio, *supprimé par le Cardinal Mazarin qui en connoissoit l'abus. L'Espion compare le travail ridicule de l'Auteur de cet Ouvrage à celui de Simeon, qui avoit passé trente ans à rétablir l'autorité de la Loi orale, &c. & l'exhorte à l'abandonner.*

IL y a si long-tems que je n'avois pas entendu parler de toi, que je ne doutois plus que tu ne fusses mort, lorsque j'appris, il n'y a que peu de jours, par des Marchands venus du Levant, que tu es encore plein de vie. Je fus réjoui de cette nouvelle, mais je ne le fus pas tant de ce qu'on m'ajouta, sçavoir que tu vivois comme un homme séparé du monde, non par aucun motif de retraite & pour ne t'occuper qu'aux choses célestes, mais pour un sujet qui ne peut qu'user ta santé & ta réputation à la fois. Comme tu es mon vieux ami, je te dirai nouvellement que je te crois occupé à te dessecher le cer-

veau, & à perdre ton tems jusqu'à l'âge le
plus avancé, sur une chose aussi frivole 1690.
qu'aucun homme d'un aussi profond sçavoir que toi l'ait jamais fait, si ce n'est un vieux fou de Moine en France, qui, à ce qu'on assure, a passé quarante ans à compiler & à mettre en ordre un Livre qu'il appelle l'*Histoire des saintes Reliques*; le nom de ce Moine est le Pere le Plessis.

Cet Ouvrage est un recueil de ces impostures que lui & ses semblables nomment Reliques, & il ne lui a pas moins fallu que dix-sept gros volumes *in-folio* pour les y faire entrer toutes. Il y a ramassé avec un travail incroyable tout ce qu'il a pû ramasser, ou peut-être inventer; & ayant dédié le tout au Cardinal Mazarin, cette Eminence, qui étoit sans doute mieux instruit & convaincu de la pieuse fourbe des Nazaréens Romains que le Pere le Plessis, demanda à voir l'Ouvrage entier, afin de le montrer au Roi, & d'obtenir de ce Prince généreux quelque marque d'estime pour lui. Le vieux Dervis, chatouillé par le compliment, ne manqua point d'apporter ses dix-sept volumes très-bien écrits au Cardinal, qui à la vérité eut soin de l'Auteur, en lui procurant la dignité d'Abbé d'un Monâstere de Bénédictins, qui est une charge comme celle que nous appellons Nakib Es-

—— breff, ou chef des Emirs; mais pour son
1690 Ouvrage, il fut perdu pour lui, puisqu'il ne le revit plus depuis, & j'ai appris qu'après la mort du Cardinal, on le trouva dans sa Bibliothéque, avec cette digne remarque écrite de la propre main du Cardinal à la tête d'un de ces volumes : *Mêlange scandaleux de fables ridicules, qui doit être supprimé.*

Ne t'offense pas, grave Simeon, de la comparaison, & souffres que je te dise encore un coup que, selon moi, tu te consumes à étudier & à travailler, que tu distilles tout ton esprit & ton sçavoir, & que tu perds tes années à mettre au jour une production qui, quand elle sera achevée, ne sera d'aucune utilité, ni à toi, ni à personne au monde : car, comme je le tiens de très-bonne-main, il y a trente ans que tu fouilles dans l'antiquité & dans les ouvrages sçavans des Rabins, pour pouvoir expliquer l'origine du Talmud, ou du Gemara Babylonien, de la Misna, des leçons de Gaonim, & de l'Amoraim, c'est-à-dire des expositions des Docteurs qui ont écrit sur la Loi orale de Moïse.

En vérité, mon cher Simeon, j'ai pitié de ton travail, puisqu'il sera inutile. Tu as entrepris une tâche d'aussi longue haleine que l'est celle de Sisyphe, qui étoit

condamné à rouler une grande pierre jusqu'au sommet de la montagne Æger, laquelle, malgré tous les efforts qu'il faisoit pour la faire avancer vers son but, rouloit continuellement en arriere autant qu'il l'avoit pû porter en avant, & de cette maniere le laissoit toujours au même endroit où il avoit commencé. 1690

Sisyphe volontaire, ne ferois-tu pas mieux de renverser l'ordre de tes études, de commencer par la fin, & de résoudre auparavant la question qui précede naturellement; sçavoir, s'il y a eu jamais de Loi orale donnée aux enfans d'Israël par Moïse, ou non? car jusqu'à tant que tu ayes établi ce point, ce n'est que frapper en l'air que de parler de l'autorité de la Misna, qui n'est qu'un corps de constitutions traditionelles de vos Rabins.

Y eut-il jamais homme sçavant qui employa le trésor inestimable de son tems à une étude aussi stérile que celle-ci? car tout homme sensé te démontrera qu'il n'y a rien à gagner à ton travail, & qu'après s'être épuisé en vaines recherches, tu seras, au bout du compte, obligé de laisser les choses plus embrouillées, plus obscures & plus difficiles que tu ne les a trouvées.

Je sçais qu'il seroit inutile de te citer les paroles de Jesus, fils de Marie, parce

1690 que tu n'as pas de lui les mêmes idées favorables que les Musulmans en ont; car nous le regardons comme un saint Prophete envoyé de Dieu, au lieu que tu crois tout le contraire : nous sommes persuadés qu'il a été enlevé au ciel, comme le furent Henoch & Elie; tu penses qu'il fut crucifié, & que ses disciples, pour colorer la fraude que les gens de ta nation leur attribuent, & pour la mieux faire passer, assoupirent les soldats Romains qui le gardoient après sa mort, par le vin qu'ils leur donnerent, & dans lequel ils avoient mêlé une drogue soporifique, de sorte qu'étant plongés dans un profond sommeil, ses disciples eurent le champ libre pour emporter son corps, & qu'ils publierent après cela que leur Maître étoit ressuscité des morts.

Sans te parler donc des excellentes prédications de ce Jesus, qui découvrit suffisamment la folie & la fourberie de vos traditions, & rendit ridicule en elle-même toute notion d'une Loi orale, je te conseille de faire dès à présent, & avant tout, de sérieuses recherches, & de t'enquerir sans préjugé s'il est vrai que Moïse laissa une telle Loi orale ou non, & si tout ce qui s'en dit n'est pas plutôt une pure subtilité, une ruse & une friponnerie de vos Rabins qui, en inventant de pareilles

les prétendues inſtitutions anciennes, & entreprenant de les expliquer, n'ont eu 1690. en vue que de s'attirer par là le reſpect & la vénération du peuple, dont ils prétendoient devoir être honorés comme de nouveaux Légiſlateurs ; ſoutenant à cor & à cri que leurs préceptes imaginaires avoient la même force, & emportoient la même, ſçavoir une plus grande obligation que la Loi de Moïſe, que vous ſoutenez d'ailleurs avoir été dictée par Dieu lui-même, tandis que vous ne pouvez diſconvenir que votre Miſna, la Gemara de Babylone, & autres Livres de cette nature, ne ſoient pas traditions humaines.

Eh bien, ſage Simeon, dis-moi quelle évidence as-tu que Moïſe ait donné encore d'autres régles que celles qu'il a laiſſées par écrit ? Si tu veux être de bonne foi, tu m'avoueras que bien loin de pouvoir démontrer cela avec évidence, il n'eſt même pas raiſonnable de le ſoupçonner. Tu ſçais qu'il n'y a perſonne qui prétende l'y trouver, & que les plus anciens de vos Ecrivains ne remontent à aucune époque, même à pluſieurs ſiécles près, où aucun de ceux qu'on prétend qui reçurent ces Loix orales de la bouche de Moïſe fuſſent en vie ; ſi bien donc que l'autorité la plus reculée produite à cet égard par les anciens, & dont vous au-

1690 tres paroiſſez ſi contens aujourd'hui, ſe réduit à dire qu'eux-mêmes la reçurent par tradition.

Ces traditions ont été recueillies par Rabbi Judas, homme à la vérité grave & ſçavant, mais qui ne remonte pas au-delà de Simeon le Juſte, qui, de ſon propre aveu, ne vécut que plus de mille ans après la mort de Moïſe, & qui ignoroit par conſéquent ce qui avoit été dit de bouche par Moïſe même, excepté pour autant que cela ſe trouvoit écrit dans les Livres appellés le Pentateuque, à moins que ce ne fût ce qui lui avoit été tranſmis par les traditions, c'eſt-à-dire, en un mot, les corruptions des anciens.

Puiſqu'il eſt donc certain que ces traditions ne portent point avec elles l'évidence de leur antiquité, tu ferois bien, après un examen ſerieux & fondamental des Livres, de les définir comme Gaffir Evilmouah, ſçavant Arabe de Medine, le définit il y a long-tems; ſçavoir que c'eſt une explication corrompue de vos Rabins & Docteurs, qui ont oſé, par un principe d'orgueil & d'oſtentation, expliquer dans leur propre ſens les inſtitutions divines de Moïſe, & qui, afin de donner de l'autorité à ces rêveries, ſe ſont prévalu de l'ignorance du peuple, pour prétendre que c'eſt Moïſe même qui a laiſſé

telles explications de la loi de Dieu ; comme si Moïse, qui étoit conduit par une volonté spéciale & particuliere du ciel, & auquel Dieu avoit donné un modele de tout sur la montagne, auroit manqué de justice envers son peuple, & envers Dieu même, au point de n'avoir pas couché par écrit, pour la plus grande instruction des Hébreux, tout ce qui auroit pû être nécessaire pour la parfaite intelligence de la loi de Dieu, supposé que tout ce qui pouvoit y tendre n'eût pas été suffisamment éclairci dans cette loi même. 1690

Bien plus, il semble que ce soit un reproche qne tu fais indirectement à Dieu même, s'il est vrai que tu le reconnoisses pour ton Législateur, en ce qu'il auroit donné ses loix en des termes si obscurs & inintelligibles, que Moïse, son serviteur, par lequel il vous fit sçavoir son bon plaisir, eut été obligé d'y ajouter une Loi orale, pour servir de flambeau & de commentaire à celle de Dieu ; quoique dans tout le reste les ordres divins soient si précis, qu'il n'y avoit pas un point dans les courtines du Tabernacle qui n'eût été particulierement écrit & ordonné en termes très-clairs & intelligibles.

Mais allons plus loin ; par les traductions, de même que par toutes les éditions hébraïques du Pentateuque que j'aie

jamais vues, les derniers chapitres du
1690 dernier de ces Livres contiennent la récapitulation que Moïse fait au peuple de tout ce que Dieu lui commanda de leur dire. Dans cette récapitulation on voit l'entiere substance des commandemens, & l'on y admire en même tems leur clarté & leur simplicité. Moïse y dit entr'autres aux Israëlites, que ces commandemens n'ont besoin d'aucune explication orale, ni d'aucune addition. Il insiste à la vérité d'une maniere très-forte sur la nécessité d'observer la loi, mais il ne dit pas un mot de la nécessité d'un interprête, ni qu'elle ait besoin d'aucunes gloses, explications, ou directions particulieres: & ce qui plus est, ce même Moïse vous a déclaré expressément que la loi n'avoit pas besoin de pareils secours; *car ce commandement*, dit il, *que je te commande aujourd'hui, ne t'est point caché, ni n'est pas loin de toi. Il n'est pas au ciel, que tu dises, qui montera pour nous au ciel, & nous l'apporte, afin que nous l'entendions & le fassions? Il n'est pas au-delà de la mer, que tu dises, qui ira pour nous au-delà de la mer, & nous l'apporte, afin que nous l'entendions & le fassions? Mais la parole est près de toi, en ta bouche, & en ton cœur, afin que tu la fasses.*

Le sens de ceci est clair; *elle est près*

de toi, c'est-à-dire la loi est familiere à ton esprit; *elle est en ta bouche*, par conséquent tu n'as pas besoin qu'on te l'apprenne; *& en ton cœur*, ainsi tu peux te passer d'interprête & d'explication; *afin que tu la fasses*, sçavoir, tu la connois si parfaitement que tu es absolument inexcusable si tu ne la fais. 1690

De là on remarque dans les histoires des anciens Hébreux, que dans toutes leurs solemnités publiques, la loi devoit être lûe au peuple, sans qu'il fût nécessaire d'expositions orales, ou d'additions traditionelles: c'est que la loi étoit complette, elle n'avoit besoin que d'être lûe au peuple, elle portoit avec soi une telle énergie, & étoit si parfaitement entiere en toutes ses parties, si claire, si intelligible, & si convaincante, qu'il suffisoit de la lire.

A quoi t'amuses-tu donc, ô Simeon! Tu ne fais que grater sur des fumiers, & tu fouilles dans les attentats corrompus des hommes fragiles & erronés, qui ont poussé la temerité jusqu'à donner leurs imaginations creuses pour l'explication authentique d'une loi émanée du ciel dans la forme la plus parfaite. Songe que c'est Dieu qui parle dans cette loi, & qu'il donna son commandement dans un sens si clair & si parfait, que c'est vouloir ajôuter

de la clarté au soleil du midi dans un jour
1690 serein, que d'ajouter une explication à ses préceptes.

Enfin compte, sage Rabin, que tu étudies un rien, que tu es continuellement environné de ces abominables phénomenes de l'invention humaine, qui ne servent, depuis plusieurs siécles, qu'à obscurcir & à éclipser, au lieu d'expliquer la loi de Moïse, qui est pure & sans tache; tellement que Dieu, ne pouvant plus souffrir un déreglement si énorme, a premierement envoyé Jesus le fils de Marie, pour vous remettre dans la bonne voie, & ensuite la perle de tous les Prophetes & Législateurs, celui dont les fidéles Musulmans suivent les préceptes, & que tout le monde doit reconnoître un jour comme le vrai Envoyé de Dieu. En attendant que cette lumiere éclaire l'univers, je te dirai que les Nazaréens de ces pays-ci ne sont pas plus sages que vous autres, vû que, par la prétendue autorité infaillible des Papes ou souverains Pontifes, ils ont pareillement introduit tant de traditions orales dans la Religion de leur Messie, qu'il leur reste aussi peu de ses premieres & pures institutions, qu'à vous de celles de Moïse.

Deviens donc sage, je t'en conjure, sur tes derniers jours, & sur-tout cesse

d'augmenter les erreurs, & d'imaginer de nouvelles chimeres, pour les substituer aux pures loix du Très-haut, qui est un Dieu unique dans son essence, souverainement bon, souverainement juste, & infiniment jaloux du droit qu'il s'est reservé de commander au cœur & à l'esprit des hommes. L'amitié qui nous a liés autrefois, m'engage à te parler de la sorte, & me fait de plus souhaiter que tu puisses enfin ouvrir les yeux, pour abandonner entierement les vieux contes dont tu t'es amusé jusqu'à présent, pour embrasser la loi parfaite que l'Ange Gabriel a révelée aux hommes de la part de Dieu, par le ministere de son serviteur Mahomet, qui soit béni à jamais.

1690

LETTRE XLVII.

Au Kaïmakam.

Du Roi Jacques II. refugié en France, de la protection qu'il y trouva, & des desseins du Roi de France en sa faveur.

SI mes observations sur l'histoire des Nations parmi lesquelles je demeure sont justes, ainsi que je crois pouvoir m'en flatter, j'ai lieu de penser que le triom-

phant Empire des Ottomans est le seul
1690 Etat ou Gouvernement du monde que Dieu a fait constamment subsister jusqu'ici sous la protection de son grand Prophete, sans être sujet aux révolutions qui sont si communes dans les Royaumes Européens. Je regarde cela comme un témoignage du bon plaisir que Dieu y prend, & cette consideration doit nous porter à conclure que l'Empire des Fideles fait les délices du ciel.

Tous les Royaumes de l'Europe ont, les uns plutôt, les autres plus tard, souffert des convulsions violentes, suivies de changemens & de révolutions dans le gouvernement, témoin la Suede, le Dannemarck, la Pologne, la Moscovie, l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre, &c. Mais le glorieux Empire des Musulmans a continué sous un même gouvernement, depuis son premier fondateur, toujours dans la même ligne, & dans une prosperité & augmentation continuelle, qui, comme le Croissant, l'ancienne & premiere devise de notre grand Prophete, s'avance continuellement vers sa plénitude, sans avoir jamais encore souffert de diminution. Puisse-t-il croître à perpétuité, & jusqu'à ce qu'il triomphe de toutes les Nations du monde, & réduise les fiers Empires des Persans & des Nazaréens

à venir se ranger sous la loi du Grand-Seigneur. 1690

De tous les Royaumes Nazaréens que je viens de te nommer, & qui ont déja souffert chacun des changemens & des révolutions considerables, l'Angleterre en sentit, il y a deux ans ou environ, une des plus grandes qu'aucun des autres Etats ait subi depuis plusieurs siécles: car les Anglois ont chassé leur légitime Seigneur & Souverain, & par le secours d'un Prince Hollandois, nommé le Prince d'Orange, ont fait abandonner à leur Roi, non seulement son trône, mais tous ses Etats, & nous le voyons ici depuis cette cruelle catastrophe comme un homme affligé & abandonné, se réfugiant à la Cour du Monarque François, son ami & son allié, le sollicitant pour en obtenir secours contre ses sujets révoltés.

La vanité du Roi de France a toujours été d'entendre dire que sa Cour est l'asyle des Princes affligés. Pour cet effet il a souvent épousé leur querelle à un point qui lui a été à charge, & toutefois il s'y est conduit avec tant de bonheur, que plusieurs de ces Princes malheureux, les uns plutôt, les autres plus tard, ont été effectivement rétablis. Telle a été la famille de Bragance, à présent la Maison royale de Portugal; tels ont été plusieurs Prin-

ces d'Italie & d'Allemagne, & d'autres.
1690 Il n'a pas eu le même bonheur à l'égard des Rois d'Angleterre ; car ayant pris sous sa protection, il y a plusieurs années, le frere du Roi Jacques II, alors exilé par son peuple rebelle, il se trouva obligé par l'usurpateur, de le prier honnêtement de se retirer de ses Etats.

Mais pour Jacques II. même, il a pris en main la cause de ce Prince avec tant de zele, qu'il s'est engagé pour l'amour de lui dans une terrible guerre, vû que le Prince d'Orange, à présent solemnellement couronné Roi d'Angleterre, a trouvé tant d'appui chez les autres Princes de l'Europe, que la plus grande partie des Puissances Nazaréennes sont entrées avec lui en Allemagne contre le Roi de France, tellement qu'il paroissoit l'année passée qu'ils alloient le mettre à deux doigts de sa ruine.

Je ne crois pas cependant que tous ces ennemis ensemble soient capables de le surmonter, sur-tout si les armes de l'invincible Porte continuent avec succès à faire diversion aux Allemands, & les empêchent par là de se joindre avec le reste : car je dois te dire que les armées de France sont infiniment nombreuses, & que la campagne de cette année a un peu changé la face des affaires ; sa cavalerie ;

qui doit être estimée la meilleure de ces parties de l'Europe, est extrêmement belle, & commandée par les Officiers les plus hardis & les plus entreprenans qu'il y ait dans ces quartiers : ces Officiers eux-mêmes sont conduits par des Généraux d'une expérience consommée. Ce que je viens de dire est si vrai, qu'on n'en est gueres venu à une bataille décisive, où les François n'ayent emporté de la gloire & souvent la victoire, & cela principalement par le secours de leur cavalerie. 1691

Il est vrai cependant que le Roi d'Angleterre d'à présent, comme on le nomme, est un Prince qui ne cédera jamais ; & que par sa politique, ses alliances & son crédit, il reparoît chaque année plus fort en campagne, même après les rencontres & les batailles les plus sanglantes.

Il faut avouer qu'à la longue il n'en sera pas de même de la France : le nombre de ses Officiers est à la vérité inépuisable, &, quoiqu'il en périsse mille en un jour, comme il est arrivé plus d'une fois, il y a un si grand nombre de Gentilshommes également braves & expérimentés dans ses armées, toujours prêts à remplir les places que les morts ont laissé vacantes, que la perte de ces derniers devient imperceptible : bien plus, il y en a qui prétendent qu'une pareille perte devient

souvent une commodité pour le Roi, puis-
1690 que cela lui donne le moyen de gratifier un nombre infini de Gentilshommes, dont la fortune dans les armes sert de base à l'élévation d'autant de familles.

Mais les pertes qui arrivent dans le gros de l'armée ou dans les troupes même, sur-tout dans l'infanterie, ne se réparent pas si aisément; car comme celle-ci est composée d'étrangers de toutes Nations, sur-tout d'Allemands, d'Anglois, d'Irlandois & d'Ecossois, tous ces pays étant à présent ligués contre la France, s'il arrive que ces vieilles troupes soient une fois détruites, le Roi ne sçauroit les remplacer que par des François natifs, qui, généralement parlant, malgré ce que j'ai dit de la cavalerie, sont petits & d'une constitution assez délicate, & par conséquent peu propres pour faire tête aux corps robustes des nations du Nord.

C'est pourquoi il semble que quiconque vivra assez pour voir finir cette guerre, si elle dure quelques années, comme il y a toute apparence, verra l'infanterie Françoise devenir tous les jours pire par le service & par les pertes, au lieu que celle des autres Nations n'en deviendra que meilleure. La raison en est claire, & consiste en ce que la premiere ne sçauroit être recrutée par des hommes des mêmes

Nations, & de la même bravoure & adreſſe que ceux dont elle étoit compoſée 1690 auparavant.

Mais quoiqu'il en ſoit, dans l'état où ſont les choſes, le Roi de France ſemble ſe rendre formidable à tous les Alliés, ayant le deſſus dans toutes les campagnes, & leur ſurprenant ou enlevant toujours des villes & des provinces, parce qu'il eſt ordinairement en campagne avant que leurs armées ſoient aſſemblées; de ſorte qu'il forme ſouvent un ſiége au commencement de l'année; prend la place, & renvoie ſes troupes en quartier, avant que celles des Alliés, qui doivent venir des différens pays où elles ont paſſé l'hiver, puiſſent être en campagne.

Tout ce que je viens de t'écrire eſt fondé ſur la vérité & ſur l'expérience, & tu peux le faire coucher ſur les regiſtres de la ſublime Porte, comme des choſes qui peuvent devenir utiles un jour aux Miniſtres du Divan.



1690

LETTRE XLVIII.

A Mahmmed Naffuff, ci-devant Bacha de Caramanie, Reis-Effendi, ou premier Secrétaire d'Etat.

Des puiffans efforts du Roi de France, tant par mer que par terre, contre les autres Princes de l'Europe, de la défaite de la Flotte combinée, & de la bataille de la Boyne en Irlande.

DEPUIS ton élevation à l'emploi diftingué que tu remplis fi dignement à préfent, & où tu manies les plus grandes affaires du plus puiffant Empereur du monde, je ne t'ai pas écrit; mais tu trouveras fans doute plufieurs de mes lettres dans les cabinets du Bizraïm, ou dans l'Oda de ton prédéceffeur, dont les fouhaits font à prefent accomplis en Paradis, où il reçoit la récompenfe de fes fidéles fervices.

Amurath Demir Ogli Omar, Reis Effendi de Mahomet IV, fous la fage adminiftration duquel je fus continué pour douze ans dans le pofte où je fuis, tenoit pour principe de politique, *qu'il eft toujours à propos pour un Miniftre d'Etat de voir par autant d'yeux qu'il le pourra.* C'eft pour cette

raison qu'il m'avoit ordonné de l'instruire de tout, c'est-à-dire des choses de la moindre comme de la plus grande conséquence. En attendant que je sçache la conduite que tu me prescriras à cet égard, je ne laisserai pas de t'écrire, mais je ne te rapporterai que des choses importantes, sçachant très-bien que ton tems est trop précieux pour t'amuser à des bagatelles. Pour commencer je t'apprens que cette année a été sanglante pour les sectateurs du Messie, & que des armées innombrables ont été fauchées par le glaive de la vengeance divine, remis, pour leur châtiment, entre les mains de l'ambition & de la haine. 1692

Depuis le commencement de la grandeur Ottomane, jamais siecle ne fournit une si belle occasion pour étendre la gloire des Vrais-Croyans jusqu'aux bouts du monde. L'animosité est si grande entre les Nazaréens, & ils se poursuivent mutuellement avec une fureur si obstinée, qu'on diroit qu'ils ont fermement résolu de n'avoir jamais plus de paix ensemble, mais plutôt de s'exterminer du monde les uns les autres.

Les François, comme tu auras vu par mes relations précédentes aux autres Ministres du Divan, sont à présent en guerre avec les Allemands, aussi-bien que le Grand-Seigneur, & cette guerre se fait avec tant

de crüauté & de rage, que rien n'est plus
1690 agréable aux premiers que d'apprendre que les armées des Musulmans ont gagné quelque victoire sur les Allemands. Quoique Jesus, le fils de Marie, soit leur commun Prophete, cela n'empêche pas que lorsque des milliers de ses sectateurs tombent sous le cimetere des Musulmans, les François ne s'en vantent, & ne s'en réjouissent dans les nouvelles qu'ils font courir, bien que dans d'autres occasions ils nous traitent d'ennemis héréditaires & communs.

L'année derniere, on eût dit que la puissance de la France étoit accablée; la confédération formée contre ce Royaume paroissoit si formidable, que l'on disoit publiquement qu'il n'y auroit pas de deshonneur au Roi de céder, puisqu'enfin personne n'étoit né pour faire tête à tout l'univers. Malgré cela, comme s'il vouloit à toute force avoir la guerre avec tout le genre humain, il s'est attiré un nouvel ennemi cette année, qui est le Duc de Savoie, contre lequel il ne faut pas moins de cinquante mille hommes, à ne se tenir même que sur la défensive.

A considérer ce monde d'ennemis unis contre le Roi de France, il est surprenant de voir que cette année ait été favorable par-tout à ses armes; ses Généraux ont campé dans le pays ennemi, & s'y sont

maintenus, y faisant subsister leurs armées aux dépens des habitans, & levant 1690
de grosses contributions sur les Provinces. En Flandres, l'armée des Hollandois, sous le Comte de Waldeck, a été défaite à la grande bataille de Fleurus par le Duc de Luxembourg; & en mer, la flotte Françoise a été supérieure tant aux Anglois qu'aux Hollandois, deux nations qui, par distinction, sont appellées les Puissances maritimes. Les François ont nommément mis en mer une flotte de quatre-vingt-dix vaisseaux de ligne, nombre plus grand qu'ils ayent jamais envoyé dans la Manche: avec cette flotte, commandée par un habile Amiral qui s'appelle M. de Tourville, ils se sont bravement battus avec la flotte combinée des Anglois & des Hollandois, sur les côtes d'Angleterre, à la hauteur d'un petit endroit nommé Beachy, & ont eu le dessus, ayant brûlé, coulé à fond, & fait échouer plusieurs vaisseaux ennemis, & en ayant pris trois.

Il n'y a eu qu'en Irlande où le Prince d'Orange ait été victorieux, le Roi Jacques ayant eu le malheur d'être battu à la Boyne, & il est actuellement revenu en France. Dans une de mes lettres suivantes je pourrai t'envoyer une relation par laquelle tu verras que s'il a été malheureux dans cette rencontre, c'est qu'il n'a rien

1690 de cette bravoure perſonnelle que tout le monde reconnoît être ſi néceſſaire à un Roi ; car on dit ici tout haut que quoique ſon armée ſe ſoit retirée , ç'a été avec ſi peu de perte, que cela ne devoit pas l'obliger à l'abandonner par une fuite précipitée. Mais il faut que je te diſe encore un mot des affaires d'Allemagne.

Il n'y a point de doute que les avantages remportés par les Allemands ſur les Vrais-Croyans pendant les deux dernieres années, ne ſoient un effet de la colere de Dieu contre l'Empire Muſulman à cauſe de nos péchés, ou bien celui de la mauvaiſe conduite des Viſirs & des Bachas du Grand-Seigneur ; par conſéquent il eſt certain que nous verrons des effets différens ſuivre une conduite différente. Le nouveau Grand Viſir eſt un homme qui ſçaura bien rectifier les bévues de ſes prédéceſſeurs, étant bien éloigné d'avoir peur de regarder ſon ennemi en face.

C'eſt donc à préſent le tems de relever la gloire des armes Ottomanes, à préſent qu'un Viſir martial & digne du ſang qui coule dans ſes veines, eſt à la tête des armées de la ſublime Porte, & pendant que l'Empire d'Allemagne eſt ſerré de près par la France, de ſorte qu'il ne peut ſe paſſer ni de ſes troupes ni de ſes Généraux pour défendre la Hongrie, comme il a fait ci-devant.

Mais tu sçais mieux que moi ce qu'il convient de faire dans une conjoncture si 1690 favorable, & les Ministres de la resplendissante Porte n'attendent pas de moi des conseils, puisque c'est dans l'auguste Divan que préside la sagesse même. Il suffira donc que tu leur communiques cette relation, & ils jugeront sans peine des mesures qui sont à prendre. Je te souhaite, illustre Kaïmakan, la gloire de donner le meilleur conseil en cette occasion, & en baisant ta veste, je me retire dans un respectueux silence.

LETTRE XLIX.

A Amurath Puelogli, Chiaoux Bacha, fils de son frere, nouvellement avancé à la Charge de Chef des Messagers d'Etat.

Il le blâme d'avoir abandonné ses études pour se rendre esclave de la Cour.

JE ne puis revenir de ma surprise, d'apprendre que tu es descendu à l'état bas & rampant de courtisan : mon étonnement est d'autant plus extrême, que je me félicitois d'entendre parler avec éloge du progrès que tu faisois dans tes études, &

1690 que tu te rendois de jour en jour plus capable dans le Tetregh de la ville sainte, dans la vûë de devenir un jour l'oracle de la loi de Mahomet, & le conducteur de tes freres, de ces hommes purs & innocens qui n'ouvrent la bouche que pour glorifier l'Etre souverain & ineffable.

Sçais-tu bien que le Ciel même met à part dans les mystérieux décrets de sa Providence impénétrable les agens & les instrumens dont il veut se servir, qualifiant ses instrumens pour les affaires & les fins auxquelles ils sont destinés ? Si tu le sçais, tu ne dois donc pas ignorer, ô Amurath, qu'en acceptant l'emploi séculier dont tu es revêtu, tu nous apprens que Mahomet t'a rejetté comme indigne de repéter le saint nom de Allah zeid Mechet, Allah, Allah, qui retentit journellement à ses oreilles par la bouche des fidéles Dervis, ou d'être l'Interprête de sa Loi.

Peux-tu, toi qui étois destiné par ta pieuse mere au très-haut emploi de la grande Mosquée, à l'illustre Porte du Serrail, & qui pouvois, par ton mérite, qui sembloit promettre beaucoup, être choisi avec le tems pour devenir le grand Prêtre du saint Prophète ; peux-tu, dis-je, abandonner la gloire brillante du Temple des Fidéles, où ton poste journalier auroit été de te voir environné des serviteurs de

Dieu, le priant cinq fois par jour pour le salut de ton ame, & à l'honneur de son 1690. glorieux Envoyé, & croire que tu t'es avancé par le fastueux titre d'un Ministre d'Etat, & le Turban d'un Bacha ?

Pour moi, je te regarde avec pitié, comme un homme déchu du faîte de la gloire, & placé par un mauvais esprit au bord du précipice de la destinée ; où il y a un million contre un, que tu tomberas dans l'abîme de la perdition, & te briseras sur les rochers de ta propre ambition.

Qu'as-tu fait, homme foible & imprudent ? Sçais-tu que la paix est la gloire de la vie, & qu'une suite de pensées tranquilles, d'actions justes, & l'étude de la sagesse, est non seulement ce qui convient le mieux au bonheur d'une ame dans cette vie, mais que cela est même une emblême du paradis, & conduit l'homme comme par degrés à la porte brillante de la félicité, où les peres de tes peres, jusqu'à la centiéme génération, t'auroient reçu avec musique & danses, & où tous tes ancêtres se feroient réjouis de toi ?

A présent je t'estime comme perdu, & si, par ton humiliation, & par l'intercession de Mahomet, tu parviens jamais au jardin de délices, compte que tu y seras néanmoins reçu comme y ayant renoncé

par ton propre choix, comme ayant foulé
1690 aux pieds ta propre félicité, & comme n'y étant réadmis que par la fervente interposition de perfonnages plus dignes que tu n'es, & alors tu n'auras que la derniere place parmi les bienheureux.

Jamais homme fage, destiné par la nature & par les foins d'une mere indulgente pour être élevé au bonheur fuprême, pour devenir l'instructeur des autres, degenera-t-il à un point si extrême de stupidité & de ténébres d'esprit, que de se damner dans les vains plaifirs d'une vie tumultueufe, pleine d'affaires & de repentirs ? Comment les pitoyables & extravagantes bagatelles de la Cour, & les hommages des efclaves pourront-ils compenfer les fublimes contemplations du Paradis, & l'honneur d'être domestique de l'heureux d'entre les heureux, du miroir de la gloire, en un mot, du Prophete de Dieu ?

Fi ; Amurath, je rougis pour toi, & des reproches que ton propre cœur te doit faire, de t'être abîmé dans le plus vil abâtardiffement où le genre humain puiffe tomber. Que de justes réflexions fur ton extrême folie, s'il n'est pas trop tard, te rendent à toi-même ; & s'il est poffible rachete-toi d'un état qui donnera toujours lieu de te taxer non feulement

de folie, mais de fureur, de phrénesie, & de t'être précipité dans un abîme de misere. 1690

LETTRE L.

A Murath Ebbucheb, Cadilesquer de Salonique & des Isles.

Il se plaint des fréquentes transgressions de la Loi par les Mahométans, & l'exhorte d'exécuter sur-tout à la rigueur celle qui défend l'usage du vin.

J'AI fouillé dans les livres des anciens Docteurs de notre Loi, depuis Omer & Osman, les premiers qui ont mis par écrit ce qu'ils ont pu recueillir des paroles divines sorties de la bouche du Prophete, jusqu'à Esâd Mehummet Kalileker, le grand Nakib Eschref des Emirs sur la montagne d'admiration près de la Mer Rouge; j'ai examiné les deux cens soixante-dix mysteres & les régles de sagesse laissées par écrit avec une plume d'émeraude sur la sainte montagne de Ghazuan en Arabie; & je n'ai pas été sans contemplation par les inspirations que notre grand Prophete a accordées aux vingt-cinq prieres par jour que j'ai faites sans interruption pendant

1690 trois mois, pour sçavoir la raison pourquoi il est permis aux infidéles Nazaréens de triomphher des Vrais-Croyans, & de prendre sur nous des villes dans lesquelles il y a des Mosquées destinées aux prieres des Musulmans, & consacrées à Dieu & à son Prophete.

J'ai premierement trouvé, & j'en suis sûr, que les pelerinages enjoints par les premiers commandemens de notre sainte Religion n'ont pas été exécutés; de sorte que l'Envoyé de Dieu n'ayant pas été honoré comme il le devoit par les guides des fidéles, & les serviteurs de l'invincible Empereur ayant eu la liberté de violer les loix de leurs peres, c'est de là que vient l'indignation de Dieu qui est justement répandue sur les peuples.

En second lieu, j'ai trouvé que les Commandemens de Dieu, l'Etre unique & souverain, ont été outrepassés par tout l'Empire Ottoman d'une maniere inouïe depuis que le sacré sceau de la volonté du Tout-puissant, je veux dire l'Alcoran, est descendu du Ciel, ou depuis que le saint Prophete prit possession du siége de beauté dans le Paradis.

J'apprens par l'inspiration des trois Esprits qui resident sur le sommet de Jathrib, sur les bords du sacré fleuve Chahiber, que les Musulmans sont secrettement adonnés

adonnés au vin, quoiqu'il leur soit défendu
par leurs peres & par la loi écrite. 1699.

Je te jure par le crâne chenu de ton pere Aleb, & par celui de ton ayeul Raleb, tous deux aimés de Mahomet, & respectés des hommes, que si en qualité de Cadilesquer & de Juge du pays des environs, tu ne punis severement les coupables contrevenans, à moins qu'ils ne puissent produire la dispense du Mufti, les Chrétiens, qui t'ont déja chassé du Peloponese à cause des péchés des Musulmans, te chasseront aussi de la Macedoine, & que tu ne présideras plus long-tems sur les Isles Arcades.

Exécute donc, je t'en conjure, à la rigueur les loix de Mahomet IV, le juste & invincible Législateur & Empereur des Musulmans, & ne fais pas seulement fermer les cabarets & les tavernes des Grecs, mais détruis encore leurs vignes, d'où la maudite évaporation se tire; que les loix de la sobriété ne soient pas violées sous ton gouvernement, & que la transgression ne t'en soit pas imputée lorsque tu viendras à la porte du Paradis, où tu demanderas en vain d'être admis si tu ne rends pas cette justice au Prophete & à son peuple élu.

Que les Allemands, les Vénitiens & d'autres ennemis de Mahomet & de sa

loi, jouissent seuls de ce crime pour leur
1690 perdition particuliere; que les Chrétiens seuls soient dignement estimés la race yvrogne, qu'ils se noyent dans la passion de leurs mauvais desirs, & qu'il soit dit là-haut que les seuls Chrétiens sont amateurs du vin, & boivent à l'excès le jus du fruit défendu; mais que les Fideles abhorrent ce crime, & que les coupables soient punis avec severité.

C'est alors que les Musulmans seront victorieux des enseignes des Nazaréens, & que les serviteurs de Mahomet posséderont les Temples des incrédules.

LETTRE LI.

Au Kaïmakam.

Facilité avec laquelle les Gendarmes François ont défait la Cavalerie Allemande, étant montés sur des chevaux forts & pesans; d'où l'Espion prend occasion de conseiller la même méthode pour les Spahis, afin de pouvoir imiter les François dans leurs victoires.

JE voudrois que tu visses ici, comme je fais, le peu de cas que font les François des troupes Allemandes, qui con-

émment néanmoins d'être, à ce qu'on m'assure, la terreur de la cavalerie Ottomane. 1690.
Je suis pénetré de douleur d'entendre comment ces Infideles se vantent continuellement de battre les Spahis & les Timariots, l'ancienne & la plus excellente cavalerie de l'Empire Musulman, qui a toujours été invincible & terrible de l'Orient jusqu'à l'Occident, pendant que les mêmes Allemands, quoique couverts de cuirasses lorsqu'ils se battent contre la cavalerie Françoise, sont taillés en piéces, poussés dans les rivieres & les marais, en un mot, deviennent le jouet de leurs ennemis. Crois-moi, illustre Ministre, ce ne sçauroit être à cause de la bravoure & du courage des Infideles : il faut que notre malheur vienne de l'ignorance & du défaut d'expérience de nos Officiers.

Le nouveau Visir n'a pas besoin qu'on lui dise combien un corps, même des meilleurs soldats du monde, sera foible en campagne s'il est conduit par des Officiers sans expérience : car si une armée de liévres commandée par un lion, a été sagement préferée par les anciens à une armée de lions commandée par un liévre, il s'ensuivra que de confier la plus brave & la meilleure cavalerie du monde à la conduite d'Officiers novices, n'est rien moins que sacrifier les plus braves hom-

mes de l'Orient à la fureur de leurs bar-
1690 bares ennemis.

Je t'assure que la cavalerie Allemande est bien loin de donner de la terreur dans ces quartiers-ci. La Gendarmerie du Roi de France, qui fait partie de ce qu'on appelle la Maison du Roi, comme les Janissaires & les Spahis font partie de celle du Grand-Seigneur, a souvent chargé les Cuirassiers de l'Empereur d'Allemagne, le sabre à la main, sans tirer un seul coup de pistolet, & les a chassés du champ de bataille, sans se soucier de leurs calottes de fer, ni de leurs cuirasses.

Aussi arrive-t-il rarement que les Allemands tiennent ferme contre les furieuses attaques des François. A la derniere bataille en Flandre, donnée dans la plaine de Fleurus, la cavalerie légere de l'armée Françoise, nommée Carabiniers, rompit quinze escadrons Allemands, composés de la meilleure cavalerie de Lunebourg & de Brandebourg; ce qui fut fait dès le premier choc, pour avoir bien sçu manier leurs chevaux, sans avoir tiré un seul coup sur les ennemis que lorsqu'ils furent tout-à-fait en fuite.

D'où vient donc que nos Spahis, qui sont les plus excellens cavaliers de l'univers, & qui montent les meilleurs chevaux du monde, sont, malgré tout cela,

si souvent mis en déroute par les Infideles? Permets-moi de te donner, ainsi que 1690.
j'y suis doublement obligé, un avis là-dessus, auquel je suis persuadé que les Ministres de la sublime Porte ne manqueront pas de faire quelque attention pour le service du Grand-Seigneur. Les chevaux de Barbarie, de Turcomanie & de Natolie, sont à la vérité les mieux faits, les mieux formés, les plus vifs & les plus courageux de tout l'Empire Ottoman; mais ils ne sont pas égaux en force aux plus grossiers & plus pesans chevaux du Holstein, de la Saxe, de la Suisse, de la Flandre & de l'Angleterre, qui sont autant de lieux d'où les Allemands tirent les gros chevaux dont ils se servent à présent. Cette taille lourde des chevaux est un avantage réel dans une action, sur le pied que l'on fait à présent la guerre dans ces quartiers.

L'année passée, environ la seconde lune, le Roi de France fit la revûe de la cavalerie de sa Maison à Compiegne, ville sur les frontieres du côté de Flandre; & comme le Roi, accompagné du Duc de Luxembourg, fit passer les Gendarmes près de son carosse, ce Prince remarqua que la plupart de leurs Officiers montoient les plus fins chevaux d'Espagne & Barbes que l'on pût voir.

1690 C'étoit l'ordinaire tous les ans, qu'après la revûe qui se faisoit dans ce lieu-là, les troupes recevoient ordre de marcher directement en Flandres; mais cette revûe étant finie, le Roi les renvoya dans leurs quartiers, ce qui les surprit extrêmement. Cela ne dura pas cependant; car le jour suivant le Maréchal de Boufflers donna ordre que les Officiers des Gendarmes eussent tous à changer de monture, & à se pourvoir de chevaux plus forts que ceux qu'ils avoient, & cela dans vingt jours de tems. La chose fut facilement exécutée dans les pays où ils étoient; & l'on se conforma si bien à cet ordre, que deux mois après on en fit une raillerie dans le public, puisqu'on dit en se moquant que tous les Gendarmes étoient montés sur des chevaux de carosse.

Mais ils ne tarderent pas d'en sentir le bon effet dans l'action; car la corpulence des chevaux, jointe à la bravoure de ceux qui les montoient, & qui étoient tous tirés des meilleurs corps de l'armée, les rendit bientôt une cavalerie excellente, comme il paroît actuellement, puisqu'il n'y a point de troupes qui leur résistent.

Si la cavalerie du Grand-Seigneur étoit montée de même, les Allemands, tout fiers qu'ils sont à présent, n'oseroient leur

faire tête; mais sur le pied où sont les choses à cet égard, on dit ici que les 1690
Spahis sont montés pour poursuivre un ennemi qui fuit, mais non pas pour le renverser. Quand on diroit pour fuir, & non pour se battre, je n'oserois contredire ouvertement les gens; car ici c'est à moi à voir & à écouter, & à me taire. Mais si le Grand-Visir vouloit monter la cavalerie Ottomane sur de gros & lourds chevaux de Thrace, de Macedoine, de Trebisonde, des montagnes de Bosan, & de Mingrelie, quoiqu'ils paroissent plus propres à traîner le canon qu'à servir de monture à un cavalier, on ne laisseroit pas d'en éprouver bientôt l'avantage sur le champ de bataille.

Tu sçais que je ne suis point homme de guerre; mais comme je vois que cette pratique est si fort mise en usage ici par des gens d'expérience, & qu'elle leur a réussi, tu pourras en toute sûreté te servir de cet avis que je te donne en particulier, comme d'un secret pour le service du Grand-Seigneur. J'aurois pû t'adresser cette lettre comme mes relations ordinaires, que tu es obligé de communiquer au Divan; mais supposé que les sublimes Ministres approuvent l'avis, l'Empire des Vrais-Croyans y trouvera le même avantage, soit qu'il vienne de toi ou de moi,

& je suis bien aise de t'en céder l'honneur. Souviens-toi seulement dans l'occasion des longs & fidèles services que je puis me vanter d'avoir rendu à l'invincible Porte, jusqu'à y avoir usé ma vie & ma santé, & obtiens pour moi, si tu peux, la liberté d'aller mourir dans le pays de ma naissance; ce qui est l'unique souhait qui me reste à faire, après t'avoir souhaité toute sorte de félicité dans cette vie, & le Paradis dans l'autre.

1696

LETTRE LII.

A Kara Hamaizath Ungwar, Docteur consommé dans la Science des Antiquités, Emir de Tacsebbassara en Arabie.

De la science des anciens Arabes; du témoignage que les Juifs & autres peuples rendent à cet égard; que Job & ses trois amis étoient Arabes.

C'Est avec une joie inexprimable que je me rappelle ce peu de jours de ma jeunesse que j'ai passés avec toi, qui fus comme une source de sagesse & d'instruction dès ton enfance. Ce n'a pas tant été la connoissance de la langue hébra-

que que la science des Hébreux, qui a fait tes premieres & principales études; 1690.
& je n'ignore pas, non plus que tout le monde, à quel degré de perfection tu es parvenu pendant tant d'années d'application. Je sçais qu'il n'y a d'homme mortel qui puisse t'être comparé à l'égard des connoissances que tu as acquises dans la sagesse de la tradition des Prophetes & des Rabins des vieux tems.

Je ne puis assez t'exprimer combien les gens lettrés de ces quartiers-ci sont ignorans dans ce genre de science: ils le sont jusqu'à croire qu'aucune des Nations du tems de Moïse, ou des siécles des anciens, excepté les seuls Hébreux, ayent eu quelque part aux sciences sacrées; ou à aucune partie des institutions divines que les Juifs appellent la Loi écrite, soutenant qu'elle n'a été communiquée qu'à eux seuls.

Il est étonnant que ces gens s'obstinent à passer sous silence tant de siécles lumineux dans lesquels la sagesse des Arabes a fleuri, non seulement dans l'étude des choses profanes, mais principalement des sacrées: ces Arabes qui pendant mille ans furent le peuple le plus éclairé du monde, & desquels les Egyptiens ont emprunté tout ce qu'il y a de plus sublime dans leurs sciences & dans leurs connois-

— sances. Nous avons des témoignages cer-
1690 tains & incontestables que Dieu s'est souvent révelé en diverses manieres, & par le ministere de diverses personnes, à d'autres peuples qu'aux Hébreux, & qu'outre les loix données de vive voix à ceux-ci, & les apparitions terribles de la montagne de Sinaï, dont il est parlé dans les écrits de Moïse appellés le Pentateuque, il s'est encore particulierement manifesté à d'autres. Les Juifs mêmes confessent que Moïse erra pendant quarante ans dans divers pays, & qu'au bout de ce tems-là il revint chargé de sciences & de connoissances, ramenant même une femme & nombre de fils qu'il avoit acquis dans ces pays étrangers. Nous sçavons à n'en pouvoir douter, que ces pays étoient derriere le désert, & habités par les tribus de Madian, toutes alors, non seulement sujettes au pouvoir des Arabes, mais qui participoient aussi à leur sagesse & à leurs sublimes connoissances, ce qui les rendoit fameuses chez toutes les Nations de la terre.

Je ne suis pas le premier à remarquer que les Juifs mêmes, lorsqu'ils veulent élever au suprême degré le grand jugement & le vaste génie de leur Législateur, disent qu'il étoit expert & nourri dans toute la sagesse ou dans les sciences des Egyp-

tiens ; or nous avons des Mémoires certains qui nous apprennent que les plus 1690 grands Maitres dans les sciences, & les Précepteurs des fameux Devins de l'Egypte, étoient Arabes, & que la source de toutes leurs connoissances venoit originairement de Dhafarajara, de Gubelhumar, de Jahin Halfareba, les plus anciens Docteurs de l'Arabie, beaucoup plus anciens même qu'Omer & Lebdanna, à l'école desquels on sçait que les Devins, les Magiciens, & autres Sages de l'Egypte firent leurs études, allant voyager exprès dans les parties les plus méridionales de l'Arabie heureuse, pour entendre & recevoir leurs instructions. Par tout ceci il est clair que dire que Moyse excella dans toute la sagesse des Egyptiens, c'est précisément la même chose que si l'on disoit qu'il étoit l'éleve des éleves des anciens très-sçavans Arabes, chez lesquels la perfection de toute connoissance étoit concentrée dans les premiers siécles, & d'où, comme d'une source abondante, la sagesse s'est répandue dans la suite des tems par tout le monde. Il est donc hors de doute que la science est éclose dans l'Arabie, d'où elle a passé en Egypte par le moyen des Docteurs, des Sçavans & des Sages de ce tems-là ; de l'Egypte elle a été communiquée aux Hébreux par le sçavoir

de Moyse, & par d'autres mains aux Sa-
1690 ges de l'Orient ; d'où les Grecs, c'est-à-dire les Philosophes d'Athenes & des autres villes de la Grece, ont tiré & transmis les principes de toutes les connoissances humaines aux Romains, & à toutes les autres nations du monde.

Quoiqu'il n'y ait rien dans l'antiquité que tu ignores, puisque tu es le plus complet répertoire de toute science, je ne puis me dispenser de te faire souvenir à cette occasion de l'aveu des Juifs, & du témoignage que ce peuple, tout enflé qu'il est de ses prétendues lumiéres, rend à la vérité que j'avance. Ils sont nommément contraints d'avouer que la sagesse & les connoissances, tant divines qu'humaines, qui furent confiées par le Ciel au genre humain dans les premiers siécles après le déluge, furent données immédiatement, & dans une mesure beaucoup au-delà de l'ordinaire, aux Arabes, préférablement à toutes les autres nations du monde.

Quoiqu'ils feroient peut-être quelque difficulté de faire cet aveu dans la conversation, il est clair néanmoins qu'il resulte incontestablement de leur propre Alcoran, de la divinité duquel ils sont tous si persuadés qu'ils tâchent de le faire recevoir de tout le monde sur le même pied. Dans ce livre qui en renferme plusieurs autres, on

en trouve un qui a pour titre le *Livre ou l'Histoire du patient Job*, & qui est non 1690
seulement écrit d'un bout à l'autre du plus sublime style dans lequel on se soit jamais expliqué en hébreu, de sorte qu'il paroît que l'ancien hébreu y a été conservé dans sa plus grande pureté & dans toute la force de son expression; mais qui rend de plus un témoignage irréfragable à ce grand principe, que Dieu s'est révélé du Ciel aux Arabes; car, de l'aveu de tous les Géographes du monde, & des hommes les plus versés dans l'histoire ancienne, Job & ses trois amis étoient Arabes. Il est donc vrai de dire que Dieu s'est révélé aux Arabes de la même maniere, & peut-être aussi glorieusement à tous égards qu'il le fit ensuite à l'autre branche de la postérité d'Abraham, j'entens les Israëlites.

Tout le contenu du livre de Job dénote dans l'Auteur une grande supériorité de connoissances divines & naturelles, une excellence infinie de sagesse éclate dans toutes ses parties, toutes les facultés rationelles & surnaturelles sont énergiquement étalées dans l'expression & dans la vivacité des réponses : dans les raisonnemens des amis de Job, tous les sentimens de la plus haute générosité sont pressés, vivement représentés, & poussés aussi loin qu'il est possible de les porter; les plaintes

1690 les plus passionnées que l'on puisse concevoir, partent de la bouche du grave Patriarche, accablé des plus affreuses calamités; on y reconnoît un esprit infiniment affligé, mais toutefois soumis & rempli de principes d'humilité, de résignation, de pénitence, & doué de toutes les graces d'une ame véritablement religieuse: tout cela y paroît d'une maniere surprenante, & qu'on ne sçauroit exprimer en quelqu'autre langue du monde que ce soit; bien plus, ces choses sont même inexprimables dans le langage de l'Auteur, à toute autre bouche que la sienne.

Jamais on ne pourra, de l'aveu même des Juifs, produire d'exemple pareil dans toute l'histoire des tems. Or ce Job, selon toutes les descriptions qu'on en donne, étoit un des habitans du pays de Hus: ce Hus, selon leurs Docteurs, est le petit-fils de Noé par son fils aîné Sem, dont la postérité se multipliant après leur sortie de l'arche, s'étendit vers le midi dans les contrées les plus fertiles de l'Asie, telles que sont les Indes, la Perse; & au couchant, la Syrie, Damas, & l'Arabie, à juste titre appellée heureuse, où leur postérité fortunée est établie jusqu'au jour présent, abondant en sagesse & en connoissances, qui sont montées au plus haut faîte dans la personne de notre grand Législateur

& ſublime Prophete, dont les ſacrées reliques repoſent dans la brillante vallée des béatitudes, ſous l'heureuſe ombre de la ſainte Cité. 1690

O! que je ſouhaite de pouvoir obtenir le bonheur de m'en retourner dans ma patrie, & de me retirer de parmi les Infidéles & les nations impures des Nazaréens; de ces impoſteurs qui profanent tous les jours notre ſainte loi, & qui ne craignent pas de donner au Tout-puiſſant & unique Dieu un compagnon en Déïté. Que mes cendres puiſſent repoſer en paix parmi les Vrais-Croyans; & mon eſprit paſſer de la pure ſociété des Muſulmans dans les régions des plaiſirs ſublimes & des joies inexprimables du jardin céleſte, infiniment plus beau que celui d'Eden. Cette penſée, jointe à l'eſpérance que j'en ai encore, ranime les eſprits dans toutes mes veines, & rend une nouvelle vigueur à mes membres; tout âgé & infirme que je ſuis, ſi ce bonheur là m'arrivoit, je voyagerois, oui, je volerois de cet exil, & ferois le ſaint pélerinage à pieds nuds de Paris juſqu'à la ville des merveilles, la glorieuſe Medina Acheb.

En parlant de ces choſes, je me ſens inondé d'un plaiſir inconcevable par la ſeule idée que je m'en fais, & à peine ſçais-je ſi j'ai un corps ou non. Continue,

1690 homme parfait, continue d'être l'oracle de la sagesse, le torrent de l'instruction, la sagesse du sage, les yeux de l'aveugle, & la joie des Fidéles : je m'entretiendrai davantage avec toi de ces matieres, si la vie languissante que je traine ici m'en donne le tems.

LETTRE LIII.

A Draout Zemaoglan, son proche parent, premier Commis du Reis-Effendi, ou Secrétaire d'Etat.

Il se plaint de ne recevoir aucunes nouvelles de la Porte, & lui reproche de l'oublier ; d'où il prend occasion de parler de la sympathie & du commerce des ames.

N'EST-il pas étrange que pendant que j'écris journellement à ton Maître des lettres de la derniere importance, dans lesquelles je lui marque le succès des grandes entreprises que l'on fait dans ces quartiers, & les victoires remportées par les François sur l'Empereur d'Allemagne & ses Alliés ; n'est-il pas étrange, dis-je, que je sois ici dans une profonde ignorance de ce qui se passe à la sublime Porte, & parmi ceux de mon sang ?

Comment se peut-il que toi, qui es la main droite de celui qui est l'ame des Con- 1690.
seils, & qui est le dépositaire des secrets du plus puissant Empire, ne m'apprennes pas, dans cet éloignement, des grandes révolutions arrivées dans le ministere depuis l'année derniere ? Que tu ne m'apprennes pas la maniere dont le nouveau Visir a été élevé, & comment, pour signaler le commencement de son ministere, & se montrer aussi grand à la guerre que dans le Conseil, il a trouvé le moyen de ramener la victoire aux armées du Grand-Seigneur à la bataille de Nissa, en taillant en pieces plus de douze mille hommes des troupes infidéles ?

Il est vrai que je ne laisse pas pour cela de sçavoir tout ceci, & que je suis même en état de t'en envoyer des particularités que peut-être tu ignores; mais j'en suis redevable aux avis que je reçois de mes correspondans secrets dans les Cours & dans les Conseils des Princes ennemis du Grand-Seigneur, desquels je ne puis pas toujours présumer qu'ils me disent la vérité.

Mais toi qui t'appelles mon parent, & qui, si je dois t'en croire, te fais honneur de cette qualité, dis-moi, n'as-tu pas par sympathie quelque sentiment des joies ou des chagrins d'un parent absent ? Dire le contraire, ce seroit supposer que tu n'as

1690 rien du ſang du frere de ton pere dans tes veines, ou que lui & moi étant iſſus d'un même pere, tu n'as reçu par la génération pas la moindre petite partie de ce qui eſt en nous, quoique par les loix de la nature, qui ne change jamais que pour produire quelque choſe de monſtrueux, les eſprits ſubtils de ton ſang doivent entretenir une correſpondance inviſible avec ceux de ton ayeul, qui étoit mon pere. C'eſt par cette union imperceptible que tu dois avoir hérité des mêmes paſſions, du même tempérament, du même feu, du même phlegme, & que tu ſeras obligé d'agir conformément à l'humeur & à la conſtitution de nous qui te précédons, malgré même que tu en ayes, & par une force invincible de la ſympathie que tu ne ſçaurois appercevoir que par ces effets.

Par cette même raiſon tu es néceſſairement inſpiré des généreux principes de ton ayeul, & tu ne ſçaurois oublier l'image du frere de ton pere, qui, quoiqu'ainſi éloigné & ſéparé à préſent de toi, eſt toujours ton plus proche parent de ſang, & dans l'affection duquel tu as une ſi grande part; puiſque, par les loix de la ſympathie, il nous eſt impoſſible de ne nous pas intéreſſer dans les chagrins ou dans les joies l'un de l'autre, leſquels, quoiqu'ils nous ſoient inconnus, nous ſont commu-

niqués par le rapport invisible des esprits.
D'où viendroit sans cela cette tristesse 1690.
involontaire qui te saisit le cœur dans des tems où tu ne vois rien autour de toi qui ne soit pour toi un sujet de joie & de plaisir ? Alors, crois-moi, l'ame de ton plus cher parent Mahmut ressent du déplaisir, soit par les indispositions du corps, par les peines de l'esprit, par le revers des affaires, enfin par l'affliction ou pour quelque sujet de chagrin qui t'est inconnu.

Par la même influence secrette, je sens de secrets mouvemens de joie par un tressaillement soudain des esprits dans mon sang, qui éleve l'ame au-dessus des chagrins, au-dessus de toute la portée des accidens, & même au-delà de ce que je puis exprimer. Je conclus alors que toi, ou quelque parent aussi proche, reçoit quelqu'avancement, quelque faveur de la sublime Majesté du Grand-Seigneur, ou enfin quelqu'autre satisfaction ou prosperité : & voilà comme ce contentement m'est communiqué par la puissance inconcevable de l'influence sympathique, & par le libre concours des esprits, quoique j'en ignore encore le vrai sujet. Peut-être ne sçais-tu pas comment exprimer ceci, ou comment le distinguer ; mais sois sûr que si tu écoutes attentivement la voix de cette instruction tacite, tu trouveras toujours en

toi-même des avertissemens secrets de tout
1690 le bien ou le mal qui te touche par ta famille.

Mais je reviens à ma premiere plainte ; quoique la correspondance invisible de nos ames nous avertisse des choses qui nous touchent personnellement, ce qui regarde les affaires publiques & qui concernent le service du Grand-Seigneur ne se fait pas sentir de même ; car quoique l'amour de la patrie nous anime, toutefois il n'y a point là dedans de sympathie secrette, ni aucune communication invisible entre nous à cet égard. Nous ne sommes pas jettés par la nature dans le même moule avec ceux qui nous gouvernent, au lieu que les canaux de sang qui circulent dans nos corps, viennent entre parens de la même source, participent au même temperament, & reçoivent le mouvement des mêmes principes.

Je te conjure donc par le sang de tes veines, qui tire son origine de la grande fontaine de Guebirava en Arabie, la source de notre génération ; par les tombeaux de nos ancêtres, qui reposent sous la montagne d'Abirjuvan ; par la tête de ton pere, & la main droite de ta mere, que tu ne m'oublies pas dans mon exil, mais que tu me communiques par lettres ton état particulier, & celui de toutes les affaires de

l'Empire des Musulmans, dont je souhaite que la prosperité augmente toujours. Puissent ceux qui portent envie à l'heureuse Porte & aux Vrais-Croyans, être conduits garrotés aux pieds du Grand-Seigneur, & recevoir de son bras puissant le châtiment dû aux rebelles. 1690.

LETTRE LIV.

Au Reis Effendi, ou premier Secrétaire d'Etat.

Il lui témoigne sa joie des avantages remportés par les troupes Ottomanes, particulierement de la prise de Nissa, de la réduction de la Servie, & de la défaite du Général Heister, fait prisonnier en Transilvanie.

C'EST avec une satisfaction inexprimable que je vois ici des relations apportées des frontieres de Hongrie, qui font mention du progrès des armes victorieuses du Grand-Visir, & de la consternation des Infidéles à la vûe du succès des Vrais-Croyans.

Les François qui, comme tu sçais, sont les anciens amis & alliés de la sublime Porte, participent d'autant plus sincere-

1699 ment à notre joie, que la diversion que nous faisons aux armes de l'Empereur d'Allemagne leur est d'un grand avantage dans la conjoncture présente. Comme ils ont soin de publier tout ce qui leur est favorable, ils ont fait imprimer une ample relation du glorieux succès des troupes Ottomanes contre les Allemands : ils y disent que le Grand-Visir a pris Nissa, en conséquence de la victoire remportée près de cette place, qui, selon ces rapports, coûte aux Allemands sept Princes, & huit mille hommes de leurs meilleures troupes ; que le Serasquier Ibrahim a pris le fort de Piroth sur la Morava, & la ville de Widdin sur le Danube ; de sorte que toute la Province de Servie est délivrée des Allemands, qui ont été repoussés jusques aux portes de Belgrade.

Dans le tems qu'on étoit ici dans l'attente de recevoir des nouvelles des progrès ultérieurs du toujours victorieux Visir, on a reçu d'un autre côté la relation d'un échec bien plus terrible, donné aux Allemands par le Comte de Tekeli, qui, soutenu par un corps de troupes du Grand-Seigneur, a attaqué le Général Heister dans son camp près de la porte de Fer, dans les montagnes de la Transilvanie. On dit que le Général Allemand avoit quatre mille fantassins & deux mille che-

vaux Impériaux, outre quatre mille Heyducs & huit mille fantassins Transilvains; 1690
mais que ce corps nombreux a été attaqué avec tant de bravoure par l'infanterie du Comte de Tekeli, soutenue par un corps de Janissaires, qu'il a été entierement défait; & que la victoire est si complette qu'il n'est pas échappé trois cens des Allemands, le reste ayant été taillé en piéces: on ajoute que le Général Heisster même est pris, & que tous les autres Officiers Généraux sont pris ou tués.

Je ne t'écris pas ceci pour t'apprendre rien de nouveau, puisque tu auras sans doute reçu depuis long-tems la premiere & véritable relation de toutes ces choses du Grand Visir même; mais c'est seulement pour t'instruire des particularités qu'on en débite ici, afin que si elles ne sont pas véritables, tu me fasses tenir le fidéle récit de ce qui s'est passé, afin que le mettant au jour, la gloire de notre puissant Empereur en reçoive d'autant plus de lustre; puisqu'enfin il se pourroit bien que ceux qui ont envoyé ici ces relations en auroient supprimé par envie quelques circonstances. Une autre raison qui m'engage à t'en parler, est pour t'instruire de l'effet que produisent les succès des invincibles Ottomans dans ces quartiers du monde; les François, t'ai-je dit, s'en

1690 réjouissent, les Princes neutres en sont dans une espece de stupidité ; mais les Allemands en sont par-tout dans la derniere consternation, puisqu'ils ne doutent pas que le Croissant victorieux ne les enveloppe comme un torrent, & ne regagne en peu de tems tout le Royaume de Hongrie, réduisant à rien toutes les conquêtes de leur grand héros le Duc de Lorraine. Enfin la terreur est si grande parmi eux, qu'elle ne le sçauroit gueres être davantage quand les armées du Grand-Seigneur seroient actuellement aux portes de Vienne, par la crainte où ils sont que le Grand-Visir n'attaque & ne prenne Belgrade, ainsi que je n'en doute pas.

Cet événement qui achevera de ruiner les affaires des Allemands en Hongrie, doit être une suite naturelle des avantages qu'on vient de remporter ; car ce n'est qu'en sçachant profiter du bonheur de ses armes que paroît l'habileté d'un Général, & s'il y manque, le monde aussi-tôt ne regarde plus ses victoires que comme un pur effet de la fortune & du hazard. Mais il y a tout lieu de penser que le Grand-Visir sçaura convaincre tous ceux qui osent en douter, que les progrès des armes Ottomanes sont l'ouvrage de sa sage conduite & de la bravoure des Musulmans.

Tu

Tu vois que je ſuis inſtruit d'une partie de ce qui ſe paſſe à l'armée du Grand-Seigneur; mais n'ai-je pas ſujet de me plaindre de ce que c'eſt par tout autre canal que par le tien? Tu ſçais combien il importe au ſervice de notre glorieux maître que je ſois du moins au fait des principales choſes qui ſe font, afin de régler là-deſſus ma conduite; & cependant tu me laiſſes tout ignorer, de ſorte que je me trouve réduit aux papiers imprimés pour l'uſage du public parmi les infideles: mais il faut que tu ſçaches que tout ce qui leur paſſe par les mains ſe reſſent ſi fort de cet eſprit de menſonge qui regne parmi eux, quoiqu'extérieurement ils ſe piquent de droiture, que tout y eſt raconté & accommodé à leur maniere, & comme ils ſouhaiteroient que cela fût, ſans ſe mettre en peine du vrai ou du faux. 1690

Si par exemple une de leurs armées remporte une victoire, de quelque côté qu'elle ſe trouve, ils en groſſiſſent ſouvent les particularités, & font monter le nombre des morts & des bleſſés du parti battu au-delà de ce qu'il y avoit effectivement d'hommes dans toute l'armée: ſi au contraire on entend faire la relation de la même affaire par quelqu'un du parti contraire, il ne manquera pas de dire que l'armée vaincue n'étoit qu'extrêmement

foible, & d'ajouter que malgré cela elle
1690 n'a eu que fort peu de morts, de blessés & de prisonniers. En un mot, l'esprit de parti regne si fort dans tout ce que les Nazaréens debitent, qu'il est absolument impossible d'y faire aucun fonds : c'est pourquoi je t'ai marqué les nouvelles de Hongrie qu'on publie ici, afin que tu voyes la différence qu'il y a au vrai, quoique je ne soupçonne pas au reste qu'on y ait rien diminué ici, mais il se peut aisément qu'on n'ait pas tout sçu.

Ne permets donc plus que moi qui ne manque jamais d'envoyer au Divan les avis nécessaires, & même en quantité, de ce qui se passe dans l'Occident; ne permets plus que je demeure dans l'ignorance de nos propres affaires, ni de la maniere dont je dois me représenter la figure que notre glorieux Empereur fait dans le monde : car tu conçois facilement que je ne puis qu'être fort embarrassé dans le jugement que je dois faire des choses, quand je ne sçais pas de quelle maniere elles se passent, & que je ne sçaurois m'en faire des idées justes, ni par conséquent y accommoder mes relations si j'ignore ce qui se fait à l'illustre Porte. Il pourroit m'arriver de cette façon de m'étendre beaucoup sur un sujet, important à la vérité, mais qui n'auroit qu'un rapport

éloigné aux affaires qui seroient sur le tapis, tandis que je passerois légerement sur une chose qui, quoique de petite conséquence en elle-même, en seroit d'une grande pour le Divan. Ainsi je redouble mes instances à cet égard, afin d'être en état de rendre à notre puissant Maître tous les services dont je suis capable, & pour lesquels je me trouve ici. 1690.

J'attens de tes nouvelles avec impatience, & plus régulierement que depuis quelque tems, parce que les conjonctures présentes exigent plus d'attention que jamais. Au reste je suis persuadé que tu ne prendras pas en mauvaise part les plaintes que mon zele pour le service de la sublime Porte m'a dicté ; à plus forte raison que tu ne peux ignorer que mes instructions m'y autorisent.



1690

LETTRE LV.

A l'Aga des Janissaires.

Il le remercie d'une somme d'argent qu'il a reçue de lui par ordre exprès du Grand-Seigneur, parle de la prise de Belgrade, & lui recommande de faire traiter les prisonniers avec humanité.

J'Ai baisé trois fois ton agréable lettre en la recevant, & tu croiras sans peine qu'elle m'est d'autant plus chere qu'elle marque en propres termes qu'elle m'est envoyée par un ordre exprès & particulier du Grand-Seigneur même. A peine eus-je vû ces paroles ravissantes que je la portai respectueusement à mon front, à ma poitrine & à ma bouche, & me prosternant avec humilité, je tournai le visage du côté du Kiblah, & bénis la mémoire de notre saint Prophete; je me suis après cela lavé d'eau pure, & j'ai fait mes prieres en forme; en un mot, j'ai fait tout ce que j'aurois pû faire dans une des plus importantes occasions qui pût m'arriver, & qui exige l'adoration & l'action de graces, avec tout le respect & toute la joie dont un Vrai-Croyant puisse être capable.

Lorsque les Princes de la terre, qui sont les Dieux mortels d'ici bas, donnent 1690. des marques éclatantes de justice & de bénignité, à l'exemple de l'Etre suprême dont ils sont l'image, quoique dans une proportion convenable à l'humanité, ils méritent aussi les mêmes hommages & la même révérence, dans un juste degré de proportion, de ceux qu'ils veulent bien regarder favorablement.

Ce ne sont donc pas des actions de graces ordinaires que de semblables rayons de faveur exigent des sujets. La bénignité est d'une origine céleste, & l'hommage participe au sublime, de sorte qu'après l'adoration d'un seul Dieu, pere de la vie & de tous les biens, & rémunerateur des Vrais-Croyans, notre soumission la plus parfaite & nos affections les plus sinceres, sont le légitime tribut que nous devons à la gloire resplendissante de notre sublime bienfaicteur impérial, qui est l'image de la gloire, la fontaine par laquelle découlent les bienfaits du ciel sur la terre, le miroir de la lumiere suprême, & le véritable représentant du brillant inconcevable.

Je m'acquitte de ce devoir du plus profond de mon cœur, & en le faisant je me sens animé d'une joie si vive qu'elle surpasse tout ce qu'il y a hors des portes

1690 d'or du Paradis. Mes esprits sont enlevés dans des extases de délices inexprimables, & mon cœur devient une source d'où découlent des ruisseaux d'une affection pure, d'une soumission parfaite & d'un dévouement desinteressé, aux intérêts, au service & à la personne du Grand-Seigneur, le Roi des Rois de la terre.

Comme c'est un ciel sur la terre que de servir un si gracieux Maître, de même aussi mourir à son service est un titre pour hériter le plus brillant diadème d'Eden, & être transporté au jardin des délices éternelles.

Quelque vaste que soit la domination de notre glorieux Maître, quoiqu'il possede des Provinces sans nombre, & que son Empire s'étende vers les quatre régions du monde, le Grand-Seigneur, crois-moi, n'a pas dans tous ses Etats sans bornes d'esclave plus attaché que Mahmut, qui a servi la sublime Porte avec une fidélité inviolable pendant près de cinquante ans, dans un poste également dangereux & desagréable; mais quoique je puisse avoir fait ou essuyé pendant mon long ministere, je t'avoue que c'est une récompense au-delà de tous mes services & de toutes mes souffrances, que de me voir enfin favorisé au point d'être appellé par mon nom par la bouche de

celui-là même qui est revêtu de gloire, & tout resplendissant de la lumiere de la bénédiction éternelle. 1690

Je me prosterne donc à terre & baise humblement l'heureuse poussiere qui a touché les pieds du Sultan notre bénin & puissant Empereur, offrant dix mille prieres pour que la félicité accompagne à jamais sa personne & tout ce qu'il entreprend, & je te supplie de me rendre la justice d'assurer le plus puissant & souverain Monarque du monde de la reconnoissance ineffable du plus dévoué de ses esclaves.

La somme d'argent que tu m'as envoyée en même tems en billets de change sur des Juifs, agens & correspondans secrets de la Porte, quelques grands que fussent mes besoins, n'ajoute rien à la joie extrême que ta lettre m'a donnée, parce qu'elle m'apprend que la lettre & la remise me sont envoyées par un ordre exprès de l'Empereur du monde.

Je te jure par la vénérable barbe de ton ayeul, que tant de faveurs à la fois ont élevé mon ame au-dessus de l'expression, & que ne trouvant point de termes pour marquer les sentimens de mon cœur, je suis resté muet comme un homme ravi en extase, ébloui de la gloire dont la faveur du Sultan me couvre ; je ne suis sorti

de cet état que pour retomber dans la
1690 plus agréable surprise, en trouvant dans la suite de ta lettre les heureuses nouvelles du progrès que font les armes victorieuses de notre invincible Monarque, sous la sage conduite du Grand-Visir en Hongrie, & la relation du recouvrement de Belgrade. Toutes ces bonnes nouvelles à la fois étoient trop pour la portée d'un vieillard; de sorte que succombant sous le poids d'un excès de joie, j'expérimentai la vérité de cette sentence des anciens, que les grandes joies, de même que les chagrins subits, abattent d'abord.

J'ai senti au reste beaucoup de peine, illustre & heureux Soliman, d'avoir été obligé de différer si long-tems à te répondre, à cause de ma mauvaise santé, qui ne m'a pas permis de mettre la main à la plume. J'aurois souhaité que ma lettre eût pû t'être rendue aussi promptement que j'ai reçu la tienne, qui m'est venue avec tant de diligence que, contre l'ordinaire, j'ai reçu la nouvelle de la prise de Belgrade de ta main avant qu'elle fût apportée ici par des exprès de Vienne. Le léger Chiaoux qui porta cette agréable nouvelle à Constantinople, y a été aussi vîte qu'un oiseau, puisque la joie donne des aîles aussi bien que la peur: & comme tu m'écrivis sans doute dans

le moment qu'il arrivoit, & que les vents furent favorables pour divulguer cette 1690
nouvelle dans tout le monde, le vaisseau qui a été chargé de ta dépêche pour moi, a fendu les flots avec une vîtesse incroyable, ayant fait en sept jours le voyage des Dardanelles à Marseille, d'où la poste m'a apporté par terre ta letre en neuf autres jours.

Comme la prise de Belgrade, aussi-bien que les autres avantages remportés, ont été accompagnés de la captivité de beaucoup de prisonniers qui seront en partie transportés dans l'auguste résidence de notre victorieux Souverain; & que les Chrétiens nous accusent toujours d'en user avec trop de dureté avec ceux que le sort des armes livre entre nos mains, permets-moi que, pour épargner aux Musulmans ces reproches, je te dise qu'user de la victoire avec humanité est quelque chose de plus glorieux que la victoire même. Les Infideles ne manquent jamais d'attribuer à la fortune & au hazard les victoires que les Vrais-Croyans remportent sur eux; mais si nous faisons éclater la douceur & la clémence dans nos prospérités, ils seront obligés d'avouer que notre bonheur est dû à notre vertu. De plus, en traitant avec trop de rigueur les prisonniers & ceux qui se sont rendus, n'est ce

1690 pas détruire nous-mêmes l'idée que ces gens-là s'étoient formée de notre clémence ? Car il est certain qu'un peuple qui se rend, se flatte non seulement d'avoir la vie sauve, mais qu'il attend même quelque chose de plus. Pour te faire mieux goûter ce conseil, & te porter à l'appuyer dans le Divan ; tu dois te souvenir que les armes sont souvent journalieres, & que malgré la bravoure naturelle des Musulmans il leur peut arriver des revers, tels que ceux des années précédentes ; & qu'en ce cas-là nos gens n'auroient certainement pas à attendre un traitement plus doux de la part des ennemis ; si leurs prisonniers qui tombent en notre puissance n'éprouvent que de la rigueur : & comme, généralement parlant, les ennemis traitent assez bien les Musulmans qui ont le malheur de se trouver sous leur pouvoir, il est certain que le bon traitement que leurs prisonniers doivent recevoir chez nous est plutôt un devoir qu'une bienséance ; & que si quelquefois ils en usent mal, notre générosité les couvrira d'un plus grand deshonneur & les rendra l'horreur de tout l'univers.

Mais pour revenir à la prise de Belgrade, il se peut que ta joie à cet égard surpasse la mienne dans un sens, parce que tu participes aux réjouissances qui s'en

font dans la capitale du monde & aux plaisirs du Serrail, & que tu vois le sourire de notre glorieux Empereur à cette occasion; mais j'aurai en revanche une satisfaction dont tu seras privé, c'est de voir de mes yeux, ou du moins d'assez près, la consternation dans laquelle les ennemis de l'invincible Sultan se trouveront à cette occasion: ils seront non seulement étonnés au-delà de toute expression de cette perte, mais encore de la maniere qu'ils l'ont faite. En effet, il est difficile de comprendre comment une bombe, à moins que d'être dirigée par le ciel, puisse tomber de telle sorte dans un magasin, qu'elle fasse non seulement sauter cet endroit en particulier, mais que de là elle communique son feu aux coins les plus cachés de tous les magasins de la place, & bouleverse la ville entiere. Ce coup effrayant doit les interdire, & leur faire voir clairement que le ciel même combat contr'eux, que les fidéles Musulmans sont prédestinés à être les maîtres de l'univers, & qu'il leur est inutile de lever la main contre les bien-aimés de Dieu. 1690

Je te souhaite, serenissime Aga, de triompher de tous tes ennemis comme le Grand-Seigneur triomphe des siens, & quand la gloire & ton devoir t'appelleront à tirer le cimeterre contre les Infi-

deles, puisse la terreur marcher à ton
1690 avant-garde, la bravoure à ton corps de bataille, & la victoire à ton arriere-garde.

LETTRE LVI.

A Morat Abdomozar Oglou, Etudiant dans la Loi.

Il déclame contre les Chrétiens, de faire profession ouverte d'Athéisme, & de nier publiquement l'existence de Dieu, & se réjouit de ce que ce crime est inconnu parmi les Sectateurs de Mahomet.

COMME tu as passé tes jours à l'étude de la vision mystérieuse, & que tu es maître de l'interprétation secrette, dis-moi, je te prie, quand finira la superstition des Nazaréens? Miserables qui, dans le tems qu'ils veulent passer pour les plus dévots des serviteurs du Messie, sont les plus appliqués du monde à se persuader qu'il n'y a point de Religion, & tâchent d'en effacer de leur esprit toute sorte de sentiment!

Jusqu'à quand dormira la Justice éternelle? Et jusqu'où les Infideles porteront-ils la criminelle audace des efforts qu'ils font contre le ciel? Quand cesseront-ils

enfin d'insulter à l'Etre suprême du maître 1690
de la nature, & de demander tout haut la rétribution de leurs crimes, sans que toutefois la tardive vengeance en soit émue, & fasse éclater sa puissance & son juste ressentiment, pas même lorsqu'ils la provoquent avec la derniere impudence ?

Quelle peine assez terrible, sage Morat, pourroit-on inventer pour punir un Musulman qui dégenereroit au point de nier l'existence du grand & unique Dieu ? Car enfin tu sçais que notre grand Prophete, dont la loi enseigne les choses droites, n'en a fait aucune mention. Si je te demandois la raison probable d'un silence qui paroît d'abord si étrange, je sçais que tu pourrois me répondre avec beaucoup de fondement, comme fit autrefois Lycurgue le Législateur de l'ancienne Grece, lorsqu'on lui demanda pourquoi il n'avoit point fait de loi pour la punition du parricide : C'est, dit ce sage Philosophe, parce que c'est un crime si énorme que je ne veux pas même qu'il soit connu par le simple nom parmi mes citoyens, & par conséquent il est inutile de l'enregistrer dans le catalogue des loix, ou à y pourvoir.

Certes, malgré toutes les Religions absurdes que l'esprit des hommes inventa jamais, & malgré toutes les chimériques

& abominables Divinités que les Payens
1690 ont adoré, il n'y eut jamais de peuple, avant les Nazaréens, qui s'égarât au point d'entrer dans ces disputes. Toutes les nations du monde, quelles qu'elles puissent être, ont retenu comme un principe ferme & inébranlable, *qu'il n'y a point de peuple sur la terre, tant barbare soit-il, qui ne reconnoisse une Divinité.* Il n'y a que les seuls Nazaréens, soi-disant adorateurs du Messie, parmi lesquels il s'est élevé tant de divisions, & qui ont suscité tant de querelles sur la Religion, qu'à la fin ils en sont venus à penser que jusqu'à eux tout le monde a été dans l'obscurité, & qu'il n'y a point de Religion du tout, ou point de Dieu à adorer: en un mot, ils ont si subtilement philosophé sur leur Dieu, & raisonné si finement sur le nom qu'ils devoient lui donner, qu'ils l'ont enfin tout-à-fait perdu de vue, & qu'ils se demandent tous les jours l'un à l'autre, s'il est bien vrai qu'il y ait en effet quelque chose de pareil au monde.

Nous sommes pesuadés qu'il n'y a rien de plus certain que la vanité & l'embarras que causent les disputes des Ecoles, parce que souvent elles portent les hommes à vouloir se distinguer par quelque opinion particuliere & jusques-là inouie, ou à former un parti opposé en matiere de

créance : mais de toutes les plus abominables sectes d'Infidéles qui infecterent jamais le monde, les Chrétiens, comme ils veulent qu'on les appelle, ont poussé les choses au dernier point d'infidélité, puisqu'ils sont allés jusques à définir toute Religion sans aucune exception, une fraude pieuse & politique, & à nommer la connoissance d'un Dieu une ruse de gens d'Eglise & un préjugé de l'éducation. 1690

Tu vois par ce que je viens de dire que ces gens-ci portent le crime beaucoup au-delà de ce que le grand Ange & Prince de la sombre caverne fit jamais : la vaste connoissance des Démons ne leur permet pas de s'imaginer pour un seul moment la non-existence de cet Etre dont ils sentent sans intervalle le pouvoir dans des tourmens aussi vifs qu'ils sont irrésistibles & inconcevables : aussi n'y a-t-il point d'athées dans les Isles de perdition ; tous ceux qui ont fait le trajet de ce monde dans l'abime des tourmens & des ténebres, ne sont que trop convaincus par leurs miséres, de la réalité de cet Etre qu'ils nioient auparavant avec tant d'effronterie.

Tant qu'ils vivent sur la terre, il est inutile de parler à ces gens-là pour les faire rentrer en eux-mêmes ; rien ne peut les détromper que les sables brûlans de Tophet ; ils se moquent ouvertement des pri-

1690 ſons locales & des tourmens, tournent en ridicule l'idée d'un Dieu, d'un état futur, & en un mot tout ce que les gens de bien & les hommes les plus ſages croient touchant les récompenſes & les peines d'une vie à venir. C'eſt en vain qu'on leur fait entendre qu'ils ſont pires que le Diable même, & que ce Prince des gouffres infernaux croit bien plus qu'il connoît avec autant d'horreur que de regret, la félicité dont il eſt déchu pour jamais ; car ils croyent auſſi peu la doctrine de l'Enfer que celle du Ciel, & ne reconnoiſſent non plus de Diable que de Dieu.

Remercions la miſericorde divine, illuſtre Morat, de ce qu'un ſi grand péché, loin de ſe trouver chez les Muſulmans, n'eſt pas même nommé parmi eux, & regardons comme une diſtinction que Dieu a par ſa bonté accordée aux Vrais-croyans, qu'ils ſçavent qu'il y a un Dieu, qu'il eſt unique, & que Mahomet eſt ſon Prophete.

C'eſt pour perpétuer chez nous cette ſublime connoiſſance, & l'imprimer profondément dans notre eſprit, que tous les divins chapitres de l'Alcoran, cet oracle céleſte deſcendu de la brillante demeure de Dieu, commencent par cette invocation : *Au nom de Dieu gracieux & miſericordieux* ; & la raiſon pour laquelle nous ſommes appellés Muſulmans, n'eſt autre que

parce que nous croyons en un seul Dieu. Ce seroit donc apostasier de notre sainte 1690 foi, & presque devenir Chrétiens, que d'effacer de notre esprit le nom & la croyance d'un Dieu ; car enfin ce n'est que parmi eux qu'il se trouve des athées, ce n'est que parmi eux qu'il se trouve des hommes doués d'un esprit si fort & de facultés si extraordinaires de l'ame, qu'ils puissent nier l'existence de celui de qui ils tiennent l'être.

Je jure par Mahomet, par le tombeau d'Omar Ekbutar, & par les prédécesseurs de Mirza Muhamed, les premiers guides & Docteurs des Fidéles, que s'il y avoit eu de ces gens au monde du tems de notre grand Prophete, il y auroit eu dans l'Alcoran cinq ou six chapitres d'anathémes & d'exécrations contre la plus scélérate de toutes les scélératesses, je veux dire contre celle de nier l'existence d'un Dieu ; crime qui choque également la nature, le sens commun, la démonstration, & le témoignage invincible des siécles passés ; en un mot, qui répugne à la conviction secrette du cœur des coupables, puisqu'entre tant de milliers qu'ils sont, à peine un seul d'entr'eux, parvenu au plus haut degré de méchanceté où la créature humaine puisse atteindre, se trouve affranchi de semblables témoignages

1690 dans l'intérieur de sa conscience, à laquelle Dieu, malgré leur extrême endurcissement, fait des reproches continuels, pour leur donner dès cette vie un avant-goût de ce qu'ils doivent attendre dans l'autre. Puisses-tu être à jamais préservé de pareils monstres, qui portent l'enfer avec eux partout où ils vont.

LETTRE LVII.

Au vénérable Esad, favori du Grand-Seigneur & du Prophete.

Relation du bannissement des Vaudois, sujets du Duc de Savoie, & du succès de la tentative qu'ils firent de retourner dans leur pays.

QUOIQUE ce ne soit pas pour toi une chose fort agréable d'entendre parler de la guerre & des batailles, à toi qui es le miroir de la paix, toutefois une relation de ce que peut la vertu héroïque, les armes à la main, pour le maintien de ses droits & de son innocence, est si fort du ressort de ta connoissance que je ne doute pas que celle que je vais te faire ne te soit agréable.

Le Duc de Savoie, Prince entrepre-

nant, & qui n'a que trop donné dans la méthode du gouvernement François, ou 1690
plutôt dans la tyrannie religieuse sur ses sujets, avoit banni, il y a quelques années, de ses Etats un peuple innocent & courageux, uniquement parce qu'il refusoit de se soumettre à certaines cérémonies & formalités du culte pratiqué par cette partie des Nazaréens qui se nomment Romains, ou Catholiques.

Ce Peuple habitoit dans les vallées qui sont entre les plus inaccessibles quartiers des Alpes : ces montagnes qui, comme tu sçais, servent de barriere à l'Italie, ne se joignent pas en chaîne continuée de rochers, comme notre Caucase ou mont Hémus ; mais leur suite est souvent interrompue & comme coupée, de sorte que s'élevant dans quelques endroits en précipices affreux & en espece de pyramides ; elles laissent entre leurs pointes droites & inaccessibles des intervalles qui forment de profondes vallées, lesquelles étant ainsi fortifiées par des montagnes impraticables, leur servent en effet de remparts naturels. Les gorges ou défilés pour entrer dans ces vallées sont si difficiles & si impénétrables dans quelques endroits, que l'on a vu cent hommes y arrêter dix mille : mais quand une fois on y a pénétré ; quoique les hauteurs & les montagnes qui

les environnent semblent toucher les étoi-
1690 les, on n'y voit que les endroits les plus agréables, les plus charmans, les plus fertiles, & les plus habitables que l'on se puisse imaginer.

Les habitans de ces vallées sont un peuple aussi laborieux, humain & industrieux, qu'il est hardi & brave; & tous en général sont sujets du Roi de France ou du Duc de Savoie, excepté lorsqu'on vient plus vers le Nord, où les vallées vont en s'élargissant & sont plus peuplées. Les habitans de ces dernieres sont les restes belliqueux des anciens Helvetiens domptés par Jules César, & appellés maintenant les Cantons Suisses, qui forment une République à part.

Le peuple dont je veux t'entretenir aujourd'hui, a eu le nom de Vaudois d'un certain Valdo, honnête Marchand de Lyon, ville de France, qui avec un bon nombre de pauvres, mais bonnes gens, qu'il avoit instruits des tromperies des Prêtres & Dervis Romains, & auxquels il avoit fait ouvrir les yeux, se retira avec ses sectateurs dans ces vallées, y étant forcé par la persécution violente qui lui fut suscitée par le grand Mufti ou Pape de Rome, & par le chef des Dervis & Emirs de Lyon, qu'on appelle dans ces quartiers l'Archevêque. Il y a environ trois siecles,

à l'heure que je te parle, que se fit cette retraite. Cet homme & ses sectateurs, après quelque séjour dans ces endroits, découvrirent qu'il y avoit dans d'autres vallées plus hautes un autre peuple jusqu'alors inconnu : s'étant communiqués les uns aux autres, & ayant comparé les articles de leur croyance, ils trouverent qu'ils étoient également ennemis de la tyrannie & des erreurs du Mufti de Rome & de ses sectateurs, & qu'au reste ils s'accordoient assez dans leur doctrine, de sorte qu'ils se joignirent, & ne firent plus qu'un même corps, séparé de tout le reste des hommes. Ces anciens habitans ne sont pas seulement de la secte des Nazaréens appellée Protestans, mais ils se glorifient encore d'avoir toujours conservé la pureté de la loi du Messie depuis les premiers tems qu'ils la reçurent, tems auquel il faut avouer que la sainte doctrine de Jesus, fils de Marie, étoit plus sincerement suivie qu'elle ne l'a été depuis l'introduction de la hiérarchie Papale ; car dès que cette derniere a commencé à s'établir par l'ambition de ceux qui n'étoient auparavant que les égaux de leurs freres, cette pure doctrine a été corrompue par des traditions, des innovations & des inventions humaines, jusqu'à ce qu'elle ait tout-à-fait dégénéré en un amas d'erreurs & de superstitions.

1690

1690 Le Duc de Savoie, maître d'une partie de ces bonnes gens, les ayant bannis il y a quelque tems de leurs habitations, en les privant de leur subsistance, de leurs biens, de leurs demeures, & enlevant même à quelques uns leurs enfans, les avoit réduits à aller chercher du pain dans des pays étrangers, où la charité des habitans fut assez grande pour les soutenir. Dans cet état ils se refugierent à Geneve & chez les Cantons Suisses, qui les reçurent parfaitement bien, les logerent, les assisterent, & leur permirent non seulement, mais leur aiderent encore à s'établir. Ces pauvres gens ne songerent donc plus à retourner dans leurs premieres demeures, sur-tout puisque les François & les Savoyards agissoient depuis un tems de concert & à l'envi pour détruire chez eux jusqu'au nom Protestant.

Mais voyant à present tout le monde enveloppé dans une guerre sanglante, & que la bonne intelligence ne régnoit plus tant entre les François & le Duc de Savoie qu'elle le faisoit ci-devant, mais qu'il y avoit plutôt apparence d'une rupture ouverte, ils formerent entr'eux le dessein le plus difficile & le plus desesperé, pour une poignée de gens qu'ils étoient, dont on ait jamais oui parler; en un mot, ils résolurent de s'ouvrir le passage pour

regagner leurs anciennes habitations, les armes à la main, & de s'y maintenir, malgré toute la puiſſance du Duc leur Souverain & leur perſécuteur. 1690

Le Duc en fut averti, & prit toutes les précautions poſſibles pour s'y oppoſer; ce qui augmenta les difficultés: car cela fut cauſe qu'ils trouverent pluſieurs détachemens de troupes avantageuſement poſtés à combattre en chemin, ſans parler du défaut de proviſions, de voitures, d'argent, de troupes, de munitions & de la longueur exceſſive, de même que de la difficulté naturelle des chemins.

Tout ceci ne fut cependant pas capable de les décourager, ni de les faire renoncer à l'entrepriſe qu'ils méditoient. Ils s'y préparerent donc avec tout le ſecret poſſible, & ils l'exécuterent avec autant de vigueur que de ſuccès. Comme cet événement a beaucoup ſurpris tout le monde, je vais t'en faire la relation, car la choſe mérite bien que le Grand-Seigneur en ſoit informé, ainſi qu'il ne manquera pas de l'être par ton canal.

Les Vaudois avoient beaucoup d'amis, & les Suiſſes, du moins ces Cantons qui profeſſent les mêmes opinions qu'eux en matiere de Religion, fermerent les yeux ſur leurs démarches, ſi tant y a qu'ils n'y contribuerent pas ſous main: mais le prin-

cipal encouragement qu'ils reçurent leur
1690 vint du nouveau Roi d'Angletérre, qui leur fournit, dit-on, cent mille livres, pour se munir d'armes & de provisions. Animés par ces secours, & de l'espérance d'en trouver de plus grands encore, ils se préparerent à l'exécution de leur dessein avec un secret surprenant.

Le nombre qui devoit partir pour l'expédition projettée étoit de trois mille hommes, comme je l'ai vu par leurs listes; mais celui qui étoit chargé de leur payer l'argent nécessaire ne leur ayant pas donné le tems qu'il eût fallu pour assembler un tel nombre, il n'y en eut pas la moitié qui fussent prêts au jour marqué pour leur départ. Toutefois le dessein étant éventé, environ douze cens qui se trouvoient en état de marcher, résolurent de n'attendre pas plus long-tems, de peur d'augmenter par là les obstacles qu'ils s'attendoient bien de rencontrer en chemin. Pour cet effet ils traverserent le lac de Geneve pendant la nuit sans être vus des Savoyards; de sorte qu'ils eurent le tems de débarquer, de se mettre en ordre de bataille, & d'envoyer quatre cens hommes investir deux villages voisins avant qu'ils fussent découverts. S'étant ainsi déclarés eux-mêmes, les habitans prirent l'alarme, & alloient sonner le tocsin; mais se voyant menacés

menacés que tout seroit mis à feu & à sang s'ils faisoient le moindre bruit ou la moindre résistance, ils les laisserent passer, & leur fournirent même, en payant, les choses dont ils avoient besoin pour continuer leur route. Ils passerent la riviere d'Arve sans opposition, parce qu'ils avoient eu la prudence d'envoyer un détachement pour s'assurer du passage : mais quoiqu'ils ne trouvassent point d'obstacles dans ce commencement, ils en trouverent d'autant plus dans la suite ; car les Cours de Savoie & de France étant instruites de leurs mouvemens, firent tout ce qu'elles purent pour les arrêter à plusieurs défilés fort étroits, à travers desquels ils furent obligés de se faire jour. Ils surmonterent néanmoins toutes ces difficultés, passant sur le ventre à leurs ennemis ; ils soutinrent même l'effort de quatre ou cinq escarmouches, dont la plus rude fut le combat qu'ils eurent avec le Marquis de Larré qui avoit compté sûrement de les arrêter près d'un endroit appellé Salabertan, ayant pour cet effet avec lui un Regiment de Dragons, & bon nombre de Milices du pays. Malgré tout cela, après un rude choc dans lequel ils perdirent quelques-uns des leurs, ils forcerent ce passage comme ils avoient fait les autres : le Marquis y fut blessé à mort, plusieurs autres Offi- 1690

ciers y perdirent la vie, & plus de deux
1690 cens François y furent tués. Après quoi ayant pareillement vaincu toutes les autres oppositions, ils arriverent enfin heureusement dans leur patrie, d'où ils chasserent les nouveaux habitans qui étoient tous Catholiques, & y trouverent une grande abondance de tout ce qui est nécessaire à la vie. Ceux des vallées de Pragelas, quoique sujets de la France, & les nouveaux Convertis, comme on appelle ici ceux que la violence de la persécution a obligés d'embrasser les opinions de Rome, les reçurent à bras ouverts, & leur portent à présent tout ce dont ils ont besoin.

Après l'heureux succès de cette premiere troupe, plusieurs de leurs gens essayerent de les suivre pour les aller joindre, particulierement un corps de deux mille trois cens hommes; mais ils furent assez malheureux que d'être repoussés & battus dans plusieurs occasions, & enfin obligés de se retirer.

Mais ce qu'il y a de plus surprenant dans tout ceci, & qui surpasse même les efforts que les premiers ont faits pour arriver dans leur patrie, est qu'ils s'y maintiennent jusques à présent, malgré la puissance de la France & celle de leur Duc, dont les troupes ont été défaites

autant de fois qu'elles les sont venus attaquer, quoique plus fortes du triple ou du quadruple, quoique vieilles troupes bien aguerries & commandées par des Chefs experimentés. 1690

Tu peux voir par ce récit, illustre Prince des serviteurs de Dieu, ce que peut le zéle de religion dans ceux qui la professent, quelle qu'elle soit, vraie ou fausse, & qu'il est très-capable de les porter au dernier desespoir & au mépris de la mort; suivant la fameuse expression d'un Ecrivain Anglois qui avoit la réputation d'avoir autant d'esprit & aussi peu de religion qu'aucun des scelérats modernes. Voici ce qu'il dit:

Le zéle fort souvent fait mépriser la vie,
Ayant tout l'air d'yvresse ou de folie;
Et il fait pour Dame Religion,
Ce que l'amoureuse manie
Fait pour une Beauté par trop de passion.

Mais de quelle flâme infiniment plus pure ne brûle pas le zéle des fidéles Musulmans, qui sont portés sur les aîles de la sagesse lorsqu'il s'agit d'entreprendre les plus grandes actions? Continue, sage Conseiller du plus grand Monarque de la terre, d'honorer de ton approbation les pas de tous ceux qui marchent dans le droit chemin,

& d'animer toujours le zéle des Vrais-
1690 Croyans à agir avec vigueur pour la gloire de Dieu & de son grand Prophete.

1691

LETTRE LVIII.

A Mustapha Osman, Dervis à Andrinople, son ami.

Il se réjouit de la permission qui lui a été accordée de retourner à Constantinople.

ENFIN j'ai reçu les agréables nouvelles si long-tems attendues, que la requête que j'ai faite au Divan, & que mes amis ont appuyée de leurs sollicitations avec tout le zéle imaginable pendant le ministere de onze Grands-Visirs, vient d'être accordée, & que je serai enfin rappellé de mon exil, & aurai la permission de voir encore une fois la brillante vallée & les glorieuses portes de l'heureuse Himza, emblême de l'Eden céleste, & le crayon du Paradis.

O mon ami, réjouis-toi avec moi, toi qui ne sçais pas ce que c'est que d'être privé pendant près de cinquante ans de toutes les délices de la terre & des visions du ciel; ce que c'est que d'être condamné dans ce monde à la société des infidéles & des ennemis de Mahomet.

Que les bénédictions d'Aroa-mahan, la lumiere du Paradis, les rayons de la porte d'or sur la montagne inaccessible de Sephar, que l'aîle de l'Archange, & le tonnerre mélodieux de la vallée de beauté reposent à jamais sur toi, heureux Mustapha, & sur ton frere Orchanes Omar, & sur les tombeaux de tes ancêtres & de tes parens, en récompense des soins infatigables que toi & lui vous êtes donnés pour me procurer cette délivrance. 1691

Que je serai heureux lorsque j'anticiperai sur le Paradis même, & que je t'embrasserai, ainsi que tous mes amis, dans les liens mutuels d'une amitié indissoluble! O paroles heureuses & séraphiques, dont si peu de gens entendent la force, & dont il y a tant qui s'en servent ici uniquement pour se supplanter, pour se perdre, pour se trahir l'un l'autre!

Tu as ajouté à mon ravissement, en me disant qu'après mon arrivée à l'heureuse Porte, tu veux en vrai ami m'accompagner jusqu'à la conclusion de la vie, & que nous ferons ensemble le dernier tour du monde, en allant dévotement en pélerinage au tombeau miraculeux de notre Prophete, où les visions d'Eden nous inspireront des ravissemens continuels, & d'où nos ames passeront insensiblement dans le Paradis & dans des transports de

1691 joie inexprimables, d'où le feu de la caverne myſtérieuſe nous tranſportera enveloppés dans la fumée des ſaintes odeurs, juſqu'à ce que nous nous éveillions en Paradis toujours embraſés, & que, dans les bras l'un de l'autre, nous ſoyons portés dans les régions les plus charmantes de la beauté & de la félicité.

Je viens, cher Muſtapha, je viens, ou plutôt je ſuis déja avec toi, tranſporté par la joie que donne l'eſpérance; chaque nuit mon ame goûte d'avance notre prochaine joie; je t'embraſſe pendant l'obſcurité, dans mon ſommeil je participe déja au bonheur ſi long tems deſiré, par l'anticipation d'un ſonge agréable.

Si cette joie va en augmentant à meſure que j'approche du moment de la jouiſſance réelle, je crains que la nature humaine ne ſoit pas capable d'en ſupporter le poids; je crains que mon ame ne ſuccombe enfin ſous l'inſupportable félicité qui m'attend. En effet, Muſtapha, l'ame, telle qu'elle eſt à préſent, retrécie dans la priſon de ce corps, eſt auſſi peu en état de ſentir les joies parfaites du Paradis, ſans un changement entier de toutes ſes puiſſances, & même de l'étendue de ſa compoſition, qu'elle l'eſt de ſupporter les tourmens du gouffre qui brûle, mais qui ne conſume point.

Si en suivant seulement les premieres pensées de la joie qu'excite en moi mon 1691 bonheur prochain, je puis à peine connoître si je suis encore en vie, ou déja dans un état de possession éternelle ; si l'extase est si parfaite & si puissante, que je doute quelquefois si je dors ou si je veille, si j'ai encore un corps ou si je n'en ai plus, à quel point de ravissement la vue réelle de l'éclatante vallée ne me portera-t-elle point? Et n'est-il pas apparent que cette fermentation de l'ame la poussera entierement hors du corps? Il en sera probablement comme d'un bon vin nouveau, qui, faute d'air, rompt les liens les plus forts, & brise le tonneau qui le renferme, quoique garni de cercles de fer, & qui par la fermentation des esprits ne souffre plus aucune contrainte, ou, comme de l'air dilaté, qui fait fendre les rochers les plus fermes & les plus durs par le choc fortuit, mais violent, des particules ignées & soufrées.

Crois-moi, Mustapha, le ravissement que je sens de mon départ prochain de ces lieux pour t'aller joindre, est souvent trop grand pour que je le puisse contenir ; il éclate quelquefois par des exclamations, par des gestes extravagans, & quelquefois aussi il s'exhale par les yeux, & soulage le cœur de sa forte oppression par un

1691 torrent de larmes, non de triſteſſe, comme tu jugeras aiſément, mais d'allegreſſe. Il m'eſt impoſſible de te décrire les viſions agréables que j'ai, tout éveillé que je ſuis, & les diſcours que je tiens ſur ces choſes pendant le ſommeil : je parle toutes les nuits aux Anges d'Eden, à l'Huiſſier de la porte de la merveilleuſe grotte, & aux Eſprits lumineux qui habitent les demeures éternelles du Paradis ; & je n'oſerois à cauſe de cela laiſſer coucher aucun domeſtique de ce pays auprès de ma chambre, de peur qu'il m'entendit bénir le ſaint Prophete, & louer dans mes tranſports de nuit les portes de la Mecque.

Depuis le moment que je me leve je ſuis toujours occupé de viſions, & je rêve les yeux ouverts : chaque perſpective éloignée, chaque vue agréable de collines, dont ce pays abonde, repréſente à mon imagination échauffée le Paradis, la colline de joie, les tournelles qui s'élevent au-deſſus d'Adonizuna, les montagnes qui environnent les plaines de la félicité, & la vallée des plaiſirs inexprimables : en un mot, je ſuis tout raviſſement, tout extaſe, & il ne m'eſt plus impoſſible de contenir une grande meſure de joie, ſi Dieu ne m'accorde de nouvelles capacités & ne forme mon ame dans un moule neuf & plus étendu.

Cependant je te dirai par expérience 1692
que c'eſt un des endroits les plus malheureux de la vie, que de ſe trouver, comme moi, ſans un ſeul ami dans le ſein duquel on puiſſe décharger tout ce que l'on ſent dans l'ame. La joie & la triſteſſe ſont de leur nature des paſſions trop violentes pour que la nature les reſſente ſans en ſouffrir. Le cœur de l'homme n'égale pas leur grandeur, & n'en peut contenir qu'une petite partie; de ſorte que s'il eſt obligé de les renfermer dans les bornes étroites de ſes propres penſées, & s'il n'a pas la liberté de leur donner l'eſſor par la bouche, elles l'étouffent & l'accablent: la vie même alors ſuccombe ſous le poids, & l'ame ſemble vouloir ſe hâter de ſortir par le plus court chemin de cet abime, pour être débarraſſée de la contrainte où elle eſt dans le corps, & paſſer dans les vaſtes régions de la lumiere, d'où elle tire ſon origine.

Les Philoſophes de ce pays nous font mille ſcrupules touchant le paſſage de l'ame au travers de l'inconcevable eſpace, que nous appellons l'abîme, & qui eſt, comme tu ſçais, le gouffre placé entre le tems & l'éternité; & conformément à ces principes, ils argumentent ſur des notions auſſi abſurdes en Philoſophie que celles qu'ils ont en matiere de Religion en ſup-

—— posant la pluralité des Dieux, ou, ce qui
1691 revient au même, en attribuant à Dieu une famille. Ces gens-là, après nous avoir dit avec beaucoup d'apparat, dans quel vaste éloignement les constellations célestes se meuvent l'une de l'autre; que même les planétes sont, quelques-unes à trois cens, d'autres à cinq cens millions de milles de notre globe, & que malgré cela elles sont encore beaucoup plus près de nous qu'elles ne le sont des plus basses étoiles fixes rangées au-dessus d'elles, que les étoiles fixes sont elles-mêmes disposées par étages, c'est-à-dire au-dessus les unes des autres, dans des distances infiniment éloignées; de sorte que les vuides de cet abîme incompréhensible fournissent encore assez d'espace aux effrayantes comètes pour se mouvoir en paraboles & excentriquement, & pour achever leur cours incertain, ou du moins inconnu, par des révolutions qu'il est difficile de déterminer; phénomenes qui, par cette raison même, remplissent le monde de terreur lorsqu'ils paroissent, & sont peut-être réservés pour être un jour les instrumens de l'embrasement général du monde: après, dis-je, avoir avancé toutes ces choses, ils voudroient exciter en nous des doutes, comment les ames des hommes, à leur départ de la prison du corps, pourroit

passer cet abîme infini d'espace ; comment elles pourront se conduire & être dirigées 1691
dans leur trajet, n'y ayant point de traces qui leur montrent le chemin ? A quoi ils ajoutent le tems qu'il leur faudroit pour achever ce voyage, vu, nous disent-ils, que la distance est si grande, qu'une vitesse de mouvement égale à celle d'un boulet de canon, ne sçauroit traverser cet espace en un million de siécles.

Toutes ces recherches trop curieuses, & ces prétendues dimensions d'espace, de mouvement & de tems, sentent un peu les crimes horribles d'Athéisme & de Pyrrhonisme, par lesquels les Nazaréens se distinguent par-dessus toutes les nations de la terre, & dans lesquels ils croissent encore tous les jours.

Il est facile à une ame bien fondée dans la vérité, & versée dans les dogmes infaillibles de l'Alcoran, de concevoir que l'ame de l'homme étant d'une nature spirituelle, est capable de transitions inconcevables ; que son mouvement est aussi prompt qu'un éclair, & aussi vîte que la pensée ; qu'elle n'est pas plutôt débarrassée de la prison du corps, qu'elle se trouve portée glorieusement dans le Paradis de Dieu, & cela sans aucun solecisme en Philosophie, ou sans en imposer à nos esprits ; mais vouloir expliquer en détail

1691 comment cela se fait, est une chose aussi inutile qu'elle est impossible. Quand nous nous trouverons dans la présence du saint Prophete, il nous enseignera tout-à-coup ce systême entier; & le rideau de ténébres qui couvre ici les yeux de notre entendement, sera tiré dans le moment même que nous arriverons à la porte de la félicité, & que nous aurons actuellement passé ce gouffre immense; alors nous ne serons plus surpris que de certaines choses nous étoient auparavant cachées, puisque nous trouverons qu'il étoit plus aisé de les faire que de les concevoir.

Si j'en croyois les mouvemens de mon cœur, je ne finirois pas si-tôt ma lettre; mais il n'est pas juste de lasser ta patience pour satisfaire mon envie; je t'épargne le reste pour une autre fois, ou jusqu'à ce que je puisse m'entretenir de bouche avec toi. Attens-moi donc au tems marqué pour t'accompagner aux portes de la sainte cité; & si notre heure fatale vient avant ce terme, allons au-devant d'elle avec joie, comme étant un chemin bien plus court pour arriver aux bords de la riviere du repos, où nous nous entretiendrons pendant l'éternité des choses que nous ne sçaurions exprimer à présent. Dans ces ravissantes pensées j'embrasse ton ombre avec des transports inconcevables.

1691

LETTRE LIX.

A Mahomet-Tershekka, magnifique Visir Azem.

De la mort du Duc de Lorraine.

INVINCIBLE & illustre Prince des Visirs, Bacha des Bachas, Beglierbey des Beglierbeys, chef des Conseils dans le sublime Divan du Grand-Seigneur, vaillant conducteur des armées des Fideles, & sage guide de l'Empire des Musulmans, je me prosterne à tes pieds, en suppliant le Prophete de Dieu qu'il lui plaise de te continuer sa bénédiction & ses prieres dans toutes tes entreprises, & je te félicite de la gloire que tu t'es déja acquise par les effets de ta vigoureuse conduite contre les ennemis de notre puissant Monarque, les jours duquel puissent être toujours fortunés, & sa fin heureuse.

La relation que je t'envoie est celle de la mort du Duc de Lorraine, un des plus grands ennemis des Ottomans, & auquel, pour nos péchés, le ciel permit de triompher des troupes de tes prédécesseurs Hassan, Kara, & Ibrahim, dans plusieurs occasions. Puissent ces disgraces être à

1691 jamais oubliées, & leur mémoire effacée du livre de Jatab, dans lequel sont enregistrées les guerres de l'Empire toujours florissant, & en leur place être couchées les victoires obtenues par ton bras fortuné & invincible.

Ce Duc de Lorraine, suivi des nombreuses armées de l'Empereur d'Allemagne, & profitant de l'avantage que lui offroit la nuée de l'indignation que Dieu a voulu qui couvrît pendant quelque tems les Royaumes du Grand-Seigneur situés sur les bords du Danube, gagna, comme tu sçais, d'assez grands avantages sur les Vrais-Croyans, desquels le Prophete avoit pour lors retiré sa protection, de sorte qu'il lui fut facile de rendre son nom respectable parmi les Infideles, par les conquêtes qu'il fit sur nous, non sans une extrême boucherie de ses troupes, sur-tout à la défense très-glorieuse de la ville de Bude, que je souhaite que tu puisses recouvrer bientôt par ta main.

Il fut rappellé, il y a quelque tems, des lieux où il nous faisoit une si rude guerre, parce que sa bravoure fut jugée nécessaire contre un ennemi plus heureux que nous n'étions alors : il s'agissoit de la défense des Etats de l'Empire d'Allemagne contre les violentes attaques des François, qui faisoient tous les jours des pro-

grès, & menaçoient de tout engloutir. Après tant de glorieux exploits, le voilà enfin couché dans la poussiere comme le moindre des mortels, car le tombeau ne respecte rien. Au reste, comme la justice ne connoit point d'ennemi personnel, & que tu es trop équitable pour ne vouloir pas qu'elle soit rendue à tout le monde, il faut avouer que ce Prince étoit un grand homme à tous égards, & véritablement digne de ce nom parmi tous les conducteurs d'armées, puisqu'aucun Général dans ces quartiers du monde n'en approcha jamais en grandes qualités, ou plutôt en heureux succès, quoiqu'ils ne suivent pas toujours un mérite distingué comme le sien. 1690.

Voici l'histoire abrégée de sa mort; car aussi-bien ne la fit-il pas longue, ne l'ayant pas long-tems marchandée. Il avoit eu pendant quelque tems une fluxion ou rhume de poitrine, causé par un froid violent qu'il avoit souffert au passage de quelques montagnes, en revenant des frontieres du Rhin. Il y étoit allé exprès pour prendre soin des affaires de l'Empereur d'Allemagne, & disposer toutes choses pour l'ouverture prochaine de la campagne, ou du moins pour s'opposer aux armées des François, lesquelles faisoient & font d'ordinaire leurs premiers & plus

1691 grands efforts pendant la seconde ou troisieme, ou tout au plus tard durant la quatrieme lune de l'an, avant que les Allemands soient encore entrés en campagne.

Mais il étoit nécessaire qu'il retournât à Vienne pour assister aux Conseils de guerre, & y concerter plus efficacement le plan des opérations.

Il étoit déja arrivé à quelques lieues de la capitale d'Autriche, à un village nommé Wells, proche de Lintz, sur le Danube, lorsque son rhume s'augmentant, il sentit en même tems une enflure dans la gorge, qui se trouva être un abcès de l'espece que les Médecins d'ici appellent esquinancie. Le mal s'accrut avec tant de violence que quoique l'endroit où il étoit fût fort incommode, & peu propre à y trouver tout ce qu'il lui falloit, il fut néanmoins obligé de s'y arrêter, sans pouvoir faire un pas plus loin. En un mot, ce fut dans ce méchant village qu'il finit le cours de ce que la vanité des hommes appelle une vie pleine de gloire & de victoires; c'est-à-dire dans son véritable sens, une vie pleine d'effusion de sang, & souillée de la destruction des hommes ses semblables; car comme la guerre est indisputablement un fleau du Ciel envoyé aux hommes par la colere de Dieu, ceux que l'on appelle sottement héros, ne sont autre

chose que des hommes sanguinaires, suscités par les decrets mystérieux de la Providence pour accomplir ce qui a été prédestiné de toute éternité, & pour être les instrumens des châtimens qui doivent être infligés aux Nations de la terre. 1691

Mais pour revenir au Duc de Lorraine, il sentit que sa fin approchoit à grands pas, & ce fut dans cette occasion qu'il se montra plus héros que dans les plus grandes victoires qu'il eût remportées; car tout le monde s'accorde à dire qu'il reçut la premiere semonce de la mort avec une fermeté d'ame comparable à celle des anciens Romains, qui ne regardoient le trépas que comme un engagement qu'ils contractoient avec la Divinité. Enfin il ne manquoit à ce Duc pendant sa vie & à sa mort, pour être véritablement glorieux, que d'avoir été du nombre des Fidéles, que d'avoir été un Vrai-Croyant de la loi éternelle, & serviteur du Grand-Seigneur.

Il envisagea son départ de cette vie avec un courage intrépide; & quoique le mal fût si violent qu'il ne lui laissa que peu d'intervalle pour le jetter dans les convulsions de l'agonie, ayant saisi tous les conduits de la poitrine, & empêchant même l'usage des poumons, de sorte que le Duc ne pouvoit respirer qu'en faisant de violens efforts & avec des angoisses insuportables,

il ne laissa pas de se préparer d'abord pour
1691 le moment fatal avec une joie non commune : il envoya premierement querir un Dervis ou Prêtre, de ceux que les Nazaréens appellent Confesseurs, puisque c'est à eux qu'ils s'addressent préférablement en pareil cas pour décharger, comme ils disent, leur conscience; ce qu'ils font en leur déclarant tous leurs crimes, croyant après cela que ces misérables, souvent plus méchans qu'eux, peuvent leur en accorder le pardon. Folle imagination; comme si tout autre que Dieu, contre lequel nous avons péché, pouvoit rayer le compte que les ames doivent rendre à leur Créateur! Outre que, suivant cette idée perverse, il dépendroit aussi de ces Dervis de permettre que l'on commît toutes sortes de crimes.

Le Dervis étant arrivé, trouva le Duc sans parole, l'usage lui en étant interdit par la grosseur de l'abcès, si bien qu'il prit une plume & de l'encre, & écrivit la confession telle qu'il l'auroit voulu faire de bouche, laquelle le Prêtre lui lut en particulier, & puis la jetta au feu en sa présence; car c'est une maxime parmi eux que ce qui est dit sous le sceau de la confession, est sacré, & ne doit jamais être révélé. Le secret qu'il prétendent devoir être gardé à cet égard est poussé si loin, que quelques-uns ont bien osé soutenir que si un

homme avouoit dans la confession qu'il avoit dessein d'assassiner son Prince, le 1691
Prêtre ne doit pas le découvrir, quoiqu'en le faisant il pourroit sauver la vie de son Souverain. Ce fut pour cette doctrine diabolique qu'une société entiere d'Emirs ou de Moines appellés Jésuites, fut bannie de la France, après le parricide de deux Rois.

Le Duc ayant achevé sa confession, reçut ensuite l'absolution chimérique dont je viens de te parler, par son Prêtre, de même que ce qu'on appelle ici le Viatique, ou le Sacrement, & l'Extrême Onction, qui sont autant de cérémonies par lesquelles les Chrétiens Romains croyent confirmer leur paix avec Dieu. Ceci étant fait, & voyant sa fin approcher avec rapidité, il écrivit une lettre à l'Empereur, dans laquelle, après lui avoir témoigné le regret qu'il avoit de ne pouvoir le servir plus long-tems, il recommanda sa femme & toute sa famille à ses soins. Il en écrivit une autre à la Princesse son épouse, afin de la consoler de la perte qu'elle alloit faire; & ayant remis ces deux lettres au Confesseur, il le chargea de les rendre d'abord après sa mort : après quoi l'abcès qu'il avoit à la gorge s'étant percé en dedans, le suffoqua, de sorte qu'il expira dans les bras de son Confesseur le soir du

dix-huitieme jour de la quatriéme lune.

1691 Il étoit né à Vienne l'an 1643 de l'hégire Chrêtienne, & fut nommé Charles-Leopold-Nicolas-Sixte. Il étoit fils de François-Nicolas, qui avoit été premierement Cardinal, ou l'un de ces Muftis parmi lesquels est choisi le Grand-Mufti de Rome, & qui n'ont point de femmes; mais par une dispense du Pape il épousa Claude de Lorraine, sa cousine germaine. Son oncle Charles III avoit épousé l'aînée de Claude, de laquelle il n'eut point d'enfans; mais du vivant de cette premiere femme, qui ne mourut qu'en 1657, il contracta un second mariage avec Beatrix de Cusance, veuve d'Eugene Leopold, Prince de Cante-Croix, de laquelle il eut Charles-Henri, Prince de Vaudemont, & Anne, femme de Jules, Comte de Lislebone. Le Duc de Lorraine qui vient de mourir, épousa en 1678 l'Archiduchesse Eleonore-Marie d'Autriche, sœur de l'Empereur d'Allemagne, & veuve de Michel, Roi de Pologne; de laquelle il eut des enfans, qui étant encore jeunes, ne sont pas en état par eux-mêmes de recouvrer le Duché de Lorraine, qui est leur légitime héritage, & qui est actuellement au pouvoir des François.

On ne sçait pas encore qui sera declaré Généralissime des forces de l'Empereur,

mais le Prince de Bade retournera en Hongrie pour y commander les Allemands, 1691
à moins que sa maladie d'à présent ne l'en empêche.

Tous ceux qui connoissent les conséquences de la mort de ce Duc, doivent convenir qu'il auroit été plus avantageux à l'Empereur de perdre dix mille hommes ; car quelque habiles que soient les Généraux qui lui restent, on peut dire qu'il n'y en a pas un qui ait cette adresse, cette expérience, cette autorité, ce crédit, & cet amour des soldats qu'avoit le Duc de Lorraine. De plus, il n'y avoit pas de Prince en Allemagne qui ne lui cédât volontiers ; car par la raison qu'il étoit un Prince pauvre & reduit à la misere, personne n'étoit jaloux de lui, mais tous étoient également joyeux du bon succès qui, généralement parlant, accompagnoit ses armes. Mais qu'à présent l'Empereur jette les yeux sur quelqu'autre pour lui confier le commandement de ses armées, il ne sçauroit le faire sans exciter la jalousie de plusieurs Princes, & de la plus grande partie des autres Généraux, outre qu'il n'y en a pas un seul qui ait assez d'autorité pour se faire obéir par tant de nations différentes qui composent l'armée Impériale, & qui ont chacune leur Capitaine, qui prétend être indépendant, & par con-

séquent n'être point obligé de recevoir les
1691 ordres de quelqu'autre que ce soit.

Puissent tes jours être longs & glorieux, invincible & magnifique Mehemet, puisses-tu jouir d'un bonheur sans interruption, jusqu'au moment que tu seras introduit par le Prophete dans le jardin des délices éternelles! Que ta gloire & ta félicité aillent toujours en augmentant dans cette vie, & que celle de l'auguste Empereur des Monarques & Seigneur des Princes soit le travail de ton esprit, & l'ouvrage de tes mains!

LETTRE LX.

A Amurath Zahabbezin, Proselyte Juif, qui a embrassé la Loi des Musulmans.

De la maniere que les Juifs ont dégeneré de leur ancienne Loi, & que c'est cela qui a donné occasion à l'origine du Christianisme & du Mahometisme.

COMME tu as le bonheur d'être déchargé du joug de la Nation apostate, tu dois aussi être rempli d'une juste indignation à la vûe des superstitions & des hérésies du Peuple dont tu as aban-

donné les tabernacles : tu dois convenir, Amurath, que depuis que les Juifs ont 1691. défiguré, par leurs fourberies & quantité d'inventions humaines, la pure loi que Moyse avoit reçue de la bouche de Dieu même, & qu'il leur avoit remise, ils n'ont jamais prosperé.

Dis-moi, je te prie, homme éclairé, quand les Juifs cesseront-ils enfin de charger leur Religion de nouvelles institutions chimériques, qui en rendent la pratique plus difficile de jour en jour ? Ils ont déja si bien défiguré leur loi par quantité d'explications & de gloses humaines ; leurs Rabins, fourbes de profession, ont tellement empiété sur les commandemens de Dieu, qu'il est difficile de débrouiller ce chaos, & de distinguer les rêveries criminelles de ces beaux Docteurs, des saints préceptes donnés autrefois à Moyse sur la montagne.

J'ai lû plus d'une fois fort attentivement le Pentateuque, ou les livres dans lesquels l'ancienne loi de Moyse est contenue, & je puis te dire que si les Juifs s'en étoient constamment tenus à la lettre de cette loi, & n'y avoient pas ajouté de tems en tems tant d'innovations auxquelles ils ont donné le nom d'interprétations ou d'explications, ils auroient apparemment été le Peuple de Dieu jusqu'à ce

jour, ou jusqu'au tems que le Siloh dont a
1691 parlé le Patriarche Israël, fût venu. Comme je trouve d'un côté qu'il leur est difficile de déterminer au juste si ce Siloh est déja venu, ou s'ils doivent encore l'attendre ; & que de l'autre le Messie est sans doute désigné par ce nom, & indiqué par différens autres dans plusieurs endroits des écrits de leurs Prophetes, je me propose de t'en entretenir ci-après. Je reviens à mon premier sujet, pour te dire qu'il est très-certain que les Juifs ont corrompu d'une maniere insigne la premiere institution de leur Loi, & qu'il n'y a pas lieu de s'étonner de ce que quand Jesus, fils de Marie, vécut parmi eux, ce fut le point capital qu'il leur reprocha, & pour lequel il taxa leurs Docteurs & Rabins d'hypocrisie. Il est incontestable que ce fut ce reproche, quoique très-fondé & très-véritable, qui leur inspira cette haine implacable contre lui, qui les porta à le détruire ; c'est encore la même raison pour laquelle ils détestent son nom & sa mémoire jusqu'au jour présent ; mais il n'est pas moins évident qu'ils doivent être convaincus, malgré eux, qu'il n'avoit que trop de raison de son côté, & qu'il est impossible de n'en pas convenir ; qu'ils avoient effectivement enseigné comme des points essentiels de doctrine, ce qui n'étoit dans le fond

que

que des commandemens d'hommes, & qu'ils avoient réellement détruit la Loi en 1691
y mêlant les traditions & les inventions des anciens.

Si les Juifs n'eussent ainsi dégeneré des premieres institutions de la Loi de Dieu donnée par Moyse, je crois que Mahomet, & tout l'Empire des fidéles Musulmans auroient été Juifs. Les Caliphes d'Arabie, qui étoient les plus débonnaires & les plus justes des hommes, auroient fidélement suivi la divine influence, & adoré Dieu de la maniere qu'il le dicta lui-même si évidemment sur la sainte montagne; & comme ils n'auroient pas eu de foi au Messie des Chrétiens, ni ne l'auroient regardé comme celui que les Prophetes avoient prédit devoir arriver, ils auroient très-certainement continué de marcher dans toutes les voies de Dieu & de son Prophete Moyse jusqu'à ce jour, ou jusques à ce que quelque révélation du Ciel eût opéré sur leurs cœurs, & les eût éclairés sur la venue du véritable Messie, & sur le tems que les promesses faites de lui devoient être accomplies.

Mais la dépravation des Juifs allant toujours en augmentant, & les ayant conduits enfin, comme font naturellement toutes les illusions, à négliger absolument les commandemens de Dieu, cela a été

la source de toutes les abominations aux-
1691 quelles ce Peuple réprouvé a été aban-
donné jusqu'à ce jour.

C'est de là proprement que la doctrine des Nazaréens est venue ; c'est de cette corruption que sont sorties les pures régles de notre saint Prophete, de même que l'or se tire pur du creuset après y avoir été débarrassé de ses ordures & de sa crasse ; car quand même nous supposerions que ces deux Religions, ou l'une d'elles, ne fussent pas d'institution divine, blasphême dont le Ciel nous garde, toutefois on pourroit raisonnablement conclure que les Peuples voyant les Loix de Dieu confondues d'une maniere si étrange avec les inventions des hommes, & les Juifs plongés généralement dans toute sorte de méchanceté, auroient conclu avec justesse, ou que la Loi étoit actuellement accomplie, & que cette institution divine avoit cessé, & qu'ainsi ils devoient être attentifs à saisir les nouvelles voies de la vérité que le Ciel leur adresseroit ; ou que quelque terrible jugement de Dieu étoit tombé sur ce Peuple dépravé, qui alloit être exterminé de dessus la terre, & que leur culte corrompu devoit faire place à quelque glorieuse révélation, qui expliqueroit ultérieurement la volonté de Dieu, le grand Législateur du monde.

L'un & l'autre de ces deux événemens font certainement arrivés, & les Juifs sont manifestement rejettés par Dieu, comme des créatures méchantes & détestables, comme des plantes bâtardes, qui se sont par leur propre faute rendus indignes des soins de celui qui anciennement les arrosoit & cultivoit, comme y ayant volontairement renoncé. 1691.

Heureux soient tes jours, illuminé prosélyte, qui t'es arraché à l'esclavage des hypocrites, & as découvert l'imposture qu'il y a d'ériger une Loi orale ou non écrite, sur le trône d'une révélation divine. Tu es entré dans la famille des bienheureux, de ceux-là même qui les premiers tirerent le cimeterre pour la justice, & combattirent de la maniere la plus efficace pour la cause de Dieu, contre les tromperies que des hommes avoient élevées en opposition à ses commandemens; car tu dois sçavoir que les successeurs de notre grand Prophete, qui furent les Caliphes Sarrasins, furent ceux qui, au nom de Dieu, chasserent les imposteurs Rabiniques de Babylone, le centre des innovations & des fourberies des Juifs, où le Talmud & le recueil de leurs rêveries & de leurs abominables erreurs furent premierement fabriqués, & d'où la Gemara, ou la grosse masse des traditions qui

servent de commentaire à la Misna, autre
1691 amas de mensonges plus ancien, & qu'ils vouloient qu'on nommât la Loi orale de Moyse, obtint le nom de Babylonienne. Les Caliphes Arabes & les autres Princes Sarrasins ne pouvant souffrir plus longtems l'iniquité dans leur voisinage, dispersérent cet amas de méchancetés; & le coup porté par là aux impostures Juives n'a jamais été réparé, ni ne le sera tant que le monde subsistera; car Dieu, auteur de la vérité, abhorre tout mélange de traditions humaines avec ses divines institutions, principalement lorsqu'elles sont injurieusement placées, par une exécrable usurpation, au-dessus de ses propres Loix.

C'est de cette conquête de Babylone par Abu Obeid, que les Juifs peuvent dater l'époque de leur derniere désolation, & c'est à cet événement qu'ils doivent attribuer leur dispersion sur toute la face de la terre: mais nonobstant ce châtiment visible du Ciel, ils n'ont ni rétabli la Loi de la Montagne, ni préservé le Talmud même de quantité de nouvelles & d'insignes corruptions & illusions: ce qui, pour le dire en passant, s'accorde assez bien avec ce que les Nazaréens disent d'eux, sçavoir que Dieu les a abandonnés à de fortes tromperies pour croire au mensonge, à ce qu'ils soient tous damnés.

Je te salue, heureux Amurath, qui dans la recherche de ces choses as trouvé la vérité, & as été délivré des erreurs des hommes pervers. Que la paix soit éternellement avec ceux qui s'attachent sincerement à la vérité, & qu'heureuses soient les mains de ceux qui bâtissent sur le fondement des Fideles. 1691

LETTRE LXI.

A Mohamed Elmakem, Etudiant en Histoire à Trebisonde.

De l'ancienneté des Arabes; de leur réputation dans les armes, & de leur grand sçavoir.

QUE tu connoissois peu l'état des sciences dans cette partie du monde, & moins encore ma situation, quand tu m'écrivis pour me prier de te fournir des matériaux pour tes sçavantes recherches dans les antiquités de l'Orient, & de te faire tenir quelques anecdotes pour l'histoire de l'Empire des Sarrasins que j'apprens que tu compiles.

Si tu avois souhaité les relations les plus précises & les plus particulieres des Empires Grec & Romain, tu n'aurois pû

mieux t'adresser ; car ce Royaume est à
1691 présent le pays le plus propre qu'il y ait au monde pour une pareille recherche, puisqu'on fait consister à présent la plus grande science à être consommé dans cette étude, pour laquelle on trouve aussi de grands secours dans les Ecrivains qu'on nomme Classiques.

Mais pour ce qui est du sçavoir de l'Orient, quoiqu'il l'emporte par lui-même sur toutes les études, & pourroit fournir matiere à un nombre infini d'histoires remplies des plus grands événemens, & d'actions beaucoup plus belles que celles des héros d'Homere ou de Virgile, toutefois la langue Arabe dans laquelle ces choses se trouvent écrites, est si inconnue aux Peuples occidentaux, & les traces légeres qui en existent chez eux sont si impraticables que l'on s'est tout-à-fait rebuté de s'y appliquer, & l'on recule de s'attacher à une étude qui semble être refusée à la curiosité des hommes, ou du moins enveloppée de ténébres si impénetrables, qu'à peine ose-t-on penser à l'entamer.

Comme les guerres des Arabes composent une histoire remplie d'une variété infinie, & que mes compatriotes ont été pendant plusieurs siécles la plus brave nation, la plus avide de grandes actions, & plus propre à les exécuter qu'aucun

autre peuple qui ait été au monde ; de même les arts & les ſciences & toute ſorte 1691 de littérature fleuriſſoient dans ſes Royaumes d'Arabie, même avant que le reſte du monde eût appris la méthode d'inſtruire, ou eût aucune idée du bonheur qu'elle apporte.

La ſcience acquiſe ſemble avoir eu ſa premiere origine dans ma patrie, dont le climat eſt favoriſé par le ciel de tout ce qui peut rendre le pays agréable & charmant, & qui lui acquit à juſte titre le ſurnom d'Heureux. Ses habitans reſpiroient non ſeulement un air qui ſecondoit parfaitement la nature pour la formation d'un peuple propre aux grandes choſes, mais un heureux tempérament, les ſucs corroboratifs des fruits de la terre, & d'autres ſecours ſans nombre les diſpoſoient aux ſentimens généreux, à la grandeur d'ame, & à la bravoure des véritables héros : en un mot, ils paroiſſoient faits pour entreprendre des choſes au-deſſus de l'humanité, & avec cela on les jugeoit capables de remplir tout ce qu'ils entreprenoient.

Ils ſurpaſſoient la nature par l'étude, ils cherchoient juſques dans ſes entrailles, & découvroient ce qu'elle avoit de plus caché ; ils s'étoient rendus maîtres de tous les ſecrets de l'Aſtronomie, des Mathé-

1691 matiques, de l'Anatomie & de l'Astrologie. Il sembloit que la sagesse fût née parmi eux, & les plus exquises perfections de l'ame leur étoient si communes & si familieres, qu'on eût dit que c'étoit là le genie propre du pays. Comme ils étoient naturellement portés à la plus grande application dans l'étude, ils avoient aussi toutes les dispositions de l'esprit & toute la capacité pour y réussir : en un mot, ils étoient doués des qualités les plus brillantes, de la plus grande pénétration, & du cœur le plus excellent du monde.

Dans leur vie familiere ils suivoient toutes les régles de la bienséance, & s'attachoient scrupuleusement à la pratique de toutes les vertus morales ; outre tout cela, quoiqu'ils eussent beaucoup d'inclination pour la guerre, cela ne diminuoit en rien la douceur & l'affabilité dont ils faisoient profession. Etant tout feu en campagne, chez eux ils étoient tout phlegme ; une humilité mâle, & qui n'avoit rien de bas, éclatoit dans le caractere de leurs plus grands Caliphes, & une généreuse clémence étoit l'appanage ordinaire de la plus haute naissance.

Ce fut chez eux que le reste du monde puisa les connoissances ; tous les arts liberaux, toutes les études des sciences prirent leur origine chez eux : ce fut eux qui

les premiers donnerent des noms aux étoiles, qui apperçurent les mouvemens 1691 des corps céleſtes ; & ce qui eſt une étude encore plus ſublime, ils découvrirent les influences du monde des planétes, & comment les corps céleſtes gouvernent ce globe, & regnent dans toutes les claſſes particulieres de la vie végétative, ſenſitive & rationelle.

Ce fut chez eux que les Ptolomées apprirent les premiers rudimens de leur grand ſyſtême des mouvemens céleſtes ; ce fut d'eux que les éleves d'Eſculape tirerent la certitude des fondemens de la Phyſique & de l'Anatomie.

Job, ſi l'hiſtoire que les Juifs ont conſervé de cet illuſtre Arabe, eſt autentique, & ſi l'on peut faire fonds ſur le livre qui porte ſon nom, & qui fut trouvé dans les archives des fils d'Iſaac ; ce Job, dis-je, a ſurpaſſé tous les ſçavans en Aſtronomie, en Phyſique & en Métaphyſique qui depuis lui ont paru dans le monde. En effet, les Juifs eux-mêmes, leurs Rabins, & les plus grands hommes d'entr'eux, n'avoient que très-peu de connoiſſance dans toute autre ſorte de ſcience que dans la ſimple étude de leur loi, & dans les recherches des choſes néceſſaires par rapport à leur Sanhedrin, ou Cour de Juſtice, juſqu'à ce qu'ils vinſſent à former des

1691 liaifons avec les fçavans Arabes : enfin ils prirent chez eux les premiers principes des fciences, & l'amour des plus excellentes connoiffances, telles que l'étude de la Philofophie, des Mathématiques, & fur-tout celle de la Nature. Il eft vrai qu'il y eut de tems en tems des gens d'un excellent naturel parmi ces Rabins, & qu'il s'en eft trouvé qui avoient de grands talens, l'efprit fort élevé & un jugement exquis; mais, comme je l'ai déja dit, ils ne faifoient ufage de toutes ces qualités que pour l'étude de leur loi, pour réfoudre les difficultés dans l'interprétation des cas particuliers de Judicature, & pour fixer les points qui regardoient la confcience, conformément à leurs inftructions cérémonielles.

Il n'y a pas jufqu'à Moïfe même, le plus grand & le plus diftingué des Juifs, lorfqu'on veut faire l'éloge de fon fçavoir, à qui l'on n'attribue d'avoir emprunté fa fageffe ailleurs que de fa nation : cela eft fi vrai, qu'il eft même dit de lui dans leur Alcoran, qu'*il étoit verfé dans toute la fageffe des Egyptiens* ; or cette fcience, ou fageffe, les Egyptiens l'avoient reçue des Arabes, chez qui les connoiffances univerfelles ont pris leur fource.

Fouille donc, curieux fcrutateur des belles connoiffances, fouille toujours les

anciennes bibliothéques, les monumens & les mémoires des Arabes, si tu veux 1691
apprendre quelque chose de solide des antiquités de l'Orient ; car c'est chez eux, même long-tems avant la venue de notre Prophete, que se trouvoit concentrée une variété infinie de sagesse & de lumiere ; & depuis l'apparition de l'Envoyé de Dieu, sous les Caliphes & Princes Sarrasins ses successeurs, le sçavoir le plus poli a fleuri dans leurs Etats. Ce furent ces héros qui, par leurs conquêtes, répandirent la glorieuse lumiere de la sagesse céleste dans tout l'Orient, d'où elle s'est communiquée aux autres pays, mais foiblement, & enveloppée de mille ténébres ; de sorte que pour la trouver pure & rayonnante, il faut nécessairement recourir à ses premieres sources.

C'est chez les Arabes, mes compatriotes, que l'on trouva le nombre infini de Traités historiques, & généralement de toute sorte de sciences, qui rendirent la bibliothéque de Ptolomée si parfaite, dans laquelle on dit qu'il y a eu jusqu'à soixante-dix mille volumes : de là les copies des manuscrits coulerent comme d'une riche source dans les autres parties du monde, jusqu'à ce que ce glorieux recueil fût détruit.

On a vû le même esprit, la même gran-

deur d'ame & le même desir de la gloire
1691 qui caractérisoit les Arabes, se conserver parmi les Egyptiens, qui aussi ne témoignerent pas moins d'amour pour la littérature & de génie pour les arts & les sciences, pendant l'heureux gouvernement des Mamelucs, jusqu'à ce que ceux-ci, avec tout l'Orient, succomberent sous le bras invincible de Sultan Selim, à qui Dieu avoit destiné la Seigneurie de toute la terre.

C'est donc dans ma patrie qu'il faut que tu t'appliques à chercher des matériaux pour le recueil que tu te proposes de faire. Va sur les bords du Guther, & recherche la société des pieux Emirs qui habitent dans la plaine miraculeuse : c'est eux qui te conduiront à la caverne où sont les sept cens tables d'airain, sur lesquelles sont écrites avec une pointe d'aimant & d'or fondu les illustres histoires des Princes Arabes pendant l'espace de cinquante-quatre siécles avant que notre hégire eut commencé.

Là tu trouveras de la matiere de reste pour composer la plus belle histoire qui ait jamais vû le jour. Les saints Prêtres de la Mecque, qui gardent jour & nuit le tombeau de notre grand Prophete, t'initieront dans les sacrés mysteres, & t'instruiront de toutes les choses qui pour-

ront être propres à avancer ton ouvrage, 1691.
& à le rendre la merveille de tous les siécles pendant la durée du monde.

Que la lumiere & la joie accompagnent ta diligente recherche de la vérité, & puisses-tu en être récompensé pleinement dans les sublimes hauteurs du Paradis, où la connoissance est parfaite & le bonheur achevé.

Fin du huitieme Volume.

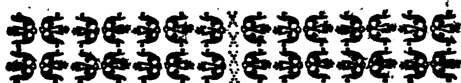


TABLE DES LETTRES ET MATIERES

De ce huitieme Volume.

Fin de la Table du VIIIe Volume.









